

Lettres du Père Jean-Emile ANIZAN

Fondateur des Fils de la Charité

Premier Assistant

des Frères de Saint Vincent de Paul

Tome 3 : Janvier 1901 - Septembre 1907

Introduction : Pierre Le Clerc

Composition : D et J Kientzel

Tome 3

Janvier 1901 - Septembre 1907

1901.....	1
1902.....	35
1903.....	101
1904.....	150
1905.....	189
1906.....	250
Première Crise 10/09/1906 - 29/09/1907.....	288
Introduction.....	289
1906.....	291
1907.....	303

1901

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 3 Janvier 1901

Ma chère Marguerite

J'ai été bien sensible à tes vœux et à ceux de Stéphane. Si j'avais occasion de passer à Beauvais je ne manquerais pas de m'y arrêter, et ce serait avec grand plaisir.

En attendant, je vous souhaite une bonne année pour la santé et le reste.

Je souhaite aussi qu'elle ne vous apporte ni changement ni désagrément nouveau. Avec le régime de liberté dont nous sommes hélas, gratifiés, on peut s'attendre à tout.

En tout les cas, vous avez bien fait de résister et de conserver votre liberté pleine et entière d'élever vos enfants chrétiennement. Combien, hélas, capitulent lâchement ! Mon souhait est que vous teniez bon quitte à chercher une autre situation si besoin en était absolument, et je m'y emploierais de mon mieux.

Je suis accablé de lettres à écrire, tu m'excuseras de m'arrêter si vite.

Adieu, ma chère Marguerite, élève tes enfants bien chrétiennement, la foi et la pratique sérieuse des devoirs sont le plus bel héritage à laisser à ses enfants.

Rappelle moi au bon souvenir de Stéphane en lui offrant mes vœux. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

Ton oncle affectionné.

E Anizan pr. S.V.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 3 Janvier 1901

Ma chère Marie

J'aurais dû te prévenir pour les vœux de bonne année, mais je n'ai pu. Je te remercie mille fois de tes souhaits et je t'offre les miens.

Puisses tu passer une bonne année à tous les points de vue, santé, force, paix et joie s'il plaît à Dieu.

Je dis s'il plaît à Dieu, parce que tout doit être subordonné à sa volonté. Il sait ce qu'il nous faut mieux que nous c'est pourquoi il ne fait pas toujours au gré de nos désirs. Je vois avec peine d'après ta lettre que tu es encore souffrante. C'est là ton épreuve.

Moi aussi j'ai été heureux de passer quelques jours avec vous, si des circonstances favorables se présentent, je serai heureux d'en profiter.

J'ai là un paquet de lettres qui attendent une réponse, tu m'excuseras de mon laconisme d'autant que je voudrais aller tantôt à Vincennes pour souhaiter la bonne année.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

E Anizan pr. SV

- A Yves Allès

Paris, 7 Janvier 1901

Mon cher Yves Marie

C'est aujourd'hui l'anniversaire de votre réception du crucifix, je remercie Dieu avec vous et pour vous.

Que votre lettre de premier de l'an m'a fait plaisir ! Votre cœur, votre âme, votre vie, vos efforts, vos préoccupations, tout y est. - D'abord, merci de vos vœux. Si vous voulez, demandez à Dieu pour moi, que j'use mon cœur, mon esprit, mes forces, tout à Son Service, et que je meure pour Lui. Voilà mon rêve depuis longtemps. Vous me promettez de nouveau de m'être uni de plus en plus, surtout dans mon apostolat, rien ne peut m'être plus agréable et plus fortifiant.

Je viens d'écrire mes vœux de bonne année à votre père et à votre mère, je les ai encouragés, je leur ai parlé du ciel où vous serez leur couronne, je leur ai dit aussi combien vous les aimez et qu'ils doivent vous écrire de temps en temps. Je leur ai aussi promis de prier pour eux en les remerciant de leur si affectueux accueil cet été.

Offrez à Dieu le sacrifice que vous avez fait d'eux sur la terre, renouvez le souvent. Quelle récompense puisqu'un verre d'eau aura la sienne !

Si, Lec'hvien m'a écrit pour me demander des renseignements et me dire ses désirs, il craignait seulement les résistances de ses parents. Je lui ai envoyé les détails qu'il me demandait, mais je n'ai pas eu de nouvelles depuis. J'ai envoyé aussi des renseignements à un Séminariste de St Brieuc qui se nomme Auguste Minier de Pordic. Vous avez dû le connaître à Tréguier où il était à mon premier passage.

Oui, courage, mon cher enfant. Soyez fidèle dans toutes les petites choses, c'est là l'apprentissage des grands sacrifices.

La Vierge Marie s'est préparée, et dans la perfection, à devenir la Mère de Dieu par sa fidélité à ses devoirs dans le temple. Elle n'a pas fait d'autre noviciat. La fidélité à tous les détails du scolasticat vous préparera à tout ce que Dieu veut.

Vous me parlez de M. Cambier qui est à Rome. Voici l'histoire simple et triste. Il ne s'est jamais montré bon Religieux, il critiquait tout et était peu fidèle à ses devoirs. Aussi quand au mois de Novembre il a demandé à faire ses vœux perpétuels, il a été refusé par le vote unanime des membres du Conseil. C'était lui rendre service à lui comme à nous, car il n'y a que les bons et fidèles Religieux qui attirent les grâces de Dieu, les autres les repoussent. Il ne fait plus partie de la Congrégation, mais comme il désirait faire un pèlerinage à Rome avant de se remettre à une autre vie, nous lui avons donné le nécessaire pour cela. Priez un peu pour lui.

Adieu, mon si cher enfant.

Courage et confiance toujours et quand même. Je pense à vous, je prie pour vous, je vous aime toujours fort fort. Ensemble aimons Dieu grandement, usons nous pour Lui jusqu'à la corde, désirons mourir pour Lui qui est mort pour nous. Ainsi soit-il n'est ce pas !

Votre tant affectionné père de cœur.

E Anizan pr. SV

Dites donc à M. Petit que je lui écrirai demain pour répondre à une lettre que je reçois tout à l'heure.

- A Joseph Mabon

Paris, 7 Janvier 1901

Mon bien cher Enfant

Vous allez décidément croire que je vous oublie, non. La preuve c'est que je viens vous souhaiter une bonne année sans attendre que la maladie vous permette d'en faire autant. Je dis la maladie à tort puisque vous êtes bien mieux d'après les dernières lettres reçues. Vous n'êtes plus qu'un convalescent, Dieu soit béni !

Les résolutions dont vous me parliez il y a un mois sont très bonnes : Recueillement et humilité. Surtout, pas de découragement si vous n'arrivez pas de suite à un haut degré. On n'acquiert de vertus qu'à la sueur de son front et à force de prières. Oui, je prie pour vos vœux. Je voudrais savoir que vous êtes complètement rétabli.

Votre ami, M. Cambray est venu faire une retraite de quatre jours au premier de l'an.

Il m'a fait très bonne impression. Il vient de m'écrire qu'il a trouvé sa voie dans cette retraite et il me demande d'entrer à Pâques à l'issue de son temps de service. Vos désirs et vos prières sont donc exaucées. Continuez à prier pour les œuvres.

Ici, on ne va pas mal.

M. Bellanger seulement est un peu plus souffrant depuis Noël, il tousse beaucoup. Priez pour que Dieu nous conserve une santé si précieuse pour la Congrégation.

Adieu. J'ai quantité de lettres à écrire, je serai plus long la prochaine fois. Merci de vos prières je continue à y compter.

Croyez bien surtout que je vous aime toujours autant.

Votre père de cœur en N.S.

E Anizan pr SV

- A Alfred Leclerc
(copie dactylographiée)

Paris, Jeudi 24 Janvier 1901

Mon bien cher et vénéré Père

Je suis prêt à aller donner l'Adoration perpétuelle à Auteuil, s'il est sûr que M. Fontaine ne vienne pas. Veuillez m'envoyer seulement une dépêche. Je partirai demain vendredi par le rapide de 7h.43 ou 48.

L'attitude de M. Henry¹ et ces inquiétudes exprimées me paraissent bien extraordinaires. Que signifient cette émotion et ces affirmations de la gravité de la situation pour l'Œuvre d'Auteuil et la Congrégation ? Vous a-t-il exposé, mon Père, les raisons de cette situation grave et ces raisons sont-elles vraiment si sérieuses et si fondées ? Ne serait-ce pas l'occasion de faire expliquer M. Henry sur ces dangers et sur ces menaces qui se réitèrent et qui ressembleraient à de vraies tentatives de chantage sur un Supérieur si elles ne venaient de Religieux. Mon impression est qu'il y a accord entre M. Henry et M. Fontaine. Si M. Henry parle ainsi, c'est qu'il a vu M. Fontaine et sa démarche est évidemment suggérée par ce dernier.

Je vous avoue que la gravité de la situation, je la vois beaucoup plus dans cette attitude de révolte dans laquelle s'obstine ce malheureux M. Fontaine et pour lequel je prie tous les jours, je vous l'avoue. Voilà ce qui peut diminuer les grâces de Dieu sur Auteuil et sur la Congrégation. Le danger est du côté de Dieu et non des hommes.

Du reste, si vous écrivez une lettre, vous Supérieur Général, que direz vous ? quelle sera votre situation et que deviendra l'autorité ?

Si je voyais un moyen de sauver ce pauvre frère, je m'offrirais plutôt à lui écrire moi-même, mais le seul moyen de salut pour lui est de reconnaître sa faute et de l'avouer. S'il s'y refuse et cela paraît hélas, car le P. Lantiez et M. Henry n'ont pas été sans lui redire ce que vous leur avez dit et ce que le bon sens et le devoir ont dû dire avant vous, s'il s'y refuse quelle garantie y a-t-il pour le présent et l'avenir ? Tout cela prouve qu'il faut hâter la solution de cette malheureuse question. Vous avez parlé de remplaçant, on l'a dit à M. F. la démarche de M. H.. me paraît la réponse.

J'attends votre dépêche pour partir, en attendant je prie et continue la visite.

Tous vont bien ici.

Je ne suis pas étonné de la satisfaction de M. Piché, je la devinais en vous parlant de lui pour Ste Anne.

¹ Henry Tardé

Veillez agréer, mon bien cher Père, mes sentiments de bien respectueux et affectueux dévouement en N.S.

Anizan pr. S.V.

- A Alfred Leclerc
(copie dactylographiée)

Montreuil sur Mer, 19 Février 1901

Mon bien cher et vénéré Père

Je suis très bien ici pour ma retraite et je tâche d'oublier toutes les autres pensées et préoccupations.

Je vous adresse sous cette enveloppe une lettre du P. Lantiez dont la réclamation me paraît juste. Il serait grand temps en effet de faire cette note disant l'état de fatigue de M. Fontaine. Les langues ont en effet beau jeu devant ce silence persistant et qui donne à ce départ une teinte de mystère regrettable.

Vous en jugerez du reste mieux que moi, mais au premier regard je me permets d'insister aussi pour que vous fassiez annoncer le plus tôt dans la France Illustrée ce changement.

Je compte revenir samedi.

On m'adresse mon courrier à la Chartreuse de Boulogne ; si vous vouliez bien rectifier l'adresse auprès des frères portiers cela m'éviterait une lettre.

Daignez agréer, mon bien cher et vénéré Père, mes bien respectueux et affectueux sentiments en N.S.

Anizan pr. S.V.

J'ai répondu un mot au Père Lantiez pour lui dire simplement que je vous ai adressé sa lettre et que je pense que vous lui ferez savoir ce qu'il doit répondre.

- A Eugène Le Bihan

Montreuil sur Mer, 21 Février 1901

Mon cher Enfant

Un mot seulement du cœur, car une retraite ne comporte pas une longue correspondance.

Qu'est-ce que le Bon Dieu continue à faire en vous depuis mon départ ? Et vous, que continuez vous à faire pour Lui ? Voilà deux grandes questions auxquelles je réponds. Dieu continue à agir en vous par attrait ou épreuves, en tous les cas par grâces, pour vous transformer peu à peu en l'instrument admirable qu'Il veut, instrument de sa gloire et du bien des âmes.

Et vous ? Vous êtes pour Lui, l'enfant docile, qui après avoir répondu à son appel, se prête à la transformation nécessaire pour arriver à l'idéal que Dieu vous a montré et par la vue duquel Il vous a attiré.

Oh ! le bon travail des élus du Bon Dieu !

Je prie bien pour vous et je me réjouis de vous revoir samedi. Tâchez de pouvoir me donner ce jour-là de bonnes nouvelles, la meilleure c'est que dans la seconde réponse que j'ai faite plus haut, je ne me suis pas trompé.

Adieu, courage et confiance et que Dieu fasse de vous un grand apôtre de ses préférés.

A vous bien affectueusement en N.S.

E. Anizan pr. S V

- A Yves Allès

Paris, 6 Mars 1901

Mon cher Yves Marie

Non, je ne me plains pas de votre correspondance. J'ai foi en votre cœur, comme vous pouvez avoir foi dans le mien.

Vous accomplissez l'adorable volonté de Dieu en consacrant votre temps au travail et à vos exercices, je serais bien fou de m'en plaindre moi qui ne voudrais vivre et ne respirer que cette volonté divine.

Je deviendrais banal en vous redisant pourtant la joie que m'apportent vos lettres dans lesquelles je sens si bien palpiter votre cœur, vos aspirations, vos grands désirs et aussi votre si fidèle et tendre affection qui est une de mes joies. Certaines choses se répètent sans se redire, c'est le cas ici.

Ce que je fais ? Il me serait difficile de vous le dire complètement. J'ai fait ces derniers temps quelques visites canoniques, j'ai pas mal prêché çà et là. Nous avons commencé des réunions de familles, mensuelles, à la Chapelle de Clignancourt. La 1^{ère} fois en Janvier nous avons eu un peu plus de 200 personnes. La seconde fois, le 1^{er} Dimanche de Carême, il y avait environ 310 personnes. Cela se fait à 8h.¼ du soir. La réunion se compose d'1 diz de chapelet pour leur famille suivie d'un grand cantique. Puis je donne qq's avis aussi piquants que possible. Après Esprit Saint que tous chantent debout, j'ai fait ma petite conférence, la 1^{ère} fois sur la Charité évangélique et la 2^{ème} sur les Congrégations religieuses. Un nouveau cantique prépare le salut que j'ai fait chanter en deux chœurs (hommes et femmes, il y avait au moins 50 à 60 hommes presque tous ouvriers). Après le salut, M. Vaugeois a raconté une histoire édifiante aussi palpitante que possible, puis, à la fin, une grande tombola de 20 à 30 lots.

Une petite prière termine le tout. Tout le monde est ravi de ces réunions. C'est un fond sur lequel nous allons travailler le Carême, par des conférences chaque Dimanche et une retraite la Semaine Ste. La semaine qui précède la Passion, je donnerai deux retraites l'une à des soldats, l'autre à une réunion de familles ouvrières à Saint Jean. La Se-

maine Sainte, je prêcherai tous les soirs au Patronage St Charles, près la gare du Nord. Après Pâques j'ai encore une retraite au Pit Séminaire de Beaupréau en Vendée. J'y ferai connaître notre vocation.

Entre temps, je m'occupe des visites de Maisons, de conférences isolées, de la préparation du Congrès d'Arras, de la revue, de la correspondance etc... etc... Pour votre âme, vous êtes en bonne voie, je le constate. Travaillez à remplir votre esprit, votre cœur, votre volonté, votre vie de Dieu, du désir de sa gloire et de vous en chasser vous même. Hélas ! c'est si difficile et si rare de ne pas se rechercher soi même en tout !

Oui, je retournerai à Tréguier, mais au mois de Mai ou fin d'Avril.

Nous attendons trois novices en ce moment.

Encouragez votre bonne Mère à prendre le Messager de Ste Philomène.

Allons, courage toujours. Que le Bon Dieu vous aime et vous gâte ! Vous aussi, aimez le, faites tout tout pour Lui.

Adieu, mon cher enfant. Oui, nous nous retrouvons toujours dans le cœur du Divin Maître auquel nous sommes corps et âme.

C'est en Lui que je vous aime bien tendrement, vous le savez.

Je prie pour vous bien entendu et je compte que vous travaillez avec moi. Adieu.

E Anizan pr. S.V.

Je répondrai au premier moment à M. Mercier. Mille choses à M. Bourhy.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 6 Mars 1901

Ma chère Marie

J'ai reçu avec grand plaisir de vos nouvelles. Je ne suis pas fâché de celle que tu me donnes relative à Marguerite, car toutes ces tergiversations avaient quelque chose d'inquiétant. C'est du moins une situation normale et qui j'espère se dénouera selon nos désirs. Je suis très content du reste qu'elle ait ce troisième enfant. Dieu les bénira et les protégera. Je prie pour cela.

Vous n'avez pas eu le monopole du froid dans ces derniers temps. Il a fait grand froid à Paris et partout où je suis allé.

Espérons que c'est fini pour cette année et que le printemps va nous dédommager. J'ai attrapé une extinction de voix complète fort mal commode pour quelqu'un qui est si souvent obligé de parler. Je suis au silence et à l'intérieur, cela va mieux du reste.

J'apprends avec joie que Marie Louise a été la 1^{ère} de sa classe et a mérité le grand cordon. Félicite la pour moi.

Je regrette que tu ne puisses venir à Pâques, c'eût été une consolation pour Maman qui est bien seule et s'ennuie souvent. Ce sera j'espère pour un peu plus tard.

Je désire que la petite Marguerite ne se sente plus de ses convulsions. Quelle en était donc la cause, car il y a toujours une cause à ces sortes d'accidents.

Pour les occupations, j'en ai toujours autant.

Rappelle moi au souvenir de Stéphane.

Je t'embrasse ainsi que Marguerite et les enfants. Ton frère affectionné

E Anizan pr. SV

- A Stéphane Huriez

Paris, 13 Avril 1901

Mon cher Stéphane

J'ai appris avec grande joie l'heureuse délivrance de Marguerite et la naissance d'un garçon, cela mettra un peu de variété dans votre nid. Il y aura probablement plus de tapage chez vous dans quelques années peut être aussi un peu plus de dégâts mais il en faut bien un peu dans la vie quand ce ne serait que pour faire apprécier les goûts plus paisibles des filles et rompre la monotonie. Moi aussi je serais heureux de baptiser le poupon, mais je suis si peu mon maître et si exposé aux empêchements, qu'il vaut mieux arranger vos affaires sans tenir compte de moi.

Je recommande aux deux petites de ne pas être jalouses de leur petit frère et de se préparer à lui servir de modèle aussitôt qu'il en pourra profiter.

Adieu, mon cher Stéphane, veuillez dire à Marguerite et à sa mère que je pense à elles et prie pour elles.

J'embrasse toute la famille et en particulier mon nouvel héritier, qui hélas ne pourra pas compter sur de grandes rentes de son oncle. Je ne vous presse pas de lui faire cette dernière commission du reste, il a d'autres soucis pour le moment.

En tous les cas, c'est une bénédiction de plus qui vous arrive, et je m'en réjouis.

A vous bien affectueusement

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

Lille, 27 Mai 1901

Mon cher Yves Marie

Que je souffre de ne pouvoir vous écrire plus souvent, de laisser même quelquefois vos lettres sans réponse ! J'ai là sans cesse votre lettre du 14 avril sous les yeux mais les affaires, les voyages, les prédications m'absorbent. En ce moment je fais un grand et long voyage dans le Pas de Calais, le Nord et les pays environnants même la Belgique, pour préparer le Congrès d'Arras. Je me suis arrêté deux jours ici pour la Pentecôte et pour prendre un peu de repos. J'en profite.

J'ai reçu vos souhaits de fête, mon si cher enfant, merci, oui merci de votre si persévérante et si tendre affection qui me fait tant de bien.

Oh ! que je vous la rends bien ! Ne croyez pas que mon silence soit jamais une preuve de refroidissement. Non, non. Je pense souvent à vous, je prie pour vous, et, le croyez vous, j'attends presque avec impatience l'heure où vous allez nous revenir pour un an et où je pourrai vous embrasser. Je le fais dès ce jour en esprit et de loin à l'occasion de votre fête aussi bien que de la mienne. C'est un peu tard [pour] vous la souhaiter, mais la date est peu pour le cœur quand le retard est involontaire. Je suis tout heureux de savoir qu'on a fêté Saint Yves à Rome.

Je ne suis pas allé en vraie Bretagne ou plutôt dans la vôtre en Avril. Je n'ai pas dépassé Montfort d'Ille et Vilaine. Depuis je suis allé en Vendée à Beaupréau et à Nantes mais pas à Tréguier. Pourrai-je y aller ? Je l'espère, mais je ne sais quand. Dans ce cas, je ferais le possible pour aller à Lanmodez. Je vous le dirais du reste, mais ce ne pourrait être avant la fin de Juin. Oui, nous causerons tout au long quand vous reviendrez pour le noviciat, on y est en effet très fervent et très nombreux.

Continuez à prier un peu pour moi et beaucoup pour nos pauvres ouvriers et leurs familles. Je suis toujours fatigué et toujours

bien portant. Les études vont bien, tant mieux ! Dieu vous aidera de plus en plus. Priez surtout le Saint Esprit à cette intention.

Adieu, mon cher enfant.

Ne mesurez pas mon affection à la fréquence et à la longueur de mes lettres. N.S. aimait bien sa Mère, certes, il lui disait pourtant « Ne faut-il pas que je m'occupe des affaires de mon Père ? » C'est un peu de même pour moi, mais je ne vous en aime pas moins.

Croyez le, dites vous le et conservez moi ma bonne place dans votre cœur. Je m'y trouve d'autant mieux que j'y suis, je le sais, en la compagnie du Bon Maître et de sa divine Mère.

Adieu encore, et à bientôt j'espère. A vous de cœur en J. et M.

Anizan pr. S.V.

- A Joseph Mabon

Lille, 27 Mai 1901

Mon bien cher Enfant

Que je suis en retard. Qu'en pensez-vous ? rien de mauvais car vous savez bien mes occupations et mon affection. Je m'abrite sous elles pour m'excuser.

Aujourd'hui jour de repos, je suis fatigué d'une vingtaine de lettres que je viens d'écrire, car je suis en retard avec tout le monde.

Je fais en ce moment une tournée, pas en Bretagne, dans le Pas de Calais et le Nord. Aussi je ne passe pas encore par Ploërmel. Ce sera peut-être pour la fin de Juin et je n'en suis pas sûr, car je vis au jour le jour comme l'oiseau sur la branche, bien que je marche toujours comme le Juif errant.

Toute cette semaine j'ai parcouru le Pas de Calais et pendant les quatre derniers jours le pays noir des Mines. J'en ai avalé de la poussière de charbon ! grand Dieu ! J'ai fait Lens, Méricourt-Mines

Billy-Montigny, Hénin-Liétard, Bully-les Mines, Nœux-les Mines, Bruay Barlin, Auchel etc... etc. Il y a là de véritables villes minières qui comptent 10 000, 12 000, 14 000 habitants. Le Congrès semble en bonne voie, mais je ne suis pas au bout de mes courses, car je n'ai pas fini le Pas de Calais et il me faut voir le Nord et qqs départements voisins et aussi une partie de la Belgique. J'interromprai ces courses pour présider la retraite de Valloires du 31 Mai au 6 Juin. Je reprendrai mon bâton de voyage ensuite. Que l'Eglise a raison d'avoir établi des prières pro peregrinantibus ! Je suis obligé de beaucoup marcher. Malheureusement il n'est pas encore dans les mœurs de ce côté que les Prêtres aillent en bicyclettes. Mais en voilà bien long sur moi. Et vous, mon cher enfant, comment allez vous ?

Je me suis bien réjoui de votre profession et de votre tonsure.

Etes vous toujours à l'ardeur et à la joie ? Je l'espère sans en être absolument sûr, car la vie se compose de soleil et de nuages comme le firmament. Qu'importe après tout pourvu que tout soit pour Dieu.

Je suis allé, il est vrai à Montfort, mais toujours au pied levé. J'ignorais ce voyage deux jours avant mon départ. Comment dès lors vous prévenir ? Et puis, déranger ainsi votre famille je ne l'aurais pas voulu. Si je puis j'irai à la fin de Juin.

J'espère qu'il ne reste plus rien de votre indisposition ou plutôt de votre maladie de cet hiver. Moi, je vais bien quoique je sois très fatigué des jambes à cause de mes débauches de marches ces derniers jours.

Adieu, mon cher enfant.

Continuez à prier pour moi. Je prie pour vous et vous aimez toujours autant.

A vous de cœur en N.S.

E Anizan pr. SV

Je crois avoir répondu à la dernière lettre de M. Daniel ; faites le moi dire par qui m'écrira le 1^{er}.

- A Alexandre Josse

Valloires, 4 Juin 1901

Mon cher Alexandre

Une lettre de M. Bellanger arrivée tout à l'heure, m'apprend votre nouvelle épreuve.

Ayant fort peu de temps, je quitte un peu plus tôt le dîner pour vous écrire un mot. Vous auriez dû m'écrire vous même, j'y aurais été sensible, mais peu importe.

Je comprends et je partage votre peine, mon pauvre petit enfant. Tout doit être meurtri en vous, votre amour si grand du Bon Dieu et de la Ste Vierge, le souvenir si doux jusque là de votre si bon et si saint père, votre affection pour la pauvre Jeanne et aussi pour ce malheureux Joseph et puis bien d'autres fibres si délicates, je le devine. Je regrette bien de n'être pas à Vaugirard car je me figure que j'aurais quelque adoucissement à vous donner. Je n'y suis pas et je ne peux mettre ici plusieurs choses que je vous dirais. Je puis du moins vous dire que je souffre avec vous, que je prie avec vous et que si une circonstance pouvait accroître mon affection pour vous ce serait celle là.

Avec vous je vais tâcher d'offrir quelques compensations à Dieu pour la peine que lui a causée Joseph. Votre ferveur, croyez le, console plus Dieu que la faute ne lui a fait de peine.

Devenez fervent, détachez vous du monde, soyez plus à Dieu. Si ce triste incident produisait cet effet, il deviendrait la felix culpa. Priez aussi pour votre frère. Il était bien jeune d'une part pour diriger en premier sa barque, et puis, comme je l'avais dit à votre recteur, il aurait dû dans sa situation se marier plus tôt. Ce malheur qui m'attriste ne m'étonne guère. Du reste, il n'est pas irréparable à certains égards. Il peut se mettre maintenant à une vie chrétienne et exemplaire, j'en ai vu plus d'un exemple. Hélas l'esprit est prompt et la chair est faible, qui ne sent la vérité de cette parole ?

Pour vous, mon cher Alexandre, qu'avez vous à faire ? 1° Ne pas vous laisser abattre. 2° Vous attacher plus à Dieu 3° Vous préparer à faire plus tard une rude campagne au démon et au péché 4° réparer en priant pour les pécheurs en tâchant de les retirer du mal ou de

les arrêter sur la pente du mal, par vos sacrifices 5° prier pour votre frère 6° Vous jeter tête baissée dans les bras de Marie en disant de tout votre cœur, fiat !

Pauvre enfant, rien que votre pensée le soupçon de ce que vous avez dû et devez souffrir me fait venir les larmes aux yeux.

Ecrivez moi que vous êtes bien résigné et que cette épreuve va vous attacher plus à Dieu et à sa divine Mère. Voilà ce que Dieu veut, ce qu'Il attend. Je suis sûr que le Bon Dieu offensé a de suite pensé aux actes d'amour et de sacrifice que cela vous inspirerait.

L'épreuve grandit l'âme aux yeux de Dieu. Oh ! que je voudrais voir tout avec ces yeux de Dieu ! sentir avec son cœur ! En ce moment, je vous vois avec ces yeux, je crois sentir comme Il sent et vous me paraissez grandi par l'épreuve. En vous voyant abaissé, abattu à ses pieds vous innocent de la faute que vous pleurez, Dieu doit se rappeler un peu le Sauveur abattu abaissé au jardin des Olives et pleurant avec son sang les fautes que Lui innocent n'avait pas commises. Présentez vous ainsi, mon Alexandre, en union avec celui qui a pleuré vos fautes, mais ne vous présentez pas ainsi seulement pour votre pauvre et cher frère, mais pour tout notre pauvre peuple tous nos pauvres frères les délaissés si coupables. Elargissez votre cœur. Même dans cette peine vous pourriez être égoïste, ne le soyez pas, devenez le réparateur pour tous les péchés du peuple, en pleurant celui de Joseph, pleurez ceux de vos autres frères les pécheurs.

Voilà ce que je vais faire. Je le fais avec vous. Je n'ai pu vous remercier de votre si bonne lettre de fête. Merci. Je sais bien que vous priez pour moi et pour tout ce que je fais. Ce n'est pas d'hier. Depuis plus de trois ans, c'est un de mes réconforts dans ma rude tâche. Comment vous en remercierai-je, Alexandre ? Continuez moi ce secours, mon cher enfant et merci. Je n'ai aucun regret de ce que j'ai fait pour Joseph, tant s'en faut. Si c'était à refaire je le ferais. Vous comme moi, aimez le toujours, priez pour lui et tâchons de lui faire un plus grand bien que par le passé.

Adieu, mon cher enfant. Il me tarde fort de vous voir, mais quand sera-ce ? de loin je vous embrasse et vous aime peut être plus qu'hier encore.

Votre père de cœur en N.S.

Anizan pr. S.V.

Je vous engage à ne faire de confiance à personne en dehors de M. Bellanger sur ce sujet.

- A Marie Anizan Durouzeau

*Valloires, 4 Juin 1901
par Vron Somme*

Ma chère Marie

Je suis allé à Arras en effet mais dans bien d'autres endroits aussi et je ne suis pas prêt à finir ma tournée préparatoire au Congrès d'Arras. J'ai dû l'interrompre pour présider et diriger une retraite de nos religieux ici.

Je ferai le possible pour passer à Beauvais dans le courant de Juin, mais quand ? impossible de le dire et de le prévoir. Ce sera à la fin de ma tournée. Je ne le saurai que deux jours d'avance au plus. Donc, faites compléter les cérémonies du baptême quand le parrain sera prêt sans vous inquiéter de moi, car je ne puis savoir d'avance quand je pourrai passer à Beauvais.

En effet je connais Monsieur de Hédouville qui est un ancien officier de cavalerie et un cavalier émérite. Il a même fait, paraît-il, un ouvrage remarqué sur l'équitation. Je crois qu'il est sorti un des premiers de St Cyr le 1^{er} ou le second.

J'apprends avec plaisir les progrès de Marie Louise et la bonne santé de tout le monde.

Je suis bien aise d'avoir des nouvelles de Vincennes par ta lettre car je n'en reçois guère.

Ma santé est bonne malgré la fatigue de ces voyages.

J'espère vous voir tous à Vincennes pendant les vacances.

Tu ne me parles pas de Marguerite, je suppose qu'elle est tout à fait remise.

Je pense aussi que Stéphane va bien.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse ainsi que Marguerite et les enfants.

Mille amitiés à Stéphane.

Ton frère affectionné

E Anizan pr. SV

Je quitterai d'ici vendredi pour retourner sans doute à Arras par Béthune, puis à Valenciennes en Belgique, à Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Abbeville, Amiens et sans doute Beauvais.

Mon adresse sera Arras rue du Coclipas 14 pendant quelques jours. De là on m'expédiera.

- A Yves Allès

Paris, le 9 Août 1901

Mon cher Yves

Vous dites vrai, les sectaires ne nous sépareront pas, ils ne nous sépareront même pas de notre pauvre peuple pour lequel nous travaillerons de toutes les manières que nous pourrons. J'aime à vous l'entendre dire. - Il me tarde bien de vous voir et si cela dépendait de moi je crois bien que je céderais tout de suite à ce désir et je vous ferais embarquer. Mais, vous vous reposez et le P. Supérieur a d'autres soucis. Cependant, on vous appellera, soyez tranquille. Vous allez venir faire un bon noviciat. Vous n'avez qu'à attendre l'appel du P. Supérieur.

Pour la couverture dont vous me parlez, apportez la si vous voulez et si cela ne vous charge pas trop. On m'en a réclamé une que j'ai perdue de vue, c'est peut être celle que je vous ai donnée.

Merci des prières que vous avez faites pour le Congrès d'Arras. Il m'a donné beaucoup de peine et a été accompagné de plusieurs épreuves, mais il a fait grand bien, c'est l'essentiel. A Dieu la gloire, aux âmes le bien et à nous la peine, c'est l'ordre.

On me demande à Plouguernevel pour la retraite de rentrée des professeurs et des élèves. J'ai bien hésité, car à ce moment nous aurons peut être des menaces de nos aimables gouvernants. D'autre part c'est une si bonne occasion de jeter le filet qu'il m'en coûterait beaucoup de n'en pas profiter, d'autant que je n'ai pu aller en Bretagne cette année. Le P. Supérieur me laisse accepter et je vais écrire que c'est convenu. - Il est inutile de parler de votre départ au P. Supérieur, c'est une affaire réglée et que je ne perds pas de vue. Attendez simplement l'ordre de départ.

M. Clair est ici pour quinze jours. On va soigner un rhume qui le tient depuis déjà longtemps et qui me taquine. Que de choses j'aurais à vous dire ! mais nous nous verrons bientôt et nous nous dédommagerons de la longue séparation. Que je vais être heureux de vous revoir ! j'en jouis d'avance.

Adieu, mon cher enfant. Soyez à Dieu et à la bonne Vierge.

Je pense à vos bons parents. Nous en parlerons bientôt.

A vous de tout cœur en N.S.

E Anizan pr SV

J'écrirai à M. Mercier après ma tournée à N.D. des neiges dans l'Ardèche et à M. Marqueyrol bientôt.

- A Alfred Leclerc
(copie dactylographiée)

*N. Dame des Neiges, 18 Août 1901
près la Bastide (Lozère)
Je n'ai pas donné mon adresse à la Loge*

Mon bien cher et vénéré Père

Je suis arrivé hier à 11h.½ pas trop fatigué de ma nuit en chemin de fer et de mon jeûne puisque je n'ai dit ma messe qu'en arrivant. Mon souper de vendredi de Nazareth était loin, mais tout a été vite réparé bien que j'aie encore fait vendredi ici en arrivant. Je n'étais, ou plutôt je ne me sentais guère bien en partant, je vais mieux depuis que j'ai commencé à parler. Je ne sais à quoi attribuer cela, mais c'est vrai à la lettre.

Ici, je n'ai plus aucune nouvelle car on est très séparé du monde. Je ne sais donc ce qui a dû paraître dans les journaux, je ne sais qu'une chose c'est que les Trappistes sont décidés à demander l'autorisation, c'est une décision des Supérieurs et en religieux obéissants ils n'en cherchent pas plus. Il y a ici Monseigneur de Viviers qui est enfermé et ne voit personne à cause de sa santé. Il est paraît-il très fatigué des nerfs, j'ai son frère parmi les retraitants. Je tenterai une petite visite avant de partir, mais sans insister.

La retraite que je donne ressemble à celle de Chaville avec cette différence que ce sont des hommes du monde. Ils sont vingt simplement et restent enfermés ici comme nos jeunes gens à Chaville. Il y a là des avocats, avoués, médecins, négociants propriétaires et 2 cultivateurs.

C'est un voyage un peu lointain pour un groupe peu nombreux. Il est vrai que ces Messieurs peuvent avoir de l'influence. J'ai parmi les retraitants M. de la Batin l'ancien député.

M. de Ligonès, qui m'avait fait demander cette retraite, n'a-t-il pas été à Vaugirard hier ? Je suis allé avant mon départ à l'hôtel des Missions rue Chomel, on m'a dit qu'il arrivait le lendemain matin. Vous aurez pu sans doute savoir quelque chose sur les jeunes gens qu'il se

proposait d'envoyer. Je compte revenir vers la fin de la semaine. Nous avons ici un temps superbe.

J'ai emporté peu d'argent. J'espère qu'on me donnera du moins de quoi payer mon voyage, sans quoi je ne pourrai plus revenir. J'aurais dû prendre avant ce voyage un permis de circulation à ½ place, mais je comptais sur un billet gratuit de P.L.M. par la Revue.

Adieu, mon bien cher et vénéré Père, je voulais seulement vous donner des nouvelles du voyage.

Veillez agréer mes sentiments de bien filial dévouement en N.S.

Anizan pr. S.V.

- A Yves Allès

Paris, 19 Septembre 1901

Mon cher Yves Marie

Il est 10h.½ du soir et la journée a été chargée, je tiens cependant à vous écrire un mot, car je ne sais quand j'en trouverais le moment le jour.

Je ne réponds pas à votre chère lettre du commencement du mois puisque je vous verrai bientôt. Je veux seulement vous annoncer une bonne nouvelle qui, je l'espère, vous fera plaisir. Il m'a semblé que vos chers Parents, après ces deux années, ont besoin de vous voir, et qu'une visite de quelques jours de vous leur fera du bien. Je crois bien même que c'est le Bon Dieu qui m'a inspiré cette idée. Aussi ai-je demandé cette faveur pour vous au Père Supérieur qui m'a de suite accordé.

Il est donc convenu que vous irez passer à Lanmodez une bonne huitaine quand vous vous serez un peu reposé ici du voyage de Rome à Paris.

Je viens d'écrire à vos bons Parents, afin qu'ils jouissent plus longtemps de l'espérance et de la joie de vous revoir.

Je ne leur ai pas fixé le moment précis, j'ai dit, dans les premiers jours d'Octobre.

Je me rends bien compte que cette joie sera suivie d'un peu de tristesse puisqu'il faudra se séparer de nouveau, mais du moins vos bons Parents vous verront en soutane, vous les rassurerez sur les suites de la persécution et ils auront du moins quelques bons jours dont ils remercieront le Bon Dieu.

Il me tarde de vous revoir, mon cher petit. Heureusement ce sera bientôt. Le P. Supérieur me disait aujourd'hui que M. Edouard doit vous envoyer au plus tôt avec M. Geoffroy.

En attendant, merci de vos prières de votre union à mes travaux et difficultés.

Je vous embrasse de cœur.

Votre père affectionné en N.S.

E Anizan pr SV

J'aimerais que vous ne parliez de cela à personne qu'à M. de Beaucourt qui n'en parlera pas lui-même mais qui s'en réjouira avec vous.

- A un membre du Conseil

Paris, 23 Septembre 1901

Bien cher Ami

La réunion convenue pour mercredi après midi aura lieu à 2h.½ . Nous comptons sur vous.

J'ai reçu un télégramme de Québec m'annonçant le départ de M. Hodiesne.

Il faudrait absolument penser à voter pour Mignaut de Québec.
Ça été un oubli la dernière fois.

A vous bien fraternellement en M.

E Anizan pr SV

- A Joseph Mabon

Paris, 24 Septembre 1901

Mon cher Enfant

Je voudrais vous écrire longuement ; mais le temps ? Vos frères nous quittent dans un instant et je veux vous envoyer un simple petit mot qui vous dira que je ne vous oublie pas que je vous aime toujours bien fort et que si je n'ai pas toujours répondu promptement à vos lettres qui me faisaient tant plaisir, le cœur n'y était pour rien.

Nous sommes en ce moment dans les départ et les séparations. On part pour Rome on va partir pour la Belgique, la maison mère n'est pas plus gaie qu'à l'heure de votre départ dont vous vous souvenez.

Heureusement tout cela est pour Dieu auquel nous sommes à la vie à la mort.

Merci de vos prières et de votre affection fidèle.

Je prie aussi pour vous.

Adieu, je vous embrasse de cœur

E Anizan

- A Yves Allès

Petit Séminaire de Plouguernevel
Côtes du Nord)
Plouguernevel, 9 Octobre 1901

Mon si cher Enfant

J'ai reçu enfin votre télégramme si longtemps attendu. Mais comment vous répondre ? Ici, pas de télégraphe, il faut aller à Rostrenen ; or, j'ai reçu votre télégramme hier soir, je n'aurais pu répondre que ce matin et vous auriez été parti déjà de Paris. J'irai vous voir après mes retraites, à Lanmodez, au risque de déranger un peu vos chers parents que j'aime tant aussi. Mais vous allez leur dire encore ce que je leur ai écrit ; je veux qu'ils me reçoivent comme l'enfant de la maison, comme votre frère aîné.

Je veux vous voir, les voir, et voilà tout. Surtout que personne ne se gêne, pas de dépenses, pas de cérémonies. Je veux être là comme Yves Marie mon frère, mon enfant, mon ami, mon...

Plus on me traitera comme vous et plus on me montrera que je suis de la maison. Que je me réjouis de vous voir, cher petit ! Mais nous dirons cela dans deux jours. Quand vous arriverai-je ? Je ne sais pas encore l'heure. Ce sera probablement vendredi dans la soirée. Le mieux est-il de passer par Tréguier ou par Paimpol ?

Enfin, j'attends une lettre de vous qui me fixera. J'ai peur qu'il n'y ait pas de télégraphe à Lanmodez, c'eût été bien commode pour vous dire, j'arriverai à telle heure !

Nous ferons pour le mieux, l'essentiel est que vous soyez là et que je vous y trouve quand j'irai.

Mille choses à vos bons Parents. Vous pourrez rester chez vous de huit à dix jours. Dix jours, cela peut aller.

Pour la retraite du noviciat elle ne sera que vers la fin du mois et c'est moi qui la donnerai.

Adieu. Je vous embrasse de loin en attendant que je le fasse en réalité.

Votre père, ami, frère etc...

E Anizan pr SV

Tout va bien ici.

- A Yves Allès

[Plouguernével], 10 Octobre 1901

Mon cher Yves Marie

Qu'il est donc difficile de s'entendre d'ici ! Il n'y a qu'un courrier qui arrive à midi et ½ et qui prend sans s'arrêter les lettres prêtes. Ainsi, je vais sans doute recevoir une lettre de vous à midi et ½ mais on va emporter celle ci et ma lettre ne répondra pas à la vôtre.

Je n'ai rien reçu autre chose de vous jusqu'à cette heure 10h.½, jeudi que votre télégramme de Dijon auquel je ne pouvais répondre, le télégraphe étant à 6 kilom. d'ici. Vous avez sans doute trouvé à Paris ma lettre et le billet de 50^f. Selon cette lettre, je pense que vous êtes parti le plus tôt, après une bonne nuit, pour Lanmodez ; et je me berce de l'espoir que vous y êtes en ce moment.

Votre lettre m'indiquera ce que je dois faire, mais voici mon plan à moi. Je quitte Plouguernével demain matin vendredi. Je prends le train à Rostrenen à 8h.45 du matin je suis à Carhaix à 9h.29. J'en repars à 10h. Je suis à Pontrieux à 1h.8. J'y prends, s'il y est, le courrier de Tréguier. Et de Tréguier je m'occupe de me faire porter de suite à Lanmodez. Si dans votre lettre vous me donnez une autre indication je suivrai la vôtre, est-ce compris ? Si vous ne me donnez pas une indication contraire, je fais comme je vous dis, si vous me donnez une autre indication, c'est à vous que j'obéis. De cette façon peut être pourrions nous enfin nous joindre, ce qui me tarde.

Mais ne vais-je pas gêner votre bonne famille ? Tant pis, vous m'avez pressé d'aller à Lanmodez, vous serez cause de tout. M. le recteur aura sans doute un lit car je coucherai là-bas, je ne puis faire autrement. Vous voir me reposera, j'en ai besoin, car depuis déjà longtemps je mène une vie impossible de surmenage. Heureusement le Bon Dieu me conserve la santé. J'ai pu donner gaillardement ici 22 sermons en 4 jours et je ne suis pas trop fatigué.

Adieu ! quelle consolation pour moi de vous dire à demain ! Depuis si longtemps !

Mille choses affectueuses à vos bons Parents. Vous je vous embrasse d'avance et vous savez avec quelle affection.

Mon respect à Monsieur le Recteur.

E. Anizan pr. S.V.

- A Joseph Mabon

Lille, 15 Octobre 1901

Mon cher Joseph

Je suis tout triste et embarrassé en vous écrivant. J'aurais été si heureux de vous dire : « J'arrive de Ploërmel. » Cette pensée m'a poursuivi tout mon séjour en Bretagne, mais une dépêche m'est arrivée ainsi conçue « Revenez immédiatement, donnez heure » et la réponse était payée.

Et puis, votre bonne lettre me dit que plus d'une fois vous avez été peiné de la lenteur de mes réponses. Tout cela me met le cœur sens dessus dessous, parce que vous avez été peiné et que vous allez l'être par le fait de quelqu'un qui pourtant vous aime et voudrait toujours vous consoler et vous faire plaisir. Cher enfant, quand je suis lent à répondre, est-ce ma faute ? Tenez, depuis 24 heures voici ma vie, et ce sont les dernières, je les prends au hasard. Donc, hier lundi matin à huit heures, 1h. de préparation de la Revue du mois qui est à peine commencée. A 9h. départ pour Versailles chez un homme d'affaires où

nous avons eu une séance de plus de quatre à cinq heures, puis un conseil entre nous dans le parc du palais de Versailles. A 5h.½, au grand Séminaire de Versailles pour régler plusieurs questions relatives au service militaire. A 7h. départ, et dans le train à la lueur d'un vrai fu-millon, mon bréviaire. A 8h. je cours à l'hôtel chercher mon petit ba-gage, puis au Bureau central régler qq's affaires. Puis, départ pour Vin-cennes souper et voir ma mère encore un peu souffrante. A peine arri-vé je reçois une dépêche qui me rappelle pour partir le plus tôt à Tour-nai. Ce matin, après une courte nuit je repars de Vincennes à 5h. pour Paris. J'arrive où le P.S. dit sa messe à 6h.½. Je le vois pour prendre ses ordres et ses pensées. A 7h. messe, puis je cours prendre une voi-ture dans laquelle je fais mon action de grâces. A 8h.35 je prends le ra-pide au Nord. En chemin je casse une croûte, fais mes exercices, dis mon bréviaire. Arrivé au buffet de Lille à 11h.50, je déjeune rapidement et vous écris ainsi qu'à M. Josse de peur de vous peiner en vous fai-sant attendre. Dans un ¼ d'h. je prends le train pour Tournai dans le-quel je vais travailler à la Revue. A mon arrivée on m'attend pour traiter d'une maison pour le petit Noviciat... et à peu de choses près, voilà ma vie. Et encore qqns de vos frères auxquels je voudrais écrire vont être peinéés que je ne l'aie pas encore fait. Pouvez-vous vraiment attribuer mon silence à l'indifférence ? Non, non, non, non. Si je vous voyais seulement 5 minutes vous le comprendriez bien.

Voilà une lettre remplie d'excuses, c'est absurde, mais elle vous dira comment je vis et elle vous prouvera que je ne suis pas res-ponsable de n'avoir pas encore été à Ploërmel. Qu'elle vous dise aussi que je vous aime toujours beaucoup...

Adieu, car je vais manquer mon train.

Je vous embrasse de tout cœur. Priez pour moi un peu, aimez moi un peu aussi et dites le moi quelquefois.

Que Dieu bénisse votre retraite.

A vous en J. et M.

Anizan

Rien de très nouveau et intéressant à Paris.

- A Yves Allès

Tournai, 16 Octobre 1901

Mon cher Yves Marie

Il me semble que je ne vous ai pas vu depuis quinze jours et pourtant il n'y en a pas huit.

Il était convenu que je ne vous écrirais que pour vous faire revenir plus tôt, eh bien non ! Mais je m'ennuie de vous, et quoique je n'aie pas le temps, je veux vous envoyer un mot.

Que j'ai été heureux de passer quelques heures avec vous dans votre nid de Lanmodez ! Combien je suis reconnaissant à votre bon père et à votre bonne mère de leur accueil si cordial et si affectueux. Dites leur bien que je les aime avec vous. Ils m'ont traité comme un membre de la famille, rien ne pouvait m'être plus agréable.

Restez jusqu'à lundi et prévenez moi de votre retour jour et heure. Vous pouvez m'écrire ce mot 6 rue du Regard Paris. C'est là que je vais me rendre à mon retour dans deux jours sans doute. C'est là que vous me trouverez, ou plutôt non, car il faudrait un grand empêchement pour que je ne sois pas à la gare. Là vous regarderez bien partout afin que nous ne nous manquions pas.

Comme il faut remercier le Bon Dieu, mon cher Yves Marie, de vous avoir donné une si bonne famille !

Je suis sûr que vous vivez autant que possible en bon religieux.

Pour moi, je suis toujours en route, il me faut mener une vie de Juif errant. Priez un peu pour que ce soit pour Dieu.

Adieu, car je n'ai qu'une minute.

Présentez mes remerciements et mes plus affectueux sentiments à vos chers parents. Pour vous, je ne vous répète pas ce que vous savez bien avec quelle affection je vous embrasse en J. et M. que je suis heureux de vous dire à bientôt !

E Anizan

J'ai encore parlé de vous au cher M. Bellanger et à vos frères on vous attend et on vous recevra à bras ouverts. M. Cambray m'a demandé votre adresse. Il me parle d'un arrêt à Rennes cela ne me paraît guère pratique enfin, voyez.

- A Stéphane Huriez

Paris, 12 Novembre 1901

Mon cher Stéphane

J'ai reçu hier la bonne nouvelle de votre nomination à Lille. Je m'en réjouis parce que vous le désiriez, parce que vous serez dans un milieu où il y a beaucoup plus de ressources à tous les points de vue, et aussi parce que j'aurai beaucoup plus d'occasions de vous rendre visite, car je passe à Lille assez souvent.

Et puis, pour venir à Paris, c'est facile et rapide.

On me dit que Madame Durouzeau est tombée dans l'escalier et est souffrante par suite de sa chute. Qu'en est-il donc ?

Je ne suis pas allé à Vincennes depuis très longtemps, j'y vais aller aujourd'hui.

Adieu, mon cher Stéphane.

Mille choses à tout le monde.

A vous de cœur

E Anizan pr SV

Pour ce qui me concerne, je serai bien aise quand vous vous installerez à Lille.

- A Joseph Mabon

Paris, 13 Novembre 1901

Mon cher Joseph

J'aurais voulu vous rassurer de suite, mais le temps ? La peine que j'avais conçue venait de la crainte que vous n'en ayez eu vous même. Je sais bien ce que je suis pour vous et je crains que votre si profonde affection ne vous soit quelquefois une cause de peine, c'est pour cela que je cherchais à vous bien convaincre que mes retards un peu pénibles pour vous le sont aussi pour moi. Vous faire de la peine me serait insupportable et vous causer quelque joie m'en fait plus encore, je crois bien, à moi-même. Aussi quel ennui de n'avoir pu aller à Ploërmel ! J'y comptais, mais voici ce qui s'est passé.

Je suis parti comme toujours et sans ma faute, à la dernière minute, pour la Bretagne. Je suis arrivé deux heures avant l'ouverture de mes deux retraites, le Dimanche. J'ai donné 24 instructions (profes. et élèves) en 4 jours. M. Allès est arrivé me voir la veille de la clôture. Je suis parti avec lui jusqu'au pit Séminaire de Tréguier pour y parler de notre mission, résolu de laisser partir de là M. Allès pour Lanmodez. A Tréguier le pit Séminaire était en retraite, impossible d'y parler et même d'y coucher le soir, et on était à 5h. Force m'a été d'aller passer la nuit à Lanmodez. On m'a rappelé de Paris par un télégramme me disant qu'on m'attendait avec impatience. Je suis parti et ai voyagé d'une traite pour la Capitale. Impossible de me procurer la douceur de Ploërmel et d'envoyer à mon Joseph une lettre du nid paternel, lettre qui eût été un miel pour son cœur, je le sais bien. De là mon ennui. Quand on a caressé un projet n'est-il pas plus dur de le voir avorter ? Je dois dire que tout malheur à quelque chose est bon puisqu'il m'a procuré une lettre si affectueuse qui a été un régal pour moi. Ah ! que tout cela est réciproque et que je suis heureux que vous en soyez bien convaincu !

Vous me demandez pardon de me montrer de la froideur dans vos lettres. Je ne l'ai pas tellement remarqué. Vos lettres sont habituellement bien affectueuses. De la froideur de votre part me ferait beaucoup de peine car le lien que Dieu a créé par la part qu'il m'a donnée à votre vocation est très fort, je le sens bien, mais ne vous accusez pas

trop. Du reste si j'avais pu avoir quelques doutes, ce qui n'est pas, cette lettre les dissiperait.

La prochaine fois que j'irai en Bretagne (et ce sera dans le cours de l'année) je verrai vos bons parents ou chez eux ou ailleurs. Que je suis heureux que votre retraite ait été très bonne ! Toute l'année et toute la suite de la vie s'en ressentiront.

J'espère que votre amour de Dieu et de la Vierge Marie grandit. Demandez cet amour tout en vous y exerçant en faisant de nombreux actes de charité et en visant à tout faire par amour.

Adieu, mon cher enfant.

Oui de grand cœur je vous bénis comme de tout cœur je vous aime. Merci de vos prières ; ah ! les bonnes prières, c'est le sang de l'âme. Je sens l'effet de ces prières par les secours perpétuels qui me viennent de Dieu dans les affaires nombreuses délicates et épineuses que je suis obligé de traiter. Je compte sur elles et vous suis uni de cœur en tout.

E Anizan

- A Yves Allès

Novembre 1901

Mon cher petit

Ne vous inquiétez pas de ne pas m'avoir vu avant de partir. Vous êtes à votre travail au poste de l'obéissance, c'est bien. Je sais du reste qu'en ce moment comme toujours vous êtes avec le Bon Dieu. Je tâche aussi d'être toujours avec Lui.

C'est en Lui que je vous dis adieu et à bientôt, comme c'est en Lui que je vous aime et vous aimerai toujours comme vous savez.

Soignez votre genoux. Pas d'inquiétude, aimez aimez aimez Dieu et Marie.

Et puis, courage et confiance toujours et quand même

- A Joseph Mabon

Paris, 22 Décembre 1901

Mon cher Joseph

Vous me dites de ne pas vous écrire avant votre prochaine lettre pour ne pas trop me déranger. Tant pis, quoiqu'il soit un peu tard je ne résiste pas au plaisir de causer un peu avec vous, si peu que ce soit cela me reposera.

Non, je ne suis pas secrétaire de l'œuvre des employés du chemin de fer. J'ai été directeur du 1^{er} groupe quand j'étais à Charonne, c'était le groupe du P.L.M. Ce premier groupe a fait souche et l'œuvre s'est étendue à toutes les Compagnies et de tous côtés. On avait voulu que je devienne le Directeur général, mais avec mes fonctions je ne pouvais m'y donner suffisamment, aussi ne suis-je plus pour l'œuvre qu'un ami et un invité. Il s'est formé des groupes de tous les côtés. On se réunit on se sent les coudes, il y a des fêtes, un prêtre est directeur. On tâche d'établir quelques œuvres économiques utiles aux employés ; puis, chaque année à Paris, il y a grande fête au Sacré Cœur de Montmartre et réunion des délégués de tous les groupes. Si votre bon père voulait former un groupe à Ploërmel, je le mettrais volontiers en rapport avec quelques uns des principaux.

Oui, travaillez à détruire l'orgueil, surtout défiez vous de vous même ne comptez que sur Dieu et priez priez beaucoup toujours. Et puis aimez, demandez l'amour, il faudrait que ce soit l'âme de tout.

Merci de vos prières, mon cher enfant, je prie aussi pour vous. Bonne année ! sainte année ! Ah que je vais prier Dieu de vous sanctifier pendant ces douze nouveaux mois, surtout la nuit de Noël.

Adieu, mon si cher enfant. Croyez toujours à l'affection que vous savez et qui ne diminue pas, soyez en sûr.

A vous de tout cœur en J. et M.

E Anizan pr.

1902

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 4 Janvier 1902

Ma chère Marie

Pardon de mon retard et aussi de mon laconisme, mais je suis tellement pris que je ne puis arriver à ce que je veux.

Merci de tes vœux de bonne année, moi aussi j'en forme de nombreux pour toi, santé satisfaction etc... etc... et surtout à la fin le principal.

J'apprends avec peine que tu vas si doucement pour la santé.

Oui, Maman a été souffrante et elle n'est pas encore bien remise, mais le médecin croit que ce ne sera pas plus grave, elle est mieux. C'est une grippe qui l'a très fatiguée d'autant qu'elle ne mangeait plus. Je suis allé passer tout le temps que j'ai pu avec elle. Malheureusement me voilà obligé de partir pour Rome où je vais pour affaire. Je n'ai pas encore prévenu à Vincennes. Je vais y aller demain et je partirai le soir même à 10h. pour y arriver mardi dans la matinée. Cela va sans doute ennuyer Maman, mais que faire ?

Oui, ma santé est bonne malgré les fatigues que j'ai dû m'imposer ces quatre derniers mois.

Je te serais reconnaissant de remercier Marguerite Stéphane et la chère petite Marie Louise de leurs vœux. Je voudrais leur écrire de suite en réponse à leurs lettres mais impossible, j'ai mille choses à faire avant mon départ et j'ai peu de temps. Je ne suis prévenu de ce voyage que depuis tantôt. Je ne resterai pas longtemps là bas, quinze jours au plus.

Félicite pour moi Marie Louise de son travail assidu et de ses succès j'en suis bien heureux.

J'écrirai à chacun aussitôt que je pourrai.

Adieu ma chère Marie. Meilleure santé.

Je t'embrasse ainsi que Marguerite Stéphane Marie Louise la petite Guérite et le petit Louis.

Ton frère affectionné

E Anizan

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Rome, 10 Janvier 1902

Ici tout le monde va bien et travaille fort. M. de B¹. est toujours traînant mais pas plus mal.

Pour moi je me repose tout en travaillant. On est très tranquille ici. Je ne compte pas du reste m'éterniser. Je pensais repartir d'ici de lundi en huit, mais je ferai ce que vous me direz. Si ce n'était la réunion du Bureau Central je ne vous suis guère utile là-bas. Vous ne voyez sans doute pas bien l'utilité de profiter de mon passage ici pour une visite canonique ? Ces Messieurs, il est vrai, ne m'en parlent pas.

Je prépare le N° de la Revue en ce moment.

J'ai raconté et je raconte encore aujourd'hui en lecture spirit. l'histoire de quatre mois, décision avec ses causes grâces et épreuves.

Je me demande ce que tout devient à Paris. Je voudrais bien vous aider dans les affaires ennuyeuses. Je voudrais bien aussi travailler pour les pauvres ouvriers et ... Enfin, ecce ego, je ne puis disposer que de ma bonne volonté.

¹ Charles de Beaucourt

- A Yves Allès

Rome, 13 Janvier 1902

Mon cher Yves

Vous vous étonnez, bien sûr, que j'aie pu tenir si longtemps sans répondre à votre si bonne lettre du 31 Décembre. Je dis « vous vous étonnez » parce que il y a là de quoi étonner qui me connaît, qui connaît surtout mon affection pour vous. Surtout, n'accusez pas cette dernière qui est absolument innocente. Elle a voulu, elle a pressé, elle s'est désolée, elle a en désespoir de cause chargé votre ange et le mien de vous porter le fruit de ses vœux, mais il lui a été impossible de vous envoyer plus tôt leur expression.

Il a fallu partir subitement comme toujours de Paris. Ici, les affaires, les scolastiques etc... etc. m'ont pris tous mes instants. Je n'ai encore répondu à presque aucune lettre de 1^{er} de l'an. Mais assez sur tout cela.

Bonne année, mon cher enfant, oui, année de ferveur, d'union à Dieu, d'amour et surtout d'abandon.

Vous voudriez aller au ciel, ah ! le beau voyage ! et que je voudrais le faire de suite avec vous. La terre est si éloignée du ciel ! Dieu y est si peu aimé ! C'est un lieu si dangereux ! et nous mêmes y trouvons tant d'obstacles à monter vers Celui qui est notre tout ! Ah ! oui désirons quitter cette misérable terre, soupirons après la patrie, mais accrochons nous avec plus d'ardeur encore au bon plaisir de Dieu. Il vaut encore mieux que le ciel. C'est la foi sans doute qui le dit, mais la foi n'est-ce pas Dieu ? Je demande à la bonne et Sainte Vierge de nous rendre du moins de plus en plus célestes, s'il faut rester ici bas. Il n'y a que cela qui puisse légitimement nous faire patienter. Mais assez sur ce sujet, je sais trop ce que vous pensez et vos pensées trouvent trop d'écho en moi pour que je m'étende, je ne parlerais plus que de cela.

Ici, tout le monde m'a demandé de vos nouvelles. On vous aime et vous pensez que j'en suis heureux. Quand je vous verrai je vous parlerai de Rome et de tous. Demain M. Lainé m'entraîne au Giglio que je ne connais pas. Combien je penserai à vous qui m'en avez tant parlé ! Quand vous verrai-je ? mon cher petit, je m'y étais si bien

habitué depuis Octobre que vous me laissez un vide partout même à Rome. Enfin, priez un peu pour moi qui le mérite bien peu mais qui vous aime tant. Tout ce que je demande pour moi, ici, je le demande en même temps pour vous.

Le courrier va partir et il me semble que je ne vous ai rien dit. Soignez bien notre cher M. Bellanger et priez pour sa santé.

Adieu ! Que je voudrais vous dire à bientôt !

M. Julien vient pour la 3^{ème} fois chercher cette lettre, je voulais y joindre un mot pour M. Bellanger, je ne le puis.

Adieu et à vous de cœur !

E Anizan

- A Yves Allès

Rome, 17 Janvier 1902

Mon cher Enfant

Je me figure que vous serez heureux de recevoir des nouvelles de Rome où vous avez laissé, je crois, un petit morceau de votre cœur. Avant de commencer la visite canonique que le P.S. m'écrit hier de faire, je vous écris quelques mots ; je ne pourrais plus le faire les jours suivants. Ma dernière lettre a été écrite en grande hâte, je n'ai pas dû vous en dire bien long sur ce qui vous intéresse.

Nous avons beau temps, mais depuis avant hier le vent du Nord nous donne du froid. J'habite la chambre toute voisine de la vôtre au milieu du vestibule au 1^{er} en face. D'un côté, là où vous étiez, MM. Josse et Bourhy, de l'autre MM. Daniel et Benoît. Hier je suis allé dire la messe dans la chapelle qui est sous la Confession de St Pierre sur le tombeau du premier Apôtre. J'y ai demandé pour vous ce que je vous dirai plus tard et que j'ai demandé pour moi. J'étais retourné les jours précédents faire un pèlerinage où j'étais allé il y a trois ans,

à Ste Marie Maj., à St Paul hors les murs, au Colisée, à Ste Agnès et à St Laurent sur la tombe de Pie IX et sur celle des Zouaves. J'ai vu le Pape Dimanche dans une audience publique, il paraît bien aller.

Je suis allé également au Giglio et j'ai pu contempler par un temps un peu couvert le magnifique horizon qui vous a souvent ravi, ainsi que tous les lieux où vous avez passé de si bons instants, la jolie église, les cloîtres si simples quoique si monastiques, les petites cellules bien pauvres, la place devant l'Eglise, les allées de M. Delran, les jeunes pousses de M. Daum, le gros chêne qui abrite l'entrée, la petite cour intérieure et surtout la lingerie où le pauvre M. Edouard a trouvé tous ses savons rongés par les rats. Le vieux frère borgne était parti le matin avant M. Schuh et moi, et quand nous arrivâmes en vue du Giglio nous aperçûmes sur le haut de la colline des mouchoirs qui s'agitaient désespérément, c'étaient le sien et celui de M. Leroy qu'il avait embauché et qu'il excitait à secouer plus fort. A mon arrivée, ce fut mon tour il me fallait sous la pression tyrannique du padre économe pousser des cris d'admiration que j'aurais préféré contenir en moi. Don Alphonso nous a servi dans le pit réfectoire auprès d'un bon feu de bois un copieux déjeuner.

J'ai ensuite visité toute la propriété et tous les coins de la maison, le couloir où la souris avait établi sa chaise percée au dessus de l'oreille de M. Delran, le couloir et le balcon où vous devisiez tout en jouant aux dames etc... Ici, tous vos frères vont bien et me parlent de vous. Les Bretons ont une petite dent de vos préférences du Giglio sur la Bretagne, mais c'est une dent toute gaie et toute souriante. M. de B.Erreur : source de la référence non trouvée m'a demandé qqs explications sur vos désirs persévérants du « là haut » ns en avons un peu parlé. Moi, je vous dis toujours : abandon, abandon et abandon, c'est le mieux puisque c'était la pratique de N.S. M. Mabon est venu me dire que vous l'aviez chargé de me révéler toutes vos méchancetés, mais il est sans doute bien charitable puisqu'il ne se souvient plus d'aucune. M. Josse m'a montré hier votre lettre qui lui a fait grand plaisir, tous les autres qui en ont reçu ont été très contents et vous remercient. Vs avez bien fait de leur écrire. Vous voilà donc passé admoniteur. Je m'en réjouis parce que cela vous éprouvera un peu, vous habituera à porter un peu de responsabilité, parce que surtout vous pourrez aider M. Bellanger et veiller à sa santé. Qd je le verrai, je lui demanderai de vous obéir pour cela.

Tout le monde vous envoie son souvenir. Pour moi, je pense à vous plus que si vs étiez ici. Je prie pour vous partout et ici. Je vous aime toujours autant, et je serai heureux de savoir que vous m'aidez au bien que Dieu voudrait que je fasse ici comme ailleurs. Ne vous relâchez pas, marchez tj en avant.

Adieu, mon cher Yves. Je ne vous charge pas de commissions pour M. Bellanger puisque je lui écris.

A vous bien affectueusement en J. et M.

A

Ci-jointe une jolie pite photographie de Saint Paul le grand apôtre, l'infatigable et le martyr.

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Rome, 18 Janvier 1902

B. C. P.

J'ai reçu avant-hier votre première lettre et aujourd'hui la seconde.

Tant qu'à venir à Rome je désirais y employer utilement le temps, tout en laissant aux Italiens le temps de mettre nos affaires à un point suffisamment rassurant. C'est pour cela et aussi parce que la chose n'a pas été faite depuis trois ans que je vous avais proposé avant mon départ de faire la visite et que je me suis mis à votre disposition pour cela dans la lettre d'avant-hier vous m'en parlez en me disant que les circonstances indiquent assez le dessein providentiel et en m'annonçant que vous en écririez le lendemain à M. Schuh dans ce sens. Pour ne pas perdre de temps j'ai montré à ce dernier le passage de la lettre et il a été d'avis comme moi que je commence. J'ai cependant attendu la lettre annoncée qui n'est pas venue, et pour ne pas

traîner indéfiniment j'ai commencé la Visite. Aujourd'hui je reçois votre seconde lettre où vous me dites que mon absence, plus que motivée d'ailleurs, vous est bien sensible en ce moment. Si je n'avais pas commencé la Visite je repartirais, mais je suis embarrassé un peu du manque d'indication catégorique. A Paris, dans ces derniers temps, je vous ai été bien peu utile. Je vous disais dans une de mes deux lettres que je n'ai pas d'autre désir en ce moment que de trimer. J'ai demandé au Bon Dieu le poste le plus laborieux et le plus périlleux.

Mais encore faut-il que je sache quoi faire. En attendant je fais ce que je puis. Je me mettais du reste à votre disposition pour revenir de suite. En pratique je ne vois qu'une chose possible, c'est de continuer la visite un peu rapidement afin d'arriver à Paris le plus tôt que je pourrai.

J'ai reçu une très bonne lettre de Mme de Monin qui se réjouit de notre attitude. « Si pendant quelques jours, dit-elle, vous deviez comme le roseau baisser la tête pendant le plus fort de l'orage, vous serez du moins en mesure de la relever peu après fortifiés et armés de nouveaux rameaux.

Je vois avec plaisir que vous ne cédez pas au premier vent et que votre devise est je maintiendrai. »

Nous nous attendions à ce qui arrive. Voyons à prévoir pour le mieux, et pour le reste, à Dieu ! l'épreuve est bonne à tous les points de vue, on en bénéficiera plus tard. Mais il faut traverser le pont, c'est évident. Les premiers chrétiens et nos devanciers en ont vu bien d'autres. L'important est de bien lutter, d'employer tous les moyens naturels comme surnaturels et d'être prêt à tout.

L'audience publique n'offre pas grand intérêt. On prie beaucoup ici et aussi évidemment à Tournai. Je vais tâcher de renouveler encore la ferveur par la Visite.

Adieu, B.C.P. Je désire bien vous savoir vaillant de corps comme vous l'êtes d'âme. Vous avez tout le monde avec vous et aussi le ciel assurément. Que Dieu continue à nous aider, il a assez bien commencé pour que nous envisagions l'avenir sans trouble.

Daignez agréer mes bien respectueux et affectueux sentiments en N.S.

Si vous le jugiez bon, malgré ce que dit cette lettre, vous n'auriez qu'à envoyer un télégramme et j'interromprais la visite commencée pour revenir.

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Rome, 20 Janvier 1902

B.C.P.

Je vous ai parlé avant de partir d'un titre qui couvrirait la cause de nombreux voyages et déplacements, surtout n'étant pas originaire de Paris. J'en ai prié à M. Lejeune d'Arras qui, je crois vous l'avoir dit, est ici au repos. Il m'engageait fortement à prendre cette mesure qui pourrait être utile. M. Schuh est du même avis. Il en a parlé à Mgr Batandier qui lui a dit que dans l'espèce, il suffirait d'une demande de vous, adressée au Pape et indiquant la vraie raison : difficultés actuelles, nécessité de nombreux voyages dans intérêt de famille et ne pouvant s'expliquer que par raisons ne pouvant se donner actuellement. Une demande de ce genre signée par vous suffirait très certainement à la Congrégation de la Propagande. Si vous jugez vous-même la chose utile comme vous sembleriez le penser la 1^{ère} fois que je vous en ai parlé, je vous serais reconnaissant d'écrire cette petite demande et de l'envoyer à M. Schuh ; cela se ferait, me dit-on facilement et rapidement. M. Schuh a une autre demande pour quelqu'un non pas identique, mais l'une aiderait l'autre, cela presserait donc un peu. Vous pouvez faire cette demande en français, l'important est qu'elle soit présentée par vous.

Vous savez que le titre dont il s'agit est Miss. Apost. Je compte finir dans quatre ou cinq jours. Le P. Liagre a enfin reçu le dossier, il n'y a donc plus qu'à attendre, l'affaire est en bonnes mains.

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Rome, 23 Janvier 1902

Adieu, mon Père, j'ai reçu de M. Henri Hello une lettre qui est un petit chapitre sur les idées vraies et saines. Qu'il ne s'inquiète pas trop, car je suis de son avis bien que quelques petites toutes petites nuances pratiques nous diversifient. Je lui répondrai aussitôt que je pourrai.

J'ai reçu sa lettre avec bien du plaisir. Mais qu'il n'appuie pas trop fort son bec de plume avec lequel il veut m'embrasser.

A.....

- A Alexandre Josse

29 Janvier 1902

Cher petit

Si votre écriture ne vous avait trahi le contenu l'aurait fait.

Vous êtes toujours le même numéro ! Là encore, vous pouvez défier la concurrence. Erant... et habebant... oui, c'est réciproque.

Défiez aussi la concurrence dans le cœur que vs savez. Vous partez en restant et je reste en partant, le pariter est et restera vrai.

Votre lettre a déjà atteint sa vraie adresse et elle y a distillé son miel. Je le mets dans le cœur de Marie pour qu'elle me le conserve, s'il lui plaît, je lui demande aussi d'y établir un nid pour l'abeille.

Je dis son adresse, parce que pour celle qui est marquée vous y révélez trop votre secret et le mien ou plutôt le nôtre et celui de Marie. Celle à laquelle vous l'adressez n'a pas plus de secret pour ses autres enfants que pour celui dont vous y parlez. Je préfère que le secret dans tout son entier reste entre nous et la famille du ciel.

Pourtant un mot de vous avec cette petite restriction, que vous m'enverriez pour la Ste Eulalie sa fête le 13 Février me ferait plaisir comme à elle, car vous êtes de la famille. Mais, depuis que je suis religieux j'ai encore des secrets que je ne partage qu'avec Dieu et Marie.

Je sais que vous comprendrez.

A Dieu et à Marie,

Notre cher M. B. aura bientôt votre lettre, je me réjouis du plaisir qu'elle lui causera.

- A Yves Allès

Paris, 2 Février 1902

Mon cher Yves

Il m'est difficile de vous donner par écrit toutes les nouvelles de Rome qui vous intéresseraient, ce sera pour mon prochain voyage à Tournai, voyage que je voudrais bien très prochain. Je n'ai pas pu faire beaucoup de pèlerinages et je n'y tenais pas absolument, j'aimais mieux travailler pour Dieu que d'aller butiner pour moi. Cependant, je ne pouvais rester trois semaines à écrire et à traiter des affaires sans interruption. Deux jours durant j'en ai eu la tête fatiguée j'étais continuellement étourdi. Aussi, je suis allé à St Pierre plusieurs fois, à St

Paul hors les murs et aux trois fontaines, à Ste Agnès hors les murs et place Navonne, à Ste Marie Majeure, à St Jean de Latran, à Saint Laurent et au Colisée. Je puis vous dire que tous ces pèlerinages, vous les avez faits avec moi, puisque partout, j'ai prié pour vous et j'ai dit bien des choses de vous et pour vous à Dieu à sa Mère aux saints Apôtres etc...

Je vois par votre lettre que tout va bien pour votre âme, oh ! que j'en suis heureux ! Vous vous abandonnez, voilà la voie sûre. Ce matin je faisais ma méditation sur le commencement du chapitre XVIII de St Mat. et je tâchais de me rappeler ce qui est dit ailleurs encore de l'Amour de Jésus pour les petits enfants. Le petit enfant c'est l'humilité et l'abandon. Soyez un petit enfant dans les bras de Dieu, qu'il vous porte où il voudra quand il voudra. Pourvu qu'Il vous porte avec Lui qu'importe ? - Ah ! si je pouvais vous donner de plus en plus son amour ! Mais, c'est un amour surnaturel pour nous qui ne le voyons pas. Et comment produire un amour surnaturel ? je ne puis que vous dire « aimez, aimez, aimez ». Répétez-vous souvent « Dilexit me, tradidit semetipsum pro me, etc., etc... » Dites, redites à Dieu que vous l'aimez ; offrez tout pour son amour. C'est en forgeant qu'on devient forgeron, c'est en aimant qu'on acquiert l'amour. Et puis, il est un autre grand moyen c'est de demander l'amour à qui peut vous le donner à qui désire ardemment que vous l'ayez.

Votre lettre comme toutes les autres m'a été on ne peut plus douce parce que j'y ai retrouvé encore votre cœur. C'est un parterre où je trouve toujours les plus délicieuses fleurs. Je reviens souvent à ce parterre pour en respirer encore les parfums que j'aime tant.

Je serais bien heureux de lire ce que votre bonne Mère vous a envoyé pour moi. Je ne l'oublie pas ni votre père non plus. Vous savez bien que je suis de la famille. Merci des prières que vous avez faites pour ma Mère, merci aussi de la considérer comme vôtre. C'est aujourd'hui Dimanche. Je suis un peu solitairement dans notre logement séculier. Heureusement, Dieu y est. Vous devez à cette heure (2h.) commencer vos Vêpres en famille, puis partir pour la promenade si le temps le permet.

Je vais envoyer à M. Bellanger deux petites brochures « de l'Abandon à Dieu » de Mgr Gay que je lui avais annoncées quand j'ai dû partir pour Rome. Il y en a une pour vous.

Adieu, cher enfant. Je ne vous redis pas toute mon affection, vous la connaissez. Je puis seulement vous assurer en toute sincérité qu'elle est loin de diminuer et que ni la distance ni les voyages ni les occupations ne l'affaiblissent. Que je voudrais vous voir ! Mais à la volonté de Dieu ! Je vais prier pour vous. Quand viendra le ciel ? Quam sordet tellus ! Mais patience ! En attendant usons nous et aimons !

A vous de tout cœur en Marie

E. Anizan

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 5 Février 1902

Ma chère Marguerite

Me voici de retour de Rome bien portant après un bon voyage. J'ai reçu de vos nouvelles par Vincennes. J'espère que tous les rhumes et malaises vont mieux. Cependant l'hiver n'est pas terminé. A Paris il y a encore un peu de neige et la température est froide. J'ai bien regretté de n'avoir pu répondre à tes vœux de bonne année que par ma lettre à ta mère, mais il m'a été impossible de mieux faire. J'ai dû partir le 5 Janvier et les premiers jours du mois avaient été absorbés par les affaires. - J'ai rapporté de Rome pour ta mère et pour vous un album de vues qu'on vous enverra de Vincennes. Les religieux sont toujours pauvres et ne peuvent apporter de souvenirs bien importants.

J'espère que ta mère a remercié Stéphane de son mot à la fin de ta lettre et de ses souhaits de bonne année. Redis le lui de ma part.

Ta Grand Mère est mieux quoiqu'elle soit toujours faible n'ayant presque pas d'appétit.

Je l'ai vue dès mon retour. Je joins un mot à cette lettre pour Marie Louise en réponse à sa petite lettre du 1^{er} de l'An.

Adieu, ma chère Marguerite. Mille amitiés à Stéphane.

Je t'embrasse de cœur ainsi que les enfants. Ton oncle affectionné

E Anizan

- A Joseph Mabon

La Tombe, 20 Février 1902

Mon si cher Enfant

Merci de vos deux bonnes lettres, merci de m'avoir ouvert votre cœur et surtout de m'avoir dit votre peine. Si vous me l'aviez pu dire de vive voix je l'aurais guérie en deux minutes car j'en ai le remède dans mon cœur, et ce remède c'est l'affection tendre et profonde que j'ai pour vous mais que je n'ai pas su vous montrer assez, apparemment, car si vous la connaissiez vous n'auriez jamais une peine comme celle que vous avez éprouvée.

Mon cher Joseph, la pauvre vie que nous traînons ici-bas ! Ceux qu'on aime le plus on les crucifie sans le vouloir, quand on veut même leur prouver son affection on est impuissant à le faire. Vous m'aviez demandé de vous voir avant mon départ, je vous avais dit : « avec joie ». Or, la veille de mon départ, je ne suis pas allé à la petite promenade, et comme vous êtes allé, vous, chez le photographe avec M. Delran, je comptais vous voir à votre retour avant que la Communauté rentre. Je vous ai même guetté et je vous ai vu rentrer. Je croyais que vous alliez remonter et j'ai laissé ma porte ouverte afin de ne pas vous manquer, mais vous n'êtes pas monté. Je suis même descendu pour chercher si je vous voyais, je ne vous ai pas vu. Quand tout le monde est arrivé, ceux que je n'avais pas revu encore sont venus, quelques autres encore, et la cloche a sonné.

Au moment de la rentrée pour le coucher je comptais que vous seriez venu frapper, mon départ autorisait bien cette petite exception à la règle. J'ai même entrouvert ma porte pour vous voir si vous sortiez de votre chambre. M. Daniel est sorti lui de la sienne pour je ne sais

quoi, je l'ai appelé et l'ai vu un peu. Mais pour aller vous chercher chez vous c'eût été peut-être un peu disgracieux pour vos autres frères, et je me suis couché avec le regret de ne vous avoir pas vu.

Le lendemain matin vos exercices se sont succédé jusqu'à mon départ.

Je vous le répète, vous avez bien fait de me dire dans votre lettre ce que vous m'avez dit, c'était votre pensée et votre cœur, et vous auriez bien eu tort de la déchirer. J'aime vos plaintes comme tout le reste parce que tout cela suinte l'amour et sort du cœur. Je suis seulement chagriné de vous avoir fait de la peine à vous que [je] voudrais toujours réjouir et consoler. Joseph ! vous ne croyez pas assez à mon affection. Ne vous récriez pas, c'est vrai. Vous dites : « Je sais bien que je ne méritais pas autant que les autres et pour toutes sortes de raisons je dois me mettre toujours et partout le dernier. Mais peut-être je le désirais plus que bien d'autres... que mérité-je ?..... etc..... » Quels sont donc ces autres ? comment donc m'y suis-je pris pour vs mettre le dernier ?..... Oui vous le désiriez plus que d'autres, je le sais. Mon petit Joseph si cher, mon petit enfant que j'aime tant, ne croyez plus cela, c'est le contraire qui est vrai, et si jamais j'ai la maladresse de donner lieu à de pareilles pensées, croyez que c'est pure maladresse et parce que je montre le contraire de ce qui est en moi, dans ce cas redites le moi, et vous ne conserverez pas cette peine. - Ne rougissez pas de ce que vous m'avez écrit, c'est la force de votre affection qui s'est manifestée et je vous en aime plus encore, s'il se peut. Et puis, comment ne serais-je pas touché de tout ce qui précède votre petite plainte, de tout ce qui la suit, affection, prières, union de pensées et de cœur etc... merci de tout. Que tout cela m'est doux ! et je le sens bien, que je le mérite peu ! Enfin, que Dieu soit béni de me donner cette joie ce soutien sur ce rude chemin de la vie ! Mais que je voudrais vous en donner autant, moi, qui suis cause de peine pour vous. Merci aussi des photographies. La grande me fait plaisir surtout parce que je vous ai tous, vous en particulier. Quand à la mienne ne perdez pas votre temps à m'en faire une plus soignée. Je n'ai pas besoin de moi, mais j'ai besoin de vous et si vous en faisiez une mieux encore du groupe, je la recevrais avec joie. Elle est du reste très réussie et toutes les figures sont très ressemblantes.

Je n'ai pas sous la main votre seconde lettre que j'ai dû laisser à Paris où je l'ai reçue et où j'ai dû aller passer deux jours. Mais j'ai la

lettre de Quédillac et je vais prendre qqs renseignements. Je vous tiendrai au courant. - Je souffre bien moi aussi de votre éloignement, enfin, c'est pour Dieu !

Merci de la commission de vos bons Parents, je les verrai à mon premier voyage en Bretagne j'y compte bien. Dans votre prochaine lettre dites moi que vous croyez à ma tendre et grande affection, moi je crois à la vôtre. Oui, tenez compte de ce que je vous ai dit. Soyez surtout tout à Dieu, à Marie et aux délaissés de notre peuple. Je vous embrasse de cœur et suis tout vôtre en J. et M.

Anizan pr. SV

Voudriez vous dire à MM. Josse et Devuyt que j'ai reçu leurs lettres et que je leur écrirai au premier moment libre ?

- A Yves Allès

Paris, 16 Mars 1902

Mon cher Yves Marie

A moi aussi il me semble qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, heureusement je sais ce que vous me redites dans votre bonne lettre d'hier, c'est que nous ne nous quittons pas et que l'union dure. Il m'est doux de vous l'entendre redire.

Je vois que Dieu vous gâte et que vous faites le possible pour répondre à son amour.

Ici-bas, que pouvons nous faire surtout, pour montrer notre amour, sinon désirer, soupirer, prier, faire des efforts, réitérer les actes, voilà le bois qui attise le feu, jetez en beaucoup dans votre cœur.

Vous dites, « si je restais le même ! ». Non, vous ne resterez pas le même, vous avancerez, vous aimerez de plus en plus solidement, vous accumulerez les témoignages, et si Dieu vous demande de l'aimer dans l'épreuve et la souffrance vous l'accepterez. Oh ! oui, Dieu est constant, et ce n'est qu'au ciel que nous serons pleinement

constants, mais il a à notre disposition des grâces de constance qu'il ne vous refusera jamais. Donnez vous souvent pour toujours toujours.

Dans votre charge vous avez bien des occasions d'exercer la charité, mais ce n'est qu'en voyant Dieu à travers le prochain que vous serez ce qu'il faut. Tous les hommes ont des défauts, et de ce côté ils manquent de charme, mais si au travers nous voyons Dieu tout disparaît. N'oubliez pas que la charité c'est le premier commandement le premier désir de Celui auquel vous voulez faire plaisir et que si Saint Jean vous parlait il vous le redirait toujours. - Je suis bien heureux de vos après-midi. - Mercredi soir je commence une retraite de mineurs qui se poursuivra jusqu'à Dimanche soir. Je compte sur vous et aussi pour une autre de la Semaine Sainte à Ste Anne. - Ici, tout va bien car nous souffrons pour le Maître. Nous sommes traqués plus que tous, Beati !... Voudriez vous prier un peu pour que je sois dans ces circonstances tel que Dieu le souhaite ? On peut devenir digne de souffrir pour Dieu, c'est ce qu'il faudrait. Quoi qu'il en soit, au fond je me réjouis beaucoup.

Oui, je prie pour que vous deveniez de plus en plus aimant pour le Bon Maître et sa divine Mère. - J'unis mes prières aux vôtres pour le cher M. B¹. Que de prières depuis si longtemps ! Je méditais hier et aujourd'hui sur les 11^e et 12^e versets du XI^e chapitre de St Luc. Assurément Dieu exauce ces prières d'une façon qu'Il sait bonne.

Consacrez à Marie notre famille et aussi les pauvres les ouvriers. Tout ce qui se fait est contre eux plus que contre nous.

Adieu, mon cher enfant. Je ne vous oublie pas et suis tj avec vous. Faisons à chaque instant la même chose malgré la distance. Aimons et faisons tout par amour. Je souffre toujours de l'éloignement mais c'est pour Dieu.

A vous de tout cœur en J. et M.

E. A.

¹ Georges Bellanger

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Hénin-Liétard, 22 Mars 1902

Je termine demain Dimanche ma retraite d'hommes. J'ai commencé avec 250 hommes et je termine avec 300. Bcp sont des mineurs et presque tous des ouvriers.

Je suis ici à deux heures de Tournai et ai l'intention d'y aller demain soir si je ne reçois de contre ordre de vous par une dépêche. Je verrai là-bas Ledoux et M. Nominé pour la vente. Je ne partirai d'ici qu'à 1h. Si donc vous désirez que je revienne à Paris de suite, vous pourrez au reçu de cette lettre m'envoyer une dépêche chez le curé d'Hénin-Liétard. Je la recevrai à temps pour revenir. Si je ne reçois rien avant midi ou midi ½ j'irai à Tournai. J'ai été content de cette retraite, le résultat se manifesterait surtout par les confessions auxquelles je vais me mettre tout à l'heure.

La nouvelle et si malveillante circulaire Monin donne raison à l'Evêque d'Orléans. J'espère qu'il n'y a rien de nouveau. Avez-vous vu M. Schuh ? Je l'ai rencontré à Lens mercredi.

J'ai appris la mort du père de M. Fontaine, son frère Maurice m'a télégraphié de le prévenir. J'ai dû retélégraphier à Arras. Il aurait mieux fait de le prévenir directement.

Ma santé est bonne et nous sommes ici en pleines giboulées. J'aimerais recevoir un mot de vous à Tournai où je resterai peut-être lundi pour y travailler un peu tranquillement. En tous les cas je commencerai mon Triduum de Ste Anne mercredi.

Veuillez agréer mes bien respectueux et affectueux sentiments en N.S.

A.....

- A Joseph Mabon

Paris, 27 Avril 1902

Mon cher Joseph

Je vous dois deux lettres, c'est comme de coutume je suis trop pris pour pouvoir suivre ma correspondance même celle qui m'est la plus douce comme avec vous. Et pourtant quelles lettres touchantes et toutes débordantes d'affection ! J'en suis chaque fois ému comme si c'était la première et tout cela me tombe dans le cœur comme une rosée réchauffante et bienfaisante. Merci, mon bien aimé enfant. Je vous aime autant que vous m'aimez et si je ne vous le dis pas plus souvent, ce n'est que par devoir et je fais un sacrifice.

Acceptez vos ennuis d'études et faites pour le mieux. Il faut passer par là avant de descendre dans le champ du travail. Nous y avons tous passé. Bon courage ! Priez beaucoup le St Esprit, d'ici la Pentecôte, il vous éclairera vous aidera et vous consolera.

J'ai reçu avec votre lettre votre belle photographie et sans doute une semblable pour ma chère Mère. Pour moi, j'aurais préféré recevoir la vôtre, car la mienne ne m'est guère utile. Enfin, elle est un souvenir de vous, c'est ce qui lui donne sa valeur. Je n'ai pas l'intention de la mutiler puisqu'elle vient de vous. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous l'envoyiez à Ploërmel, mais vraiment le sujet ne peut pas y être bien intéressant. Cela viendra de Joseph, c'est le principal.

Merci aussi de la photographie de la Rochettine et de la carte postale de la Rochette. J'ai été bien heureux de savoir que vous aviez passé là-bas de bonnes vacances. Depuis quelques temps, je fais la navette entre Paris et Tournai à cause de l'état de santé de M. Bellanger. J'y repars encore demain.

La réunion de Notre Dame a été très belle, elle a été plus nombreuse encore que l'année dernière. Il y avait une trentaine de bannières d'œuvres.

J'ai rempli ce matin mon devoir d'électeur, nous saurons un peu ce soir surtout demain ce qui nous attend la paix ou la guerre. A la grâce de Dieu !

Merci de votre envoi pour Vincennes, c'est une délicatesse de votre cœur, à laquelle je ne reste pas indifférent. - Vous auriez dû me donner des nouvelles de Ploërmel. Si je pouvais vous en donner cet été !

Adieu, mon cher enfant. Je ne vous répète pas encore ce que vous savez, mais je vous embrasse de tout cœur

E Anizan

J'écrirai à vos frères qui m'ont écrit dans quelques jours, impossible avant.

- A Alfred Leclerc

Nœux, 1^{er} Mai 1902

B. C. P.

Ma visite à M. B.Erreur : source de la référence non trouvée m'a laissé triste. Il ne m'a pas paru bien et ce que le médecin a dit n'est pas bien rassurant. Il ne dit pas de messe, pas de bréviaire, ne sort pas et tousse. Le médecin continue à affirmer que la poitrine n'est pas en très mauvais état, mais l'estomac le foie et un peu tout est disloqué. J'entrevois que l'absence va se prolonger. Je voudrais bien que quelqu'un de sérieux prît la place pour le temps de l'absence car on ne tardera pas à en souffrir moralement, je le sens. Je suis allé là bas après avoir quitté M. B. Tout y va assez bien, mais il faudrait là un œil et une poigne.

Je n'ai conservé aucun souvenir de la convention dont vous parle le P. Le Doré, bien plus, si c'est à l'une des réunions auxquelles j'ai assisté je suis sûr qu'une convention de ce genre n'a pas été faite. C'est bien la moindre des choses que chacun puisse justifier sa ligne de conduite s'il lui plaît, d'autant que les blâmes ne manquent pas aux uns comme aux autres. Si cette convention existait, si elle avait été acceptée à l'une des réunions auxquelles je n'étais pas, vous me l'auriez

dit. Cette prétention d'embrigader ainsi tout le monde par des engagements prétendus est vraiment extraordinaire. Dans les réunions dont j'ai fait partie il n'y a eu ni unité de vue ni entente, ni Direction réelle donnée et acceptée, il n'y a eu que des points d'interrogation posés. M. de la Porte me disait que le P. Le Dor. lui avait dit : « En appelant à une réunion les S. des C. je m'attendais à trouver des hommes de valeur, or, c'est déplorable je n'ai trouvé que des hommes sans volonté sans lumière ne sachant ce qu'ils voulaient, c'était navrant, il n'y avait rien à faire. » Il faut avouer qu'il peut être mis dans le tas de ceux qu'il critique si peu charitablement et si inopportunément après ce qu'il a fait.

Il n'y a pas eu de procès verbaux pour les réunions où il s'est agi de la loi de Juillet, nul n'en a parlé ni ne l'a demandé.

Je n'ai eu aucune révélation ni confidence sur le M. Bally dont vous me parlez. A moins qu'une parole de M. Nominé à un apprenti n'ait eu trait à ce fait. Il a recommandé une chose très grave pour la famille.

Je suis à la retraite qui me prend du matin au soir. Je ne pourrai revenir que lundi matin sans doute.

Je ne vois pas en ce moment d'objection aux dates de retraites. Faudra-t-il aller en Lozère et en Bretagne ?

Adieu, mon b.ch.P.

Je prie que Dieu vous conserve votre santé si nécessaire en ce moment.

Anizan

- A Georges Bellanger

Paris, 10 Mai 1902

Bien cher frère et ami

J'ai reçu ce matin votre lettre que j'ai communiquée. On va envoyer M. Maignen pour vous attendre, au moins les enfants ne seront pas abandonnés.

Je n'ai pu aller les voir cette semaine à mon grand regret, mais c'était impossible. J'y vais aller lundi. Je compte y rester trois ou quatre jours. J'y conduirai un nouveau de Bergues (Nord). En revanche vous n'y retrouverez plus Durand. Lors de mon dernier passage j'ai reçu de mauvais renseignements sur lui et après en avoir causé ici, nous nous décidons à le rendre à Angers.

Je ne puis vous donner beaucoup de renseignements par lettre. Sa santé a été pour lui un prétexte à abandon d'une foule de choses et ce qu'il nous a rapporté du médecin était en contradiction flagrante avec ce que lui avait dit ce dernier. En somme je savais vos inquiétudes à certains moments, tout cet ensemble nous détermine à faire ce que vous espérez à certains moments devoir résulter de l'année qui s'écoule.

Celui qui le remplace vient avec de très bonnes références. Il a fait des études mais doit rester laïc. Je lui ferai faire une petite récollection.

Je vais bien. La vente s'est bien passée.

Vous me dites peu de choses de votre santé. Vous m'indiquez bien ce que vous dit le médecin mais non ce que vous éprouvez et si ce mois ou plutôt cette dernière quinzaine a produit quelques résultats appréciables.

Vous faites bien, cher ami, de vous abandonner c'est le mieux, c'est même la seule ligne de conduite bonne. J'aurais voulu vous écrire depuis mon passage rapide à Moulle, mais je n'arrive à rien. Inutile de vous dire que je pense sans cesse à vous et que je prie pour vous. Merci de vos prières, j'en ai bien besoin au milieu de mes nombreux tracas.

Adieu, cher Ami. Reposez vous comme on vous le dit et guérissez vous, c'est tout mon désir et celui de beaucoup d'autres, vous le savez.

A vous et à toute votre chère famille bien affectueusement en N.S.

E Anizan

- A Alfred Leclerc

Paris, 22 Mai 1902

Mon bien vénéré Père

Cette lettre que je confie à M. N., l'économe si fidèle à sa caisse, ne passera pas, j'espère par notre chère patrie, c'est ce qui me donne un peu plus de liberté dont je ne veux pas abuser cependant. Je reçois à l'instant votre lettre. Je me réjouis presque du contretemps dont vous me parlez parce qu'il va vous forcer à vous reposer dans le nid si réconfortant de Palestro. Je voudrais vous y voir rester deux longs mois pour le repos de votre corps de votre esprit et de votre cœur. Cependant je ne souhaite pas trop que ce désir se réalise car votre présence est nécessaire au centre.

En ce moment pourtant, rien de nouveau, vous pouvez donc être en paix et attendre Mgr B. Si quelque chose survenait je vous télégraphierais. M. Ménage serait la mégère l'Œuvre serait votre fille de tel quartier, pour le reste je parlerai plus clairement.

La vente a produit 8 000^f à 100^f près, vous voyez que Dieu a encore béni la famille. J'ai promis aux bienfaitrices ravies de leur succès insolite que l'on prierait pour elles à Rome.

M^{me} de Murard qui tient la palme recommande le mariage de son fils aîné et la vocation d'un jeune homme.

J'ai payé 1 400^f à Versailles et 1 200 à St Sulpice. Je suis allé à Versailles, nos deux enfants vont bien, Fraval désire vivement sa dispense de Rome. M. de la Porte a voulu que je soupe au Séminaire.

Les difficultés de Montparnasse sont grandes en ce moment par suite du pardon à contrecœur donné sèchement et maladroitement. J'espère réparer la chose autant que possible. Nous avons eu la visite de M. Ganacheau qui est venu aux renseignements sur Nazareth. Qqn est venu l'interroger sur la vente, il suppose que ce questionneur est de la Rousse¹.

La rue Dombasle va bien, Nazareth Clignancourt également ainsi que la Salette. H. Hello est ici, il déjeune avec nous en l'honneur de mon patron. Je vous remercie de vos prières, mon P. On va bien aussi en Belgique.

N'est-ce pas abuser de votre bonté que de vous prier de remercier tous les chers Scolastiques sans oublier leurs pères qui m'ont écrit pour le 22 ?

Je vais bien, mais je ne puis arriver à faire mon numéro de l'Union, du matin au soir c'est une procession. Maurice F. est parti hier pour Lourdes.

On est en train de festoyer pour ma fête, il est convenable que je paraisse au festin, M. Nom. part tout à l'heure.

Adieu, mon b. ch. et v. P. une autre fois je serai sinon plus long du moins plus complet. Le sieur Lasnier est arrêté, à quand notre mégère ?

Veillez agréer, m.b.ch.p mes sentiments de bien respectueux et affectueux dévouement.

Toute la rue de Sèvres avec l'économiste fidèle, l'oncle Bercé et mon collègue en assistance vous offrent leurs respects affect

E Anizan pr

¹ La Rousse a désigné la Police en argot. Est-ce le cas ?

- A Alfred Leclerc

Paris, 25 Mai 1902

B C et V P

J'ai été assiégé tous ces jours et tout le jour par des visites, il me fallait de plus finir le numéro de l'Union du 1^{er} Juin, je ne fais qu'en sortir.

Je suis allé chez M. Sadron où j'ai déjeuné en famille, tous vont bien, rien de neuf. J'ai reçu les confidences des bonnes âmes qui les soignent, là aussi tout est bien.

J'ai vu M. Gaillot qui avec son monde est toujours muet comme une carpe, puis M. Combrichon qui va reprendre tous les exercices communs un peu négligés.

Chez M. Lasfargues on a appelé le jardinier et le fermier et tout en est là. - Chez M. Henri au XVI^{ème} rien non plus de neuf sinon qu'on nous a donné pour vous cinq bleus de 1^{ère} marque qu'on peut vous envoyer si vous le voulez. C'est enfin quelque chose. Avez vous l'intention d'écrire à M. Thomas sur la question Muffat ?

Donatien s'est arrêté en venant de Nantes. Pendant son absence on est venu le demander. Un télégramme de Versailles vous demandait un rendez-vous, on a répondu que vous êtes en voyage.

La combinaison Charnacé sera bientôt un fait accompli. Pas de nouvelles du pauvre prisonnier du Nord qui a dû passer hier sur la sellette - Il a dû y avoir grande fête aujourd'hui à Frinoise.

Quand pourrai-je aller à Mende et à Nantes ? - J'ai reçu votre dernière lettre m'annonçant la remise du dossier pour vendredi dernier. - M. Henri H. va bien en ce moment. - Je suis allé à Orléans pour le cinquantenaire qui s'est bien passé, il y en aura un écho dans l'Union. M. de Poterat, vous l'avez sans doute vu sur la Croix, est Protonotaire Apostolique, il a endossé la soutane violette l'après-midi de la fête et a porté à l'office du soir la mitre blanche.

Rien ne bouge jusqu'ici à Paris.

Aujourd'hui ou plutôt ce soir nous allons coucher l'abbé Verger l'aumônier de la Providence et des soldats de Guéret. Il vient pour la

profession de son frère Rédemptoriste à Antony et aussi pour parler de son avenir. Nous devons en causer demain matin. Je serais bien heureux que la chose aboutisse car on sent qu'il y a beaucoup de ressource en lui. Il serait bon de faire prier les enfants à cette intention. Mes employés vont bien. Le plus jeune est toujours bercé de l'enthousiasme aux déboires et réciproquement. - Demain lundi nous recevrons à déjeuner le bon P. Salles de St Denys qui veut voir l'abbé Verger. Il est venu hier et m'a demandé de vos nouvelles. Il m'a parlé beaucoup de femmes de généraux et non pour la première fois, vous vous en doutez, des admirables manuels Germainville. - Savez vous que M. de Coulonges est mort ? Ce devait être avant votre départ du reste.

J'ai vu l'autre jour M. Ganachaut qui est venu demander des renseignements sur Nazareth, quelqu'un était venu lui parler de la vente, était-ce pour cela ? peut-être vous en ai-je parlé. M. Asseray va son petit train, il est venu me demander si celui qu'il remplace reviendra bientôt. - J'ai reçu quelques lettres de chez M. Chamussy, on va bien là bas. Le Bihan un peu souffrant depuis quelque temps est mieux, me dit-on. - Le Père Ludovic vient de m'envoyer une brochure de 154 pages et deux volumes de 470 pages en me sommant de m'y plonger. Il va sans doute venir un de ces jours pour voir si j'ai tout lu et peut-être pour me faire une obligation de tout admettre, de parler de tout et de tout défendre dans l'Union. L'un des volumes est sur le prêt à intérêt, vous pensez si cela m'intéresse !

M. Bouchacourt est à Rosny pour la 1^{ère} Communion. Le curé m'écrit une lettre d'action de grâces en me disant qu'il le garde jusqu'à vendredi. - J'ai là une cinquantaine de lettres qui attendent des réponses, comment arriver ? - Pas de nouvelles de Moulle, mais une lettre de Melle de Songin pour nous suggérer de remettre M. Bellanger à l'œuvre militaire d'Arras avec un aide, elle se chargerait de le soigner. C'est bien une idée de femme.

26 Mai - Je reçois une lettre de M. de Lignonès relative à M. Mercier je la lui adresse. Il ferait mieux de traiter directement avec M. de Lignonès car ce crochet de Paris ne sert à rien et complique fort les rapports en retardant les réponses. Il faudrait bien que j'aille à

Mende un de ces jours. Je vais voir à faire la chose en 3 ou 4 jours, peut-être.

J. Fraval m'écrit qu'il a reçu des papiers de M. Imhoff, qu'il désire faire une petite retraite et faire ses engagem. le plus tôt possible à cause de ses examens. - Réflexion faite je vous adresse la lettre Ligonès pour que vous veuillez bien, s'il vous plaît, la communiquer à M. Mercier et M. de B.

Je viens de voir assez longuement M. Verger de Guéret. Il est décidé, mais l'autorité lui a demandé un an qui a commencé en Avril. Il vous écrira quand il aura revu le vic. gal. Ce serait une très bonne recrue, piété, sérieux, zèle, jugement et désir de se donner.

Adieu, mon bien cher et v. P. Veuillez agréer, mes bien respectueux et affectueux sentiments en N.S.

E Anizan pr SV

Il paraît que M. Varaigne attend une réponse à une demande qui vous a été faite.

- A Yves Allès

Paris, 27 Mai 1902

Mon cher Yves Marie

Oui j'ai trouvé avant de partir votre image de St Yves que je porte dans mon bréviaire et qui ne me fait pas penser à vous j'y pense assez sans cela, croyez-le.

J'aurais bien dû vous écrire aussi pour la St Yves mais si vous saviez ma vie ! J'ai bien été forcé de me priver de cette douceur, mais je crains bien que vous n'ayez pensé à un oubli. Non, mon cher petit, non j'ai prié et je prie pour vous mais je suis surmené.

Merci de vos souhaits de fête et de votre chère affection qui m'est si douce et si réconfortante. Oui, je crois à votre cœur, j'y compte. Vous me dites que vous ne savez pas me dire bonne fête

comme il le faudrait, mais si, mon cher enfant, vous m'appellez votre père votre frère votre ami, vous me dites : « je vous aime » vous m'assurez de nouveau que vous travaillez avec moi pour Dieu et sa Sainte Mère, que puis-je désirer de plus d'un cœur qui m'est si cher ? Ne vous inquiétez pas, Yves, je vous connais bien. Je sais ce qui se passe en vous. Vous êtes trop porté à vous inquiéter. Pour moi, réussissez si vous le pouvez tout ce que je vous ai dit ou écrit depuis que nous nous connaissons, tout ce que votre cœur a pu lire dans le mien, tout cela je vous le redis, je le sens. - Que je suis heureux de vous voir toujours si plein de bonne volonté et si aimant pour Dieu et pour Marie !

Depuis quelque temps je me sens plus poussé que jamais à chercher et à demander le règne de Dieu. Quærite primum regnum Dei, c'est Jésus qui l'a dit, Il l'a fait et sa Ste Mère aussi. Je répète souvent « adveniat regnum tuum ! » Faisons le ensemble. Oh ! oui, que le règne de Dieu arrive en nous, dans notre pauvre France dans notre peuple dans le monde et partout. Pour établir de plus en plus ce règne prions, offrons nous, faisons tout. Soyons associés, Yves, pour le demander et le chercher. Voilà le grand désir de Marie. Ah ! il règne dans l'autre monde et sans obstacle, mais dans celui-ci ! Du moins qu'il y en ait à soupirer après ce règne à s'user pour lui.

Bonne fête, mon cher Yves, pour le cœur on peut faire abstraction d'une date. Que de choses j'aurais encore à vous dire ; quand j'irai vous voir nous en dirons un peu plus quoique pas tout.

Soyez donc bon, condescendant, souriant.

Je vous embrasse de cœur en J. et M.

Votre père et ami

E. Anizan

Voudriez vous demander à M. Maignen de recommander de la part de deux de nos bienfaitrices, le fils de l'une qui est à Saumur comme officier dans un milieu dangereux, puis le mariage du fils d'une autre et la vocation du second fils de cette dernière. La 1^{ère} est M^{me} de Bonneval, la seconde M^{me} de Murard. Elles ont fait beaucoup pour nous.

- A Alfred Leclerc

Paris, 29 Mai 1902

M. C. et V. P

Je reçois à l'instant votre lettre du 26 et je ne suis pas inquiet de l'avenir parce que Dieu conduira tout, les grâces passées sont le gage de l'avenir. La grande chose, je crois, c'est la vie r. de tout notre monde. Ces séparations sont dangereuses et l'excès de prudence a fait abandonner à certains les exercices ce qui est malheureux. J'ai vu il y a deux jours M. Blétit qui avait abandonné tous les exercices communs. Il va les reprendre. M. Perrol. de même. Je voudrais [les] voir tous à ce sujet. C'est bien le « quærite primum regnum Dei... » nous n'aurons le reste qu'à la condition de faire le principal.

M. de Beaudicourt a écrit pour demander si on ferait la retraite du 3 Juin j'ai répondu que non. Nazar va bien j'ai vu tous. L'Orphelinat aussi. Hier M. Le Chevallier m'a parlé longuement de ses affaires, il vous verra à votre retour à moins que quelque chose n'urge, en ce cas je ferai pour le mieux.

Henri Font. est venu l'autre jour me voir. Il semble très bien disposé en ce moment. Il réclame toujours du secours.

M. Bellanger m'a écrit ce matin. La famille est dans la peine avec lui, il a perdu un oncle qui avait été pour eux tous un père, de plus sa sœur mère de dix enfants vient de tomber très gravement malade et donne de vives inquiétudes. Je suis sûr que ses anciens enfants prient volontiers pour cette intention. Quant à lui, voici ce qu'il me dit : « L'état a été stationnaire toute la semaine dernière à cause du mauvais temps. Depuis le retour du soleil et surtout depuis que le médecin a coupé un petit air de fièvre qui entravait tout je me sens tout autre, j'ai plus de forces plus d'appétit. Le bréviaire m'a été rendu le jour de la Pentecôte mais pas la messe. Le médecin veut me voir prendre un réconfortant chaque fois que je m'éveille la nuit. »

Il a été guéri à 15 ans le 31 Mai fête de N.D. du Sacré Cœur, on fait des prières pour ce jour.

On m'écrit aussi que ma Mère est souffrante, ses malaises sont bien fréquents maintenant elle qui avait autrefois une santé si résistante !

J'irai donner toutes les instructions Dimanche à Montreuil, c'est l'ouverture. J'y dirai la messe à 8h.½ et parlerai je reparlerai à celle de 9h.½ et le soir à 4h. Peut être irai-je présider le banquet la fête de M. de Givey à 11h. ou 11h.½ puis le soir celui de Montreuil ce n'est pas la partie qui me charme le plus.

La Comtesse de Bonneval m'a écrit hier en me demandant que les jeunes prient pour son fils officier qui est à Saumur dans un mauvais milieu.

Rien de nouveau encore en ce moment.

Pendant que je vous écris Melle Arthaut qui ne vous a pas trouvé vient ici. Notre grand ami de N.D. de Consolation va enlever l'école du local St Omer et veut commencer un nouveau Patronage. M. Arthaut juge qu'il serait favorable de voir en ce moment l'Archevêque. Quand vous reviendrez vous verrez ce qu'il y a à faire, mais vraiment c'est un poste que je ne pleurerais pas, et si on fait cette fondation ce serait bien le moment de mettre le marché à la main.

Ah ! que je préférerais des postes dans des faubourgs populeux, dans des endroits abandonnés, dans les milieux de mines, dans les champs rudes et broussailleux. N'est-ce pas terrible de batailler ainsi sans cesse sur des terrains restreints ? Enfin, Dieu le veut sans doute encore. Nous avons de la chaleur depuis quelques jours.

Je suis bien heureux des vœux de M. Daniel, je voudrais bien qu'il soit délivré de ses maux de tête. J'ai cru à mon dernier voyage qu'ils venaient de son estomac à cause de ses dents presque toutes disparues. Est-ce cela ? De fait, n'ayant plus de dents il ne peut hacher ses aliments, et pour comble il mangeait avec une rapidité extraordinaire. M. Lainé devait voir, je ne sais trop où l'on en est.

J'ai reçu la lettre et l'image de Ch. Rollin. M. Marchand a reçu ce matin la bénédiction que lui a envoyée M. Schuh pour la famille Dauchez.

Entrevoyez vous un peu la date du retour et que dois je faire pour Mende et Nantes ?

Adieu, mon b. c et v P.

Je pense à toute la chère famille de Rome pour laquelle je prie.

Daignez agréer mes bien respectueux et dévoués sentiments en N.S.

E. Anizan pr SV

- A Alfred Leclerc

Tournai, 4 Juin 1902

B C et V P

Je suis venu ici pour les forfaits de Kain. C'est fait, on va commencer lundi le dortoir. Les prix sont fixés et aussi les époques de paiements et la date de livraison. On promet de tout livrer pour le 15 Juillet, sinon il y a une amende par jour de retard. La cuisine le réfectoire et la chapelle ne sont pas commandés. M. Joseph ne peut se décider à abandonner sa maison blanche pour la cuisine et réf., je l'entrevois. Enfin, on a installé un dortoir provisoire dans le bâtiment de gauche en entrant.

La grande salle Frinoise est bien imparfaite, pas de ventilation et toutes les portes s'ouvrent en dedans ce qui est absolument dangereux. En cas de panique pas une personne ne pourra sortir. Il faudrait que vous voyiez cela en passant et que vous ordonniez de faire ouvrir les portes en dehors. Il y a encore quatre à cinq ouvriers peintres qui ne cessent paraît-il de travailler. Où s'arrêteront les frais ?

A Montreuil la journée de Dimanche s'est bien passée. Je suis arrivé pour la messe de 8h.½ que j'ai dite pour le Patronage auquel j'ai parlé. A 9h.½ Messe pour le cercle et tout le public. J'ai reparlé. A 3h. réunion des bienfaiteurs...trices et de toute l'œuvre. L'amiral Mathieu présidait. M. de Charnacé a lu un rapport et avec l'Amiral nous avons parlé. A 4h. sermon que j'ai fait et salut solennel. A 6h. banquet pour le cercle et les gds du Patronage présidé par M. de Charnacé. Il y a eu

des toasts bien entendu, mais surtout grande joie de tous les membres de l'œuvre. Je ne suis rentré à Sèvres qu'à 10h.½.

M. de Charnacé est locataire et prop. des immeubles, c'est réglé et signé. Le local est commodément organisé.

Nos enfants viennent de commencer une nuit nocturne pour l'examen de demain, il est 10h. Nous avons fait dans le jardin des Augustins une procession du St Sacrt avec un reposoir aujourd'hui.

Tout le monde va bien ici, sauf Le Bihan qui est faible et ne mange presque pas. Il aurait grand besoin je crois de l'air natal. M. Belanger dit qu'il est mieux. Il a marché une heure durant sans fatigue quand autrefois le moindre tour de jardin des Augustins le mettait à bout.

Je retourne demain à la capitale par le train qui part d'ici à 4h.41.

J'espère que tout va tj son train.

Adieu, b. ch. et v. P. Pensez vous revenir bientôt ?

Daignez agréer mon cher et vénéré père mes sentiments bien respectueusement et affectueusement dévoués en N.S.

Anizan

- A Alfred Leclerc

Paris, 7 Juin 1902

B C P

Votre lettre tout en me surprenant un peu ne le fait qu'un peu et ne me trouble pas. Ce que vous me dites de Mgr Bat.¹ depuis le commencement m'a fait croire qu'il a été prévenu et travaillé de longue

¹ Monseigneur Albert Battandier

date, et que dans cette affaire il est l'obstacle, d'autant plus puissant que l'on a mis sa confiance en lui et qu'il a tout en mains.

Dieu conduit tout et se sert de tout, et il faut dire « Dominus regit me et nihil deerit ». Je suis bien de votre avis, que porter devant tous ces questions si graves si complexes est fort dangereux. Une chose étonnante aussi c'est qu'il faille porter à la discussion de tous certaines conséquences d'un principe posé en dehors de tous et imposé à tous. Enfin, quand Rome aura parlé il n'y aura qu'à se soumettre, mais le terrain, si elle parle comme vous dites, ne sera pas déblayé.

Je vous ai télégr. parce que la mégère a fait une scène à sa belle-fille de Belleville et que dans l'humeur où je la vois elle va en faire autant à ses autres belles filles. On a appelé de nouveau Sadr. et Blét.¹ J'ai vu l'avocat et j'ai appelé les maris de plusieurs de ces belles filles plus menacées et leur ai donné une ligne de conduite que je n'ose vous mettre ici. Je fais pour le mieux.

Henri F² est très ébranlé (de longue date, il est vrai) et pourrait bien vous demander une dispense qui vous étonnerait. Il entraînerait peut-être avec lui son épouse. Mais comment parler de cela ici ? Vous savez ? la prière que vous avez demandé de faire au début de cette campagne ? Peut-être sera-t-on exaucé. Je fais pour le mieux et ne puis quitter la place. C'est un peu dur dans l'isolement mais vive Dieu ! Je lui ai demandé le plus dangereux et le plus laborieux, je l'aurai peut être sans vous enlever le même privilège. Nous sommes forgés en ce moment et l'ouvrier frappe sur le fer rouge.

Le point qui m'embarrasse ce sont les réclamations des belles-filles, réclamations qui commencent à presser au dire de l'homme compétent, car la prescription approche. Que je voudrais vous savoir reposé et en paix ! - Pas de nouvelles de M. Bellang.^{Erreur : source de la référence non trouvée}

Le petit Georges a déjeuné avec nous, et m'a fait luire à l'âme et au cœur un rayon de soleil par toutes les bonnes choses qu'il m'a dites des enfants. Oh ! qu'ils sont bien notre espoir ceux-là ! Je suis revenu de chez M. Rouill.³ et Maign.⁴ jeudi matin. Le dortoir est comman-

¹ Henri Sadron et François Blétit

² Henri Fontaine

³ Joseph Rouillaud

⁴ Charles Maignen

dé et le forfait signé. Aux Montifaux tout va bien, je vous l'ai écrit d'ailleurs. Je viens de l'Archevêché où j'ai vu M. Lefebvre, c'est là que j'ai fortuitement rencontré H F qui a été bien confus de me rencontrer à la porte. C'est là que j'ai eu la révélation. Maurice¹, paraît-il, cherche une cure à Versailles, c'est M. Lécrivain qui l'a dit sans malice. C'est un on-dit.

Si j'avais en mains les documents et les renseignements pour les réclamations des belles-filles, je marcherais de suite pour cela. Pour celle de chez M. Noël il faudrait que j'aille en Belgique. Réussirai-je ? c'est douteux, et pourtant sans cela tout y est perdu sans doute.

Tout a été confié au Sacré Cœur et à Marie, ils ne sont ni sourds ni aveugles ni paralysés. J'espère que ma bonne Mère va assez bien, je n'en ai guère de nouvelles.

M. Bruté de Rémur a couché ici la nuit dernière revenant de Corse où son frère Colonel est en disgrâce de par André.

Le P. Ludovic réclame avec amertume des réunions du Bureau Central ! - Demain je ferai une pite réunion avec MM. Ser. et Varet. Je désire bien que les difficultés Romaines disparaissent. Soyez y tout entier jusqu'à votre retour. Celui-ci reste désiré quand même. A brebis tondu Dieu ménage le vent, tondu comme je suis, je compte sur l'aide de Dieu et de Marie. Daignez agréer, m. b. c. P. mes sentiments de bien respectueux dévouement en N.S.

E A

P.S. Si le Ct.[?] devient nécessaire comment fera-t-on avec les événements il faudrait au moins un délai.

¹ Maurice Fontaine

- A Alfred Leclerc

Paris, 8 Juin 1902

Ceux que j'ai vus et consultés m'ont bien recommandé surtout que les costumés ne paraissent pas. J'ai pris qqs mesures pour cela que, je pense, vous approuverez. Le beau père de M. Gouach. est maintenant Directeur de la maison Leroux en sorte que c'est lui qui répondra à la mégère. Il y en a un très sûr également pour l'établissement Brevet et il y en aura peut-être un pour la voisine de la fabrique d'armes.

Hier j'ai vu M. de Miollis et Gouach., puis réunion ce matin d'eux deux et de mes f Jules et Pierre pour les réclamations qui pressent. Ns avons étudié la chose. Je verrai demain le M. de la rue qui réclame les renseignements, là encore nous faisons pour le mieux à votre défaut. - Pour l'examen dont vous vous occupez, ne vaudrait il pas mieux attendre et remettre encore à plus tard que de faire ce que l'on demandait jeudi ? Enfin je suis loin et ne puis apprécier la situation. Dieu est là c'est le motif de confiance.

Je ne comprends rien à tout cela, car le principe posé par Pie IX est formel. Alors, à quoi bon ?

J'ai vu hier M. Lefebvre Vic. gén. et à l'occasion je lui demandais s'il pourrait me donner un celebret. Il me dit que n'étant pas diocésain de Paris il me faudrait une permission de Mgr Touchet de résider à Paris. Or, ce dernier dit que je ne suis pas sien, et que si j'étais sien il me faudrait une lettre de sécularisation. Pourriez vous demander à M. Sch. de vouloir bien faire débrouiller cette situation là-bas, et si l'on ne peut faire mieux, de demander une lettre de sécularisation qui me permettrait d'avoir le permis de Mgr Touchet et des pouvoirs pour Paris ? Cette situation peut, à un moment donné et peut-être un peu tard, devenir très gênante. Je vous serais bien reconnaissant, non de vous occuper de cette petite affaire, vous avez d'autres préoccupations, mais de demander à M. Schuh de la faire aboutir. Je voudrais pouvoir montrer sa lettre à Mgr Touchet à défaut d'une lettre de sécularisation qui n'a pas d'autre but que de m'assurer des pouvoirs nécessaires. Je crois, qu'en somme, il est mieux que vous finissiez là bas l'affaire si

grave de l'examen, ici je m'occupe du nécessaire et avec des conseils compétents je ferai pour le mieux, Dieu fera le reste.

Adieu, b. c. P.

Veillez agréer mes sentiments de bien filial dévouement en N.S.

A

Si certaines pièces que vs avez étaient nécessaires, pourrait-on les trouver ?

- A Alfred Leclerc

Bruxelles, 11 Juin 1902

Mon bien cher Père

D'ici je puis vous écrire plus librement quoique je n'aie que quelques minutes, j'en profite.

Je suis venu demander à Madame de M. de revendiquer Clignancourt ce à quoi elle consent, mais l'embarras est pour la suite, comment faire pour que cela ne retombe pas dans sa succession ? Je verrai l'avocat à Paris.

Je vous ai dit que pour sauvegarder autant que possible j'ai prié M. Mège père de prendre le titre de Dir. ce qu'il a accepté de même M. Jossier pour Pr. de même, j'espère, un autre pour Montreuil je n'ai pas eu de nouvelles pour ce dernier.

J'ai vu MM. Vinot et Dautriche et aussi M. de Givry, chacun est sur ses gardes et a dû se précautionner d'un avoué. Je m'occupe aussi du travail préparatoire aux revendications, mais je n'ose encore tout mettre ici, on est si habitué à la défiance qu'on n'ose plus s'aventurer.

Et les Constitutions ? C'est demain le vote définitif. Vous avez vu chacun sans doute. J'ai raconté le tout à M. Hello qui n'a été lui aussi guère troublé par la nouvelle. Mais nous aimerions mieux voir le tout remis encore à plus tard que le texte soumis à tous, car la lumière et la

paix ne peuvent sortir de là. Comment tous discuteraient ils avec désintéressement de telles questions ?

Ce que je ne comprends pas c'est qu'après avoir imposé une animadv. comme Institution(s) debe [?].... on refuse les conséquences évidentes ! Il y a eu quelques pressions là dessous ce qui me fait presque désirer que tout soit remis à plus tard. Cependant si quelque chose se fait, ce sera la volonté de Dieu, donc fiat.

Quand reviendrez vous ? Dimanche la famille Vaugeois vous a attendu toute la journée jusqu'au soir très tard. On m'a dit cela lundi.

Je repars pour Paris tout à l'heure. Repartirai-je demain ou après demain pour Mende ? Je verrai.

Je me rappelle aux souvenirs de la chère famille de Rome et de chacun.

Daignez agréer, mon bien cher père, mes bien respectueux et affectueux sentiments en N.S.

E. A.

- A Yves Allès

Paris, 12 Juin 1902

Mon cher Yves Marie

Ne vous inquiétez pas, je sais comment vous allez et où vous en êtes. Je vous recommande seulement comme j'ai déjà fait, une grande simplicité avec tous. Evitez d'être un surveillant, de sortir de votre rôle, soyez bon, aimable, charitable, souriant pour Dieu, ne faites de peine à personne même pour le bien, et continuez à aimer Dieu. Vous trouvez souvent des occasions de vous exercer à l'humilité et à la charité, tant mieux, Dieu est d'autant plus honoré.

J'ai bien besoin des prières de mon enfant en ce moment, j'aurais même besoin de le voir pour me reposer un peu le cœur, car

ma tâche est lourde lourde en ce moment. Seul et devant répondre à tout, forcé de voyager et d'être en même temps ici etc. etc... Oh que j'ai besoin de l'aide de mon petit Yves ! J'y compte n'est-ce-pas, mon cher petit ? Vous me direz que j'ai raison quand vous m'écrirez un mot.

Oui, je demande que vous soyez abandonné et que le règne du Sauveur arrive surtout en vous et de plus en plus. Il y est déjà, mais le degré peut monter indéfiniment. Je pense à vous et suis avec vous toujours. Soutenez tous [vos frères] par votre charité. Faut-il vous dire comme je vous aime toujours ?

Non, vous le savez aussi ce n'est pas une exagération ni une banalité que de vous redire que je vous chéris toujours autant et que je suis votre père de cœur en J. et M.

E A

- A Alfred Leclerc

Nantes, Dimanche 15 Juin 1902

J'aurais bien voulu vous attendre, et de fait j'ai attendu tant que j'ai pu, mais quand j'ai reçu la dernière dépêche annonçant votre retour pour lundi, j'ai vu que je ne pourrais faire l'essentiel si je ne partais de suite. Me voici donc à Nantes et à mon grand regret je ne serai pas à Paris à votre arrivée. M. le Supérieur me demande de faire ce soir la lecture spirituelle ce que j'accepte. Il vient de me presser, d'insister pour rester jusqu'à mercredi jour de congé. Quelques élèves lui ont demandé que je fasse mercredi une conférence sur les œuvres et que je cause avec eux dans la journée. Cela m'ennuie parce qu'il me tarde de vous voir, mais comme j'avais promis au supérieur de Tréguier d'y aller cette année je vais en profiter et je reviendrai ici mercredi. Je ne serai donc à Paris que mercredi soir. J'espère que mon absence aura moins d'inconvénient vous étant là. Je resterai à Paris la journée de jeudi puis

je partirai pour Mende où il faut que j'aille avant Dimanche ouverture de la retraite d'Ordination.

Je vous raconterai tout ce qui s'est fait pendant votre absence et je serai bien aise de savoir où en sont les affaires de Rome. Je vais bien quoique j'aie passé la nuit en chemin de fer.

Soir. - J'ai fait une conférence d'1h. à un groupe de séminaristes et la lecture spirituelle à tous.

Puis j'ai vu plusieurs individus seuls dont deux pensent à nous, l'un est presque décidé mais il n'a plus qu'un an de Séminaire et il finira sa Théologie ici. Que de bons sujets dans ces pays ! Il en faudrait quelques uns. Cela viendra.

Je n'ai pas vu M. Jarnoux, mais j'ai appris que Monseigneur le prise peu, ce n'est pas l'homme pour rendre populaire un Congrès quoiqu'il soit très zélé. C'est sans doute l'explication de son silence et de l'échec.

Adieu, m. b. c. et v. P.

Anizan

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 2 Juillet 1902

Ma chère Marie

Tu dois t'étonner de mon silence mais si tu savais ce qu'est ma vie depuis quelque temps tu comprendrais.

Hier j'étais à Lyon, Dimanche j'étais à Bruneval au delà de Fécamp, pendant la semaine précédente j'étais dans la Lozère, deux jours avant j'étais à Nantes Rennes etc... l'avant-veille de mon départ pour Nantes j'étais à Bruxelles etc... etc...

Enfin, assez sur les excuses, je puis t'affirmer que ce n'est pas ma faute si je suis si silencieux.

J'ai heureusement de vos nouvelles par Vincennes car vous aussi êtes restés silencieux bien longtemps.

Je me réjouis de vous voir aux vacances, car cela devient rare.

A Vincennes on ne va pas trop mal, maman marche toujours très difficilement. Elle a eu cette année plusieurs accrocs de santé qui heureusement n'ont pas eu de suites.

Pour moi, quoique fatigué, je vais bien en ce moment. J'ai dû pour ma carte de circulation à demi place faire faire une ½ douzaine de photographies, je t'en adresse une ci-incluse.

On prépare le mariage d'Eugène. La famille de la demoiselle m'avait fortement engagé à aller Dimanche au dîner de fiançailles, cela m'a été impossible, j'étais du côté du Havre.

C'est un placement qui sera avantageux pour Eugène et pour ses frères, je l'espère. Voilà quatre ou cinq fois que cette lettre commencée hier est interrompue.

Adieu, ma chère Marie.

Rappelle moi au souvenir de Stéphane. Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite et les enfants.

Ton frère affectionné

E Anizan

- A Yves Allès

Paris, 7 Juillet 1902

Mon cher Yves Marie

Comment ai-je pu vous laisser si longtemps sans nouvelles après les trois lettres si affectueuses que j'ai reçues ? Ah ! si vous sa-

viez la vie que j'ai menée depuis que je vous ai vu ! Les lettres s'accu-
mulent impossible d'y répondre. Je n'entre pas dans les détails je n'en
finirais pas. Mais non, je n'ai pas parlé de Tréguier parce que je n'ai pu
y aller. Je suis parti pour Nantes la semaine qui précédait la retraite
d'Ordination, c'était la dernière limite, or, la même semaine, il me fallait
aller à Mende c'était aussi la dernière limite. Tout cela a été fait à la
hâte. J'ai pu cependant aller à St Méen entre deux conférences de
Nantes, j'aurais préféré Tréguier, mais le temps matériel manquait. De-
puis, il m'a fallu aller à Bruxelles à Bruneval au delà du Havre, à Lyon,
puis des affaires à Paris et à Versailles, la retraite de Clamart. Je pour-
rai peut être encore aller à Tréguier après mercredi jour d'un rendez
vous important. J'ai écrit à M. Le Gall pour lui demander s'il serait en-
core temps ? Probablement il est trop tard, mais devant l'impossibilité
je ne puis que m'incliner. Dieu ne l'a pas permis.

Merci des renseignements sur la conférence d'Œuvres de St
Brieuc. J'aurais voulu aussi savoir si M. Pavy l'ancien président direc-
teur est encore là.

Pour vos engagements faites ce qu'on vous dira, mais il est de
toute nécessité que vous fassiez une année complète où vous êtes,
c'est pour cela que j'ai été si fâché l'an dernier qu'on vous ait tant rete-
nu. Si ce n'était la question de temps je voudrais que vous vous enga-
giez le plus tôt. Je verrai et ferai pour le mieux. Vous, abandonnez
vous.

Vos lettres me prouvent que tout va bien pour vous. Courage,
mon petit enfant, vous aimez, vous faites pour le mieux, vous soupirez
pour le plus parfait, tout cela est bon, très bon, Dieu est content. - Je
crains un peu que mon silence vous ait peiné et ne vous ait donné
quelque mauvaise idée sur mon affection pourtant toujours aussi
grande. J'ai souffert de ne pouvoir vous écrire, mais c'était impossible.

J'ai reçu une lettre de M. Bell. Erreur : source de la référence
non trouvée qui m'annonce enfin un mieux sérieux. Que je voudrais
vous aller voir ! Mais ce que Dieu veut est toujours le mieux. Oh ! oui,
ce qu'Il veut tout ce qu'Il veut, rien que ce qu'Il veut.

Le matin où j'arrivai à Lyon je courus dire la messe à Four-
vières, là, j'ai prié pour vous personnellement et beaucoup. Pendant
cette messe au vieux sanctuaire (le vrai pèlerinage est là) la bonne

Mère m'a fortement imprégné de cette pensée que tout est dans l'abandon à la volonté de Dieu.

Tout à l'heure encore je tombais dans Ste Thérèse sur ce passage. La Sainte se préoccupait des grâces qu'elle recevait de préférence à d'autres qu'elle jugeait plus parfaites. N.S. lui dit : « Contente toi de me servir, et ne t'occupe point du reste. » Voilà qui convient à mon petit Yves qui se préoccupe toujours de ses imperfections de son indignité. « Contente toi de me servir et ne t'occupe pas du reste. » Entendez vous ? Ah ! l'abandon !

Adieu, cher petit. Oui nous sommes ensemble toujours, nous avons le même Amour, la même Mère, les mêmes désirs, la même voc[ation] nous aurons le même ciel. En attendant soyons un dans le même cœur de Jésus.

Adieu et à vous en J. et M. de cœur

E. A.

- A Yves Allès

Tréguier, 13 Juillet 1902

Mon cher Yves Marie

Je ne puis guère penser plus à vous que d'habitude, pourtant si je le pouvais ce serait en ce moment.

Ce matin j'ai refait le voyage que nous avons fait ensemble en Octobre de Pontrieux à Tréguier. Je suis arrivé ici à midi moins cinq après avoir dit ma messe à Pontrieux car j'étais parti à 5h. de Rennes. J'ai été accueilli on ne peut mieux par M. le Supérieur et par M. Le Gall qui m'avait écrit que je pouvais venir.

Tous les élèves sont ici, sauf les philosophes qui ont obtenu deux jours de congé. Le jour est favorable car c'est Dimanche, et pendant l'étude de 5h. après la promenade on n'a rien à faire. M. le Supé-

rieur me donna carte blanche pour faire ce que je voudrai. Aussi, à 4h.½ je suis monté en chaire dans la chapelle devant tout le monde et j'ai parlé 1h.¼ au moins. Tous m'ont admirablement écouté.

Plusieurs sont ensuite venu me voir dans la chambre où vous êtes venu autrefois vous même et certains semblent désireux de vous suivre.

Voici les noms, cela vous intéressera.

- Paul Créac'h - Alex Lebreton - Jean Audrains - Julien Clisson - Albert Le Floc'h - François Le Quéré tous de Rhétorique, et de seconde Anastase Lemoine, Louis Dagorn Joseph Connen.

Enfin, un jeune de 3^{ème} semble tout à fait résolu il s'appelle Alexis Le Foll.

Priez bien pour achever ce qui est commencé. J'ai l'intention de retourner à Plouguernevel.

Seulement je ne pourrai aller à Lanmodez et j'en suis peiné. Mais vous m'avez dit que c'était moins nécessaire et c'est mon avis comme celui de M. Le Gall puisque j'y suis allé en Octobre.

Ici on a beaucoup parlé de vous. A midi on a donné en mon honneur le (tu autem). Après le déjeuner et ce soir après souper j'ai fait quelques parties de boules avec ces Messieurs et en particulier M. Duchesne et M. Le Gall.

J'ai chanté les Vêpres. M. le Supérieur m'aurait fait parler à la veillée si elle avait eu lieu, mais M. Le Gall est allé voir pdt la récréation, les élèves étaient au dortoir.

Quand vous verrai-je ? bientôt, j'espère, le temps me paraît long. Ici j'oublie un peu les soucis de Paris. Hélas ! dans le pays plus d'une école va être fermée et les religieuses expulsées !

Bonsoir, il est tard, je vais me coucher. - Soyons à Dieu toujours, ne cherchant que son bon plaisir.

14 - Temps superbe - Ce matin les Maires ont fait carillonner toutes les cloches des Eglises pour Marianne la marâtre ! Je vais prendre vers 10h. la voiture de Lannion pour être à Plouguernevel ce soir à 7h. car aucun train ne concorde. J'ai dit ce matin la messe des élèves à 6h. moins 10.

Adieu, et à bientôt, mais toujours unis dans le cœur du Maître.

E Anizan

16 Juillet. - Il m'a été impossible de faire partir ma lettre jusqu'ici. Je suis allé parler à Guingamp et à Plouguernevel. Je reviens à Paris. A bientôt j'espère.

- A Georges Bellanger

Paris, Juillet 1902

Mon bien aimé Frère et Ami

Quelle joie m'a apporté votre lettre ce matin ! Enfin, voilà donc un vrai rayon de confiance ! Ah ! je tiens tellement à votre santé et à vous ! Je vous entends : « Vous avez bien tort de tant tenir à un être qui... que... Vous ne me connaissez pas etc... etc... »

Il me suffit que la Sainte Vierge se soit servie de vous pour lui ouvrir sérieusement bien des cœurs, il suffit aussi qu'elle vous ait donné grâce pour la faire aimer, et cela je le sais, pour que je tienne à vous plus qu'à la prune de mes yeux. Oui, que Dieu vous rende la santé pour faire aimer Marie, pour lui donner tous les nôtres pour lui donner de plus en plus notre famille.

C'est là votre vocation. En fait, tous ceux qui vous ont passé par les mains ont emporté cette empreinte profonde.

Confondez vous en étonnement que Marie ait fait cela, oui, mais Elle l'a fait, Elle le fera. - Surtout soyez fidèle à cette douce, belle ravissante vocation. Aimez la aimez la encore pour lui plaire et pour la faire aimer. Vous l'aimez beaucoup, il faut l'aimer plus encore. Mais que faire me direz vous pour répondre à ses vues ? Soyez l'instrument le plus docile entre ses mains, ne désirant ni la vie ni la mort, ni la joie ni la tristesse, ni la santé ni la maladie, ne désirant que ce qu'Elle désire que ce qu'Elle veut, ne voulant qu'être son instrument. J'arrivais mardi matin à Lyon et de suite j'allais dire ma messe à Fourvières avant de traiter les affaires. Par une attention de la Bonne Mère on

m'offrit de dire la messe à l'autel principal de la vieille chapelle, c'est le vrai pèlerinage. Pendant la messe l'impression que m'a donnée la douce Mère du ciel, impression profonde que j'ai emportée c'est celle là « La volonté de Dieu ! voilà la seule chose souhaitable, voilà la grande loi pour nous, voilà notre respiration notre sang. » Qu'importe la douceur spirituelle ou l'aridité, qu'importe la vie ou la mort. Ce que Dieu veut est seul adorable. Les plus petites volontés de Dieu sont adorées par Jésus par Marie par les Anges par les Saints. Comme dit Mgr Gay quand elles arrivent à nous elles sont toutes débordantes de ces adorations. Pour vous, cher ami, pensez que quand elles arrivent à vous elles sont arrosées des adorations des acquiescements de Marie. - Oui il y a récollection, mais forcé à des voyages perpétuels je n'ai pu qu'y faire une apparition. Tout y va très bien. - Le noviciat va bien, paraît il. Il y a longtemps que je n'ai pu y aller. M. Boudon va nous venir, je crois, décidément en Octobre. Un prêtre de l'Ardèche parle aussi de venir. - Vous ne me parlez pas de la santé de votre sœur que je considère un peu comme mienne ainsi que tout ce qui vous touche.

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. J'espère que cette si chère et si précieuse santé est remise. Je suis dans les hommes d'affaires jusqu'au cou. Les fatigues ont été grandes, c'est vrai, tous ces derniers temps, je suis allé à Bruxelles à Nantes et Rennes en Lozère, en Normandie, à Lyon et cela depuis 15 jours. Je vais bien pourtant.

Je n'ai pu aller à Tréguier comme je le voulais.

Adieu, cher ami. J'ai dû faire faire ma photographie pour ma carte d'abonnement, il m'en a fallu faire faire 6 c'était le minimum. J'en envoie une à ma mère à mes sœurs. Vous êtes mon frère et c'est une preuve que je vous en donne par là, c'est pour cela que je vous en envoie une pour vous. Il faut cette circonstance. J'en suis un peu honteux car le sujet n'est guère intéressant, enfin voyez y une preuve d'affection, cela me suffit. Priez pour moi. Je ne vous oublie pas. A Fourvières, pendant la messe vous m'étiez présent.

A Dieu et de tout cœur à vous

E Anizan

- A Georges Bellanger

Epinay sur Seine, 4 Août 1902

Mon bien cher Ami et Fr

J'ai reçu avec grande joie ce matin la lettre de votre bonne sœur et surtout le petit mot de vous qui la suivait. Vous êtes mieux et toutes les prières qui se font livrent un assaut à la Très Sainte Vierge. Je reprends avec vous une nouvelle neuvaine et je continuerai. Je vous l'ai dit, je demande votre guérison à Dieu pour la gloire de sa Mère que vous avez vocation et grâce pour faire connaître et aimer. Vous l'avez beaucoup fait aimer chez nous et ailleurs et vous la ferez encore aimer. Promettez lui d'employer toujours toutes vos forces et tout votre être à ce grand but.

Quelques amis font ici leur retraite je tâche de les aider. J'ai revu vendredi dernier votre famille orpheline, tous vos enfants sont dans la désolation de votre petite rechute et ils prient de tout leur cœur.

Avez-vous su que M. Lemahieu est tombé malade le vendredi que j'étais à Moulle ? Il a été très mal du cœur, qu'une couche de graisse avait resserré. Il est mieux quoiqu'encore au lit. Je les ai trouvés un peu fatigués les uns et les autres. Ils sont en ce moment en vacances.

Ratine est venu me voir, il me disait qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu cette année mais qu'il croyait au dessus de ses forces d'en recommencer une nouvelle dans les mêmes conditions. Il voudrait qu'on le mette dès cette année au travail ?

Pinault va bien. Je lui ai parlé de refaire une année comme vous me le disiez. Sachant que c'était votre avis et je le lui ai redit il est tout disposé à le faire et avec joie. Vaurès va très probablement faire aussi une année de latin.

On va envoyer Estienne au repos une quinzaine. Faut-il lui faire faire de suite sa seconde année ? Il le demande instamment.

Le Bihan m'écrit qu'il est bien mieux il va aller d'un moment à l'autre rejoindre ses frères.

M. Maignen a bien envie de donner M. Desrousseaux comme successeur à Allès. Si j'ai bon souvenir c'était votre avis. Le pauvre Lacourt est de nouveau dans la désolation, la conclusion de l'affaire qui le chagrine depuis 8 mois a été mauvaise, 1 an.

Rien de nouveau pour les autres.

J'espère, cher ami, que vous êtes bien en paix. Ce que je vous ai dit l'autre jour, je vous le redis textuellement et avec plus de force encore si c'est possible, même en mettant tout au pire comme vous le vouliez.

Soyez bien abandonné dans les bras de Marie, Elle vous aime tant ! Elle vous voit, vous entend, entend tout ce qu'on lui dit pour vous. Offrez votre ennui, votre peine pour toutes les pauvres âmes qui vont souffrir des iniquités du jour. Que d'enfants que de malades, que d'abandonnés vont rester dans la détresse et se perdront ! Que d'abominations dans cette société païenne ! Que de blasphèmes aussi !

Offrez vous, cher ami, pour toutes ces infortunes et en expiation de ces iniquités. Merci de vos ave, je ne saurais vous dire combien votre assurance m'est douce !

Je suis toujours près de vous de cœur, ce m'est d'autant plus facile que je connais le cadre dans lequel vous vivez et aussi ceux et celles qui vous entourent.

Qu'on ne se fatigue pas à m'écrire, un mot de temps en temps, car j'ai hâte de savoir ce que vs devenez, mais un mot seulement. Et puis, pas de vous car je ne veux pas être cause de la moindre fatigue.

Adieu, mon bien aimé frère, je vous embrasse de cœur en Marie.

E Anizan

J'ai donné de vos nouvelles à tous ceux qui m'entourent. Tous prient pour vous.

Mille choses à toute votre chère famille. Merci surtout à Mademoiselle Angèle qui a eu la bonté de m'écrire malgré son surmenage, car je la vois d'ici autour de vous. De ce côté je suis bien tranquille car je vous sais supérieurement soigné.

- A Alexandre Josse

Epinay sur Seine, 5 Août 1902

Mon cher Alexandre

C'est aujourd'hui fête de N. Dame des Neiges. Vous avez dû prier Celle qu'on a baptisée d'un si joli nom, je l'ai priée aussi, il fait bon se retrouver dans son cœur et s'y entretenir avec qui l'on aime, faisons le.

Vous regrettez Rome, je le comprends, et pourtant Rome avec toutes ses richesses ne vous vaudrait rien en ce moment. Du reste Dieu ne vous y veut pas, le voudriez vous ? Il veut que vous soyez au Giglio. Il veut que vous y respiriez à pleins poumons, que vous y mangiez ce qu'on vous y donne, que vous y dormiez consciencieusement. Il veut en un mot que vous vous y reposiez sérieusement. Mais par exemple, Il ne veut pas de vacances pour la prière l'amour et la vertu.

Aussi, priez, je ne suis pas en peine pour cela, car la bonne Vierge Marie, je le sais. vous a découvert la saveur de la prière cachée à tant d'autres. Vous l'aimez sans peine la prière, oh ! la céleste jouissance ! Jouissez en, mon petit gâté de la Vierge, plongez vous y, pourvu que ce ne soit pas un obstacle au repos, car sans cela ce ne serait plus par inspiration d'en haut que vous vous y donneriez. - Pour l'amour votre bon cœur y aspire et vous ne voudriez pas de vacances qui l'interrompent. J'espère que de temps en temps vous faites de petites séances d'amour à l'église ou ailleurs. Mais, allez vous me dire peut-être, qu'entendez-vous par séance d'amour ? Ah ! j'entends par là qq ch qui serait bien doux à Dieu et à sa Mère et bien enflammant pour vous. Prendre 5 minutes 10 minutes pour accomplir le 1^{er} Comm. « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur etc... » Dire à Dieu son amour, ses désirs de l'aimer plus, le conjurer d'enflammer son cœur, appeler à son aide pour cela la Mère du bel amour, Jean votre patron le disciple du cœur, Madeleine si aimante, St Augustin qui disait « Ama et fac quod vis » les Saints les plus aimants. S'unir aux Chérubins aux Séraphins pour dire et redire à Dieu « Oh ! que je vous aime que je voudrais

vous aimer ! » laisser déborder son cœur dans le cœur de Jésus, le conjurer de tremper notre cœur dans le sien, lui dire sa joie anticipée à la pensée qu'on pourra l'aimer éternellement, faire des actes de foi sur sa beauté sa bonté ses amabilités infinies etc... etc... etc... Lui témoigner sa joie de sa grandeur de son bonheur, répéter cinq fois, six fois, un chapelet de fois, la 1^{ère} partie du Pater. Je pourrais continuer l'indication d'actes intérieurs, de sentiments, de prières qui composeraient cet exercice. S'il était fait en union avec le cœur de Marie ce serait encore mieux. Mon petit Alexandre, essayez, faites de petites séances de ce genre, de temps en temps, souvent, pour l'amour, pour la contrition, pour la confiance, pour la pureté, que sais-je ? les vertus grandiront en vous et vous procurerez des délices à Dieu qui trouve la terre si froide et si glacée.

Vous priez, j'en suis sûr, pour M. Bellanger. Je n'ai pas besoin de vous exhorter à continuer. Il est un peu mieux et m'a mis lui-même un mot affectueux au bas d'une lettre de sa sœur, mais je le crois bien malade et humainement perdu pour nous. Demandez à Dieu de nous le conserver pour la gloire de sa Mère.

Je suis content que le procès de Joseph soit terminé à son avantage. Et Jeanne ?

A Vincennes on va bien sauf ma nièce la mère des petits que vous avez vus, qui est souffrante. Un de mes neveux va se marier à Paris le 12 de ce mois. - Je préside une retraite en ce moment. J'en prêcherai une à Rennes fermée à des jeunes travailleurs du 15 au 18 et une autre encore également à Rennes à toute une Œuvre du 1^{er} au 7 Septembre. Je compte sur votre secours.

Adieu, mon cher Alexandre. Je voudrais bien vous voir, mais j'offre à Dieu le sacrifice et je prie pour vous. Merci encore de vos prières et de votre union.

A vous de tout cœur en Marie.

E Anizan

Je reçois à l'instant les lettres de M. Schuh et les deux autres dites leur merci.

Je me suis beaucoup réjoui de votre succès aux examens. Pourriez vous me dire si M. Daniel mange s'il mange vite s'il souffre encore de la tête.

Je voudrais absolument tenter de le délivrer, mais il me faudrait découvrir la cause. C'est sans doute l'estomac. Vos dents vont elles bien ?

- A Stéphane Huriez

Rennes, 15 Août 1902

Mon cher Stéphane

J'ai reçu votre carte qui m'a apporté la nouvelle désirée. Je tiens à vous dire ma joie de votre succès, joie pour vous pour Marguerite pour sa Mère et pour nous tous.

Je tiens aussi à vous féliciter d'une persévérance qui méritait ce succès. Vous avez donné là la preuve d'un courage que j'ai admiré. S'il est pénible de se préparer à un examen et de le passer à tous les âges c'est surtout dans les circonstances où vous étiez.

Je remercie Dieu de vous avoir protégé et je lui demande de vous conserver son aide.

Votre situation se trouve maintenant améliorée, vous allez être à certains égards plus indépendant. J'ai été bien heureux aussi de votre fermeté pour la question de l'éducation de vos enfants. Il est sûr que Dieu ne l'oubliera pas et qu'il y aura pour vous matière à grand mérite dans cette circonstance. Continuez à faire tout le possible pour l'éducation chrétienne des chères petites, ce sera le meilleur héritage que vous leur laisserez ce sera aussi le meilleur motif de leur reconnaissance.

Je n'ai pas pu vous écrire plus tôt parce que j'ai reçu votre carte au moment où je quittais Paris. Je ne puis même que vous envoyer à la hâte ce mot, car je donne une retraite assez laborieuse en

ce moment, j'ai donné cinq instructions aujourd'hui et je fais encore un petit entretien tout à l'heure.

J'espère que les fêtes du mariage d'Eugène se sont bien terminées, et que personne n'a été trop fatigué.

Je repartirai d'ici, lundi matin, je pense, pour être à Paris dans la soirée.

J'ai passé au Mans et y ai pensé à vous.

Adieu, mon cher Stéphane.

Veillez dire mille amitiés à Marguerite et à tous et embrasser vos enfants pour moi.

Croyez aussi à mes sentiments les plus affectueux

E Anizan pr.

- A Joseph Mabon

Paris, 25 Août 1902

Mon bien aimé Joseph

Qu'il souffrira cet enfant là dans sa vie ! On l'aime, on le chérit, on pense sans cesse à lui, et il est triste et il se croit oublié. On lui écrit une longue lettre de suite après avoir été dans son pays, en applaudissant les Bretons et surtout les Ploërmelais de leur vaillante attitude, on lui donne tous les détails de son passage chez les siens, on lui parle de chacun en particulier, et il ne reçoit rien, il attend toujours une lettre partie depuis un mois. Mais, que faire donc ! voilà la vérité. Si vous n'avez rien reçu, vous et ceux auxquels j'avais écrit sous la même enveloppe, c'est que décidément cet odieux gouvernement a tout intercepté, car le jour où je vous ai écrit, je l'ai fait à cinq ou six de vos frères. C'est du reste facile à constater, je répons par M. de Beau-court aux dernières lettres reçues, et maintenant j'ai répondu à tout le

monde. Vous pouvez constater si des lettres ont été arrêtées. Il y en avait trois probablement sous votre enveloppe.

Moi aussi j'ai été bien heureux de voir votre bonne famille. Tout le monde allait bien. On habite maintenant une jolie petite maison suivie d'un jardin que votre père m'a fait visiter au clair de la lune. Votre oncle le frère est venu au dessert. Nous avons longuement parlé le soir, et Joseph a rempli une bonne partie de la conversation. Mais je vous ai déjà raconté tout cela et longuement dans ma dernière lettre.

Votre sœur aînée est toujours vive ardente et pieuse, la seconde va beaucoup mieux pour sa santé, la petite est devenue grande. Votre bonne mère a très bonne mine et votre père va parfaitement. Je suis parti le matin avec lui par son train jusqu'à la Brohinière. On m'a montré les photographies de Joseph à tout âge et aussi celles de Gustave qui se réjouit de vous voir bientôt.

Continuez à bien prier surtout pour les pauvres et les ouvriers. - Je retourne à Rennes samedi pour donner la retraite annuelle à l'œuvre de N.D. de Toutes Grâces. Cette retraite durera huit jours pleins. Mon adresse est chez M. le Chanoine Bruté Rue d'Antrain.

Mon cher petit je voudrais vous mettre du baume sur votre cœur pour les blessures passées et à venir. Quand vous aurez un peu de peine dites vous : « Oh ! comme il m'aime, lui ! » Redites vous le dix fois.

Ensemble aimons Dieu, Marie et la pauvre classe ouvrière si malheureuse en ce moment !

Adieu, Joseph. Je vous embrasse tendrement sur le cœur du Bon Maître.

Votre père et ami de cœur

E Anizan

- A Alfred Leclerc
(extraits ; copie dactylographiée)

Rennes, 3 Septembre 1902

B. C. P.

Pour M. F. Erreur : source de la référence non trouvée je crois en effet voir l'intervention de M. Bellanger. Ce départ est fort triste à bien des égards, mais n'était-ce pas l'issue fatale de cette série d'actes si répréhensibles qui a tant compromis la paix chez nous, qui a aussi troublé tant de têtes et de cœurs, qui a dû ébranler plus d'une vocation ?

Il a bien eu tort de vous reprocher de l'avoir poussé dehors, depuis trois ou quatre ans c'est lui qui s'y poussait, peut-être avec le secret espoir qu'on le retiendrait, mais ce ne sont pas les autres qui peuvent réparer en général les infidélités personnelles. Ce que nous pouvons espérer c'est que tout cela ait été permis par la Providence pour le bien, mais hélas ! pour lui je crains que le bien n'en ressorte pas. Heureusement, il a, je crois, la dévotion à Marie et ce peut être son salut. A-t-il été responsable de tout ? J'espère que non. Le cher Monsieur Bellanger intercède assurément pour nous auprès de la Sainte Vierge, et cette issue arrivant sitôt après sa mort me donne confiance qu'il n'y est pas étranger.

Puissent la paix la sécurité et l'ordre se rétablir pleinement chez nous, c'est ma ferme confiance. M. Bellanger était le partisan résolu des éliminations nécessaires. Vous savez qu'on prie tous les jours et qu'on prie au n. pour le départ de ceux qui ne seraient pas de bons religieux.

Il doit encore prier pour cela.

M. Le Guer. on vous l'a sans doute dit comme je l'ai demandé m'écrit pour me demander la retraite de commencement d'année de sa maison de la part du Directeur. Je suis incliné à accepter parce qu'il y a un bien considérable à faire, je crois, sur les 250 apprentis et les 750 enfants. J'ai accepté en réservant votre autorisation.

- A Yves Allès

Rennes, 6 Septembre 1902

Mon cher Yves

Je n'ai pu répondre plus tôt à vos deux lettres du 18 et du 29. J'espère que vous n'en aurez pas été peiné sachant que j'étais aux affaires de Dieu. Du reste, combien j'ai pensé souvent à vous depuis ce temps, je n'entreprends pas de vous le dire. Vous avez été l'un des plus atteints par la mort de M. Bellanger parce que vous étiez l'un de ceux qui le comprenaient et l'aimaient le mieux. Vous étiez aussi l'un de ceux que lui-même aimait le plus. J'avais été bien heureux, cher petit, de vous confier et de vous recommander à lui au commencement de cette année, il vous a pris bien vite en affection et là haut il vous aime plus encore et prie pour vous. Que de bien ne vous a-t-il pas fait pendant ces quelques mois ! quelle empreinte pour toute votre vie !

Maintenant, mon Yves, il faut que vous deveniez un nouveau Monsieur Bellanger par la vie intérieure, par l'amour de la Sainte Vierge, par la pratique du Rosaire, en mettant le surnaturel dans toute votre vie et dans tous les détails de votre vie. Quel modèle la Ste Vierge a voulu vous donner ! Imiter le, et préparez vous à devenir l'Apôtre qu'il a été lui-même.

Hélas ! c'est un vide immense que ce cher enfant de la Sainte Vierge laisse au milieu de nous, qu'il va laisser surtout dans votre maison de formation. Heureusement il y a la Communion des Saints et j'ai confiance que du ciel il ne nous quittera pas. En attendant de le retrouver, il faut travailler et combattre pour la cause de Dieu. Pas de faiblesse ni de découragement, Yves. Vous êtes fait pour Dieu pour les âmes et pour le Ciel, soyez à eux.

Mon cher petit, vous ne serez jamais abandonné ici bas tant que je serai là. C'est Dieu, n'est il pas vrai, qui a forgé la chaîne qui nous unit dans son amour. Elle reste et elle restera intacte de loin comme de près.

Ensemble, pour Dieu, nous travaillerons, nous lutterons, nous souffrirons, nous tâcherons de nous sanctifier, nous aimerons les délaissés, nous nous userons, nous prions. Plus tard, ensemble nous retrouverons au ciel celui que nous avons tant aimé ici bas et qui nous aimait. C'est donc à la vie, à la mort, à l'éternité, mais le tout en Dieu en Marie. Que c'est bon, que c'est beau une semblable union en Dieu et en Marie.

Courage, mon Yves ! J'espère aller bientôt vous voir, après la retraite des prêtres. Je le désire. J'ai tant besoin de vous voir, de retrouver en vous celui qui ne me quitte pas l'esprit, de parler un peu de lui ! et puis de vous parler à vous, mon enfant si aimé !

Adieu mon petit Yves ! Sanctifiez vous, mais ne vous tracassez pas trop ni de vos défauts ni de ceux des autres. Ils ont un bon côté c'est de maintenir dans l'humilité, s'ils n'étaient pas là comme un frein tout pourrait dans l'orgueil.

Je vous embrasse de cœur. Votre père et ami

E. Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

Tournai, 17 Septembre 1902

Mon cher Alexandre

Je suis un père bien exigeant, et pour vous dire vrai, quand ma dernière lettre a été envoyée, je l'ai regrettée. J'avais raison puisque nos deux se sont croisées et que du reste votre cœur n'était pas fautif. Du moins, elle m'a valu votre bonne et longue seconde lettre, et si cela vous a pris peut être un bon moment, j'y ai trouvé consolation. Et puis, je vois mieux où vous en êtes pour votre âme.

Tout va bien, Dieu soit loué ! Vous vous plaignez de ne pas aimer. De fait, auprès du soleil de Dieu nos pauvres cœurs ne sont que de bien misérables quinquets. Ce matin je lisais dans l'Évangile le trait

du père du possédé auquel N.S. disait : « Si tu es capable d'avoir la foi tu seras exaucé. » Le pauvre homme voulait l'avoir cette foi « Je crois, répondait-il et par une contradiction touchante il ajoutait, adjuva incredulitatem meam ». Il fut exaucé. Dites souvent à Dieu, mon Alexandre, « je vous aime, mais aidez ma froideur. »

Plus on apprend plus on voit qu'on ne sait rien, plus on aime plus on constate qu'on n'aime pas. C'était une des plaintes de M. Bellanger. « J'ai une pierre au lieu de cœur, je n'aime pas, je n'aime pas Dieu, je n'aime pas la Sainte Vierge ! » Et pourtant ! !

Vous avez raison, mon cher petit, nous n'aimons pas. Mendions un peu d'amour auprès de la Ste Vierge, de St Jean, du ciel entier, auprès de Dieu. Tenons nous devant Lui comme les mendiants à genoux sur les ponts de Paris et tendant leur chapeau aux passants. Nous, c'est l'amour que nous mendions.

Je suis tout heureux que vous goûtiez Sainte Thérèse, cela prouve que l'écorce est cassée et que vous êtes à l'amande. Mâchez la bien vous en exprimerez plus d'amour.

Assurément je suis partisan de vos vœux. Ne vous l'ai-je pas dit déjà ?

Vous craignez la mort en ce moment. Ne vous laissez pas aller à cette crainte, Alexandre, parce que quand elle viendra Dieu sera là et Marie vous aidera. Au dernier jour M. Bell[anger] ne la craignit plus.

Oui, si Dieu le veut bien, nous irons un jour ensemble sur sa tombe. Je dois y retourner bientôt, je pense, j'y prierai en votre nom comme au mien.

Vous avez bien fait de me demander une messe pour le 21 Septembre, j'en aurais dit une pour votre cher Père qui est mort en saint, quand même, mais je ne savais pas au juste le jour. Quand vous avez quelque désir de ce genre vous n'avez qu'à me demander comme vous le faites, c'est une joie pour moi de vous remplacer et de vous faire plaisir.

Je ne suis pas très fâché de vos petites faiblesses cela vous montre qu'il ne faut pas compter sur vous mais sur Dieu seul.

Devenez un autre M. Bellanger. Il faudra parler comme lui de la Sainte Vierge et pour cela vous en remplir. Oui, je prie pour vous, pour vos ordinations pour vos vœux pour que vous deveniez un Saint.

J'ai trois retraites à donner pour lesquelles je veux que nous travaillions ensemble.

L'une commencera le 7 octobre à St Nicolas de Paris. Il y a là 250 apprentis et 750 enfants du peuple. Une autre en Octobre aux ouvriers de Desclée ici à Tournai et puis celle des conscrits à Athis. Je demanderai des prières à tout le scolasticat, mais je veux d'abord les vôtres. Notre bonne Mère va assez bien quoique très maigre et pâle. Quand je la vois il y a toujours une pensée pour vous, elle me demande de vos nouvelles. - Ne vous inquiétez pas de mes exigences. Je reconnais bien vite qu'elles sont excessives mais au milieu de mes tracas de mes voyages et de mes travaux, parfois ce m'est un repos et un rafraîchissement de m'entretenir un peu avec mon Al. dans lequel je suis sûr de trouver un écho pour tout. - Oui, travaillez à vous pétrir de charité pour vos frères.

Je m'occupe de vos notes, j'espère les trouver au milieu d'autres que je n'aurai entre les mains que dans quelques jours. M. Bellanger l'avait ce cahier spirituel, car il m'en a parlé.

Adieu, mon bien aimé enfant.

Soyons tout à Dieu et tout à Marie. Soyons aussi fidèles par la prière comme par le cœur à celui que nous pleurons ensemble.

Votre père en J. et M.

E Anizan

Je pense que vous ne serez pas peiné que l'adresse de la lettre ne soit pas vôtre, c'est pour plus de sûreté, ces lettres étant plus intimes.

J'ai reçu de M. Daniel une lettre toute empreinte de tristesse. Sa santé, la santé de son frère etc... l'attristent. Pauvre enfant. Remplacez moi un peu auprès de lui, tâchez de le consoler et de le soutenir. L'a-t-on fait voir au médecin ? Il doit être en retraite. Je lui écrirai bientôt.

Adieu encore.

- A Marie Anizan Durouzeau

Tournai, 21 Septembre 1902

Ma chère Marie

J'ai écrit pour l'affaire dont tu m'avais parlé. Voici la réponse que je reçois et que je te transmets. Si j'avais une autre source d'informations je redemanderais. Je vais voir.

Je vais bien. Je quitterai Tournai demain ou après demain et reviendrai directement à Paris. J'espère que Maman va bien ainsi que vous tous notamment le petit Louis.

Nous avons ici un superbe temps.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de cœur ainsi que Maman et le petit.

Stéphane et Marguerite sont-ils de retour ?

Ton frère affectionné

E Anizan

- A Yves Allès

Paris, 1^{er} Octobre 1902

Mon Cher Yves

Moi aussi je suis sans cesse avec vous, je pense à vous, je suis avec vous auprès du Bon Dieu et de sa Sainte Mère, je vous aime comme mon enfant. Que vous avez bien raison de ne penser qu'à faire la volonté de Dieu, c'est là le bien, le vrai, le juste, le bon, le salut et tout. Quand le comprendrons nous pleinement quand le pratiquerons nous à la lettre ?

Si vous avez été si longtemps admoniteur c'est que Dieu le voulait. Ça été une épreuve pour vous à bien des égards, mais, je le sais, et le Bon Dieu l'a vu, vous avez fait de votre mieux et Dieu a été content, votre bien en ressortira.

Vous me dites qu'il vous en a coûté par moments d'avoir été tout à fait délaissé. Je comprends bien cette petite épreuve mais qu'elle est bonne aussi ! Vivons ensemble de cœur et de foi dans le Sacré Cœur de Jésus et en Marie, ne cherchons qu'eux ne travaillons que pour eux, n'ayons pas d'autre souci qu'eux. Ah ! les hommes ! Plus vous irez, mon Yves, et plus vous verrez qu'il ne faut pas faire fond sur eux. Tant qu'on leur rend service ou qu'ils ont intérêt à se rapprocher, tout va pour le mieux, dès qu'on semble inutile, c'est souvent fini, on devient bien vite une charge. Ce n'est pas un sentiment de misanthropie que je veux par là exciter en vous, non, cette défiance du cœur humain elle s'est de plus en plus fortifiée en moi pourtant, mais ce qu'il faut, c'est de plus en plus nous tourner vers Dieu, compter sur lui, travailler pour Lui, être à Lui. Et puis, pour Lui être bon, serviable, souriant affectueux même pour nos frères, sans réclamer rien d'eux, sans attendre beaucoup de retour.

Mon cher petit enfant, vous allez me trouver bien sévère pour les hommes et vous allez peut être craindre que je n'éprouve également une défiance pour votre cœur. Pour cela, je ne sais comment cela se fait, mais non. J'ai confiance dans votre cœur et confiance pleine surtout parce que notre principal lien est l'amour de Dieu. Nous désirons l'aimer, travailler et nous user pour Lui. Nous voudrions être avec Lui et en attendant nous travaillons et nous prions pour ses préfé-

rés pour ceux pour lesquels Il nous a appelés et unis. Nous luttons contre ce qui déplaît à Dieu en nous, nous voudrions l'anéantir. Vivre respirer travailler et mourir pour Lui, n'est-ce pas notre commun désir ? Ensemble nous pouvons toujours parler de cela et en en parlant c'est bien le fond du cœur qui parle. Ah ! c'est cette association intime, cordiale, surnaturelle, douce que rien ne pourrait obscurcir, association à la vie à la mort que je rêve entre nous. Je voudrais qu'en abaissant son regard sur nous Dieu puisse dire : « Ils réalisent mon vœu, ils sont un en Moi. » Cher petit, la pensée de votre éloignement me fait venir les larmes aux yeux. Là je vous voyais de temps en temps assez souvent même. Nous pouvions causer de ce qui nous remplit le cœur. Là bas, il n'en sera plus de même. Mais nous sommes dans l'exil, et ce déchirement je l'offre à Dieu pour Lui pour Marie pour vous et pour le peuple autrement malheureux que nous. Nous reverrons nous avant votre départ ? Si vous ne passez pas par Paris, c'est douteux. Je suis aux affaires de Dieu et il faut que j'y sois tout entier. Mais, vous croirez n'est-ce pas, que je suis avec vous à Tourn., en voyage, à Rome, au Giglio, partout partout. Quand vous apprendrez que je suis ici ou là, vous vous direz « J'y suis aussi » car j'emporterai partout, votre cher souvenir et toujours je resterai avec vous de cœur. Vous prierez un peu pour moi, mais vous demanderez surtout que je sois tout entier à la gloire de Dieu et au travail pour le pauvre peuple. Je demanderai de même pour vous.

Toutes les fois que je pourrai aller consoler et soutenir vos chers parents je le ferai comme pour les miens. Remerciez Dieu d'avoir eu cette année le cher M. Bellanger, du ciel il vous aidera à devenir un autre apôtre de Marie.

Adieu, mon cher Yves.

Puissiez vous être toujours un peu consolé et fortifié par la pensée de la tendresse plus grande encore peut être que vous ne pensez que je porte en moi pour le cher enfant que Dieu a voulu que j'enfante à la vocation et pour lequel je reste son père de cœur et d'âme.

E. A.

Oui ! prévenez vos parents pour les vœux. J'aurais bien voulu y assister, mais je veux que vous n'ayez pas d'inquiétude pour le temps du noviciat et pour leur validité.

Ci-joint 2 billets pour votre voyage à vous et celui de M. Geofroy. Vous savez d'où ils viennent.

- A Joseph Mabon

Paris, 8 Octobre 1902

Mon cher Joseph

Votre lettre arrivée par M. Sch.¹ est datée du 7 Août, évidemment il y a erreur d'un mois. Je ne l'ai du reste que depuis 4 jours. Merci de vos photographies qui m'ont été très agréables surtout celle où je revois tous mes enfants et en tête admirablement réussi, Joseph. Faut il vous avouer que j'ai commencé par l'embrasser ? Merci aussi de votre si affectueuse lettre, vous devez encore avoir de la peine. Vous attendiez votre ami M. Combray qui se réjouissait lui aussi de se retrouver avec vous, et puis, vlan ! tout renversé ! Pauvre Joseph ! Il faut souffrir pour Dieu, Il vous envoie ces occasions de lui témoigner votre amour, ne les repoussez pas. - Vous me dites que votre chère famille a été heureuse de me voir, c'était réciproque, tout le monde là bas, du reste, m'a reçu avec tant d'affection que j'en étais tout confus. Les bons cœurs !! Je n'en suis pas étonné du reste vous connaissant.

J'espère que votre âme va bien et qu'elle ira encore mieux après la retraite. Recommencez avec courage votre labeur, mon cher enfant, que cette année soit bonne pour tout. Du reste le temps passe et les grandes ordinations approchent, et aussi le temps de l'apostolat. Faites provision de sainteté et de science, plus il y en aura, surtout de la première, et mieux cela vaudra.

Je compte sur vos prières pour toutes les retraites que je donne. J'en ai quatre sur le métier d'ici 1 mois et ½.

Je ne puis vous en mettre long aujourd'hui, mon Joseph, mais j'en sens toujours aussi long pour vous. J'ai bien hésité car je n'aime pas donner ma photog. et je n'ai pas été bien content que vous distri-

¹ Jules Schuh

buez la mienne prise par surprise, petit misérable ! Mais j'ai été obligé d'en faire faire ½ douz. à cause de ma carte d'abonnement du chemin de fer, et puisque vous m'en avez envoyé un bon nombre, je vous envoie celle ci-incluse à la condition que vous la garderez pour vous. C'est à cause de toutes celles que vous m'avez envoyées.

Adieu, mon cher petit. Je vous embrasse de cœur et suis tj tout à vous en J. et M.

E Anizan

- A Alexandre Josse

Paris, 9 Octobre 1902

Mon cher Alexandre

Voici votre petit cahier spirituel que M. Bellanger a lu et relu, et dans lequel il a puisé du bien, il me l'a dit la dernière fois que je l'ai vu. J'ai trouvé dedans une petite image signée de Lui le jour de ses vœux perpétuels, jour de vos premiers, avec sa devise ou son plan de vie. Je la laisse où il l'a mise, je pense que vous aimerez ce souvenir qui vous rappellera un grand jour pour Lui et pour vous. J'espère que vos vacances se sont bien passées. J'ai commencé ces jours-ci une série de prédications, pour lesquelles vous avez prié et vous prierez. Je termine cette retraite actuelle Dimanche soir à 6h. J'en recommence une le lendemain soir à 6h. également, à Tournai, puis le 3 Novembre à Athis, puis le 13 Novembre jusqu'au 19 inclus, à la société des Missionnaires diocésains de Rodez à Vabres près St Affrique. Ils font des missions au peuple, c'est pour cela que j'ai accepté, c'est un moyen d'agir pour les chefs de file sur le pauvre peuple. J'espère que vous vivez toujours d'amour pour Dieu et Marie, oui, et que ce soit à vos dépens.

Je n'ai le temps de vous jeter que ces quelques mots. Je pense que vous avez reçu les images où les Carmélites ont dessiné le chapelet bleu, les roses du Rosaire, les initiales de M. B. avec la date de sa mort, et où elles ont fait une croix avec de ses cheveux.

Adieu, et à vous de cœur en J. et M.

E Anizan

- A Yves Allès

Athis, 4 Novembre 1902

Mon cher Yves Marie

Si je ne suis pas en retard avec vous par la pensée le cœur et la prière, je le suis par la correspondance, mais un surmenage incessant en est seul cause. Je suis tout aux affaires de Dieu et des âmes et je ne trouve pas le moment d'écrire une lettre. Pourtant votre dernière m'arrive ce soir et puisque ma première journée de prédications et de directions auprès des conscrits est achevée, tandis que tous dorment je viens à vous.

Merci de votre affection fidèle, mon cher petit Yves, vous savez si elle m'est précieuse.

Oui je suis et reste votre père. L'éloignement n'y fait rien. J'ai bien pensé à votre donation et j'aurais été heureux d'être là. La Vierge Marie y était et aussi son saint Serviteur de là haut.

Tendez maintenant à la perfection pratique de vos promesses, la sainteté est là.

Vous n'êtes pas « celui qui trouble tout » et si quelqu'un trouve que « vous lui avez fait des misères » comme vous dites, il a bien tort. En tous les cas, votre mot est juste ce serait bien « malgré vous » que vous les auriez faites, je le sais mieux que tous. Laissez donc ces pensées là de côté. On vous a mis admoniteur sans votre volonté, vous y êtes resté contre votre gré, vous avez fait pendant ce temps de votre mieux, remerciez Dieu, car le mérite vous en reste.

Oui, mettez vous à votre travail, je prie pour vous et vis avec vous. Je compte que vous m'accompagnez partout par la pensée l'affection et surtout la prière.

Les retraites que j'ai données et que je donne, ont produit et produisent des fruits qui sont en grande partie l'œuvre de vos prières. Continuez. Après celle des conscrits j'en recommencerai une autre le 13 à des prêtres à Vabres près St Affrique dans l'Aveyron. Elle durera sept jours, du 13 au 19 ou plutôt six jours et ½. Vous prierez. Je voudrais les enflammer pour Dieu la Sainte Vierge et les déshérités.

Pourquoi ne pouvez-vous rire à plein cœur ? Gaudete in Domino. « Dans les moments pénibles » dites-vous, y en a-t-il ? S'il y en a, unissez les à Jésus et à Marie se rencontrant sur le chemin du Calvaire ou aux moments terribles où Jésus agonisait sur la croix sous les yeux de sa Mère. Quels moments douloureux pour tous deux !

A N.D. du Rosaire, on va bien. On prie beaucoup, le soir on rit à scandaliser les voisins. Pourtant la voisine me disait le contraire. Elle sortait dans la cour pour entendre ces éclats formidables de joie, et elle me disait en être édifiée.

M. Desrousseaux qui pense fort à vous, me recherche pour me parler de vous et me demande de l'unir quelquefois à vous dans mes prières.

Allons bon ! voilà le pétrole usé et ma lampe s'éteint. Du reste il faut me coucher pour la tâche de demain.

Je suis en demande de renseignements sur deux postulants ecclésiastiques.

Rien de bien nouveau d'ailleurs.

Ici j'ai les deux conscrits de N.D. du Rosaire. Vos frères seront casés où ils ont demandé où j'ai demandé pour eux, on me l'affirme.

Priez pour M. Mercier dont les affaires ne vont qu'à moitié.

Adieu, mon petit enfant.

Si vos frères étaient moins charitables ils seraient jaloux que je vous écrive et non à eux, mais j'ai quatre lettres de vous. Je répondrai aussitôt que je pourrai, hélas, sera-ce avant le 19 ou 20 ? J'en doute. Je pense pourtant à eux.

Je vous embrasse de cœur sur celui du Bon Maître. A vous tout affectueusement

E. Anizan

- A Yves Allès

Paris, 4 Décembre 1902

Mon cher Yves Marie

Que je regrette de n'avoir qu'une minute, je serais si heureux de vous écrire longuement, mais impossible M. Pariot part. Je pense toujours à vous, je vous aime toujours autant. Vous avez beau vous cacher derrière M. Cochin dans la photog. du 21 je vous ai vite trouvé et je vous ai longuement et plus d'une fois regardé.

Etes vous toujours à Dieu, à Sa gloire, à son bon plaisir. (Quae placita sunt ei !) ? Etes-vous autant à Marie ?

Soyons à eux tout tout entier corps esprit cœur et âme. Ah ! que je soupire après ce bienheureux esclavage. Prions pour cela l'un et l'autre et l'un pour l'autre. Je compte toujours sur votre union et vos prières j'en ai bien besoin au milieu de toutes mes affaires.

Impossible d'en mettre plus long mon mot ne partirait pas.

Le 8 je serai toute la journée à Rome avec vous de pensée et de cœur, je me doute que ce sera votre fête.

Je vous embrasse de cœur.

Votre père frère ami etc. etc.....

E Anizan

- A Joseph Mabon

Paris, 4 Décembre 1902

Mon cher Joseph

Merci de vos photographies et des deux bonnes lettres que j'ai reçues de vous l'une du 3 l'autre du 30 Novembre. J'ai été pris de toutes les façons et malgré mon désir, impossible de répondre. J'ai fait quelques lettres ces jours derniers par ordre de date des lettres que j'ai reçues, j'en étais à vous, mon Joseph.

Je pense souvent à vous, vous savez combien je vous aime toujours et la joie que j'éprouve à recevoir vos lettres et vos témoignages d'affection. Je vois que vous allez bien à tous les points de vue, combien je m'en réjouis ! Pour la question de vos engagements, je suis d'avis que vous les prenez, c'est je crois dans l'esprit de l'Eglise, mais je désire que Monsieur Schuh ne le désapprouve pas. Revoyez le parlez lui en et dites lui que je ne vous conseille que s'il s'y prête lui même. Il est votre Supérieur et il a forte voix au chapitre.

Bon courage pour vos études et pour vos préparations successives. Je voudrais bien être là lors de vos vœux, mais il faut rester en ce moment sur le champ de bataille, il y a fort à y faire. Je fais d'ailleurs toutes sortes de ministères tout en m'occupant d'administration.

J'espère qu'on va bien à Ploërmel.

Un Nantais s'annonce pour bientôt si les renseignements que j'ai pris sont bons. Un ami de régiment de M. Combray va le rejoindre le 9 de ce mois.

M. Pariot va partir, je suis obligé de me presser.

Adieu, mon cher Joseph. Soyons toujours unis de cœur et de prières.

Je vous embrasse de cœur et suis à vous tout entier en N.S. et M.

E Anizan

1903

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 3 Janvier 1903

Ma chère Marguerite

Je te remercie de tes vœux pour l'année qui commence.

Moi aussi j'en forme de nombreux pour toi. Je te souhaite la santé si précieuse et tout ce que tu peux désirer à tous les points de vue.

Je souhaite en particulier ta sanctification, car c'est l'important. Nous ne sommes pas surtout pour la terre, la vie s'écoule rapidement, l'essentiel est de s'assurer une bonne et heureuse éternité. Tâche donc de vivre de plus en plus chrétiennement et d'être aussi de plus en plus ce que Dieu veut pour tous ceux qui t'entourent, bonne fille, bonne épouse et bonne Mère. C'est là mon premier souhait, celui qui importe le plus. Je prie du reste Dieu de le réaliser.

Quand je pourrai aller à St Omer je vous prévienrai par une lettre ou par un télégramme si la décision se prenait inopinément. Ce n'est pas un mal que Marie Louise ait un peu moins de succès. Trop de succès enivre les enfants et les expose à l'orgueil. L'important est qu'elle travaille et qu'elle avance.

Je félicite Marguerite de sa sagesse. Pour Louis, il n'y a pas encore trop de temps perdu pour sa langue. Tout ne se développe pas également à la fois. Les garçons sont en général plus fort du côté des jambes que de la langue.

Adieu, ma chère Marguerite.

Quand je passerai de vos côtés ce sera pour moi une joie de vous voir.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ton oncle affectionné

E Anizan pr SV

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 3 Janvier 1903

Ma chère Marie

Merci de tes vœux de bonne année, moi aussi je te souhaite santé satisfactions du cœur et sanctification de l'âme.

Ma vie est toujours très agitée c'est pourquoi je ne puis guère écrire que pour les affaires pressantes. Je n'avais pas promis d'aller bientôt à St Omer car je ne puis jamais promettre m'appartenant très peu. Saint Omer n'est pas, il est vrai, très loin de la grande ligne mais il est assez loin pour qu'il nécessite un crochet trop long pour un homme pressé.

Quand irai-je de ce côté ? Je ne puis le dire. Peut-être dans un temps pas très long, mais je ne puis préciser.

Ma santé est bonne.

A Vincennes on va bien.

J'ai vu tout le monde presque le jour de l'an. Je vais aller voir maman aujourd'hui précisément. Elle va bien paraît-il.

J'ai regretté de ne pas te voir au mariage de Joseph, mais je comprends que les voyages te répugnent avec ta santé chancelante. Le repos te vaut mieux que tout. Vous ne devez pas avoir un climat bien différent de celui de Beauvais.

J'espère que vous êtes contents de vos bonnes, car c'est un des grands sujets de conversation et de soucis quand je vous vois.

Adieu, ma chère Marie.

Soigne toi bien par cette saison dangereuse, surtout prends des précautions.

Je te parlerai d'affaires quand je te verrai.

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Stéphane Huriez

Paris, 3 Janvier 1903

Mon cher Stéphane

Merci de vos souhaits pour l'année qui s'annonce en effet peu favorable, mais dans laquelle il n'arrivera que ce que Dieu permettra.

Pour nous qui lui appartenons plus entièrement, nous ne nous soucions que de sa volonté. Nous pouvons souffrir des événements, mais notre horizon étant ailleurs et sachant du reste que tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu, nous ne nous préoccupons pas plus que de raison.

Je vous souhaite aussi toutes sortes de bonheurs, bonne santé et satisfaction de tous ceux qui vous entourent surtout de vos enfants. Je vous souhaite aussi des leçons puisque vous en désirez.

1902 a eu un bon résultat déjà puisque l'agrégation a fortifié et amélioré votre situation. Espérons que les heureuses conséquences en ressortiront peu à peu.

Adieu, mon cher Stéphane.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Votre oncle tout dévoué

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 7 Janvier 1903

Mon cher Eugène

Je suis bien heureux des nouvelles que vous m'avez envoyées à votre arrivée et aussi des quelques mots rassurants qui m'ont été dits par l'un ou l'autre. J'espère que Rome va vous refaire. N'allez pas trop vite cependant, vous savez que je veux être assez patraque extérieurement pour le moment de l'examen.

Assurément c'est une grâce que Dieu vous fait de vous mener à Rome. Vous le verrez de plus en plus. - Je vous ai donné un certain nombre de lettres, si j'ai bon souvenir. Pourriez vous me faire savoir si je vous en ai donné pour MM. Pariot, Marqueyrol, Allès et Depriester. Leurs lettres sont datées du 14 Décembre et je crois leur avoir répondu par vous. Tâchez de vous souvenir ou de vous en informer adroitement, car inutile de leur dire mon hésitation. J'ai encore plus de vingt cinq réponses à envoyer, si j'ai répondu à ces chers enfants, j'attendrai sans crainte de les peiner.

J'étais bien sûr du bon accueil qui vous serait fait, tous sont si bons et ont si bon cœur là bas !

C'est un vrai sacrifice pour moi d'être si loin de vous tous. Enfin, je l'offre à Dieu. Assurément, mon cher Eugène, vous pourrez bien travailler et vous sanctifier à Rome. Il faut aussi vous guérir et vous fortifier. Ici rien de très nouveau. Nous avons eu ici ce matin une récol-

lection, nous étions 14 je crois. Demain c'est chez M. Blétit et lundi rue de Lourmel.

Monsieur Nunesvais va partir samedi, nous l'aurons à déjeuner vendredi !

Avez vous prévenu tout le monde chez vous et en particulier votre docteur en herbe ? Oui, assurément car il a fallu souhaiter la bonne année. Ne rêvez pas trop, mélancolique Breton. Vous me dites qu'en arrivant vous avez rêvé aux preux d'antan. Si vous vous mettez à rêver à Rome en voilà pour une collection d'années.

Gardez votre amour de la Ste Vierge et l'empreinte de M. Belanger. C'est là ce qu'il faut porter à vos frères surtout, et nul ne doit avoir plus que vous ce cachet.

Adieu, mon cher Eugène, soignez moi bien et donnez moi de temps en temps de vos nouvelles.

A vous de tout cœur.

E Anizan

- A Joseph Mabon

Paris, 9 Janvier 1903

Mon terrible mais si cher Joseph,

Il faut que j'écrive fin, pressé et surtout pas trop tard, autrement je vais encore recevoir de vous des reproches ou petites plaintes, bien environnées de confitures assurément mais aussi bien sentis. Dans la lettre du 28 Décembre je lis : « Votre lettre si courte qu'elle fût ...etc. - je regrette parfois que vous ayez tellement d'occupations que... .. c'est pour Dieu que vous me délaissez... » Petit drôle ! quoi ! vs parlez de mes lettres si courtes, de regrets que.... de délaissement ? depuis quand donc est-ce que je vous délaisse, moi qui pense à vous jusqu'à journée faite et qui suis si heureux de vous écrire ? Ah ! Joseph ! que

vous serez malheureux dans votre vie ! Tout vous fera souffrir puisqu'un cœur qui vous chérit tant vous fait encore souffrir. Il faudra que je passe mon temps à le consoler et à lui dire tout ce que j'ai au cœur pour lui. Ce ne sera pas bien difficile, au contraire, mais vous souffrirez encore. Et puis, n'y a-t-il pas encore quelque nouvelle anguille sous roche. N'avez vous pas fait quelques comparaisons, je ne sais lesquelles, qui vous auront peiné. Enfin, si vous en faites cette fois, j'espère que vous en serez réjoui, car je veux vous écrire plus au long qu'à tout le monde. - Merci de vos souhaits, mon cher enfant. Oui, je les connais d'avance parce que je connais votre cœur. Je vous reconnais bien tout entier dans ces promesses de me montrer encore plus votre affection cette année par vos prières votre union et vos efforts sur le chemin de la perfection.

Comment ferez-vous, mon Joseph, car vous faites déjà tout ce que vous pouvez, je le sais bien. Moi aussi je vous souhaite une bonne année. Je ne crois pas pouvoir vous aimer plus, mais si c'est possible ce sera, et si quelquefois sans le vouloir je vous peine, vous me le direz, entendez vous ? Je tâcherai de vous répondre plus exactement et plus longuement.

Le démon vous tourmente, mon pauvre Joseph. Dites souvent et avec instance : « Ne nos inducas in tentationem sed libera nos a malo. » Le moyen que vous employez est excellent, le diable ne craint rien tant que l'aveu de ces tentations au directeur. Continuez donc.

Oui, j'approuve votre demande pour vos engagements.

Après en avoir parlé à M. Schuh, vous m'en écrirez si vous voulez et nous verrons. - J'ai remis à M. Cambray le petit paquet que contenait votre envoi. L'ai-je donné moi même, où l'ai-je fait remettre par un autre, je ne sais plus, mais je le lui ai fait parvenir. Je lui en parlerai à la fin de la semaine prochaine.

Quelle catastrophe si toutes les écoles des FF. de Ploërmel sont fermées ! On me dit que le F. Abel va tâcher de caser ses frères laïcisés pour le costume dans les presbytères et sacristies. - Je suis bien sensible au bon souvenir de votre chère famille. Quand vous leur écrirez, dites leur que je pense à eux et que je prie pour eux. Votre sœur aînée ne doit elle pas se marier d'un moment à l'autre ?

Les œuvres vont bien en ce moment.

Pour l'avenir, il est à Dieu.

Adieu, mon bien aimé Joseph.

Je vous en conjure, ne vous faites pas de peine à mon sujet. Je vous aime beaucoup beaucoup mon cher petit. Comptez sur mon cœur qui ne change pas pour vous. Quand pourrai-je vous voir pour vous le redire et vous le montrer ? Vous en ai-je écrit assez ce coup ci ? Et bien, ce n'est pas assez au gré de mon désir.

Mais je ne puis pourtant faire des folies épistolaires.

Adieu encore. Je vous embrasse de tout cœur comme je vous aime.

Je prie pour vous et suis bien heureux d'avoir une si bonne part dans vos prières.

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

N.D. du Rosaire, 17 Janvier 1903

Mon cher Yves

Si je pouvais plus penser à vous en un lieu qu'en un autre c'est ici que tout vous rappellerait à moi, ma petite chambre où nous avons tant parlé et quelquefois prié, la chambre en face où quelque temps vous avez logé et le jardin où vous avez plus d'une fois couru (sans enthousiasme intérieur mais avec ardeur tout de même) tous ces endroits où vous avez joui où vous avez aussi bien souffert. Dans les commencements de votre départ surtout je retrouvais ici pour la seconde fois un grand vide. Voilà la vie de la terre, se connaître jouir un peu et souffrir beaucoup.

Vos dernières lettres, mon cher Yves, me paraissent un peu mélancoliques ou plutôt un peu tristes. Oh ! gardez la joie de l'âme et surtout votre cher sourire que j'aimais tant. - Oui, je sais bien quelles

sont vos conversations de choix et je partage vos goûts, mais sachez vous faire tout à tous. La gaieté, la charité, le support joyeux, ce sont les trésors des communautés et Dieu les aime et les bénit.

Je vous retrouve encore trop préoccupé de vos misères. Vous faites bien de me les dire, mais dilatez votre âme dans la vue et la joie des grandes choses que Dieu veut faire et fait en vous, dans le désir de sa gloire, etc., etc...

Oui, mon cher petit, je vous comprends et je vous connais, et ce que vous m'écrivez n'est pas obscur pour moi. Continuez, quand vous m'écrivez, à laisser aller votre plume je lirai sous les mots si c'est nécessaire.

La grande difficulté pour vous, je l'entrevois, ce sont vos rapports avec vos frères. Vous ne savez comment leur être agréable tout en le désirant beaucoup.

1° Soyez simple, soyez vous-même, sans chercher à vous forcer.

2° Soyez aimable et souriant, causant volontiers de ce qui plaît aux autres en sacrifiant ce qui vous plaît à l'occasion.

3° Ne vous préoccupez pas si vous êtes bien tel que vous devez être. Cette malheureuse préoccupation vous gêne.

4° Que tout dans vos récréations soit pour Dieu par Marie.

5° N'importe quoi est arrivé pendant la récréation, dites merci à Dieu et ne vous préoccupez en rien. Ne revenez pas sur le passé.

Vous faites bien de vivre avec le Ciel surtout avec les quelques saints que vous aimez le plus y compris le cher M. Bellanger. Soyez uni à eux, travaillez à les imiter, implorez les réjouissez-vous d'être un jour avec eux. Mais soyez un frère pour ceux de la terre auxquels Dieu vous a uni. Ai-je répondu à votre lettre du 14 Décembre c'est à dire à l'avant dernière. Je me figure que j'ai donné une réponse à M. Le Bihan. Un doute m'est venu à l'esprit et votre dernière lettre l'a un peu fortifié. C'est pour cela que je ne vous ai pas écrit par M. Edouard¹. Je tâcherai d'envoyer moi-même un mot à Lanmodez et bientôt.

¹ Edouard Lainé

Adieu, mon cher Enfant. Travaillez, obéissez, parlez, marchez, jouissez, souffrez, aimez pour Dieu, et offrez tout par Marie. Devenez un saint de Marie.

Je suis toujours votre Père et Ami, aussi aimant et aussi uni à vous toujours en notre bien-aimée Mère du Ciel.

E. Anizan pr. S.V.

Je reçois une lettre de M. Josse voulez vous lui remettre ce mot ?

- A Joseph Mabon

Paris, 14 Mars 1903

Mon cher Joseph

Je n'attends pas le 19 pour vous souhaiter votre fête puisque j'ai quelques minutes à moi ce soir.

Bonne fête, mon cher enfant. J'en profiterai pour prier plus encore pour vous tous ces jours et surtout jeudi. - Merci de vos bonnes lettres et des prières que vous avez faites à l'occasion de l'anniversaire de mon ordination. Je reconnais là votre cœur si bon et si aimant. J'ai souffert de ne pouvoir vous remercier plus tôt, mais c'était impossible. Retraite, voyages, prédications travaux tout s'est mis de la partie pour m'empêcher.

J'ai une nouvelle à vous annoncer.

Vous m'avez parlé plusieurs fois de votre engagement avec détails, et vous me demandiez un jour si je l'approuvais, un autre jour comment il fallait vous y prendre. Ma foi, j'ai été au plus court, car tout cela est long, indirect, et j'ai présenté moi même votre demande en l'appuyant de ce que vs m'écriviez. La demande a été agréée, en sorte que vous en recevrez la nouvelle officielle un jour ou l'autre.

Ai-je bien fait ? Auriez vous préféré la présenter vous même ?

Voulez vous réfléchir encore malgré les affirmations de vos lettres ? En tous les cas l'agrément dépend encore du vôtre à la rigueur. - Pour l'avenir relatif à votre ordination et à la première messe à Ploërmel, comment prendre à l'avance des engagements qui ne dépendent pas de moi ? Ne soyez pas trop exigeant en fait de promesses, mon Joseph. Je sais vos désirs, vous savez bien que les miens ressemblent toujours aux vôtres, remettons tout à Dieu. Nous reparlerons de cela quand le moment sera venu.

Je prie pour que Dieu arrange l'affaire du mariage de votre sœur au mieux de son intérêt et de son bonheur. Priez pour elle, c'est le mieux.

Vous allez bientôt prendre vos vacances de Pâques, je souhaite qu'elles soient bien reposantes et sanctifiantes. Ici, rien de très nouveau pour nous. Le 20 il y aura encore une comparution dans la Somme. Priez à cette intention. Que vont devenir les bons Frères de Ploërmel ? A la garde de Dieu !

Adieu, mon cher Joseph. J'ai encore peur que mon silence ne vous ait peiné et que vos craintes d'oubli et d'indifférence ne vous soient revenues. Non, non, non, je ne vous oublie ni ne me refroidis. Croyez toujours à ce que je vous ai dit et écrit bien des fois, c'est toujours aussi vrai. A vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 15 Mars 1903

Mon cher Eugène

Que vous me devez trouver infidèle à vous répondre ! Et pourtant si vous saviez comme je pense à vous ! et comme je désire vous savoir bien portant et pourtant déclaré impotent ! Tâchez bien. J'espère que M. Bellanger va mettre la bonne Mère du ciel à contribution et qu'enfin une et plusieurs consolations de ce genre vont enfin nous venir de chez vous.

Dites à votre cher homonyme que je m'occupe de lui en ce moment. J'ai eu quelqu'écho que vous êtes mieux que lors de vos deux lettres. Je voudrais bien vous en féliciter. M. Schuh me dira s'il y a lieu, mais je l'espère. Maintenant c'est le jeune Pinault qui à son tour nous tourmente par sa santé.

Il faut accepter vaillamment les petits ennuis qui vous viennent de votre pauvre carcasse. C'est bon. Il faut des croix et c'en est une. Pas de sainteté, pas de grand amour de la Ste Vierge, pas possibilité de devenir un nouveau Bellanger sans cela. Donc courage et résignation.

Je sais que vous avez vu le Pape il y a peu de temps, je m'en suis réjoui pour vous.

Joseph Fraval ne va pas fort non plus. Depuis quelque temps c'est la gorge puis les intestins qui le tourmentent. On va lui faire voir le médecin à Paris mercredi.

A N.D. du Rosaire où j'étais il y a une quinzaine tout allait son train. Le pauvre G. Cambray regrette toujours son breton avec lequel il sympathisait si bien. Je tâche de le consoler.

Quand vous écrirez à votre bon père, remerciez le de son souvenir et dites lui mille choses pour moi.

Vous faites bien de vous proposer pour modèle et guide le cher M. Bellanger. Vous ne pouvez mieux faire. Je vous enverrai bientôt une grande photographie de lui qui j'espère vous plaira plus que l'autre.

A Dieu, mon cher Eugène. Soignez moi toujours de mieux en mieux et rendez moi vaillant de santé.

Merci de vos vœux et de vos prières, à l'occasion de mon anniversaire. Vous me parlez déjà des Noces d'or, tenons nous à l'argent pour le moment et laissons à Dieu de le changer en or s'il lui plaît mais j'aimerais mieux que ce soit au ciel que sur la terre.

A vous de cœur, mon Eugène, croyez moi toujours le même

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 22 Avril 1903

Mon cher petit Yves

Comment faire pour mettre sur une simple feuille, car je n'ai pas le temps d'en mettre plus, tout ce que je pense tout ce que je sens pour vous. Oh ! que je crains de vous avoir attristé par mon silence ! Il était bien involontaire. Et pourtant je pense si souvent à vous et je vous aime tant ! Oh ! oui, tant ! tant !

Je vois par vos bonnes et chères lettres que vous combattez toujours contre vous et que vous soupirez toujours après le ciel. Petit drôle ! je vous reconnais bien là, sitôt que vous avez su que certains avaient offert leur vie, vite vous vous êtes mis sur les rangs. N'y a-t-il donc plus rien à faire sur la terre ? Et puis vous ne pensez pas à la peine de qui vous pleurerait ! Enfin, je ne puis pourtant que vous approuver car vous ne l'avez pas fait en dehors de l'obéissance, j'en suis sûr.

Regardez vous encore toujours votre âme dans la glace au lieu de regarder Dieu ? - Attention ! mon Yves, je vais aller vous voir là bas dans quelque temps et je vous interrogerai fort et en détail sur ce point. D'ici là, levez les yeux bien haut et ne vous occupez guère de vos ma-ladresses, de vos défauts, de vous.

Que je suis donc heureux à la pensée de vous revoir ! Cher petit ! Je veux retrouver là bas un Louis de Gonzague et surtout un Stanislas. Tâchez de le préparer. Il faut déjà finir !

Adieu, mon petit Yves. Aimez Jésus, aimez Marie, devenez un G. Bellanger. C'est demain sa fête.

Je vous embrasse de cœur en J. et M.

E Anizan pr SV

- A Joseph Mabon

Paris, 22 Avril 1903

Mon bien aimé Joseph

Enfin je puis vous écrire quelques mots ! oui enfin ! car je soupirais à le faire. Et puis je dis « quelques mots », je ne puis encore faire plus. Je veux du moins vous en dire beaucoup en peu de mots. Et d'abord mon silence ne veut pas dire que je me refroidis pour mon enfant. Je crois bien au contraire que je me réchauffe de plus en plus pour lui. Que de fois j'ai pensé à vous depuis vos lettres ! Vous voilà maintenant fixé pour toujours. J'en suis bien heureux. Et avec le Bon Dieu ? J'espère que tout va bien que vous êtes toujours l'homme de bonne volonté, c'est ce que je souhaite.

Pour Dieu votre travail, votre vie entière, votre cœur, votre corps et tout ! N'est-ce pas ?

Je vais bientôt vous voir, inutile de vous dire comme je m'en réjouis. Je pense arriver à Rome vers le 26 Mai. Nous allons en dire sur mon Joseph ! Préparez vous à me raconter tout ce qui vous concerne pour tout. Allez vous être de la retraite ? Je l'espère. En tous les cas je vous verrai j'espère longuement. J'aurais bien voulu vous apporter des nouvelles fraîches de Ploërmel mais d'ici là, j'ai la vente de charité et deux retraites.

Allons voilà déjà la feuille achevée et il faut déjà quitter mon enfant. Enfin dans un mois je pourrai le voir lui causer et l'embrasser.

Adieu, mon cher enfant. Courage.

Travaillez, priez et consolez le Bon Dieu de tant d'offenses qu'il reçoit dans notre pauvre pays.

Je vous embrasse de cœur.

A vous en J. et M.

E Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

Paris, 8 Mai 1903

Mon cher Alexandre

Vous avez bien fait de m'écrire de nouveau et de me parler de l'affaire de Jeanne, loin de m'importuner cela m'a fait plaisir. La chère enfant m'avait envoyé une bonne et longue lettre où elle m'a mis son cœur. Je lui ai répondu il y cinq ou six jours. Je suis allé tantôt chercher ce que vous désiriez et moi aussi. J'ai choisi deux paroissiens, pas très grands mais très jolis, l'un bleu pour Jeanne l'autre grenat pour son futur, mais intérieurement c'est le même. J'ai pris également deux jolis chapelets l'un bleu pour Jeanne l'autre également grenat comme le livre. J'ai commandé le tout qui sera prêt dans 3 ou 4 jours. J'enverrai le tout en votre nom. A ce sujet, mon petit Alexandre, je vais vous dire en toute simplicité une petite inquiétude qui me vient.

Je vais envoyer cela à Jeanne de votre part.

Je crains que vous alliez lui dire que c'est moi qui le lui donne ce qui est faux, ou que c'est moi qui vous procure cela, ce que je ne veux pas. Je veux que vous lui parliez de ces petits cadeaux comme venant de vous. C'est un cadeau d'Alexandre simplement. Si vous voulez me faire plaisir vous ferez ainsi et si vous voulez me peiner vous ferez autrement. Comme j'agis avec vous en toute intimité et comme avec mon frère et mon enfant, je veux vous dire ce que cela m'a coûté. Vous serez ainsi au courant de tout, il le faut puisque vous êtes le donateur. Chaque livre reviendra à peu près à 3^f50 et chaque chapelet à 2^f. Ils coûtaient plus chers tels que je les ai vus, mais je les ai fait un peu simplifier. Ils auront autant de valeur pour Jeanne et son mari et ce sera plus conforme à notre état de pauvre.

Maintenant, j'en viens à ce qui fait le principal de vos deux lettres, à notre chère mère. Que vos lettres m'ont été douces, cher petit ! dans ma peine aucune ne pouvait me faire plus de bien.

Je ne sais si c'est une faiblesse, si c'en est une je l'avoue, mais cette mort surtout si inopinée m'a brisé le cœur. Cher petit, vous avez

passé par là vous aussi à la mort de votre cher père. Vous l'avez trouvé mort en arrivant et vous saviez comme il eût été heureux de vous voir avant de mourir. J'ai aussi trouvé notre chère mère morte et elle avait tant espéré que je serais là à son dernier moment ! Du moins vous avez eu la consolation de savoir qu'il avait reçu tous les sacrements notre Mère n'a rien reçu du moins en connaissance car on lui a donné l'extrême-onction quand même. Oh ! je n'ai pas d'inquiétude, elle vivait toujours avec Dieu. Et puis elle venait de terminer son chapelet quand la mort est venue, c'est à dire qu'elle avait répété cinquante fois, et j'entends d'ici avec quelle lenteur et quel respect « Mère de Dieu priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ». On prie pour elle aussi de tous côtés. Je redis souvent en la confiant à Dieu comme j'avais dit souvent depuis que je l'avais quittée pour Dieu : « Mon Dieu voilà votre Mère ». Il m'est doux, mon Alexandre, de savoir que vous la pleurez avec moi et que vous priez aussi avec moi pour elle, que vous l'aimez comme votre mère, elle aussi vous aimait beaucoup. La dernière fois que je l'avais vue elle m'avait encore demandé de vos nouvelles et quand vous reviendriez en France.

Je tâche surtout que ce chagrin n'enlève rien de ce que j'ai donné et de ce que je dois à Dieu à l'Eglise et au peuple. Aidez moi à cela. Il faut que nous soyons jaloux de nous pour Dieu à qui nous nous sommes donnés.

Je commence Dimanche soir la retraite de 1^{ère} Communion à Vincennes, retraite dont notre chère mère se réjouissait tant. En prêchant je croirai plus d'une fois voir son cercueil. Je finirai le 14 au soir.

Le 16 je recommencerai une retraite de jeunes ouvriers dans une Œuvre de Grenoble jusqu'au 21 au soir. Le 22 je partirai pour la Chartreuse de Calci près de Pise où je resterai deux jours pour une affaire. J'en repartirai, je pense, le 24 [au] soir vers 5h. pour arriver à Rome vers 11h.½ du soir. Je me coucherai sous le même toit que mon enfant, tout près de lui. Oh ! que je grillerai d'aller l'embrasser avant de me coucher ! Mais non, je n'irai pas interrompre son repos, ce sera pour le lendemain.

Adieu, mon cher enfant. En voilà déjà long, j'en aurai bien d'autre à vous dire dans 15 jours.

Merci encore de vos bonnes lettres, de vos prières et de votre chère affection.

Je vous embrasse de cœur en Jésus et Marie.

E. Anizan

Quels deuils en 9 mois ! M. Bellanger et celui ci. Mais c'est le bon vouloir de notre bien aimé Maître et Dieu, qu'Il soit béni en tout !

Je prie pour votre ordination c'est la grande affaire pour nous en ce moment, n'est-ce pas ? Prions la Ste Vierge de présider à tout.

- A Marie Anizan Durouzeau

Grenoble, 18 Mai 1903

Ma chère Marie

Les prédications de la retraite de Vincennes mêlées à des courses forcées à Paris, et puis mon départ presque immédiat pour Grenoble m'ont empêché de répondre plus tôt à ta lettre datée du 11. En effet, cette retraite que je redoutais depuis notre malheur, n'a pas été gaie.

Il me fallait sans cesse passer devant cette maison où notre chère Mère se réjouissait de me recevoir ces quelques jours, et dans l'Eglise où je parlais son cercueil m'est plus d'une fois revenu à l'esprit. Enfin, la chose s'est passée quand même, et j'espère que du ciel notre mère aura aidé ma parole à faire quelque bien. Je tâche de l'associer par mes prières à tous mes ministères.

Oui, je connais le Portel, c'est un bourg de pêcheurs, très propre habité par de très braves gens. Il y a là un très bon Curé que je connais un peu. Tu feras bien avant d'aller sur les bords de la mer de consulter ton médecin, car l'air de la mer est vif. Je suis allé souvent au Portel mais c'est très élevé au dessus de la mer, et pour y revenir de la plage il faut monter beaucoup. - J'ai été pris au milieu de ma retraite de Vincennes par un enrrouement qui heureusement ne m'a pas empêché de me faire entendre mais qui m'a rendu mes prédications fatigantes. Heureusement aujourd'hui ma voix se dégage, j'en ai grand besoin car

j'ai à parler ici jusqu'à jeudi soir, et à Rome ou plutôt près de Rome je vais redonner une retraite de dix jours avec quatre prédications par jour. Heureusement mes auditeurs ne seront pas nombreux cette fois car c'est une retraite d'Ordination.

Je ne puis non plus m'habituer à la pensée que notre chère Mère nous a quittés. Quelle leçon de nous tenir toujours prêts et aussi quel lien de moins pour nous retenir à la terre !

Léonide ne va pas mal. C'est toujours le dévouement même. Ayant passé là quelques jours j'ai constaté qu'elle est toujours à tous et jamais à elle-même. Assurément elle aurait bien besoin d'un repos complet. La 1^{ère} Communion du petit s'est bien passée, elle va peut être avoir un peu plus de tranquillité mais ce pauvre petit est tellement énervant et difficile qu'à lui seul il lui donne plus de mal que tous les autres.

Oui, j'espère après mon retour avoir occasion de passer par Saint Omer et en profiter pour vous aller voir.

Mon adresse de Rome où je resterai depuis le 25 Mai jusqu'au milieu de Juin sera :

M. Anizan
Via Palestro 34 Roma
Italie.

Je donnerai la retraite dans la campagne mais on m'y enverra les lettres.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse ainsi que Marguerite et les enfants. Mille amitiés à Stéphane.

Ton frère affectionné

E Anizan

Au milieu de ces tristesses et de ces préoccupations je ne sais si j'ai répondu à la bonne lettre de Stéphane. Je le crois, mais pourtant je n'en suis pas sûr. Dis le moi dans ta prochaine lettre.

- A Alfred Leclerc

Rome, 25 Mai 1903

Tout a bien été à Grenoble et j'en ai emporté une très bonne impression. La retraite a je pense fait du bien.

Pour Pise j'ai usé toute mon éloquence en vain. Il y a une vingtaine de mille francs à distribuer, mais les idées du P. Cer. sont arrêtées, il ne veut donner que 4 000^f pour les œuvres et encore veut-il que ce soit tout pour les petites conférences, tant pour Ste Anne, tant pour les pauvres et il ne veut entendre parler d'aider pour les embarras actuels. Et puis encore ce ne sera que pour le mois d'Octobre donc peu ou point à espérer de ce côté. J'avoue que si j'avais prévu cela, j'aurais hésité à m'arrêter un jour et $\frac{1}{2}$. Je vous assure qu'il m'a fallu de la patience.

Je suis arrivé ici cette nuit.

Tout le monde se porte bien. Le Bihan pas mal, Ledoux également. Le pauvre Nègre est encore repris chez lui bien qu'il ait un vrai cas. Il y a certainement mauvaise volonté, car sur 85 chez lui 60 n'ont pas été pris, et beaucoup pour des raisons insignifiantes.

Je ne sais ce qui se passe en France car depuis vendredi matin jusqu'aujourd'hui lundi je n'ai rien lu ni entendu dire. J'espère que rien de mauvais n'est survenu quoiqu'hélas un jour ne se passe guère sans quelque nouvelle ignominie. L'étranger en hausse les épaules.

Un jeune Breton que j'ai vu l'an dernier dans mes pérégrinations me demande d'être admis. J'ai écrit pour avoir des renseignements.

Veuillez agréer mes sentiments de bien respectueux dévouement en N.S.

E Anizan pr SV

N'a-t-on pas voté pour Le Bihan ?

- A Alfred Leclerc

[Au Giglio], 4 Juin 1903

Je suis tellement pris par les nombreuses prédications et les directions malgré le personnel restreint de la retraite que je ne puis arriver à achever une lettre. C'est ma troisième tentative, j'espère qu'elle sera plus heureuse. Non je ne savais pas l'aventure de la rue Alexandre Dumas. J'espère que M. P. ne se laissera pas intimider par là pour son ministère. Tout cela n'annonce en effet rien de bon pour l'avenir. Pour le conflit St Jean je n'en suis pas étonné. En effet M. Clavier y ferait bien. Ne peut-il revenir ?

M. Nunesvais m'adresse la lettre ci-jointe. Je partage son sentiment pleinement, MM. Schuh Lainé Rouillaud également.

La retraite se termine demain soir tous sont dans d'admirables dispositions. On aurait bien voulu vous avoir samedi et Dimanche mais il y a plus de 1 400 kilom. Après ce travail assez considérable je ferai l'inspection de Palestro. J'ai l'intention en revenant de passer par Le Puy où l'on me demande au Gd Séminaire pour les œuvres, mais cela ne retardera guère mon retour pas bien pressant du reste sans doute mais que pourtant je ne retarderai pas au delà du nécessaire.

J'ai deux demandes d'entrée aux Augustins, de St Brieuc. M. Dagorne me donne les meilleures notes. L'un avait l'excellence à Tréguier sur les 36 et des très bien pour tout. L'autre très bon aussi.

Celui de Troyes insiste et a déterminé sa mère. Enfin, pour lui on verra.

Pour les deux de St Brieuc, il serait bon que je puisse leur répondre.

Pour le 1^{er} voici ses notes :

Piété très bien	Travail très bien	Tenue très bien
Régularité id.	Classe 1 ^{er}	Santé id.
[? ?] id.	Caractère bon	Aptitude à l'état eccles. id
	Extérieur bien	

ce sont les notes de Tréguier du mois d'Octobre. M. Degorne ajoute : depuis l'entrée nous sommes très satisfaits.

De l'autre il me dit : nous sommes très satisfaits depuis son entrée.

Pour Montpar. et Clign. je suis fort inquiet. Pour Clign. ne pourriez vous voir les Noailly ? On pourrait peut être aussi savoir les dispositions du légataire dont vous me parlez avant de recevoir on pourrait table sur l'avenir. Enfin, à la grâce de Dieu.

Ma santé est bonne et mon enrrouement presque complètement passé mais il a fallu du travail. J'en suis à mon 55^{ème} sermon depuis le 11 Mai. J'espère qu'après les 5 ou 6 qui me restent je serai tout à fait remis. En fait le Bon Dieu a permis que malgré toutes ces paroles et toutes ces directions je me remette cependant. Je désire et j'espère que vous allez bien aussi. M. Rouillaud est très heureux.

Veuillez agréer mes sentiments de bien respectueuse affection en N.S.

- A Alfred Leclerc

Rome, 6 Juin 1903

Très belle journée. Ce matin ordination d'1 diacre et 2 sous diacres à l'Appolinaire, j'ai pu y assister avant celle des 10 Prêtres à St Jean de Latran. Car c'est là qu'ils ont pu être ordonnés à leur grande joie.

La cérémonie commencée à 7h. n'a pris fin qu'à 1h.½.

Tous ont bien pensé à celui auquel ils disaient « promitto ». au sortir ils le disaient. Ils auraient bien voulu qu'il fût là. Inutile de dire qu'ils sont dans la joie. Malheureusement un petit incident a jeté un petit nuage. Les jeunes auraient bien voulu assister à l'Ordination entière. Je me suis joint à eux pour obtenir de leur Supérieur cette faveur si lé-

gitime. Mais M. S.Erreur : source de la référence non trouvée n'a pas cru devoir obtempérer à leur désir et au mien, et cela sans raison vraiment plausible. Cela a fait peine à tous et à moi-même. Il a voulu qu'ils aillent en classe matin et soir et je n'ai pas cru devoir urger de peur d'amener un nuage plus gros encore et d'assombrir une fête si belle pour tous. La retraite s'est bien passée, on était là bas dans le calme et la solitude. Tous ont eu une bonne volonté parfaite. Monsieur R. est aussi très heureux.

Je n'ai pas de bonnes nouvelles des affaires du cher M. Nègre, je ne sais comment cela va tourner. Je vais voir s'il n'y aurait pas moyen de combiner un rendez-vous avec lui. Peut-être au Puy, car par lettre il est presque impossible de communiquer pour des affaires de ce genre.

Je commencerai l'inspection lundi ou mardi au plus tard. J'ai besoin de respirer un ou deux jours car la retraite de 10 jours avec 4 instr. par jour a été très absorbante. Et puis, j'ai une foule de lettres auxquelles je n'ai pu répondre depuis quinze jours.

Adieu, b. c. P. veuillez agréer, mes bien respectueux et affectueux sentiments en N.S.

- A Marie Anizan Durouzeau

Rome, 7 Juin 1903

Ma chère Marie

J'ai reçu ta première lettre insuffisamment affranchie on n'a même pas réclamé une surtaxe, j'ai reçu aussi tes pastilles dont j'ai usé pendant la retraite que je viens de donner. Enfin je reçois ton autre lettre datée du 3 Juin. Donc, rien n'est resté en route. Mais occupé comme je l'ai été je n'ai pu écrire la moindre lettre. Merci de tes lettres et de tes pastilles que Maman me donnait si souvent. Toutes ces occupations me distraient forcément sans diminuer ma peine. Enfin, il faut bien se résigner et tout mettre entre les mains de Dieu.

Je suis ici jusque vers le 17 ou 18 Juin, je crois. Quand irai-je à Saint Omer ? Je ne puis le dire au juste, car en revenant il faut que

j'aille au Puy. Et puis, n'y aura-t-il pas beaucoup à faire à Paris ? Je ne sais. C'est pourtant mon intention d'y passer dans peu de temps en allant à Tournai.

Mon enrouement est complètement passé. Tant de prédications ne l'ont pas augmenté, tu le vois, puisque c'est fini. Je vais maintenant faire l'inspection d'ici.

Je suis convaincu avoir écrit à Stéphane, quoiqu'à distance et à travers tous mes travaux depuis un mois je n'aie plus présent à l'esprit le détail de ma lettre. Dis lui que je suis désolé de ce que j'aie paru indifférent à sa lettre qui pourtant m'a tant touché. Je lui écrirai à quelque jour que je pourrai, mais en ce moment encore je suis très pris. J'espère que son mal de gorge est complètement terminé. Je sais combien c'est pénible quand on est obligé de parler comme lui.

Je ne comprends pas le notaire de n'avoir pas parlé de cette signature à donner, il m'eût été facile de faire une procuration avant de partir. Ici j'en signerai une mardi je pense et l'expédierai de suite, je n'ai pu plus tôt, car ces dix jours je les ai passés à 20 lieues de Rome. Je ne suis de retour que d'avant-hier pour l'Ordination de mes retraitants.

Vimereux est très agréable et il n'y a pas à monter comme au Portel, mais pour les bains il y a quelquefois des courants dangereux. J'ai connu un M. Descamp de Lille qui s'y est noyé sous les yeux de sa famille. Mais si vous ne devez pas prendre de bains ou si vous prenez les précautions raisonnables qui consistent à ne se baigner que quand le gardien des bains est là avec son bateau vous seriez bien à Vimereux. Il n'y a pas grand monde et la plage est très large. Je connais Gravelines. Je suis bien peiné de tes crachements de sang.

Nous avons eu des orages et de la pluie la semaine dernière, le temps est aujourd'hui superbe.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de cœur.

Embrasse pour moi Marguerite et les enfants, et présente mes meilleures amitiés à Stéphane.

Ton frère affectionné.

E Anizan pr SV

- A Alfred Leclerc

*Rome, Fête du St Sacrement,
[11 Juin 1903]*

B. C. P.

Je reçois ce matin votre lettre me disant que vous avez eu l'influenza. Par sa brièveté elle me fait craindre que ce ne soit pas fini, et votre silence pour l'ordination nous avait fait pressentir qu'il y avait quelque chose. La demande de Gillereau est ridicule. Une nature de sa trempe chez les Bénédictins ! c'est renversant. C'est hélas ! le jugement qui manque évidemment.

Ce pauvre Delemare venait sans doute parler de ses ennuis. C'est un poste à abandonner, il me semble. Enfin !

Je mène ma visite aussi rondement que je peux car je ne veux pas m'éterniser ici. Aussitôt que le travail sera fait je partirai. Je crains que ce ne puisse être que le soir du Sacré Cœur ou le samedi matin lendemain. Quand les trois qui ont fini devront ils revenir à Paris ?

Je suis bien inquiet pour les ventes annoncées. J'y pense beaucoup. Si ns ne pouvons espérer racheter le 126 et le 140 de C. ne devrions ns pas payer au Cr. F. ce qui est dû pour ces deux immeubles et qui est moins considérable. Cela vaudrait mieux que de tout abandonner ainsi. Le temps est un facteur dont il faut tenir compte surtout quand il reste la seule espérance. La vente faite par le liq. sera tj plus odieuse et peut-être éloignera-t-elle certains concurrents.

Vous n'avez sans doute pas pu voir M. et M^{me} Noailly ?

Ici, les santés sont assez bonnes. Verret tousse et inquiète, Bouniol est repris de ses craintes et de ses aspirations à la solitude complète, d'Albert est d'une maigreur effrayante quoique pas malade. Mais l'année à été rude pour un certain nombre au point de vue des études et des retraites. Certains ont fait trente jours de retraites.

Mercier me demande un rendez-vous en revenant, il s'ennuie de ne voir personne. Nègre aussi ne sait plus que faire et il serait bon que je le voie en passant. Je retournerai pour cela par Marseille. Je m'arrêterai peut être aussi au Puy où l'on me demande de parler au

Grand Séminaire. Je verrai si je ne suis pas trop fatigué, car depuis assez longtemps, je ne me suis guère arrêté. Je ne vais pas mal cependant.

Adieu, m.b.c.p. Veuillez agréer mes bien respectueux et affectueux sentiments en N.S.

E An

M. Rouillaudest reparti. Il ne tient pas à ce que la bonne Marquise sache son voyage. Si vous lui en aviez parlé, il serait bon qu'il soit prévenu. Il a déjà des dettes là bas.

- A Alfred Leclerc

Rome, 19 Juin 1903

Malgré mes efforts et ma volonté d'en finir le jour du Sacré Cœur aujourd'hui, il m'a été impossible d'arriver. Je me vois forcé à remettre mon départ d'ici à Dimanche soir car je ne veux pas partir Dimanche matin et voyager toute la journée d'un Dimanche. Je partirai donc Dimanche soir vers 8h.½ du soir. Je dois passer par Marseille parce que je voudrais voir Mercier et Nègre ce qui me paraît assez important pour leur avenir. Pourrai-je m'arrêter au Puy comme je le projetais ? Je rentrerai le plus tôt possible à Paris.

J'espère que rien de nouveau n'est survenu. Vous avez dû recevoir des lettres par la famille Delouf qui a dû arriver mardi matin.

Ici je viens de recevoir l'engagement d'E. Le Bih.¹ On ne va pas mal et la visite va bien aussi. Je suis un peu fatigué ce matin. J'espère encore une fois qu'elle produira quelques fruits en particulier pour M. S.Erreur : source de la référence non trouvée on célèbre aujourd'hui sa fête. Il s'est bien ouvert et paraît tout plein de bonne volonté. Mais

¹ Eugène Le Bihan

pour le faire rester toute l'année ici avec sa nature et ses aspirations je crois que ce ne serait ni avantageux ni même possible.

M. S. est appelé demain pour la réponse à la demande faite sur le désir de Québec. Cet appel personnel qui suppose du moins en apparence l'absence d'une réponse écrite ne paraît pas annoncer un succès. Nous verrons.

Les affaires de Juillet m'inquiètent toujours. Le mieux, si on ne trouve pas de solutions nouvelles plus avantageuses, serait celle que j'indiquais dans ma lettre envoyée par Delouf, je crois, temporiser pour les maisons Piché et Mégemont et l'achat de Dantz. par un homme comme Varet qui partagerait les bénéfices de l'affaire avec nous et laisserait les deux institutions existantes.

A l'instant, M. H. H.¹ écrit que vous êtes un peu souffrant, qu'en est-il ? Si vous le désirez je reviendrai directement à Paris sans aller au Puy.

Adieu, b. ch. et v. P.

E.A

- A Joseph Mabon

Petit Séminaire de St Méen
Ille et Vilaine
8 Juillet 1903

Mon cher Joseph

Je n'ai pas grand temps, je profite pourtant de ce moment pour vous répondre un mot. Merci de votre bonne lettre apportée par M. Daniel et qu'il m'a remise à Elven. Oui, à Elven. Je ne m'attendais pas, certes, à être si promptement en Bretagne. Mais vous le savez déjà. Samedi, revenant du Gd Séminaire de St Briec pour aller à Elven par Ploërmel, j'ai trouvé votre bon père dans le train qui me porta. Il me donna de bonnes nouvelles et je lui annonçai mon intention de revenir voir la famille lundi. En effet, après avoir été à Vannes où j'ai vu

¹ Henri Hello

M. Dieulangard et où j'ai dîné avec Mgr à l'Evêché en compagnie de M. Dubot de Ploërmel, je suis arrivé à Ploërmel où la bonne mère m'attendait à la gare, car j'avais télégraphié mon arrivée. Félicie est venu au devant de nous, puis j'ai vu à la maison un peu plus tard Marguerite et Jeanne, puis le bon père qui arriva à son tour. Pendant que votre mère prépara[it] un excellent dîner j'allai voir le frère Abel et sa maison presque vide. C'était le dernier jour, le délai pour sortir. Il voulait me retenir à dîner avec Mgr Maurice d'Haïti qui nous donna le salut, mais on m'attendait chez vous, je promis de revenir mardi matin prendre le petit déjeuner. J'avais rencontré M. le Curé qui me demanda également de lui faire visite.

La soirée s'est passée en famille jusqu'à 10h. Vous devinez le principal objet de la conversation, Rome et Joseph. Le lendemain matin j'ai dit ma messe à 6h. à la paroisse et suis allé déjeuner chez le Fr Abel avec Mgr Maurice. Dès le matin, à 6h. le Commissaire était déjà venu constater qu'on n'était pas parti, et le Fr Abel avait déclaré qu'il ne partirait pas. Dans la matinée je suis allé chez M. le Curé qui a été fort aimable, m'a demandé de vos nouvelles et m'a chargé de vous dire mille choses, disant que s'il ne vous avait pas répondu, c'est qu'il ne voyait pas grd chose à vous dire de neuf et que vous saviez les nouvelles par la famille. Je suis allé aussi au pit séminaire où j'ai vu M. Mithouard. Je n'ai pu, bien entendu, parler. M. Dubot a eu soin de demander à Mgr de se réserver la permission de laisser parler aux élèves. M. Dubot que j'avais vu la veille m'avait demandé de vos nouvelles. J'ai vu aussi M. Mathorel avec qui j'ai beaucoup parlé de vous. La bonne maman a passé elle encore sa matinée à faire de la bonne cuisine que Jeanne et Félicie ont servie à midi. Votre oncle était venu déjeuner.

Chez le frère Abel c'est la désolation. On attend les événements et les habitants sont aux aguets. Je suis reparti de St Méen mercredi à 1h.50. Votre mère et Jeanne m'ont conduit et j'ai vu votre père à la gare. Tout le monde va donc bien. J'ai été heureux, vous le pensez, de revoir chacun et de donner des nouvelles de mon Joseph.

Il me faut déjà m'arrêter. Je suis bien heureux, mon cher enfant, d'avoir pu être un instrument de bien pour vous pdt mon séjour à Rome et aussi de vous avoir apporté un peu de joie. Prions l'un pour l'autre et soyons à Dieu entièrement et pour toujours.

Adieu et à vous de tout cœur en J. et M.

Votre père et ami

E A

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 12 Août 1903

Ma chère Marie

J'avais appris par Léonide, du moins par une lettre d'elle, que vous étiez aux bords de la mer mais sans savoir où. Je suis heureux de ta lettre qui me fixe.

Assurément ce séjour sera favorable à tous, surtout aux enfants. Pour toi pourtant, je crois qu'il te faut prendre des précautions, car l'air est vif, il y a du vent et tu ferais bien de ne sortir surtout sur la plage que quand il fera très chaud. J'espère du reste que tu as vu le Médecin avant de partir et qu'il t'a fait quelques recommandations.

J'ai été bien heureux de vous voir à Saint Omer. Assurément mon séjour n'a pas été long, mais c'est par principe autant que par nécessité. Je me suis donné et je ne m'appartiens plus. Je n'entends pas regarder et revenir en arrière. C'est très sérieusement que j'ai renoncé à tout et je ne veux pas me permettre ce que je blâmerais dans les autres.

De temps en temps, quand l'occasion se présentera j'irai vous voir, mais ne t'étonne pas si je reste peu longtemps et si mes visites sont subordonnées à l'utilité, je te le répète, c'est par principe. Ce sera du reste la même chose pour Vincennes. Quand Maman était là je devais tenir compte de son âge de sa solitude relative, et je profitais bien volontiers de ce que ma conscience me permettait. Maintenant sans plus m'éloigner par le cœur qui reste le même, il me faut être tout à Dieu et à ses affaires. Je sais que tu ne m'en blâmes pas, au contraire. - Cela d'ailleurs ne change en rien mes relations. Je verrai avec grand plaisir Stéphane.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite et les enfants. Mille amitiés à Stéphane.

Ton frère affectionné.

E. Anizan pr. S.V.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 18 Août 1903

Mon cher Enfant

Que je suis en retard avec vous ! et encore je vous écris quelques mots seulement à la hâte, M. Trouille va partir pour la Belg. et je veux faire passer par là ma lettre.

On s'occupe de vous. Votre père m'a écrit hier et je lui ai répondu de suite. Ne vous inquiétez de rien et confiez vous à Marie.

Ne vous troublez pas trop des incidents dont vous me parlez. Le pauvre M. Leroy n'est pas, je crois, conscient et responsable. Cependant nous nous en occupons. Vous avez bien fait de m'en écrire.

Ne tombez pas malade surtout. Toute votre famille va bien. Du reste votre père a dû vous écrire, mais je crains qu'on ne lise sa lettre, si elle est trop explicite, cela pourrait beaucoup déranger nos plans.

M. Tr. part, il me faut finir.

A N.D. du Rosaire, on va bien. M. Pinault seul va très doucement. Vous avez pensé à l'anniversaire du 16 bien sûr.

Mille choses à tous vos frères. Je répondrai, aussitôt que je pourrai au Giglio. Faites patienter.

A vous de cœur en J. et M.

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

Tournai, 26 Août 1903

Mon cher Yves

Je n'ai pas reçu votre première lettre celle que vous m'avez envoyée après mon voyage à Lanmodez, mais j'ai reçu celle datée du 7 Août et celle du 22 Août, mais cette dernière ne m'est pas venue par M. Julien qui n'était pas arrivé quand je suis parti de Paris hier matin.

Ah ! que vos deux lettres m'ont fait plaisir ! l'esprit religieux qu'elles respirent, l'amour de Dieu et de Marie et l'abandon à Dieu, votre souvenir constant du cher saint que nous ne reverrons plus qu'au ciel, votre désir du ciel et puis, il faut bien que je l'avoue, votre chère affection tout cela me fait du bien.

Je réponds à ce que vs me dites. Oui, votre tante de Lanmodez qui s'occupe du linge de votre père m'a paru très bonne. Votre père lui même m'a dit que c'était son impression à lui. Or, elle et son mari, devant moi, ont mis leur maison à la disposition de votre père pour y venir coucher pour y venir manger, pour y rester, pour tout ce qu'il voudrait et dans la mesure où il le voudrait.

La seule objection que votre bon père faisait pour eux c'est que peut-être elle tirerait un peu la corde pour attirer à elle ceci ou cela, pas malhonnêtement du tout du reste. Cet inconvénient m'a paru assez petit. Peut-être aussi la place n'est-elle pas grande chez eux ? Mais votre père (gardant encore un peu sa maison) n'y porterait que le nécessaire et ce qui craindrait les voleurs. Puisque votre mère va mieux, peut-être y a-t-il lieu d'attendre mais si elle ne rentre pas à l'automne, votre père sera bien seul le soir et la nuit s'il était indisposé surtout.

Je suis heureux de ce que vous me dites de votre bonne Mère. Vous pouvez avoir confiance dans la Supérieure de Bégard, elle est très bonne et elle m'a promis formellement de bien veiller à elle. Je lui ai parlé de vos inquiétudes et de votre peine, et elle a paru en être très touchée. Tenez moi au courant quand vous m'écrirez.

Vos travaux vont bien, tant mieux.

27 Août - Non, ne vous inquiétez pas si on vous approuve si on vous blâme, si on vous aime si on vous regarde avec indifférence. Dieu seul ! et Marie ! Tournez de ce côté vos désirs, vos espérances, votre amour. Dieu est content de vous, je vous le dis moi votre père votre frère et votre ami, moi le représentant de Dieu. Dieu est content de vous. Vos lacunes ne l'offensent pas, ne lui font pas de peine, vivez dans la paix dans la joie de la paix, Dieu le veut, abandonnez vous à son cœur qui vous aime tant, c'est ce qu'Il désire. Détachez vous de vous même de plus en plus et ne vivez que pour Dieu et Marie.

Vous avez bien raison, la persécution est annoncée de longue date, comment s'en scandaliser ? Avant de savoir la décision définitive de M. Abel je la devinais depuis longtemps. Le pauvre enfant n'a pas su résister aux dangers de la caserne qui assurément sont grands. Maintenant, s'il avait été plus sérieusement religieux avant d'aller à la caserne et pendant qu'il y était, Dieu l'aurait soutenu et il n'aurait pas abandonné sa voie.

Priez pour lui, qu'il ne se perde pas, car après une défection de ce genre tout est à craindre. Et puis, ce sont des leçons de nous bien tenir attachés à Dieu car la nature est faible.

Je suis heureux que vous puissiez correspondre avec votre mère, ce sera une consolation pour elle et pour vous.

Je préside en ce moment une retraite ici des frères, tout va bien et tout le monde semble très bien disposé.

En quittant d'ici j'irai à Moule et à Arras. Je vais prendre encore des renseignements pour faire une brochure plus importante sur M. Bellanger.

J'ai vu sa sœur la Carmélite à Cisse en allant à Courrière où j'ai dû aller pour affaire.

Adieu, mon bien aimé enfant. Courage confiance et joie.

A vous toujours du même cœur en Marie.

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Tournai, 29 Août 1903

Mon cher Enfant

Tout est entre les mains de votre père en ce moment pour Vannes, j'attends des nouvelles quand il aura fait ses démarches. Vous ne pouvez changer votre nature et faire que vous ne soyez pas impressionnable, l'important est que la volonté d'être à Dieu et de tout supporter pour Dieu, soit constante.

Pour la photographie je n'y attache pas grande importance, mais cela ne me va pas. Vous auriez mieux fait de laisser cela, mais pour vous en garder rancune, non, cela n'en vaut pas la peine et du reste je ne sais comment je pourrais vous garder rancune de quelque chose. N'accusez pas M. Cambrai, c'est moi qui ai décacheté la lettre et c'est M. Hello qui a donné la photographie aux novices qui me l'ont montrée entre leurs doigts.

Non, vous ne ferez pas comme M. Nègre parce qu'en tous les cas vous aurez plus d'ouverture que lui et que j'ai plus confiance en vous qu'en lui, quoique je l'aie bien aimé et estimé.

Vous êtes trop exigeant pour la conférence d'œuvres. Vous voudriez que tous soient au niveau de M. Bellanger. Tous n'ont pas passé par ses mains.

Du reste dans une réunion comme la vôtre il ne faut pas d'Amen perpétuel, c'est dans la discussion que les convictions se fortifient. Et puis, tâchez de convaincre les autres des principes vrais. Pour l'histoire de M. Leroy ne vous en inquiétez plus, cela ne se représentera plus, j'espère, nous voyons ce qui en est, nous aviserons. La petite épreuve de M. Bellanger a quelque chose de bon, mais elle n'a pas assez de modèle.

Merci mon cher enfant, de vos prières.

M. de Beaucourt est là, nous venons de parler de vous à l'instant. Au sujet du service militaire, il a l'idée de suivre la mode employée pour M. Ledoux, je ne sais ce qu'il a de pratique, mais en tous les cas, il ne faut rien tenter maintenant que de concert avec votre père. Il suit

une piste, il ne faut ni le gêner, ni le peiner ni surtout le mettre dans l'embarras. Je viens de le dire à M. de Beaucourt et je vous le répète à vous. Il faudrait voir d'avance si cette nouvelle piste ne gênera pas votre inscription à Vannes, ou ne mettra pas le Gd Séminaire dans l'embarras.

Adieu, mon cher enfant. Courage et confiance. A vous de tout cœur en N.S.

E Anizan pr SV

M. Cambray va bien et parle souvent de vous.

- A Joseph Mabon

Saint Omer, 4 Septembre 1903

Mon cher Joseph

Je crois bien que je vous dois une lettre, et si j'avais été moins pris, je vous aurais écrit par M. de B.Erreur : source de la référence non trouvée ou M. Im.¹ mais j'ai eu toutes les peines à écrire celles qui sont arrivées.

J'ai reçu votre lettre datée du 16 Août qui me donne de vous de bonnes nouvelles de votre corps et de votre âme, Dieu soit béni !

Pour vos lettres j'ai remis à Alban² celles qui me restaient à son retour et ensemble nous avons résolu d'envoyer par la poste celles qui ne craignaient rien, c'est à dire toutes excepté celles à vos parents et à une demoiselle dont j'ai oublié le nom. Il eût été imprudent de les envoyer.

M. Bredoux que nous n'étions guère disposés... a tellement insisté que je l'ai engagé à venir passer quelques jours près de M. Hello. Il est venu, et on a été content de lui, aussi va-t-il revenir pour la re-

¹ Adolphe Imhoff

² Alban Daniel

traite du 1^{er} Octobre si son Evêque ne s'y oppose pas. Restera-t-il ? Je ne sais, on va faire un essai. Je reviens de la Maison d'apprentissage où tout semble bien aller. On est, il est vrai, en vacances et c'est un peu l'éparpillement. Que je voudrais être au milieu de vous si Dieu le permettait ! Mais, je ne puis aller que là où je suis utile sinon nécessaire.

Je rentre à Paris demain, nous aurons les récollections. Du 8 au 26 nous ne cesserons guère.

Continuez, mon Joseph, à vous montrer généreux au service de Dieu pendant vos vacances.

Je pense qu'Alban va bien. Ses débuts ont été un peu pénibles à cause de sa tête. Une pensée m'est venue pour cette infirmité, je vais voir en arrivant à Paris. Le jeune M. Delouf va bien là-bas.

Ne semez donc pas ainsi mes photographies, vous savez bien que cela m'est désagréable.

Merci de vos prières, je tiens à elles et je prie moi-même pour vous.

Adieu, mon cher Enfant.

Courage et confiance, passez une bonne année afin de pouvoir nous revenir bien muni intellectuellement et surnaturellement.

A vous tout affectueusement en N.S..

E Anizan

Je ne pense pas que personne attende plus de lettre de moi en ce moment. Si j'ai fait quelqu'oubli, dites le moi.

- A Alexandre Josse

Epinay, 17 Septembre 1903

Mon bien aimé Enfant

Merci de votre bonne lettre arrivée ce matin, et laquelle comme beaucoup d'autres de vous m'a produit l'effet d'un rayon du ciel. J'y ai retrouvé le cœur et l'âme que j'aime tant et j'y ai aussi reconnu une fois de plus qu'elles vibrent à l'unisson des miens.

Vous avez touché une fibre sensible. Oui, le pauvre Eugène Nègre m'a bien fait souffrir et longtemps, car j'ai eu de bonne heure le pressentiment d'un danger pour lui, danger que je ne connais pas même maintenant qu'il y a succombé, car il y a là un mystère, mais danger que je sentais. Enfin, puissent mes souffrances lui mériter la lumière et au moins le salut. Vous dites bien, mon Alexandre, le malheur est pour lui car c'est à Dieu qu'il s'était donné et c'est à Dieu qu'il s'enlève lui même. Pour nous nous sommes et nous restons à Dieu, que nous manque-t-il ?

Vous faites bien, cher petit, de prier pour les vocations, elles sont difficiles à faire éclore et cela se comprend dans la persécution que nous traversons. Mais soyez sûr que si nous prions bien l'heure viendra. Les défections que nous avons eues en dehors de Nègre et de Corbière, ne nous ont ni surpris ni beaucoup contristés. Nous avons demandé au début de la crise que Dieu décharge la famille de ceux qui ne veulent pas être de bons religieux. Vous savez que c'était le sentiment de M. Bellanger ; il nous était commun. Peut être y en aura-t-il encore quelques autres, en cela il n'y aura pour nous ni surprise ni très grande peine. Cependant prions pour nos frères. Pour moi, je prends en ce moment la résolution de travailler plus encore à les soutenir et à les sanctifier.

J'ai beaucoup souffert ces derniers temps d'un mal qui souvent me torture, c'est le mal des délaissés, de ceux qui n'ont personne et auxquels je voudrais me donner. Combien se perdent faute d'un cœur qui aille à eux ! Hélas, je ne puis plus presque aller à eux, c'est une de mes plus grandes souffrances avec celle de ne pas être encore entièrement à Dieu comme je voudrais.

Mon petit Alexandre, je vous parle comme à mon frère ; vous l'êtes, n'est-ce pas, maintenant que vous êtes Prêtre, sans cesser d'être mon enfant. Si vous étiez là près, je voudrais que nous soyons ainsi. Vous aussi vous souffrez de ne pouvoir encore mettre en œuvre les grandes forces du Sacerdoce, votre souffrance est bien un peu de la même nature que la mienne, l'un et l'autre, Alexandre, pour l'amour de Celui qui est tout pour nous, embrassons sa volonté son bon plaisir, souffrons, pourvu que Lui soit content, qu'il importe ?

Je commence à réunir le nécessaire pour faire une brochure sur le cher M. Bellanger. Je ne sais encore ce que cela pourra être, car sur certaines périodes de sa vie il reste bien peu de chose, mais aussitôt sorti des retraites je vais me mettre au travail pour faire au moins une bonne brochure. Priez pour cela Alexandre et envoyez moi aussi vos deux lettres que je vous rendrai. - Oui, vous aimerez à prêcher, à confesser, à consoler et vous convertirez, je vous le prédis. Préparez-vous surtout par la prière. Il faudra que vous exploitiez les moyens surnaturels de M. Bellanger, ce sera dans vos cordes, ce sera votre grâce.

Vous faites bien de me demander ce qu'il vous faut, vous savez bien et vous me l'avez dit, que je suis votre père votre mère votre ami etc... dans le cœur de Jésus et de Marie. Vous trouverez ci-joint ce qu'il vous faut. Voyez cependant si le livre en question sera bien à la portée de Jeanne pour ne pas faire une dépense inutile. Oui, je ferai vos commissions [?] à M. Schuh et M Daniel. Merci aussi de vos prières pour l'âme de notre chère mère et du père que j'aime comme le mien. Je suis aussi bien touché de vos témoignages d'affection, lesquels je l'avoue ne me laissent pas insensible. Ah ! que cela est bien partagé ! Quand on a une certaine expérience des hommes on devient un peu sceptique de cœur, je ne le suis pas à votre endroit, Alexandre, je crois ce que vous me dites, croyez aussi à tout ce que vous avez vu et entendu, c'est maintenant et pour toujours du reste c'est fondé sur le cœur du Maître que nous désirons tant aimer et dans celui de la Mère qui nous reste et nous restera toujours la Divine Marie.

Adieu, mon Alexandre. Je vous embrasse de tout cœur comme je vous aime, en Marie.

E.A.

- A Yves Allès

Epinay, 18 Septembre 1903

Mon cher Yves

Pourquoi, vilain, commencez vous votre petit mot par cette phrase, « Encore, toujours le même qui vous écrit. »

Ne savez vous donc pas que je voudrais une lettre de vous tous les jours et que quand il arrive un courrier sans lettre de vous il manque quelque chose ? J'étais au courant pour Le Floc'h avant votre mot d'hier. Aussitôt que j'ai reçu votre lettre précédente j'ai écrit une longue lettre pour le relever si possible, lettre que j'ai envoyée à M. Cabaret en le priant d'y joindre un mot avant de l'adresser. Au même moment Albert m'écrivait de son côté pour me dire que ses parents s'opposaient à son départ. Nos lettres se sont croisées. M. Cabaret m'a répondu très aimablement qu'il avait joint un mot à ma lettre selon mon désir mais qu'il craignait que ce fût inutile pour le moment. Il ajoute qu'il se propose de soutenir cette vocation, car il croit que c'est son devoir.

Il faut continuer à prier le maître de la maison d'envoyer des ouvriers, Il le veut, c'est une condition. Mais comment s'étonner des difficultés à ce moment de la tourmente ? Bon courage, mon cher Yves et sanctifiez vous d'autant plus que Dieu en trouve moins de prêts à tout sacrifier et à tout risquer.

Avez vous reçu ma dernière lettre ? Je le pense.

Je vais à la suite des retraites me mettre à faire une brochure sur le cher M. Bellanger, priez un peu pour cela.

Comment vont votre père et votre mère ? quand vous m'écrivez donnez moi toujours des nouvelles si vous en avez.

Adieu, mon cher Yves.

Soyez toujours à Dieu, à Marie, simplement, bonnement, sans inquiétude, dans la paix. Dieu vous aime, la Ste Vierge vous chérit, vous la verrez un jour, sûr, sûr. Comment ne seriez vous pas joyeux ?

Priez vous un peu pour moi ? Mais j'ai tort de vous distraire pour moi, cherchez et demandez le règne de Dieu et le règne de sa divine Mère ?

Je suis toujours à vous de cœur comme vous savez en M.

E Anizan

- A Joseph Mabon

Tournai, 7 Octobre 1903

Mon cher Joseph

Deux mots seulement car il est tard et j'ai encore à faire.

J'ai reçu votre bonne lettre du 20 Septembre.

Vous avez raison de penser beaucoup au sacerdoce car maintenant c'est une question de mois. Dans huit à neuf mois ce sera chose faite.

Je suis content que vous soyez bien reposé.

Pendant l'année si vous avez l'occasion de vous exercer à parler, n'y manquez pas cela vous avancera grandement pour l'avenir.

Nos retraites ont bien marché et se sont faites sans encombre, celle à laquelle j'assiste en ce moment est la dernière.

En voilà quatre en cinq semaines pour moi.

Je dois aller à Moulins Dimanche pour l'anniversaire d'une œuvre, surtout pour tâcher d'organiser pour bientôt une réunion de Directeurs d'Œuvres. Je vais tenter quelque chose en ce sens, c'est fort nécessaire pour défendre les vrais principes et les répandre.

Je donnerai une retraite de Sainte famille à la cathédrale d'ici pour la Toussaint et ensuite la retraite de départ d'Athis, du 7 au 11 Novembre. Vous ferez une petite prière à ces intentions.

Adieu, Joseph. Bonne fin de vacances et bonne retraite, car vous allez en avoir encore une, sans compter les deux de l'année.

Profitez en pour prier et donner des gages d'amour à Dieu.

A vous de cœur

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 13 Octobre 1903

Mon cher Eugène

Que devenez-vous ? Je vous vois encore pâle, maigre, défait. Dans l'état où vous étiez qu'aurait pu faire de vous notre bienveillant gouvernement ? J'espère qu'il ne trouvera rien de bon en vous et qu'il vous renverra à vos pénates. Vous savez si les bras et les cœurs vous sont ouverts, les miens surtout.

Il y a eu les exercices du Rosaire treize vétérans avaient été joints aux bleus. Tout s'est bien passé. Je suis resté là une dizaine de jours. Je suis reparti vendredi soir pour Paris, puis samedi soir pour Moulins.

Il y avait noces de l'Œuvre et par cela même grande solennité. L'Œuvre va bien sous la direction de M. de la Selle. Il y a eu messe de communion, autre messe à la cathédrale, puis banquets, réunion générale des membres et des familles sous la présidence de Monseigneur Dubourg de Moulins, salut, et le soir, grande représentation qui a duré quatre heures, c'est à dire jusqu'à plus de minuit. Hier lundi j'ai dîné et soupé avec Mgr de Moulins, puis je suis parti le soir à 8h. pour arriver à minuit à Vierzon où j'ai passé la nuit. Ce matin je suis allé à Orléans pour le Bureau de l'Union et me voici de retour.

Monsieur David me donne de bonnes nouvelles de sa santé et de ses affaires.

Il ne pourra repartir qu'après la rentrée des bleus, et même après l'arrivée des jeunes soldats à la caserne.

Je commence la vie de M. Bellanger, mais que de dérangements !

Allons, adieu, mon cher petit Eugène. Soyez l'édification de tous ceux qui vous entourent et présentez mes hommages à tous ces Messieurs si vous en avez la facilité.

A vous tout affectueusement en M.

Votre ami et père.

E Anizan pr SV

- A Joseph Mabon

Octobre 1903

Mon petit Joseph

Je ne vous dois pas de lettres, mais entre nous en sommes nous là ? Non, je veux vous dire que je pense à vous, que je vous aime, que je voudrais vous voir, que quelquefois l'ennui me prend de vous voir si loin. Que faites vous pendant vos vacances ? de belles photographies ? oui, on me l'a dit. Vous priez, vous vous ennuyez qqf, vous rêvez par moment à Ploërmel, vous prenez des résolutions de toujours faire mieux, vous aimez quelqu'un qui vous le rend avec usure peut être et que vous savez. Je voudrais tant savoir, tout deviner. Enfin, je prie pour vous et je me pourlèche à la pensée que l'an prochain enfin !! Mais d'ici là, polissez vous un bourreau de travail et un ange de piété, car c'est le sommet le Sacerdoce !

Adieu, Joseph. Portez vous bien et aimons ns toujours.

E An

- A Alexandre Josse

Paris, 6 Novembre 1903

Mon cher Alexandre

Merci trois fois pour vos trois dernières lettres y compris celle que M. Devuyt m'a remise ce matin. Je suis heureux assurément de vous suivre de près, de lire surtout ce qui se passe dans votre cœur et dans votre âme, mais ne vous imposez pas l'obligation de vous gêner pour le faire souvent et ne croyez pas que je suis trop exigeant comme j'ai pu vous le paraître quelquefois. Je le sais, avec votre cœur si délicat, vous me direz : ce n'est pas une gêne pour moi, c'est parce que cela me plaît. Enfin, que du moins il n'y ait pas là cause de gêne ou d'inquiétude pour vous, ce serait sans raison, je vous connais assez.

Oui, vous êtes heureux d'être à Rome, et je suis, moi aussi, heureux de voir combien vous appréciez votre bonheur. Jamais vous ne remercierez assez Dieu des grâces de ces six années qui restent des sommets dans votre vie. S'il est sur terre un lieu proche du ciel c'est bien celui-là qui s'y rattache par tant de liens : le Pape, les restes des martyrs et des saints, toute l'histoire de la tête de l'Eglise, pour vous le sacerdoce et mille grâces. Je crois que cette dernière année vous en jouirez et bénéficierez plus encore.

Je ne suis pas effrayé des tentations qui vous ont assailli, Alexandre. Il faut que vous sachiez par expérience les assauts que subiront les âmes dont vous vous occuperez, pour en avoir pitié. Du reste c'est dans la tentation que la vertu se trempe et les saints eux mêmes n'en ont pas été exempts. Et puis la tentation est favorable à l'humilité et à la défense de soi.

Pour l'impression produite sur vous par ce qui vous a été révélé, je la comprends d'autant mieux que je l'ai éprouvée aussi. Lors de mon sous diaconat j'étais ignorant comme vous, et quand mon excellent directeur M. Grandvaux me parla de cela pour m'éviter de trop grandes surprises, tout ce que vous me dites se passa en moi, je me trouvais comme atteint et entamé par la connaissance de ces choses, et je regrettais de n'être pas mort avant de savoir tout cela. Mais, mon

cher petit, si cette ignorance a été une grande grâce pour nous, nous devons nous raisonner et ne pas traiter mal ce que Dieu a fait et sanctifié.

Pour l'impression d'horreur et de répulsion personnelle puisse-t-elle ne jamais s'affaiblir en vous, mais hélas à moins d'une grâce bien spéciale que n'ont pas eue même tous les saints, la pauvre nature déchue ne reste pas toujours à ce bienheureux niveau.

Remettez vous aux mains de la Vierge des Vierges et vivez avec les vivants. Ne proscrivez pas ce que Dieu bénit et sentite in vobis quod et in Xsto Jesu.

Ni dans l'Evangile ni dans les Epîtres de St Paul, Dieu ne réproouve le mariage ni ses conséquences. Oui, mon cher Alexandre je prie Dieu et Marie de vous conserver toujours toujours pur et intact. Les tentations vous y aideront comme la grâce, car elles vous rendront défiant et vous feront prier.

Si vous saviez comme il m'est doux de vous savoir associé à tout ce que je fais ! Je vous emporte partout en esprit et de cœur, surtout à la messe que je tâche d'estimer et d'aimer avec vous. Nous avons prié ce soir avec M. Dev¹. pour vous spécialement et je le fais seul aussi. Priez pour la Retraite que je vais donner aux conscrits parisiens de Dimanche soir à mercredi soir.

Je ferai vos commissions à M. Daniel qui va bien à tous les points de vue. Adieu, mon Alexandre, croyez toujours à ma vive affection et à ma perpétuelle union de cœur avec vous en Dieu et Marie.

Votre père et ami

E Anizan pr SV

Merci de Ste Rose et de la communication de vos lettres de M. Bellanger que je vous rendrai.

Adieu encore.

¹ Charles Devuyt

- A Yves Allès

Paris, 7 Novembre 1903

Mon cher Yves

Ayez toujours dans le cœur le sentiment exprimé par la parole que vous connaissez : « Domine meus, in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa. Custodi hanc voluntatem. » Soyez comme le petit enfant dans les bras de sa mère, les bras de votre mère c'est le cœur de Marie écho du cœur de Dieu qui vous l'a donnée pour mère.

Ne vous inquiétez pas de vos retards sur le chemin du ciel et de l'affaiblissement de vos désirs ou du moins ce qui vous semble tel. C'est bon ; si vous vous sentiez avancer et toujours ardent, l'orgueil ne tarderait pas à y chercher son aliment.

Je voudrais vous voir tellement désireux de la gloire et du bon plaisir de Dieu que vous ne vous préoccupiez plus de vous même, que vous soyez comme mort pour vous.

Ce qui vous a toujours un peu entravé ça été la préoccupation de votre état, de vos misères, de vos impuissances. Eh oui, mon Yves, vous êtes bien faible bien impuissant, bien misérable. Mais Dieu est grand, puissant, saint, heureux. Réjouissez vous en de telle façon que cette joie, vos louanges à Dieu, votre désir de lui plaire plus, absorbent tout votre cœur et votre être. Ne cherchez même pas si vous vous réjouissez assez de la gloire et du bonheur de Dieu, faites le sans rien analyser, voilà la bonne et sainte simplicité.

Non, l'enseignement de M. Bellanger n'était pas faux, il ne vous a pas fait faire fausse route, mais on peut dire de cet enseignement ce que le B^{eux} de Montfort disait du sien, « qui potest capere capiat, » ceux là le comprennent et le goûtent auxquels le St Esprit en donne l'intelligence et l'attrait. Mais le don qui vous en est fait demande à ne pas être exposé à tous les vents et à tous les regards. Goûtez le dans votre cœur, appliquez le dans l'intimité avec Dieu et Marie et ne prétendez pas l'imposer, surtout ne vous étonnez pas que d'autres suivent une autre route pour aller à Dieu, il en est d'autres.

Pour votre bon père, mettez le dans la voie de l'abandon à Dieu et dans la pratique du chapelet sans vous concentrer trop dans le

rôle de prédicateur. Vous êtes son fils, il faut le traiter en père, donc lui témoigner de l'affection et soutenir son cœur.

Oui, mon cher enfant, nous vivons ensemble malgré la distance ; que de fois je pense à vous chaque jour ! Je prie aussi pour votre cher père et votre chère mère. Croyez que Dieu se fait leur fils pendant que vous vous donnez à Lui... J'enverrai une offrande pour le Calvaire de Tréguier opposé à la statue de Renan en votre nom.

Adieu, mon Yves, courage, confiance, résignation, abandon.

Je vous embrasse de cœur Tuus in M^a.

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 7 Novembre 1903

Mon cher Eugène

Inutile de vous dire ma joie à l'arrivée de votre dépêche, votre confiance a été récompensée et M. Bellanger a bien travaillé. Vous voilà maintenant délivré et vous ne serez plus dérangé.

Vous me demandez que faire vous ferez bien de ne pas trop tarder. Restez donc à Pontivy jusqu'à jeudi ou vendredi puis revenez à Paris d'où vous rejoindrez votre corps, à moins que vous n'alliez d'abord dans le Nord pour faire votre pèlerinage et voir vos amis. M. J. réglera cela aussitôt que vous serez ici. Félicitez votre bon père du succès qui, j'en suis sûr, lui revient presque complètement. Présentez lui aussi mes plus affectueux sentiments ainsi qu'à tous les vôtres.

Je pars demain pour Athis donner la retraite des conscrits. Je ne pense pas que vous ayez encore à remplir des formalités, s'il y en avait il faudrait évidemment en finir.

Je serai de retour jeudi matin je vous verrai donc à Paris.

Adieu, mon cher Eugène, je suis bien heureux de pouvoir vous dire à bientôt.

Tout à vous de cœur en M.

E Anizan pr SV

Si vous êtes à Paris vendredi matin vous verrez Ch. Devuyt qui partira ce jour pour Toul.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 30 Novembre 1903

Ma chère Marie

Tu te demandes sans doute la cause de mon silence. Des retraits, des articles à composer et un petit Congrès pour les hommes d'Œuvres à préparer, sans compter d'autres détails, tout cela m'a absorbé.

J'ai reçu avec grand plaisir de vos nouvelles à tous. Les maux de gorge sont-ils passés ? Le temps de neige que nous avons n'est pas favorable. J'ai été pris aussi un peu de la gorge mais je sens que cela se passe. Le poignet de Marie Louise est-il remis en bon état ? Les foulures sont toujours longues. Tu m'en donneras des nouvelles dans ta prochaine lettre. Parle moi aussi de la santé de Marguerite que tu me dis un peu chancelante.

Ma santé est, Dieu merci toujours bonne malgré l'ouvrage qui ne me manque pas. J'en ai quelquefois la tête un peu fatiguée, mais en somme je vais bien. Nous n'avons rien de nouveau en ce moment. Je ne crois pas qu'on arrive à nommer Pelleton à l'Instruction Publique mais on pourrait bien avoir un jour Buisson.

J'ai reçu l'autre jour la visite de M. Dimier qui a été il y a quelques années professeur à St Omer et qui a eu des ennuis à Valenciennes. Il est maintenant professeur à Stanislas et rédacteur au Soleil.

Il est parvenu à se faire une situation meilleure qu'avant, mais je ne sais si à Stanislas il est en sécurité ? Il veut faire la vie d'un ancien Commandant qui habitait Vincennes et sur lequel j'ai écrit une notice biographique, c'était la cause de sa visite.

Dis aux deux petites que j'apprends avec grand plaisir qu'elles travaillent bien toutes deux. Je suis un peu étonné que vous n'ayez pas revu la famille Calonne. Je n'ai pas reçu de nouvelles de la famille Belanger depuis mon passage à St Omer.

Léonide est venue me voir l'autre jour en revenant du Bon Marché, elle était avec Ernestine. Ils se portent tous assez bien. La femme d'Eugène attend un bébé pour bientôt, je crois. La chapelle mortuaire est terminée elle est très bien. J'y suis allé samedi. Il y a longtemps que je ne suis allé à Vincennes, je n'ai pas le temps. Je tâcherai d'y aller bientôt. Je ne sais quand j'aurai occasion d'aller à St Omer. Cela peut venir pourtant.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite et les enfants. Mille amitiés à Stéphane que j'ai bien regretté de n'avoir pas vu à son passage.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 6 Décembre 1903

Mon cher Yves Marie

Que je bénis Dieu de vous avoir pour ami et pour enfant ! Toutes vos lettres me réjouissent le cœur et m'excitent à aimer Dieu. Continuez à me bien dire ce que vous pensez, je lis jusqu'au fond de votre cœur et de votre âme, comme au grand jour, ne craignez donc pas qu'il reste quelque coin obscur, non. Oui, cultivez l'humilité et dans l'humilité aimez ce qui est humiliant, c'est là le noyau de l'humilité et

l'essence même d'humilité. Dans le reste il y a place à illusion, mais dans l'humiliant il ne peut y avoir qu'humilité. J'ai été souvent frappé de ce côté de la Passion de Jésus. Tout y a été humiliant tout a tendu à rendre Jésus abject. A mes yeux c'est le trait le plus sublime et le plus divin de la Passion, il avait perdu toute beauté, il était devenu l'opprobre des hommes, si bien que ses apôtres eux-mêmes ont perdu la foi. Mon Yves acceptons avec Lui le côté abject et humiliant de l'humilité, c'est le Vrai.

Non, Yves, il ne faut pas que l'eau vous vienne à la bouche, à la pensée de M. Bouniol. Le cher enfant est allé à la Trappe parce que je lui ai montré cette route après l'avoir vu et étudié. Y restera-t-il ? Je l'espère. Mais vous vous n'y êtes pas appelé, vous devez ressembler plus à Jésus que les Trappistes et vous devez aussi ressembler plus à Marie le refuge des pécheurs. Votre vocation est plus belle. Mais ce que je veux parce que Dieu le veut, c'est que vous soyez uni à Dieu comme le plus fervent Trappiste, et autant que lui détaché de vous et pénitent. Vous parlez souvent de « succès ou non ». Ne pensez pas à cela Yves. Le succès c'est de plaire à Dieu, c'est de devenir un saint, et avec cela le succès est plein. Cherchez d'abord le règne de Dieu le reste vous viendra en surcroît.

Je suis bien désolé que votre bonne Mère n'aille pas mieux d'après ce que vous me dites.

Non, ce n'est pas vous qui êtes cause en rien de la situation. Cela l'avait pris autrefois sans cause. Sans doute les cancans ont pu quelquefois la peiner mais ils n'ont pas été la cause de cette nouvelle rechute. J'ai écrit au recteur de Lanmodez pour avoir des nouvelles de votre père, j'en attends. Oui, pour cela je serai votre ami et votre frère comme en tout. Je voudrais qu'il ne soit pas seul, je l'avais dit et redit lors de ma visite là bas et je l'ai encore redit au recteur. Vous avez de bons parents qui ne le rendraient nullement malheureux. Il ne serait à charge à personne.

Je verrai ce qu'on me répondra et ce qu'il y aura à faire.

Adieu, mon bien aimé enfant.

Soyez à Dieu et à Marie avec un cœur simple et aimant, acceptant tout ce qu'ils veulent ne voulant que comme eux, et étant la

charité même pour tous. Adieu, mon Yves, vous êtes aimé au ciel et sur la terre conservez moi mon nid dans votre cœur. Votre père et ami.

E Anizan

- A Eugène Le Bihan

Paris, 6 Décembre 1903

Mon cher Eugène

Je vous écris un peu brièvement parce que j'ai très peu de temps de reste et que je vous ai vu il n'y a pas longtemps, mais vous ne mesurerez pas mon affection à ma lettre.

Vous avez fait un voyage de retour plus pratique que celui du départ. M. Im. est un homme pratique et j'avoue qu'il a mieux fait que je n'aurais fait, ne voyageant moi même que rapidement et avec le souci d'y mettre le moins de temps possible.

Je ne suis pas étonné de l'impression que vous a produit votre visite à Moulle, cela devait être et notre cher saint a dû vous obtenir la grâce. Ah ! qu'il manque !

J'ai écrit à votre bon père à Pontivy. J'ai aussi remercié il y a déjà longtemps M. Dubot.

Oui, donnez-moi quand vous pourrez des nouvelles de l'Œuvre qu'on vient d'y fonder.

Adieu, mon Eugène.

Bon courage. Soignez votre corps en même temps que votre âme et si vous avez quelquefois quelques petits ennuis écrivez les moi vous trouverez toujours un cœur tout à vous.

A vous tout affectueusement en M.

E Anizan pr SV

- A Joseph Mabon

Paris, 6 Décembre 1903

Mon cher petit Joseph

Il faut que ma plume m'ait trahi pour ne pas vous avoir laissé lire dans mon cœur ce qui y est comme toujours ce qui y sera sans déclin. Je vous ai paru froid, vous vous demandez si je suis toujours le même pour vous et vous avez besoin que je vous le redise. Oh ! c'est avec joie que je vous le redis et le redirai encore.

Non, mon Joseph, je ne me refroidis pas pour vous, non, non, non. Je ne le pourrais pas, du reste, je vous aime trop, et puis, je trouve trop d'écho en vous. Que cette affection est bien réciproque, n'est-ce pas ? Dans vos lettres je sens la vôtre débordante et c'est chaque fois une nouvelle joie et une nouvelle fête pour moi. Ne croyez jamais que le thermomètre a baissé, vous seriez dans l'erreur et vous vous rendriez malheureux sans raison.

Seulement, notre pauvre écorce est soumise à tant d'intempéries et d'événements qu'elle a quelquefois plus de difficulté à s'ouvrir et à montrer l'intérieur.

Mais cet intérieur est toujours aussi chaud pour vous.

Assurément non, vous ne m'avez fait aucun chagrin, bien au contraire vous me faites toujours plaisir, par votre affection, votre bonne volonté si évidente, vos désirs de la perfection et tout ce qui est en vous. Donc, vous allez être heureux, n'est ce pas ? Je veux que vous le soyez, et je ne le serais pas si je vous savais dans la peine et l'inquiétude.

J'ai reçu le palmarès, et vous devez penser si j'ai été heureux de vos succès, mon Joseph. Je suis sûr que vous aurez été heureux de penser que j'en serais aussi heureux.

Pour votre année, je voudrais que vous deveniez un parfait sous diacre et un parfait diacre, voilà le vrai chemin vers le sacerdoce.

Bon sous diacre, homme de prière lisez donc de temps en temps un peu d'un ouvrage sur le bréviaire, celui de mon ancien pro-

fesseur M. Bacuez est bien bon. Je le relis en ce moment et il me fait du bien. Et puis, aimez beaucoup la pureté et l'état de grâce.

Bon diacre, fort et ardent, fort dans l'épreuve, ardent pour établir le règne de Dieu.

Vous avez raison, dans votre retraite prochaine, priez surtout et mettez vous sans contention sous le regard et l'action de Dieu et de Marie.

Tournez votre cœur si aimant vers le ciel. Je serai avec vous pendant votre retraite, Joseph.

Ma lettre va-t-elle vous paraître encore froide ? Et pourtant elle vient d'un cœur si aimant pour vous ! Que de fois je voudrais vous avoir bien près d'ici. Enfin, le ciel viendra et là il n'y aura plus ni distance ni écorce.

En attendant, mon Joseph si aimé, je vous embrasse fort, fort, comme je vous aime.

En Jésus et Marie de tout cœur à vous

E Anizan pr SV

1904

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 1^{er} Janvier 1904

Ma chère Marguerite

Merci de tes souhaits de bonne année que j'ai reçus ce matin avec ceux de Stéphane et de Marie Louise.

Je forme tous les vœux pour toi également. Puisse cette année être bonne pour toi au point de vue de la santé et de tous tes désirs.

J'espère que tout se passera bien pour tes couches et je prie très spécialement pour cela. Il ne faut nullement te chagriner de ce que Dieu augmente ta petite famille. Assurément c'est toujours un moment pénible, mais ce sera ta bénédiction et ta consolation plus tard.

L'important c'est de bien élever tous tes enfants et de les conduire au ciel.

C'est là ta tâche et non celle de nos gouvernants qui du reste n'ont rien pour la bien remplir.

Je ne manquerais pas assurément de vous aller voir si une circonstance m'appelait de votre côté. Je ne prévois pas en ce moment, mais une occasion peut se présenter un jour ou l'autre.

Adieu, ma chère Marguerite.

Je t'embrasse de cœur ainsi que tous les enfants.

Ton oncle affectionné

E Anizan pr SV

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 1^{er} Janvier 1904

Ma chère Marie

Merci de tes vœux ; si je ne t'ai pas prévenu c'est que je suis toujours surchargé.

Je te souhaite aussi une bonne année, meilleure santé, et tout ce que tu désires, s'il plaît à Dieu. Lui seul sait ce qui nous est bon et c'est à lui qu'il faut nous en remettre des événements.

Oui, cette circonstance, comme tant d'autres, du reste, ravive la peine de la perte irréparable que nous avons faite dans cette année de 1903. Prions pour notre chère mère, c'est la seule ressource efficace qui reste pour lui témoigner notre affection. Travaillons aussi à suivre le chemin qu'elle nous a si constamment montré et qui nous la fera retrouver.

Nous avons en ce moment des menaces pour plusieurs immeubles. Nos tristes maîtres cherchent de l'argent et la ressource la meilleure pour eux est de le voler. Ils s'y emploient de leur mieux.

Ma santé est bonne. Léonide que j'ai vue ici ce matin va bien aussi, mais Albert est tout souffrant, paraît-il.

Je ne sais quand j'aurai occasion de passer à St Omer. Cela peut venir, dans ce cas j'en profiterai pour vous aller voir.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de cœur ainsi que toute la famille.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Stéphane Huriez

Paris, 2 Janvier 1904

Mon cher Stéphane

J'ai été bien sensible à vos souhaits de bonne année. Humainement parlant vous avez raison, les vœux qui concernent les événements sont aujourd'hui sans grande espérance.

Mais pour nous qui travaillons à l'œuvre de Dieu dans le monde nous avons un autre point de vue plus important encore à nos yeux, c'est de satisfaire notre maître en faisant tout le possible, assuré d'ailleurs que le triomphe définitif sera pour nous.

Aussi tout en souffrant de tout cela, je travaille comme si tout allait merveilleusement et je me contente des succès partiels abandonnant le reste à Dieu. Si la vie de la terre était décisive il y aurait lieu de se décourager, mais elle n'est que la préparation du définitif qui ne tardera pas à venir.

Je vous souhaite pour vous et pour toute votre famille, santé et prospérité. J'espère que tout se passera bien pour Marguerite. L'important est, je crois, qu'elle ne fasse aucune imprudence et qu'elle se prépare à être solide pour le moment prévu.

Je ne suis pas de ceux qui vous plaindraient d'avoir un bébé de plus, tant s'en faut. Je souhaite que vous ayez une belle et nombreuse famille, dès lors que vous serez tous fidèles à Dieu, il vous bénira et vous aidera à arriver.

Adieu, mon cher Stéphane.

Je ne sais quand je passerai par St Omer, mais si l'occasion se présentait je la saisirais avec empressement.

A vous bien affectueusement

E Anizan pr SV

- A Joseph Mabon

Paris, 3 Janvier 1904

Mon cher Joseph

Je me suis bien uni à vous pour l'ordination si importante du diaconat, et si je n'y étais pas de corps j'y étais bien de cœur, croyez-le. Je m'associe maintenant à votre joie. Amour de la Ste Ecriture de la pureté et des pauvres, oui, il faut développer tout cela qui est du diacre. Mais il faut demander et surtout entretenir en vous la force.

Le Saint Esprit est venu en vous surtout avec son don de force et c'est là ce qu'il y a de plus nécessaire à l'heure actuelle au Prêtre pour rester ferme dans sa vocation, dans les principes évangéliques, dans la vertu et dans l'acceptation de la persécution. Demandez de plus en plus cette force nécessaire, exercez vous y aussi de plus en plus. Je ne vois rien de plus urgent en ce moment. Je la demande pour vous, mon Joseph. Ne vous excusez pas de me dire les petites peines que je vous cause de temps en temps par mes maladresses, car ce n'est que cela. Le cœur ne change pas, mon petit Joseph, j'ai et j'aurai toujours la même tendre affection pour vous, mais par moment je suis tellement surmené de tête, et je suis obligé de faire les choses si vite que forcément il y a des lacunes matérielles, d'ailleurs cela me prouve combien vous tenez à une affection que vous avez, mais qui ne mérite pas tant de soucis. S'il y avait des malades chez vous vous le sauriez. Donnez-moi des nouvelles dans votre prochaine lettre.

Merci de tous vos souhaits, Joseph. Moi aussi j'en forme beaucoup pour vous. Les principaux vont à votre ordination le point culminant de votre vie. Continuez à bien vous préparer mais surtout en développant les vertus du diacre.

J'ai tellement de lettres à écrire que je suis obligé de m'arrêter là, mais vous savez que je voudrais continuer ainsi longtemps. Courage confiance et amour.

Adieu, mon bien aimé Joseph. Je vous aime toujours comme vous savez en M.

E Anizan

- A Eugène Le Bihan

N.D. du Rosaire, 7 Janvier 1904

Mon cher Eugène

Vous ne m'avez pas fait de peine vous, mais j'ai été peiné de voir se réaliser un peu ce que j'avais redouté après l'allocution du Giglio à laquelle vous faites allusion. Cette allocution n'avait, à mon avis, pas de raison d'être parce qu'elle affirmait certaines choses admises de tous et quelques autres choses qu'il était permis de contester, ce qui est arrivé. Quoi qu'il en soit votre trouble, vos tentations n'avaient pas de sérieuses raisons d'être. Vous êtes toujours aussi sensitive, je le vois, et il faudrait pour que vous ayez toujours la paix, qu'aucun souffle ne vienne agiter votre tige. Ce n'est pas le cas en ce pauvre monde.

Laissez maintenant toutes ces questions, si elles viennent en la conversation détournerez les pour éviter les divisions, aimez beaucoup votre Supérieur qui est un excellent religieux et un très bon théologien, aimez vos frères, désirez rester dans les principes du plus pur catholicisme en un mot, rappelez vous ce qu'était M. Bellanger en tout et tâchez de l'imiter. Si j'étais près de vous je converserais volontiers de tout cela avec vous, mais par lettre je ne puis vous dire davantage. Dieu merci toute la famille est unanime dans l'amour de Dieu et de Marie, dans l'attache inébranlable aux vrais principes catholiques, que cela vous suffise.

Ai-je besoin de vous dire que j'ai souffert avec vous le cher M. de Beaucourt comme je le pleure avec vous maintenant. C'est une perte que nous ne réparerons pas. Dieu l'a jugé mûr pour là haut.

Je vais bien malgré de nombreux voyages qui m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Il va être minuit ; je vais aller me coucher. Que votre Ange gardien soit près de vous et vous protège. Je ne reste ici qu'un jour et $\frac{1}{2}$.

J'étais hier à Moulle où j'ai prié pour vous sur la tombe du Saint Georges Bellanger. Sa petite croix dit toujours Ave Maria, c'est l'écho de sa vie.

Imitez-le. Adieu, mon cher Eugène. Soignez vous
et vivez en paix du côté du cœur.

A vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 11 Février 1904

Mon cher Yves Marie

Je suis toujours lent à répondre, mais laissons cela. Vous savez bien que si je pouvais je n'attendrais même pas vos lettres pour vous écrire.

1° Pour votre procuration vous ne devez pas du tout vous inquiéter. La maison de Rome peut parfaitement et doit même en faire les frais. Néanmoins si vous en éprouvez le moindre désir ou que vous en ayez la moindre gêne, vous direz à M. Ed. Erreur : source de la référence non trouvée ou à M. Sch. Erreur : source de la référence non trouvée selon que l'un ou l'autre en a fait les frais, que je me charge d'arranger cela avec votre père et je rembourserai la somme. Bien entendu, pour cela, votre père c'est moi. Mais je préfère qu'il ne s'ébruite pas que je fais moi même la chose. Vous me préviendrez en tous les cas dans votre prochaine lettre, sans crainte, vous c'est moi.

2° Pour les messes, il vaut mieux qu'elles soient dites à Rome. Voici donc ce que vous allez faire. Vous allez voir M. Ed. et lui dire de ma part de faire dire de suite s'il le peut, un trentain de messes pour votre bonne mère. Je me charge de régler cela avec lui aussitôt que je le verrai, cela c'est la question d'argent, mais qu'on commence de suite les messes. Si c'est M. Sattler qui s'occupe des messes dites cela à M. Sattler.

3° Pour les champs, dites à votre père de faire comme vous me marquez. Ce sera très bien et il n'aura de cette façon aucun embarras pour l'avenir.

Merci de m'avoir donné les détails que vous avez reçus sur votre chère mère. Tenez moi au courant de tout ce qui vous intéresse.

Maintenant il faudrait tâcher il me semble, de déterminer votre père à ne pas rester seul. Vous êtes peut-être aujourd'hui à Ostie. C'est l'anniversaire de la 1^{ère} apparition. J'ai bien pensé à m'unir à vous aux pieds de Marie comme c'était convenu. Oui, il nous faut marcher vers le ciel. Tout sur la terre en ce moment le fait souhaiter. C'est vraiment le règne de l'enfer et des démons. Quand serons nous dans le règne de la justice et du bien ?

Et pourtant, il y en a tant sur la terre qui sont ignorants, malheureux, abandonnés ! Dimanche dernier soir, j'ai donné à Belleville une conférence sur la Sœur de Charité. Quelle belle vocation ! Et c'est la nôtre avec les pouvoirs et les grâces du Sacerdoce en plus. Enfin, la vie ou la mort, le travail ou le repos, non comme nous voulons, au gré de Dieu ! Il est le maître.

Je penserai fort à vous à l'approche de l'Annonciation et je prierai pour vous.

Il y a bien longtemps que vous ne m'avez parlé de vos genoux. Où en sont-ils ?

Pour les messes je crois préférable qu'elles soient dites où vous êtes, vous pourrez en servir quelques unes et puis vous y unir plus facilement.

Quand je vais au Rosaire, M. ne manque jamais de venir me parler de son ami de Rome et vous pensez si je m'y prête.

Adieu mon cher enfant.

Devenez un Saint, un autre Bellanger, du moins devenez tel que Dieu veut tel qu'il plaît à Marie.

Je continue à prier pour votre chère mère. C'est le 13 la fête de la mienne. Je ne puis la lui souhaiter qu'en priant, vous m'y aiderez, non pas le jour même puisque cette lettre ne peut partir à temps mais quand vous la recevrez.

A vous de tout cœur en Marie

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 11 Février 1904

Mon cher Eugène

Merci de la jolie photographie envoyée par M. Bourgeois, elle m'a fait doublement plaisir puisqu'elle venait de vous.

Votre dernière lettre me paraît déjà bien lointaine. « La vôtre aussi » allez vous me dire. Oui, et ce n'est pas sans regret que je me suis vu obligé d'attendre ainsi. Mais je ne vous oublie pas. Je ne me refroidis pas pour vous et je prie pour vous.

J'espère que vous allez bien et que cet hiver de Rome, bien autrement doux que ceux des bords de l'Escaut, vous va et vous fortifie.

Soignez vous pour devenir fort, s'il plaît à Dieu. J'ai écrit à votre bon père dans le temps comme vous me l'avez recommandé.

A N.D. du Rosaire on me parle de vous chaque fois que j'y vais, ce qui n'est pas, il est vrai, très souvent.

J'espère que ni le souvenir ni l'empreinte de M. Bell.Erreur : source de la référence non trouvée ne diminuent en vous. Voici aujourd'hui l'anniversaire de la 1^{ère} apparition de Lourdes, j'aime à penser que nous nous rencontrions pour la célébrer et que nous nous rencontrons aussi pour célébrer toutes les autres.

Aimez de plus en plus Marie, et préparez vous à la faire aimer.

Adieu, mon cher Eugène. Courage et bonne santé. M. Frav.¹ ne va pas mal quoiqu'il soit gêné par son larynx.

A vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

¹ Joseph Fraval

- A Joseph Mabon

Paris, 11 Février 1904

Mon cher Joseph

Merci de votre belle photographie de Pie X, votre souvenir y ajoute un prix particulier. - Veillez à votre santé et, s'il est utile, voyez le médecin. Les étourdissements, dont vous me parlez, peuvent venir de l'estomac ou de la fatigue de la tête. Il faut éviter le surmenage, et, s'il s'agit de l'estomac, il faudrait voir ce qui le gêne ou ce dont il a besoin.

Je suis heureux du progrès et de la facilité que vous trouvez dans vos études. Cela me ferait croire que vos étourdissements viennent plutôt de l'estomac que de la fatigue de tête.

En avez vous parlé à M. Edouard ?

Assurément je vous pardonne votre tyrannie, mon cher petit tyran, je n'en suis même nullement fâché. La seule chose que j'y reprends c'est qu'elle vous fait quelquefois souffrir sans qu'il y ait lieu, car je n'ai aucune variation et le thermomètre est toujours aussi haut. Retenez le donc, et ne souffrez jamais de ce côté.

Je vais bien. J'ai aussi quelquefois des étourdissements comme vous, mais cela vient de mon surmenage continu.

Je suis heureux que vous soyez tranquille du côté de votre famille. Remerciez les de leur souvenir si affectueux et dites bien que je ne les oublie point.

Je suis bien court aujourd'hui, mais M. Dautr¹ part pour l'étranger et je veux lui confier un mot pour tous ceux auxquels je dois une réponse.

Adieu, mon Joseph. Conservez moi la bonne place dans votre cœur, je vous garde la vôtre. A vous de tout cœur en M.

E. Anizan pr. S.V.

¹ François Dautriche

- A Monseigneur Philibert de Poterat

Paris, le 17 Mars 1904

Bien cher Ami

Je suis bien embarrassé pour Nantes et voici pourquoi.

Nous n'avons pas à proprement parler de documents sur les Congrès. J'ai envoyé à M. Moreau une petite notice sur les Congrès, notice d'une ou deux pages insérée chaque fois dans la lettre d'invitation pour les Congrès. Je lui ai envoyé les deux dernières avec le programme des deux derniers Congrès, il y a sur ces programmes un certain nombre d'indications. En plus, je lui ai envoyé un article que j'ai fait avant le Congrès d'Arras sur nos Congrès. Je n'ai pas autre chose, et de fait, ces choses nécessaires à dire pour donner l'idée de nos Congrès se disent plus qu'elles ne s'écrivent. En tête de chaque volume de Congrès il y a des avant propos qui donnent la note de nos Congrès.

Ce que j'ai envoyé à M. Moreau, je l'envoyais pour les deux prêtres ou plutôt pour le Supérieur dont vous me parlez et pour l'Evêque. Il n'a sans doute pas compris. Voudriez vous le lui dire et lui insinuer qu'il vaudrait bien mieux donner ces documents de la main à la main et y ajouter verbalement des détails que M. Moreau connaît mieux que qui que ce soit.

Quant à l'Ouvrier Catholique on semble le trouver très bien très généralement, mais entre nous, nous ne donnerons jamais satisfaction à Ste Marie de Tours qui du reste n'en prend que 5 numéros. Ils trouvent presque tout vieillot et 1830. Je veux bien supprimer le chant si vous le désirez, car nous faisons pour le mieux et je ne sais ce que peut bien entendre M. Bakez par chant moderne. Qu'il nous en procure donc !

Pour l'Union, je suis prêt à seconder tout ce que vous voudrez. Elle n'a malheureusement jamais eu de vrai président jusqu'à vous que Mgr de Ségur. On nous l'a remise entre les mains mourante. Elle rend en ce moment des services, elle peut, je crois, revivre, non pas comme le « Sillon » dont les manifestations que vous me signalez ne sont que le fait de Marc Sangnier lui même et qui consistent dans un discours

une conférence contradictoire et un banquet. Il y a assurément un groupe autour de Marc Sangnier, mais pas tellement nombreux, il y a aussi un certain nombre de groupes qui viennent entendre Marc Sangnier et l'applaudir. Mais en dehors de lui avez vous un nom, voyez vous chez vous des groupes bien vivants ? En tous les cas, ces réunions ne sont pas des réunions de directeurs d'Œuvres mais des réunions de membres d'Œuvres, ce qui est bien différent de l'Union.

Je ne crois pas que nous devions chercher à nous modeler sur le Sillon ni sur la Jeunesse catholique. Notre but n'est pas le même.

Soyons modestes, catholiques et pratiques. Rendons des services, soyons sérieusement utiles, tâchons de réaliser tant que nous pouvons l'Union, peu à peu l'œuvre se fortifiera et grandira. Mais je crois qu'il faut un esprit large, être accueillant et nous insinuer peu à peu.

Nous avons nos 400 abonnés fidèles en plus des Evêques et des Séminaires. Ce n'est pas énorme mais ce sont des têtes. Refaisons nos documents qui rendront de vrais services. Nous faisons un service de commission qui rend également bien des services.

Tâchons chacun de notre côté d'amener quelques adhérents, le jour viendra, je crois, où on reviendra de tant d'engouements peu sérieux et où un certain nombre se grouperont autour de l'Union. Quant à faire des réunions où nous voudrions être la droite, elles nous diminueront et nous ridiculiseront. Les autres ne voudront pas nous communiquer leur popularité, et ils se tailleront des succès en nous traitant comme des 1830. Rien ne réussit comme cela à l'heure actuelle. C'est chez nous comme à la Chambre. Le seul mot de clérical soulève des tempêtes et attire des ovations à ceux qui les insulte, chez nous le mot vieillerie est le pendant du clérical des mauvais et le mot moderne taille de suite une réclame.

Notre Seigneura fait le bien et n'a pas cherché des succès extérieurs, faisons de même et le reste viendra, s'il lui plaît, tôt ou tard. Je ne veux pas dire par ce qui précède que nous ne devions pas faire effort pour grouper les membres des Œuvres, j'en suis partisan, mais c'est une œuvre nouvelle et que jusqu'ici ceux qui l'ont lancée ne cherchent guère à réaliser. Je vous renverrai ce qu'il y aura en trop de l'Ouv. Cat.

Adieu, cher Ami. Vous pouvez toujours m'écrire à Paris si besoin est, ou bien chez M. le Curé de la Chaume-les-Sables Vendée. Je compte aller parler au gd Séminaire de Luçon et au pit Séminaire des Sables d'Olonne. J'y parlerai des œuvres et je verrai s'il y a qqch à faire pour l'Union.

A vous bien affectueusement en NS

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 9 Avril 1904

Mon cher Yves Marie

On attend pour mes lettres et je ne puis encore vous écrire que brièvement. Merci de vos bonnes affectueuses et chères lettres qui me sont si douces au cœur et si bonnes à l'âme.

Je sens que Dieu vous conduit. Vous êtes abandonné et c'est là la vraie voie. Continuez dans l'abandon et l'amour de Dieu.

Oui, j'ai pensé à la réponse de Marie le jour de l'Annonciation. Pendant le mois de Marie nous serons encore ensemble aux pieds de notre mère du ciel.

J'ai été bien heureux d'évangéliser un peu le peuple de marins de Vendée que vous savez. Cela me faisait penser aux auditeurs de N.S. sur les bords de la mer de Galilée. Que de bon j'ai trouvé là ! Et puis on pouvait là parler bouche ouverte et à cœur ouvert, je n'y ai pas manqué. Le petit grain de l'épreuve n'y a pas manqué, les 4 derniers jours de la Semaine Ste j'ai eu la tête absolument prise par l'influenza qui régnait, mais le diable n'avait pas la permission de m'empêcher de prêcher ni de confesser il ne pouvait que me faire souffrir et me gêner. C'était donc tout profit.

Je suis bien heureux de tout ce qui vient de Rome. Merci de penser à ma chère mère nous penserons à la vôtre en même temps et nous prierons pour les deux.

Pensons au ciel, mais acceptons les épreuves de la terre.

Oui je compte que nous resterons unis toujours dans les Cœurs de N.S. et de sa Mère. Les défections ne sont pas à craindre pour vous, je le sais. Adieu mon Yves. Comment vous dire mon affection ? Il faudrait 4 pages, mais vous devinerez.

Je vous embrasse de cœur à vous en M.

E A

Veillez sur vos genoux comme si c'étaient les miens ou mieux ceux du Divin Maître écorchés pour nous.

Je n'ai pas de pensées à vous envoyer, c'est tout comme.

- A Joseph Mabon

Paris, 9 Avril 1904

Mon cher petit Joseph

Cinq minutes devant moi, une longue lettre à laquelle je dois répondre, un cœur auquel il faudrait que j'ouvre tout le mien qui le chérit tant tant qu'il en pourrait parler tout un jour, des mercis pour une série de jolies photographies, une fête à souhaiter (car comme un sans cœur je crois bien n'avoir pu souhaiter la St Joseph à mon Joseph), des ministères passés à raconter à celui à qui je ne cache rien, d'autres ministères à recommander à ses prières (retraites de 1^{ère} Communion, Congrès, conférences, etc...) des nouvelles à lui demander de sa famille, lui parler de son avenir prochain et surtout de son Ordination sacerdotale qui approche, lui parler de Ploërmel, des frères, de son oncle, lui parler aussi de ses petites fredaines avec St Joseph le breton etc etc....Que de choses en cinq minutes ! C'est impossible ma lettre ne partirait pas et Joseph serait chagrin de ne pas voir de

lettres pour lui, il croirait qu'il est oublié qu'il n'est plus aimé etc... il serait réellement malheureux jusqu'à une prochaine lettre ; tant pis ! Je fais banqueroute par amour pour lui. Mais pour tout tout dire, je vais l'embrasser ! mais l'embrasser ! comme jamais, 3 fois comme en Lozère et fort, fort. Adieu, mon Joseph si cher ! N'oubliez pas vous même celui qui ne vous oubliera jamais et vous aimera toujours autant.

Adieu

E Anizan.

Mon Dieu, que c'est court au gré de mes désirs !!!

- A Marie Anizan Durouzeau

Magliano, 24 Mai 1904

Ma chère Marie

Il m'a été impossible de répondre plus tôt à ta lettre du 9. J'ai dû partir pour l'Italie et encore ne puis je t'envoyer que quelques mots, tant je suis pris. Je vois que vous avez toujours les uns ou les autres quelques misères de santé, mais avec des enfants il n'en peut être autrement.

J'espère apprendre d'ici un mois la bonne délivrance de Marguerite. Il fait chaud dans ce pays, je t'assure, et pourtant je suis ici dans un pays de montagne. Je retournerai vendredi à Rome d'où je ne partirai pour Paris que vers le 7 ou 8 Juin probablement. D'ici là je compte voir le Pape.

Oui, l'affaire du mariage de Marie se continuait à mon départ, on avait même fixé la date au milieu de Juillet. On dit du bien du jeune homme.

Ma santé est bonne. J'étais un peu fatigué en partant, mais ici je suis plus tranquille. J'espère que la belle saison te sera favorable, d'autant que l'été chez vous ne doit pas être trop accablant.

As tu reçu la grande photographie de Maman ? J'ai fait grandir la petite et elle me paraît très bien réussie et même très belle. On ne voit pas il est vrai, la figure souriante, elle est un peu trop sérieuse, mais c'est vraiment bien elle. J'en ai fait faire trois pensant que ce te serait agréable.

Adieu, ma chère Marie. Embrasse bien pour moi Marguerite et les enfants et dis mille choses à Stéphane de ma part.

Si quelque chose de pas trop embarrassant était agréable à quelqu'un de vous, vous auriez encore le temps de me l'écrire.

- 34 Via Palestro. Roma. Italie -

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Rome, 30 Mai 1904

Mon bien cher et vénéré Père

J'ai reçu ce soir votre lettre que j'ai lue en partie à tout le monde. Je ferai les élections, mais je suis un peu embarrassé pour les scolastiques. L'interdiction du vote vise-t-elle aussi ceux qui ne seront plus scolastiques dans un mois ?

Tout s'est bien passé pour les ordinations qui ont eu lieu à Saint Jean de Latran. Les deux journées ont été excellentes. Tout le monde a beaucoup prié pour vous.

Oui, je vous donnerai la vie de M. Bellanger cette année pourvu qu'on puisse me procurer deux mois ou deux mois et ½ au plus de tranquillité. Mais avec les dérangements perpétuels même de ma vie

ordinaire, et même du Giglio pendant la retraite où chacun venait en direction sans parler des conférences quotidiennes, je ne puis avancer. S'il n'y avait pas le Congrès je vous prierais de me laisser au Giglio pendant deux mois et je vous rapporterais le travail. J'ai fait lire après la Vie de la Sœur Rosalie, mes deux premiers chapitres. C'est une bien bonne idée que ce pèlerinage à Moule ; il aura causé grande joie et grand bien. Je tâcherai de faire le pendant ici en faisant aller nos enfants à Gennezzano un de ces jours si je puis.

J'attends Mgr de Poterat dans $\frac{3}{4}$ d'h. Je vais aller au devant de lui, il est 11h. Tout s'annonce bien. J'ai vu le Pape dimanche. Il n'a pas du tout l'extérieur qu'on se figure. Il représente la bonté même. Mais je le verrai mieux à notre audience.

A.....

- A Henri Hello
(copie dactylographiée)

Rome, 1^{er} Juin 1904

Bien cher Ami

Où est M. Jean ? je l'ignore aussi je vous adresse les quelques détails qui suivent pour que vous les lui communiquiez, il vous intéresseront aussi ainsi que tous nos enfants du Rosaire.

Le P Roserot du Saint Esprit qui s'est occupé et s'occupe de ce que nous désirons pour l'Union m'a envoyé samedi 5 billets pour une séance où devaient être lus des Brefs pour des causes de Saints. Je n'avais jamais vu le Pape, inutile de dire que j'ai profité de l'occasion.

J'étais bien placé, mais encore pas assez près pour bien voir Pie X. Je l'ai pourtant bien vu. Il m'a paru d'une bonne taille, la figure

assez pleine et bien proportionnée. Ses cheveux ont repoussé et se relèvent comme sur le premier portrait. Les cheveux ne sont pas blancs mais gris. En entrant, il était souriant et a fait un salut de la main à l'assistance. Il s'est assis sur son trône. Il n'y paraît pas très bien à l'aise encore, c'est du reste exactement la pose des photographies où il est représenté assis. Tout son extérieur représente une bonté extrême, on sent qu'il désire faire plaisir et mettre à la disposition de tous les grâces dont le Souverain Pontificat le rend la source. Sa vue m'a surpris parce que je n'ai pas retrouvé ses photographies. Mais je n'étais pas assez près pour en juger.

Il a écouté la lecture des discours avec grande attention, puis il a tiré de sa poitrine un papier contenant le sien. Il l'a lu d'une voix très nette, forte, agréable et distinguée. Il a un très bon timbre de voix. Puis les orateurs sont allés lui baiser les pieds, ce à quoi il ne s'est pas encore habitué et quand ils lui prenaient la main pour baiser son anneau, lui leur serrait la main en souriant, Il m'a paru l'amabilité même.

Après la bénédiction, il est descendu de son trône et il est allé très aimablement très respectueusement mais en souriant serrer la main des cardinaux Gotti Ferrata et Triepi (je crois). Puis, comme les Franciscaïns et les Sœurs qui étaient en avant (il s'agissait de leur famille) le Pape leur a donné sa main en souriant et leur disant qu'ils devaient être bien heureux de voir les causes avancer. Il s'est vraiment livré à ceux qui se pressaient, ce qui ne semblait pas absolument du goût du gros et immense maître de cérémonies qui évidemment ne met pas ce point dans son programme. Les gardes qui l'accompagnent préféreraient aussi plus de solennité pour clore la séance, mais les assistants ne sont pas de cet avis et le Pape n'en a cure. Ce qu'on dit de sa bonté me paraît tout à fait juste, ce qui n'empêche pas, paraît-il une fermeté inébranlable.

Je le verrai de plus près Vendredi ou samedi à notre audience ; je vous en reparlerai. Mais je ne suis pas encore entièrement fixé sur la physionomie.

Vendredi je dois déjeuner chez Mgr de la Villarmin, un cousin de Mgr de Poterat. Son appartement touche à celui des sœurs du Pape, il m'a promis de me conduire chez elles après le dîner. Je vous dirai mes impressions.

Hier matin, je suis allé avec Mgr de Poterat et le P. Roserot chez le Cardinal Merry del Val. C'est l'un des hommes les plus séduisants que j'aie jamais vu. Plutôt grand, l'air très jeune (36 ans je crois) il ne porte pas plus ; très distingué, très simple, semble très ouvert et extrêmement aimable et bon. Il semble avoir conscience de sa jeunesse et son accueil en a quelque chose de respectueux qui ajoute encore à son amabilité. Il nous a fait asseoir sur des fauteuils et nous a causé le sourire constamment sur les lèvres et avec un véritable charme. On n'est pas gêné avec lui et pourtant il garde son rang et doit être également très ferme. Je comprends que le Pape l'ait choisi, il paraît être l'homme qu'il lui faut.

On lui a parlé de l'esprit de l'Union qu'il a tout à fait approuvé. Il a promis d'en parler au Pape qui certainement, a-t-il dit, sera très heureux de vous voir et vous accorder bénédictions et encouragements. Il nous a bien remercié d'un volume de la revue depuis Janvier 1903 que nous lui avons offert et a promis de remettre au Pape celui qui relié en soie blanche lui était destiné. Il nous a dit quelques mots de la terrible lutte livrée en France et j'en ai profité pour lui dire qu'il y a deux France et que celle des vrais prêtres et des vrais catholiques dont je suis à même de voir un certain nombre dans mes voyages, sont très heureux et très réconfortés par tout ce qui arrive en ce moment du Saint-Siège.

Nous avons été très contents de cette audience. Nous lui avons remis nos documents et une lettre dans laquelle nous faisons allusions à l'œuvre ouvrière dont il s'est occupé et s'occupe. Il a répondu en souriant : « oui je crois ce n'est qu'en petit ce qui se fait en France. »

Nous avons vu le P. Cormier nouveau général des Dominicains qui nous a dit un mot de Nazareth. Il ne savait pas que le P. Hello était mort. Il a été fort bon.

Encore avec Mgr de Poterat je suis allé chez le Cal Vivès. Ah ! celui-là encore, c'est le surnaturel même.

On vient me demander mes lettres. Je continuerai demain si je puis.

Adieu, je compte sur votre article pour le commencement de Juin.

A vous de cœur et à tous

Anizan

J'ai appris avec grande joie le pèlerinage de Moulle. Je ne me relis pas.

- A Henri Hello
(copie dactylographiée)

Rome, Vendredi 4 Juin 1904

Cher Ami

Je reçois la lettre du P.S. me parlant de Moulle, la vôtre aussi avec le paquet pour M. d'Albert. Ne sachant si le P.S. est encore là je vous adresse ce qui intéressera tous en vous priant de le communiquer au P.S.

Je vous ai laissé au moment où je commençais à parler du Cal Vivès. Nous avons été introduits dans son couvent (car il est franciscain) et dans son appartement par un bon moine de St François. Nous attendons dans un modeste salon où se trouve un beau tableau de Pie X et au bas un fauteuil rouge retourné vers le mur, c'est l'usage.

Le Cardinal arrive et retire bien vite sa main qu'on on veut baiser. Il n'est pas grand, plutôt un peu gros, de la barbe plutôt noire. Il parle français. Il nous approuve grandement de prôner les moyens surnaturels avant tout. « C'est ce que recommande le Pape » dit-il. Il nous dit également qu'il est heureux que notre œuvre de l'Union soit ancienne. « Je ne repousse pas, dit-il, les œuvres nouvelles, mais la plupart ont un petit filon qui n'est pas selon l'Eglise. C'est parce qu'ils ne suivent pas entièrement les instructions du Pape. » Il nous affirme que le Pape approuvera et nous bénira parce que c'est son esprit. « Vous faites bien de venir voir le Pape, cela vous donnera un nouvel élan et vous fera du bien. Il faut venir le voir de temps en temps. Tous ceux qui vont le voir affirment qu'en le quittant ils se sentent meilleurs. Vous le

sentirez aussi. » Puis, comme nous parlions des œuvres, des ouvriers, il nous dit avec chaleur : « Il faut dire à ces pauvres gens qu'ils ne sont pas si mauvais qu'ils le croient eux-mêmes. Sur 100 il y en a 95 qui ne sont pas mauvais au fond, mais ils le croient. Il faut leur montrer que non, cela leur fait du bien. Continuez à vous donner à ces œuvres, c'est là le ministère essentiel actuellement. » Nous lui demandâmes s'il accepterait d'être notre Cal Protecteur : « Je ferai tout ce que le Pape voudra. S'il le juge bon, j'accepterai tout. » Et comme Mgr de Poterat insistait, il répéta la même phrase : « Ce que le Pape voudra, voilà tout. »

Aujourd'hui vendredi, j'ai vu deux sœurs du Pape. Près d'elles loge un prélat cousin de Mgr de Poterat que je connaissais déjà et qui m'a invité à dîner. Vers 3h. il a fait demander si on voulait bien nous recevoir. On a répondu qu'une seule ne faisait pas la sieste et qu'elle consentait à nous recevoir.

Elles sont trois sœurs de Pie X avec une nièce. Elles habitent sur le Corso de Victor Emmanuel près du pont Saint Ange dans une grande et belle maison neuve, au rez-de-chaussée.

Une domestique bien simple nous introduit dans un petit salon bien orné. Un grand portrait du Pape en pied, de grandeur naturelle. Là nous trouvons la bonne personne vêtue simplement avec un tablier mais dignement. Elle porte 40 à 45 ans, paraît fort intelligente. Une de ses sœurs est ensuite venue. Ce sont des personnes simples mais d'une distinction naturelle très réelle. Elles ne semblent nullement se monter la tête de la subite considération qui les entoure. Elles ne cherchent pas à parler de leur frère, mais elles répondent à tout ce qu'on leur demande, parlant même un peu d'elles-mêmes à l'occasion. J'avoue que je les ai trouvées dans leur simplicité à la hauteur de leur situation, Elles m'ont rappelé la simplicité de Bernadette répondant aux questions sur ses apparitions, ne cherchant ni à en parler ni à attirer l'attention. La première surtout que j'ai vue a une physionomie très sympathique et très franche. Je trouve que les deux ressemblent à des portraits différents de leur frère et ne se ressemblent pas entre elles.

La première a commencé par nous baiser la main comme toute italienne chrétienne, et cela avec un respect très simple. Nous lui avons demandé des nouvelles de la santé du Pape.

- « Sa santé est très bonne. »

- « Mais se portait-il bien à Venise ? »

- « Ah ! Il y a eu l'influenza. »

- « Pas d'autre maladie ? »

- « Non, il se portait bien. »

- « Et avant d'être à Venise était-il en bonne santé ? »

- « Oui, toujours très bonne. »

- « Mais c'est un grand changement de vie ? On dit qu'à Venise il sortait beaucoup. »

- « Oh ! non il sortait seulement un peu chaque matin, mais tout le jour il restait à l'intérieur. »

La seconde sœur est ensuite arrivée. J'ai voulu les mettre sur le chapitre de la charité du Pape. « Il ne pouvait pas donner beaucoup parce qu'il n'avait pas grand'chose, mais il préférait les pauvres aux riches, parce qu'ils ont plus d'enfants et qu'ils ont plus de peine à supporter leur condition. »

Je leur ai fait dire en italien que dans un article sur le Pape, j'avais raconté une histoire parue dans les journaux parlant d'un plat ayant disparu avec le contenant etc... et que je voudrais savoir si c'était exact.

- « Non, ont-elles répondu en souriant, ce n'est pas exact. Il donnait ce qu'il pouvait mais pas les plats des repas, car par là il nous aurait privées et il n'aurait pas voulu. »

Mgr de Poterat demanda si elles avaient été bien émues en apprenant l'élévation de leur frère au souverain Pontificat. « Non, ce n'est pas lui qui nous l'a annoncé, c'est une agence qui nous a prévenues. Lui, nous avait fait télégraphier par M. Bressan qu'il se portait bien. »

Je leur ai fait demander ensuite si elles avaient un portrait très ressemblant elles ont montré le grand portrait en pied. On leur a fait remarquer qu'il y était rajeuni : « C'est vrai » ont-elles répondu. Nous avons dit quelques mots de Venise, elles m'ont demandé si je connaissais Venise ? « Non. »

On leur dit que je m'occupais des Œuvres, la plus jeune qui répondait à peu près seule dit alors : « Pauvres gens, ils ont bien besoin qu'on s'occupe d'eux. On fait beaucoup de bien en France. » Un mot sur la France lui fit prendre une expression de vraie compassion, et elle leva un peu les deux mains en branlant un peu la tête.

- « Y avait-il aussi des œuvres ouvrières à Venise ? »

- « Je ne sais pas, nous ne nous en occupons pas, nous. »

Elle nous montra ensuite un petit album de photographies. Et d'abord, la première petite église de la première paroisse du Pape. Puis une autre représentant le départ du Cardinal Sarto au moment où il va quitter la gondole qui le portait à la gare. Puis son arrivée au Conclave, puis la fumée du premier vote et celle du dernier.

Elle nous montra aussi deux albums magnifiquement reliés. L'un renferme l'hommage des habitants de Venise, l'autre des habitants de Mantoue. (I)

Ces albums ornés de superbes enluminures sont remplis de signatures dont beaucoup venant de pauvres car l'écriture est à peine lisible.

- « Voyez-vous souvent le Pape ? »

- « Deux fois par semaine. Nous assistons à sa Messe et nous le voyons ensuite $\frac{3}{4}$ d'h. à peu près et c'est tout. »

Nous nous levâmes pour prendre congé. Elles nous remercièrent de notre visite. Nous, nous leur offrons nos hommages et les remercions de nous avoir reçus et de leur accueil. Elles nous baisèrent la main toutes les deux et nous partîmes.

Elles communiquent en effet par téléphone avec le Vatican. Elles portent maintenant chapeau, pour ne pas se faire remarquer, mais elles restent toujours en noir.

Nous verrons le Pape demain, il nous recevra, à 11h. Je vous réécrirai après.

Merci au Père S. des deux roses cueillies sur la tombe de Moule, elles m'ont été très agréables. Oui, je donnerai la Vie pour la fin de Septembre et j'en ferai peut-être lire les premiers chapitres à nos enfants à mon premier voyage.

Veillez dire à M. Dautriche que nous prions beaucoup pour son frère que le brigandage des ignobles êtres qui voudraient bien aussi nous enfermer, honore grandement. Cela le grandit plus que toutes les médailles militaires et sera un titre de gloire pour toute sa vie.

Oui, la conférence de M. Vallet me va beaucoup, réservez-la moi pour le prochain numéro de l'union.

Mille choses de tous à tous.

.A vous de cœur en Marie

Anizan

(I) Ces 2 albums ont été envoyés au Pape il y a 15 jours. Il les a envoyés au plus tôt. Mgr Bressan les a apportés aux sœurs pour les leur montrer. Elles ont demandé à les garder quelques jours.

- A Joseph Mabon

Paris, 30 Juin 1904

Mon cher Joseph

Oui, j'ai été content du Congrès de Nantes. Nous aurions pu désirer plus de monde de la ville et du pays Nantais, mais en somme il y a eu du monde, nous avons eu beaucoup d'hommes très sérieux, les travaux étaient très bons et les discussions très animées et très utiles. Du reste, vous verrez ce qui en est dans l'Union.

Il m'était impossible matériellement d'aller à Ploërmel. J'y ai pensé, mais c'était une chimère, je n'avais pas le temps. J'ai eu là une période extrêmement dure. Le temps manquait et le travail était considérable. Aussi a-t-il fallu marcher jour et nuit. Dieu merci la santé est bonne, et le repos de corps des deux retraites m'a remis au point ordinaire. Pour vous, mon Joseph, reposez vous bien le temps qu'on

vous laissera après votre examen de morale. Oui, il vaut mieux en finir là bas.

Je ne pense pas que votre séjour au Giglio soit aussi long que vous pensez. Cependant, n'étant pas le maître, je ne veux pas vous causer peine ou joie en disant ce qui ne se réaliserait peut-être pas.

En tous les cas reposez vous et tranquillisez tout le monde à Ploërmel en disant que votre billet vous servira. Je comprends leur impatience, mais enfin ils touchent au moment de vous voir.

Ici, la chaleur a été accablante également. Le Congrès a été plus épuisant pour cette cause.

En ce moment je liquide ma correspondance négligée depuis longtemps avec l'espoir de me remettre enfin à la Vie de M. Bellanger.

Adieu, mon cher Joseph, et à bientôt aussi. Cette fois c'est vous qui viendrez.

A vous bien affectueusement de cœur en M.

E Anizan

Je me sers toujours de votre beau portefeuille qui heureusement me fait moins honte parce qu'il s'use, je n'ai pas besoin de lui pour penser à mon enfant si cher.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 12 Juillet 1904

Ma chère Marie

Voilà longtemps, que je te dois une lettre, mais tu ne peux te figurer le surmenage qui m'a accablé depuis déjà longtemps. Le Congrès de Nantes est enfin achevé, je puis un peu respirer et j'en profite pour t'écrire ma joie que tout se soit bien passé et que le petit nouveau né soit bien portant.

Vous devez avoir de la chaleur aussi à Saint Omer, à Paris nous bouillons et le jour et la nuit. J'ai grand peur que Marie-Louise et Marguerite ne soient atteintes par les infamies de ces derniers jours qui sans aucun doute vont continuer. J'espère ne pas trop tarder à passer de votre côté et je serai bien heureux de vous revoir. Je ne suis pas mon maître.

Ma santé a été un peu éprouvée à mon retour de Rome, mais quelques jours m'ont, Dieu merci suffi pour me remettre sur pied et me permettre de préparer le Congrès de Nantes par des courses.

Je suis un peu fatigué mais pourtant bien portant.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Stéphane Huriez

Paris, 12 Juillet 1904

Mon cher Stéphane

Si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre, c'est que véritablement je ne pouvais pas. J'attendais pourtant avec impatience et avec un peu d'anxiété la bonne nouvelle que je vous remercie de m'avoir envoyée de suite.

J'espère que tout se continue dans de bonnes conditions.

Je voudrais bien accepter d'être parrain du petit nouveau né, d'autant que je sais la difficulté de trouver quelqu'un, mais c'est opposé à mes règles et je ne puis y contrevenir.

Demandez donc ou le futur de Marie ou un des jeunes Mouvot ou ce qui serait mieux encore, Joseph ou Eugène. Rien ne les em-

pêche, et ce serait un plaisir pour eux de faire ce petit voyage. Vous leur rendriez le même service à l'occasion.

C'est un regret pour moi de ne pouvoir vous faire ce plaisir.

J'espère que vous allez bien aussi. Moi, je vais bien malgré beaucoup de fatigues.

Les cours doivent être plus pénibles par cette chaleur. Heureusement vous n'en avez plus pour bien longtemps et le bon air de la mer vous remettra. Je vous engage à ne pas priver longtemps votre petit de la grâce et surtout de la sécurité du baptême. Il faut bien peu pour enlever un enfant, et un malheur avant le baptême serait irréparable pour le pauvre petit.

Adieu, mon cher Stéphane. Mille choses à Marguerite. J'embrasse les enfants.

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

N.D. du Rosaire, 13 Juillet 1904

Mon cher Yves

Il m'a été impossible de vous écrire depuis longtemps. J'ai été absolument sur les dents. En arrivant de Rome j'ai dû faire le numéro de la Revue puis il m'a fallu me mettre au lit et jusqu'avant d'être guéri partir pour préparer le Congrès par des visites innombrables à Nantes et dans les départements environnants.

Dans mes courses je suis allé à St Briec où j'ai vu M. Cabaret et M. Marmignon qui s'est décidé à partir de suite. Il a quitté le Séminaire le surlendemain de mon passage, est allé passer quelques jours chez sa mère et est arrivé à Paris en même temps que moi. Il est arrivé ici hier. Le voilà donc installé, j'espère qu'il ira bien. Il semble très

bon et décidé à se donner à Dieu tout entier. Ce sera, j'espère une bonne recrue.

Le Congrès a bien marché et a fait, je crois, du bien.

Après le Congrès j'ai fait ce que vous m'avez conseillé. Je devais être à Tours le Dimanche pour les noces d'argent remises pour que j'y assiste. Le Congrès finissait vendredi soir à 5h. Comment aller à Tréguier dans cet espace de temps si court ? J'y suis allé néanmoins mais en passant deux nuits en chemin de fer.

J'ai vu M. Le Gall, j'ai parlé aux élèves 4^{ème}, 3^{ème} et au dessus. Plusieurs sont venus me voir et me demander des renseignements comme vous autrefois.

Voici les noms

Pierre Gestin de St Martin des Prés. 16 ans - de seconde.

Jean Mahé de Tréguieux 18 ans Rhétorique

Pierre Vinçot (frère de M. Vinçot) de St Brieuc 16 ans seconde.

Joseph Madigant - de Merdrignac - 19 ans - Philos.

Jean Quintin - de Plodran - 20 ans - Rhétorique.

Yves Leroy - de Lanvollon -18 ans - seconde

Jean Gautier - de Tredaniel 20 ans - Rhétorique.

Alexis Lefoll

Lefoll souffrant était parti chez lui. On lui a télégraphié, il est accouru en bicyclette. Il voudrait bien venir, mais sa mère l'a ébranlé. Je ne sais ce que sera le résultat de la lutte. Il m'avait fait bp d'objections, et puis, au moment de partir il a fondu en larmes et m'a dit « je voudrais partir ».

Que résultera-t-il de tout cela ? Ce que Dieu voudra. J'ai semé, à Dieu de donner l'accroissement.

J'ai bien pensé à Lanmodez, mais comment y aller avec si peu de temps ? C'était impossible. Je suis allé prier en votre nom et au mien au magnifique Calvaire de Tréguier. J'ai vu en passant le ridicule monument du vieux diable gâteux, on l'a fait comme il mérite. On dirait qu'il est cloué à demeure sur une chaise percée. MM. Le Gall et Vinçot m'ont beaucoup parlé de vous. Ils ne vous oublient pas. M. Vinçot se reprochait de ne vous avoir pas écrit. Mais il remettait à des occasions qui passaient. Je ne vous oublie pas mon Yves, quoique j'aie été si lent

à vous répondre. Je prie pour vous, vous aime toujours au moins autant et ne vous quitte guère. Merci de vos prières et du reste.

Votre père et frère affectionné.

E Anizan

- A Joseph Mabon

N.D. du Rosaire, 15 Juillet 1904

Mon cher Enfant

Il m'a été impossible de répondre plus tôt à votre bonne lettre du 19 Juin. En effet, j'ai été un peu souffrant après mon retour de Rome. Cela du reste n'a pas duré longtemps, 3 ou 4 jours, et j'ai pu partir préparer le Congrès de Nantes qui a très bien été.

Je suis pas mal fatigué à la suite de ce coup de feu, mais enfin je suis habitué à cela et je me reposerai avec d'autres travaux. J'ai été aussi bien heureux, mon cher Joseph, d'être près de vous pour les grands jours qui viennent de s'écouler.

Je ne sais ce qui a été réglé pour votre retour, car cela a dû se décider entre le P. L.¹ et M. S. Erreur : source de la référence non trouvée pendant mon absence. J'ai à peine vu quelques instants M. Jean à mon passage à Paris.

Vous avez dû bien souffrir de la chaleur, il faisait déjà si chaud quand j'ai quitté ! J'y ai beaucoup pensé.

Ici, comme à Paris, quoiqu'un peu moins, on souffre de ce côté également.

Je ne sais trop où ma lettre vous trouvera, à Rome ? au Giglio ? en France ? Enfin, au petit bonheur. J'ai passé à Questemberg et ai bien pensé à Ploërmel, mais je ne pouvais aller jusque là, mes heures étaient comptées. J'y ai pensé aussi à la Brohinière.

¹ Alfred Leclerc

J'espère que vous nous reviendrez bientôt.

Adieu, mon cher Joseph.

Je ne vous en mets pas si long que de coutume parce que nous nous reverrons bientôt.

A vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

Mille choses à tous. Je ne suis guère au courant des examens.

- A Alexandre Josse

Clamart, 20 Juillet 1904

Mon cher Alexandre

Je reçois votre bonne et chère lettre toute chargée du trop plein de votre cœur. Que je serais heureux d'être près de vous pour vous embrasser plus fort que jamais, vous consoler et vous aider à baiser la croix ! C'est la croix, mon cher enfant, et la croix du Bon Dieu. Baisez la bien fort et remerciez Marie de ne pas vous l'avoir épargnée. Je ne suis pas étonné du bouleversement intérieur que cela vous a apporté, car j'ai plus d'expérience que vous de la pauvre nature humaine. Vous voyez, mon Alexandre, comme il faut peu de chose pour mettre le désarroi là où étaient la paix et la confiance. Cette épreuve et cette constatation vous feront du bien à l'âme. Et, quand vous aurez passé par quelques épreuves qui vous auront ainsi secoué et que vous en serez sorti victorieux, vous serez plus fort, plus viril, plus détaché, plus vertueux, plus sérieusement à Dieu. Ce n'est pas la première épreuve pour vous, vous en avez déjà eu, c'est pour moi une preuve que Dieu veut vous faire monter haut. Livrez vous, mon Alexandre. Quant au fait lui même de votre échec, consolez-vous de suite, qu'avez vous besoin d'un diplôme de plus ? Vous avez beaucoup travaillé, vous avez la science, vous êtes armé pour faire le bien, qu'importe ?

Il est certain que vous avez passé dans les conditions les plus défavorables. Et puis, encore une fois, qu'importe ? Offrez cela joyeu-

sement à Dieu par Marie. Votre petite humiliation vous fera plus de bien qu'un succès ne vous aurait causé de joie. Je vous assure que pour mon compte, je suis revenu de tous ces diplômes qui souvent sont des nids à satisfaction personnelle et à vanité. Mais laissons cela. Je ne vous estime pas moins que si vous aviez tous les doctorats du monde, et je vous aime bien plus humilié sous la main du Bon Dieu que glorieux de témoignages humains qui n'ajouteraient rien à votre science ni à votre valeur. Alexandre, soyez plus brave, plus résigné, et plus humble. Je veux que vous me récriviez que vous êtes abandonné et content.

Ah ! vous ne savez pas encore bien ce que c'est que de se livrer entièrement à Dieu. Voyez comme Dieu s'est livré entièrement pour vous. Comparez ses souffrances et la vôtre, ses humiliations et votre petite épreuve. Allons, courage, cher petit. Ne pensez plus à cela et soyez content de vous être donné toute cette peine pro Deo.

Je suis encore fatigué de toutes mes courses de l'Ouest. Ça été un vrai coup de feu qui a duré plus de quinze jours. Le Congrès, lui aussi, par cette chaleur et avec toutes ses préoccupations m'a fatigué. Mais c'était pour Dieu, je suis content. Je voudrais tant m'user jusqu'à la dernière goutte pour Lui !

J'apprends aujourd'hui que le 4^{ème} enfant de ma nièce que vous connaissez, un petit bébé de 2 mois à peine, est très mal. Je souhaite presque qu'il parte au ciel, il fait si sombre sur la terre !

Adieu, mon bien aimé Alexandre. Surtout accordez moi la joie de vous résigner, d'accepter joyeusement votre épreuve.

Après avoir relu votre lettre, je suis encore plus ému de votre peine. Mon petit Alexandre, résignez vous bien. Bien sûr il ne faut pas travailler pour la récompense des hommes, ne le saviez vous pas ? Merci de ne pas m'avoir quitté depuis notre séparation. Moi non plus je ne vous quitte pas. Oui, je vais bien prier Dieu de vous relever... Ah ! c'est quelquefois rude de servir Dieu par l'abandon, mais il le faut.

Adieu encore, mon Alexandre. Je vous embrasse tendrement.

Votre père qui vous rend encore plus cher, si possible, à votre père en M.

E. Anizan

- A Eugène Le Bihan

Paris, 29 Juillet 1904

Mon cher Eugène

Je ne vous ai pas remercié de vos belles photographies parce que le temps m'a manqué. Je ne vous en ai pas été moins reconnaissant. Elles sont très réussies et j'en vais donner une à chacun des intéressés.

J'espère que les vacances vous font du bien et que la grande chaleur ne vous accable pas trop. Prenez les précautions suffisantes pour votre santé, c'est un devoir. Ne faites pas de grandes promenades, mangez, dormez, faites une bonne sieste chaque jour etc, etc...

Maintenant que vous êtes dans la montagne vous devez être mieux que sous le soleil et dans le four de Rome. Je ne suis pas trop étonné que la chaleur vous ait fatigué, ici même tout le monde était accablé.

Fr.Erreur : source de la référence non trouvée est casé dans une petite paroisse des Côtes du Nord comme Vicaire. J'avais demandé sur sa prière qu'on le reçût.

Maintenant que le Congrès est terminé et les retraites faites je vais tâcher de me remettre à la vie de M. Bellanger. Vous allez, vous, prier pour qu'on me laisse aboutir.

M. Garnier qui fait ses 28 jours m'écrit une bonne lettre mais une lettre fort triste au sujet de l'abandon où sont les soldats. Que de lacunes et de mal dans notre pays !

Espérons que de tous ces événements sortiront de nouvelles conditions d'apostolat et des âmes autrement trempées.

Préparez vous, mon Eugène, et tâchez de devenir un Saint. Les Saints ! voilà ce qui manque le plus à la société actuelle.

Sanctifiez vos vacances tout en les faisant bien reposantes.

Nous avons eu au Congrès le frère de M. Buléon, Vicaire à Vannes. J'ai reçu une lettre d'excuses de M. Buléon et de M. Duparc qui est très malade du cœur.

Adieu, mon cher Enfant.

Continuez à prier pour moi qui ne vous oublie pas.

Votre père en M.

E A

- A Alexandre Josse

Paris, 30 Juillet 1904

Mon cher Alexandre

Votre lettre m'a fait bien plaisir, vous voilà donc mieux au point après la bourrasque que Dieu a permise pour la sanctification de mon petit enfant. Cette épreuve vous sera très bonne. Vous dites : « Je ne ferai pas grand bruit dans la famille... etc... » Il ne faut pas entendre par bruit bien. En quoi ce défaut d'un diplôme peut-il influencer sur le bien à faire. M. Bellanger n'avait aucun diplôme, son action a-t-elle été stérile ? Laissez cela. Dans cette affaire, il ne reste qu'une petite humiliation et déception. Que vous faites bien de baiser fort la main du Bon Dieu qui vous a éprouvé ! Peut-être teniez vous trop à ce petit couronnement de vos études. Ça été dur, très dur, cher petit, mais cela a été bon, très bon. Dieu n'est pas comme les hommes, Il ne craint pas quelquefois de couper pour notre bien.

Vous avez eu besoin d'affection ; mon petit Alexandre, dans cette circonstance, vous savez bien que vous en avez et en aurez toujours autant qu'il m'est possible de vous en donner.

Je suis votre père et je vous tiendrai aussi un peu lieu de mère. Comptez y. Si je ne vous le dis pas plus, c'est parce que je ne veux pas vous paraître exagérer, mais au fond c'est toujours ce que vous savez.

Vous avez dû recevoir aussi une lettre bien affectueuse de M. Dev.Erreur : source de la référence non trouvée qui m'écrivait l'autre jour une bien bonne lettre.

Dans votre résignation maintenant joyeuse et toute d'amour je reconnais bien la grâce du Ciel.

J'espère maintenant vous voir bientôt et je m'en réjouis fort. Quand sera-ce ? Je ne sais, mais bientôt assurément. Du reste votre Oncle JeanErreur : source de la référence non trouvée doit écrire d'un jour à l'autre sur ce sujet. Mais il veut que vous vous reposiez.

Assurément je prie pour vous comme vous me le recommandez.

Travaillez à rester bien uni à Dieu, et même à le devenir de plus en plus. Nous sommes à dure épreuve en France et c'est le cas de dire, Mane nobiscum Domine ad vesperascit.

Mais tous ces événements n'altèrent en rien ni le ciel ni Marie ni Dieu.

Adieu, mon bien aimé enfant.

Croyez moi toujours aussi affectionné en M.

E An

- A Eugène Le Bihan

Limoges, 24 Août 1904

Mon cher Enfant

Rome me désespère par moment. Il faudrait que je passe ma vie à envoyer des commentaires de mes paroles et de mes recommandations. Ce que je veux c'est vous éviter les fatigues excessives et non pas sous ce prétexte vous assujettir à une vie de Chartreux, qui vous fatiguera d'une autre façon. Il faut comprendre les choses et les juger

avec intelligence. Quand les autres sont en promenade, vous devez, vous qui restez, vous détendre, plus que les autres encore vous avez besoin de distraction. Je ne puis pas désigner les lieux où vous pouvez aller ce n'est pas mon rôle, mais qu'on s'inspire de l'esprit de mes recommandations ; et n'allez pas vous enfermer dans un tonneau sous prétexte que je vous ai dit de ne pas faire des courses de 30 et 40 kilom. même moins.

Vos vacances doivent être distrayantes reposantes pour l'esprit et le corps il ne s'agit pas de les passer dans l'ennui et la monotonie.

Est-ce compris ? Dites cela si c'est nécessaire ou montrez le à M. Edouard. Que puis-je faire de plus ? qu'il faut donc mesurer ses paroles ! allons, ne vous abandonnez pas à la mélancolie, distrayez vous sans vous dissiper.

Merci de vos belles photographies.

A vous de cœur en M.

- A Yves Allès

Paris, 26 Août 1904

Mon cher Yves Marie

J'arrive de Lourdes où j'ai été obligé d'aller pour présider quelques réunions de jeunes gens des Œuvres qui se sont joints au pèlerinage national. Je n'ai jamais vu pareil mouvement de prières et de supplications, j'en ai été tout réconforté et j'ai plus d'espoir pour notre pauvre France. M. Desrousseaux y était et il est encore ici avec qqns de N.D. du Rosaire, MM. Pinault Clément Vallé Sarrazin. Les miracles aussi sont réconfortants, je vous assure, et j'en ai vu sous mes yeux.

J'ai reçu une lettre d'un jeune homme de Tréguier de Trédaniel qui se nomme Jean Gautier et sort de Rhétorique. Il voulait quelques renseignements avant de se décider entièrement, je les lui ai envoyés

et attends sa décision. Je ne suis pas très au courant des nouvelles décisions du St Siège pour les Ordinations quoique j'en aie entendu parler.

Allons, mon Yves, soyez un grand et beau rosier, produisant des bouquets de roses de la charité. C'est là la fleur du Divin Sauveur, et par conséquent de Marie. Les plus belles sont celles qui poussent malgré les épines c'est à dire les épreuves. Epines pour vous roses pour le ciel et pour vos frères.

Je suis si pressé que je ne sais plus quoi vous dire, j'en aurais trop qui se présente qui se croise et je ne sais quoi choisir. Ah ! si, il y a quelque chose de nouveau que je veux vous dire, c'est que je vous aime et vous chéris comme mon frère, mon intime et mon enfant.

Nouveau ? allez vous dire ? Oui nouveau car notre pauvre vie se compose d'une succession de sentiments et d'actes et les sentiments et l'amour d'aujourd'hui tout étant comme ceux d'hier sont ceux d'aujourd'hui.

Aussi, je vous embrasse avec l'amour d'aujourd'hui et je vous assure qu'il est aussi tendre que fort mais toujours en Marie.

Adieu, mon Yves. Je prie pour vous et compte sur vous

E A

- A Alexandre Josse

Paris, 26 Août 1904

Mon cher Alexandre

Je n'ai pas eu le temps de vous écrire plus tôt ayant été obligé d'aller au pèlerinage national de Lourdes où une centaine de jeunes gens d'œuvres diverses avaient besoin d'un lien et d'un guide. Votre lettre (l'avant dernière puisque j'en reçois une ce matin) m'est parvenue à peine à temps pour vous faire rester à Rome. Pourquoi ne m'avez vous pas dit plus tôt ce que vous m'y disiez ? Je ne l'aurais pas deviné,

je vous l'avoue, car je ne comprends que par une épreuve permise de Dieu les tristesses et les angoisses par où vous avez passé. Evidemment nous préférons que vous ayez le D^{at}. puisque c'est le couronnement naturel de vos études, mais à nos yeux c'est une petite satisfaction qui n'ajoute guère à ce que nous savons de chacun de vous. Que vous ayez été peiné de n'avoir pas réussi, je le comprends, mais cette peine si poignante, ces découragements, ces angoisses, je ne me les explique que par une permission de Dieu qui a voulu vous faire passer par la croix pour vous sanctifier et vous détacher de vous-même.

Vous me parliez dans une avant dernière lettre « du dégoût incroyable que vous alliez éprouver pour vous remettre à la Théologie et du profit dans la science sacrée auquel il vous fallait renoncer. » Je n'ai pas compris ce que vous vouliez dire. Mais, comme après tout, trois mois n'est-ce pas une affaire, et que M. Jean avait un peu pensé à cet essai de Novembre, je lui en ai dit un mot, et après discussion il a envoyé sa dépêche avec la clause qu'il en écrirait à M. Sch. Erreur : source de la référence non trouvée et qu'on agirait en conséquence. J'aurais penché plutôt, je vous l'avoue, à vous sortir au plus tôt de ce milieu où toutes vos angoisses trouvaient un aliment, d'autant que vous m'aviez souvent parlé de votre peu de goût pour le Gigl. et aussi les vacances qu'on y prend, mais puisque votre paix était si troublée, il vaut mieux aller jusqu'au bout. Seulement de grâce, mon cher Alexandre, si le Bon Dieu continue l'épreuve en ne permettant pas que vous soyez reçu, ne vous plongez plus dans des tristesses qui n'auraient aucune raison d'être. Soumettez vous à cette petite humiliation mon Alexandre, quant à la théologie, vous l'étudiez depuis quatre ou cinq ans, vous n'aurez plus qu'à entretenir ce que vous avez acquis, du moins pour le moment.

Ceci dit, ne croyez pas m'avoir fait de la peine, mon cher Alexandre, vous m'avez dit ce qui se passait en vous, à qui le diriez vous ! Il fallait même me le dire plus tôt. Pour M. de B. Erreur : source de la référence non trouvée vous lui direz qu'une dépêche vous a retenu et que vous n'aviez qu'à obéir. Vous avez bien fait de m'écrire.

Il est bien possible en effet que M. Bellanger qui vous aime tant y ait mis la main. Certainement la Ste Vierge a tout organisé pour votre bien.

Je n'ai pas vu ce pauvre Joseph Mabon n'étant pas là à son passage, et je vais être obligé de lui faire de la peine en n'allant pas là bas pour sa 1^{ère} messe chez lui, je ne le puis à cause de nos conseils pour le Chapitre et de nos retraites.

Maintenant je vous ordonne autant que je le puis, d'être en paix. Je le demande aussi à votre cœur au nom de l'affection que j'ai toujours eue pour vous, soyez en paix. Ne vous occupez que de plaire à Dieu et à Marie, ne vous fatiguez pas de travail, vous vous êtes déjà trop surmené et fatigué, cela vous a un peu paralysé pour votre examen. N'attachez pas à cet examen une importance qu'il n'a pas. Cela m'est bien indifférent que vous soyez Docteur ou non, pourvu que vous deveniez un Saint.

Vos témoignages d'affection, mon petit Alexandre, me vont toujours au cœur, vous le savez, c'est que ce cœur vous aime toujours beaucoup beaucoup. Croyez le. Vous me demandez une ligne de conduite, suivez votre ligne droite, piété, un peu de travail, repos, charité et résignation pour tout ce que Dieu vous demandera.

Adieu, mon cher enfant. J'espère que votre prochaine lettre respirera la paix et une paix vraie et toute en Marie. Croyez moi toujours ce que je n'ai cessé d'être, votre ami votre frère.

Votre père, tout aimant en M.

E A

- A Alexandre Josse

Tournai, 10 Septembre 1904

Mon cher Alexandre

Je ne sais plus où j'en suis de notre correspondance, car je reçois une troisième lettre de vous demandant une réponse que j'ai faite pour vous il y a près de trois semaines, je crois, en tous les cas, après mon pèlerinage de Lourdes. Cela vient il des retards de M. Lainé à en-

voyer les lettres, retards dont on m'avait souvent parlé là-bas ? Une lettre a-t-elle été égarée ou arrêtée ?

Je vous répète, mon cher petit, que vous ne m'avez nullement contristé et que vous ne me contristeriez que si, en supposant que vous ne réussissiez pas en Novembre, vous vous laissiez aller encore à tant de peine, car je me reprocherais alors de n'avoir pas coupé court à tout cela en vous laissant revenir. Soyez donc en paix de ce côté. Je connais votre affection et vous connaissez la mienne qui n'a pas varié, n'avez donc plus de soucis. Si, vous auriez mieux fait de m'écrire plus tôt vos secondes angoisses, mais vous avez cru mieux faire en les gardant. Enfin, je sais bien que c'était plutôt par délicatesse de cœur et d'âme. Je suis bien sensible à ce que vous me dites de votre profonde affection. J'y crois et j'y tiens. Pour la mienne, je ne vous la redis pas car je vois par votre lettre que vous la connaissez. Non, je le répète vous ne m'avez pas fait de peine. Assurément votre peine est la mienne et vous sachant si chagrin, je l'étais avec vous, mais cela ne venait pas par votre faute, et il ne faut jamais m'épargner ces peines là, entendez vous ? Assurément j'ai beaucoup à faire, mais cela ne vous fera jamais mettre de côté par moi, croyez-le. Aussi vous ai-je écrit aussitôt que j'ai pu.

Non, je n'ai pu aller à Ploërmel, et le pauvre Joseph Mabon a dû en être tout chagrin. Mais c'était au moment de la retraite et véritablement je ne pouvais. J'ai été peiné de ne pouvoir lui donner cette consolation.

Adieu, mon Alexandre. Continuez à me garder tout ce que vous me dites et comptez toujours sur ce que vous savez.

Moi aussi je vous embrasse de grand cœur.

Votre père en M.

Nous nous verrons bientôt et vous me raconterez tout. Je dirai à M. de Beauc. Erreur : source de la référence non trouvée ce qui s'est passé et que c'est moi qui ai tout fait. Soyez tranquille.

- A Joseph Mabon

Paris, 30 Décembre 1904

Mon cher Joseph

Voici une bonne occasion d'embrasser mon enfant et de lui souhaiter une bonne année tout en lui affirmant que je ne l'oublie pas, que je l'aime toujours à la folie et que je pleure de le voir si loin après m'être réjoui de son retour.

Que devient-il au milieu des gueules noires et dans son atmosphère de charbon ?

Où sont les beaux paysages ensoleillés, les photographies de vallées et de montagnes, les promenades et rêveries dans les bois ? Maintenant c'est le sable rouge feu, les murs noirs, la fumée et le roulement monotone des machines. Voilà la vie.

Et Ploërmel ! et la chère famille et les dorloteries des sœurs et..., etc... !

Ne vous fâchez pas, mon Joseph, tout cela ce n'est pas le fond de votre cœur, je le sais. Sous les faces charbonnées vous voyez les âmes, en dessous des grandes cheminées il y a des âmes, sur le sable rouge courent les âmes, mon enfant travaille pour faire passer tout ce monde de l'enfer de la vie au beau ciel du Bon Dieu, que c'est beau ! et qu'il est beau ainsi mon Joseph. Aussi je l'embrasse à l'étouffer, et surtout qu'il n'oublie pas devant Dieu au pied de la Salette celui qui l'aime tant !

E A

1905

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 1^{er} Janvier 1905

Ma chère Marie

Merci de tes vœux de bonne année. J'en forme de nombreux pour vous tous à tous les points de vue et je prie Dieu de les réaliser.

Je suis heureux que vous alliez bien. On m'avait dit que tu avais eu encore un peu de crachats rouges et cela m'avait un peu inquiété quoique tu sois assez coutumière du fait. Dieu merci tu es mieux.

J'espère vous faire une petite visite bientôt, peut-être vers la fin de la semaine. Je dis petite visite, car je ne pourrai rester que quelques heures sans doute, même sûrement car ce ne sera qu'en passant.

Il me sera plus facile de vous voir quand vous serez à Lille, car Saint Omer se trouve assez éloigné de ma route ordinaire du Nord.

Je prierai pour la jeune communiant et ferai mon possible pour faire coïncider un voyage avec la première Communion, mais je ne puis guère répondre de moi à l'avance.

Adieu, ma chère Marie. Léonide m'a téléphoné hier qu'elle viendrait ce soir et que tous allaient assez bien chez elle en ce moment.

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

Je prendrai les renseignements que tu me demandes.

- A Yves Allès

N.D. du Rosaire, 7 Janvier 1905

Mon cher Yves Marie

Vous vous demandez pourquoi ce silence. Je ne puis vous en donner les raisons ce serait trop long, il faudrait vous dire toutes mes occupations. Du reste, je vous ai adressé une longue lettre qui valait mieux pour vous que toutes les autres, c'est la vie de M. Bellanger.

Je me suis réjoui de votre Diaconat et j'ai prié pour vous.

J'ai été très content de la retraite d'ordination de St Briec. Il y avait près de 150 Ordinandes dont 31 prêtres. Il y avait là vos anciens condisciples. La retraite a été très fervente et les fruits évidents, évidemment les prières que vous avez faites ont produit des résultats.

Oui, Le Floc'h a enfin le consentement de sa mère, il me l'écrit ce matin et s'offre à partir au Séminaire le 18 courant. Il m'a parlé de votre lettre de l'an dernier qui lui a été très agréable.

Alexis Le Foll qui était décidé l'an dernier et avait reculé devant les larmes de sa mère souffrante, est entré au Séminaire et fait son service à Guingamp. Pendant la retraite il a demandé une permission pour venir me voir. Il vient de m'écrire et voici l'une de ses phrases : « Votre mission est belle aussi je veux la partager, mais en attendant ce jour tant désiré où je serai des vôtres, je vous prie, M. A. n'oubliez pas dans vos prières le petit soldat du 48^{ème} de ligne que vous avez vu à St Briec. »

M. Cabaret va bien. J'ai parlé de vous à tous ces Messieurs. Plusieurs vous connaissent et ont reçu de vos nouvelles avec joie. Vous devez penser que je vous ai très vilainement déchiré. Cher petit, comment aurai-je pu faire pour cela ? Cette masse de voix a rechanté deux fois le beau cantique de Montfort

« J'adore en tout la Providence
« Dieu soit béni ! Dieu soit béni !
« Toujours en toute circonstance
« Je redirai Dieu soit béni !
« Pour nous la divine sagesse

« A tout réglé, Dieu soit béni !
« A m'y soumettre je m'empresse
« Dieu soit béni ! Dieu soit béni !

Je n'ai pu assister à l'ordination que jusqu'après la prostration, je devais repartir à 9h.½ pour commencer un triduum le soir même à 8h.½ pour les hommes de Plaisance à Paris.

J'étais hier à Moule. J'ai prié au pied de la Croix sur laquelle Ave Maria. J'ai demandé à M. Bellanger de vous protéger et de vous bénir. Je ne vous parle pas du cher M. de Beaucourt dont la perte me désole. C'est hélas ! le cas de dire avec toute sa volonté Dieu soit béni ! Priez pour celui qui vous aimait tant et vous a fait tant de bien. Adieu, mon Yves. Vous êtes en fête aujourd'hui pour le Curé d'Ars. Encore un Saint ! Préparez en un avant de vous en aller au Paradis.

E A

- A Marie Anizan Durouzeau

Nantes, 16 Janvier 1905

Ma chère Marie

Je me suis en effet décidé au dernier moment à partir à 5h.55, voyant que cela ne dérangerait pas chez vous puisque Stéphane partait à cette heure. Cela me faisait gagner plus de 2h., j'arrivais à Tourn à 9h. au lieu d'11h.½.

Nous avons parlé avec Stéphane de la question des enfants. Il ne voudrait pas avoir de nouveaux ennuis à Lille. Je lui ai conseillé de mettre les enfants dans une maison d'éducation tout à fait chrétienne mais tenue par de bonnes laïques.

Il paraît désirer que ses enfants soient élevés chrétiennement et même le vouloir, mais il est préoccupé aussi de sa situation qui s'améliore, évidemment.

Je t'engage à ne pas faire allusion à ce que je te dis ici, car cela le fermerait peut-être pour toujours. En tous les cas, je lui ai parlé très carrément et l'ai très fortement et formellement engagé à ne pas penser au lycée de filles. Je ne crois pas qu'il s'arrête à ce dernier parti d'après ce qu'il m'a dit. Mais encore une fois, ne fais pas allusion à tout cela, tu ferais plutôt du mal pour le but poursuivi et pour d'autres.

J'ai écrit à Lille pour demander des adresses de pension et j'attends la réponse que je te transmettrai.

Une autre fois je tâcherai d'être moins court, mais je n'ai pu mieux faire l'autre jour.

Adieu, ma chère Marie.

Mille choses à Marguerite et à Stéphane.

Je t'embrasse ainsi que les enfants.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Orléans, 1^{er} Février 1905

Mon cher Eugène

Oui, j'ai appris que vous n'allez guère bien, et même, on m'a dit que vous avez défendu de me le dire. Vilain, il faut me dire tout ce qui vous concerne, je le veux. Soignez vous et que la nouvelle contenue dans votre lettre que cela va mieux devienne de plus en plus vraie. Je voudrais bien avoir de vos nouvelles bientôt et savoir surtout des détails et que tout est remis.

J'ai demandé qu'on adresse, de suite et à l'adresse que vous avez indiquée, un volume de M. Bellanger. Il doit être parti depuis quelques jours. Je suis heureux qu'elle vous ait fait plaisir et du bien,

c'était mon but, et non pas de faire une œuvre de littérature châtiée. J'ai été un peu peiné en effet de toutes les critiques malveillantes qui ont précédé l'apparition du livre, surtout de la part de romains. Mais il en est de cela comme de tout, le bien ne se fait pas sans quelque croix et l'essentiel est que Dieu et Marie soient glorifiés et le bien opéré. J'ai du reste pris mon parti du qu'en dira-t-on depuis longtemps et je n'y pense plus maintenant. Si vous pouvez faire pénétrer le livre à Sainte Anne et à Vannes, peut-être donnera-t-il l'idée de notre vocation.

Nous serons heureux, moi en particulier, de recevoir la phot. de M. de B. Erreur : source de la référence non trouvée Quel vide il doit laisser là-bas ! J'en souffre chaque fois que j'y pense. Il était tellement à son affaire et à vous ! C'était pour moi une tranquillité d'esprit de vous savoir entre ses mains. C'est bien le cas de dire fiat !

Adieu, mon Eugène. Que je voudrais vous embrasser et vous voir ! Qd viendra la réunion au ciel !

A vous tout entier en M.

E Anizan

Pourriez vous vous informer discrètement si j'ai oublié de répondre à quelqu'un, et notamment à M. Laperrière ? et puis, me le dire ou me le faire dire. Je donne ici une retraite qui va bien.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 23 Février 1905

Mon cher Eugène

Vous vous demandez peut être pourquoi je suis si lent à vous répondre. Il est convenu entre nous que je le fais aussi tôt que je puis et que le cœur n'est jamais pour rien dans mes retards, n'est-ce pas ? Laissons donc les excuses.

Oui, envoyez-moi votre cliché de la Sainte image, je m'en servirai peut être bientôt. Ne sachant si le livre s'écoulerait facilement, et plus d'une critique venant de Rome pendant l'impression de l'ouvrage, j'ai cru devoir borner le tirage à un millier d'exemplaires. C'était évidemment trop peu. J'aurais dû tirer à 2 000, les frais auraient été considérablement diminués et je me serais plus facilement tiré d'affaire. Mais la chose est faite, je n'y puis rien. Le millier n'est pas encore complètement écoulé, il en reste encore 200 à peu près, mais je n'ai pas encore envoyé de prospectus, et bientôt nous serons à court. Il va falloir d'un moment à l'autre commencer une seconde édition. Ce sera peut être un bien puisque je pourrai améliorer un peu encore l'ouvrage.

N'avez vous pas aussi la photographie de la petite chapelle d'Arras ? On m'a dit qu'elle existait. Qui ? je ne sais plus. En tous les cas, adressez moi au plus tôt le cliché de N.D. du Bon Conseil. Recueillez donc avec M. Devuyt (auquel je n'ai pas pensé à en parler dans la lettre ci-jointe), les remarques de détails qui paraîtront justes, cela m'aidera à améliorer la seconde édition. Je dis (détails) parce que je n'ai pas le temps de faire de grands changements, je dis aussi (qui vs paraîtront justes), parce que je ne puis prétendre suivre les impressions de tous, il y en aurait de contradictoires et je n'en finirais plus. Du reste, évitez de parler de la demande que je vous fais ici, écoutez seulement ce que l'on dit de juste pour me le communiquer. Ne parlez de cela qu'à M. Devuyt. Je tiendrais grand compte évidemment des remarques de M. Maignen.

Pour vous, mon Eugène, il ne faut pas vous désoler de n'avoir plus les secours d'autrefois. Dieu vous a donné successivement MM. Bellanger et de B.Erreur : source de la référence non trouvée pour soutenir vos premiers pas ; mais maintenant vous devez avoir la force de marcher un peu seul. Il faut que le passé éclaire pour vous le présent et l'avenir. Si les hommes manquent souvent, Dieu et la Très Sainte Vierge ne manquent jamais. Appuyez-vous sur eux. La grâce est là. Il est clair que votre nature impressionnable restera toujours, mais la volonté se fortifie chaque jour par la grâce et par la lutte. Pour devenir un tuteur, il faut commencer par pouvoir s'en passer soi même.

Suivez cette route virile, et ne soyez plus comme ces femmelles qui sont éperdues quand elles ne sentent plus une main sous leurs coudes. La seule main nécessaire c'est celle de Dieu.

Pour le cœur, mon cher petit, faites de même. Plongez le dans le cœur de Dieu. Même ici bas vous êtes encore aimé et chéri, vous le savez, que cela vous console, mais qu'est cela auprès de l'amour de Marie, et surtout de l'amour infini ?

Je compte aller en Bretagne la semaine prochaine. Je ne sais où je m'arrêterai. Pas à Pontivy à cause de la famille de Joseph¹ à laquelle je ne veux donner aucune explication. Je verrai M. Dieulangard. Il me dira ce que je puis faire. Faites si vous voulez un cliché de l'épreuve de Tournai.

Adieu, mon petit Eugène. Que je voudrais vous voir et vous embrasser ! Enfin, tout est pour le Divin Maître et pour notre Mère du ciel que je prie de vous soutenir de vous caresser, de vous fortifier, de faire de vous un apôtre et un saint.

A vous de cœur

E. A.

- A Yves Allès

Paris, 10 Mars 1905

Mon cher Yves

Si, je suis allé jusqu'à Lanmodez et j'y ai vu votre bon père avec lequel j'ai pu passer de deux à trois heures. Il va bien. La propriétaire de sa maison était là pour tâcher de le déterminer à quitter la maison qu'elle voudrait reprendre en même temps que louer le champ de votre père. Mais celui ci n'a pas voulu. Pour le moment il préfère rester ainsi. Cependant il me disait qu'à la Saint Michel son beau frère du bourg finissait son bail et que s'il peut prendre un logement plus grand il irait avec eux. Ce serait la meilleure solution je crois. Il espère bien vous voir aux vacances.

¹Joseph Mabon

A Tréguier j'ai vu M. Le Gall et ces Messieurs qui me reçoivent toujours très bien. J'ai parlé à tous les élèves à la chapelle, ou plutôt à tous ceux des classes de 4^{ème} et au dessus. Puis, le lendemain matin j'ai assisté à la conférence d'étude des philosophes et j'y ai de nouveau parlé.

Huit sont venus me voir pour me parler de leur vocation et de leur désir de venir.

Ils s'appellent Jos. Conen - Jean Delaporte de Cesson - Jean Poilvet de Landéhen - Louis Martellec de Paimpol - Henri Chaumet d'Yvias - Pierre Régnier de St Trimoël - Armand Jehan de La Motte - et le jeune Vinçot.

Qu'en résultera-t-il ? Ce que Dieu voudra.

En tous les cas j'ai ramené à Paris Albert Le Floc'h qui m'écrit ce soir de N.D. du Rosaire qu'il est content et bien parti. Priez pour lui, pour vous, mon Yves, continuez à m'écrire comme vous faites et ne vous figurez pas toujours mal faire. Vos lettres sont simples et franches comme elles doivent être. Il ne s'agit pas d'être toujours en crainte. Oui, compatissez avec Marie aux douleurs de N.S. et priez pour les pécheurs.

Sentite in vobis quod et in Xsto Jesu et in Maria.

Je suis très content que vous vous aidiez avec M. Rollin. Si vos pères vous font une remarque, tenez en compte mais ne vous tracassez pas du qu'en dira-t-on. - Je vous visite souvent dans votre grande chambre. Que ne suis-je dans celle du milieu pour aller chez mon enfant chaque jour ?

Bon courage pour vos deux conférences, faites pour le mieux et soyez en paix.

Je revois la Vie de M. Bell. Erreur : source de la référence non trouvée pour une seconde édition. Je tâcherai d'en envoyer une à l'adresse que vous m'indiquez. Pour M. Cambray, il commence un nouveau remède puis, nous verrons.

Continuez à prier pour moi, mon Yves chéri, dans ma vie extérieurement si dissipée et si agitée, j'ai besoin de Dieu et de la Très Ste Vierge pour rester toujours avec eux. Nous avons heureusement le bon Maître derrière la porte de ma chambre.

Adieu, mon bien aimé enfant. Vivez en paix dans le cœur de Marie et devenez un Bellanger. A vous de tout cœur en J. et M.

E A

- A Eugène Le Bihan

Paris, 11 Mars 1905

Mon cher Eugène

Merci de votre lettre et de vos réflexions dont je tâche de faire mon profit. Je ne ferai pas de grands changements dans la Vie de M. Bellanger, je n'en ai pas le temps et n'en sens pas du reste la nécessité. Je tâche seulement de corriger les répétitions et un certain nombre de détails. - Pour l'ordre chronologique des faits, cela est presque impossible avec le plan que j'ai suivi. L'Ordre chronologique y est, mais pour certaines choses comme le Régime du Rosaire et le soir de la vie dans lequel je renferme la maladie c'est presque impossible. Je ne pouvais pas montrer un Maître des Novices mourant et je ne voulais couper ni le récit du Maître des Novices ni celui de l'acheminement vers la mort. C'est à dessein que j'ai groupé ainsi les divers ordres de faits.

Je vois avec plaisir, mon Eugène que vous allez bien à tous les points de vue. Soignez ce pauvre corps, soignez surtout l'âme.

J'ai reçu votre beau cliché. J'espère qu'il fournira de bonnes épreuves.

Je suis allé en Bretagne, mais comme je le prévoyais, je n'ai pu m'arrêter à Pontivy. Je n'y ai pas passé, du reste.

Adieu, mon cher enfant. Continuez à prier pour moi qui vous le rends.

A vous de tout cœur en M.

E A

- A Eugène Le Bihan

La Roche sur Yon, 15 Avril 1905.

Mon cher Eugène

Je suis bien peiné de vous savoir souffrant et j'ai hâte d'apprendre que la paix et le bon air du Giglio vous font du bien. Si je pouvais m'y envoler pour voir et soigner mon enfant, les bonnes causeries que nous aurions ensemble ! n'est-ce pas ? et que je dorloterais mon petit ! que de chapelets nous dirions ensemble tout bas, dans la jolie petite église et dans les allées verdoyantes d'où l'on a de si jolies vues ! Mais le repos, la paix, la compagnie de mon enfant et moi, cela fait deux. Je suis évidemment condamné au surmenage à perpétuité. Dieu soit béni en cela comme dans le reste !

Evidemment cet horrible système d'étude est la cause de votre état. J'en voulais depuis longtemps à la longue route qui sépare Palestro du Collège Romain. Hélas ! c'est mon pauvre Eugène qui en souffre le plus jusqu'ici. Car cette course réitérée et pressée, ajoutée à l'exagération de cours, vous a sans doute épuisé.

Mon pauvre petit, soignez vous tant qu'il faut et surtout ne recommencez pas trop tôt. Je voudrais bien avoir de vos nouvelles de temps en temps car de loin il est facile de s'inquiéter et de broyer du noir. Je n'ai pas vu le vieux fr laïque, car je partais le matin du jour où il devait arriver, en sorte que je ne sais rien de vous depuis votre lettre.

Je suis du moins bien heureux que vous soyez heureux de souffrir et que vous offriez tout à Dieu notre tout et à la bien aimée Vierge. Voilà comment il faut faire. Hélas ! Sur cette triste terre, triste

surtout pour qui aspire au règne de Dieu, que nous souffrions que nous travaillions, c'est tout un quand c'est pour Dieu. Continuez, mon Eugène chéri et soyons unis ensemble comme un seul, pour tout offrir à Dieu. En ce moment, je prêche et reprêche. Voilà 26 instructions ou sermons depuis Dimanche dernier au matin. Vous croyez peut être que cela me suffit ? Non. Je trouve toujours que c'est le vide dans la vie. Quand serons nous en Dieu, à Dieu sans ombre ? Oh que je sens souvent le « fecisti nos ». Quand je suis surmené de travail, j'aspire à la vie contemplative pour être plus à Dieu, si j'ai un peu de répit et que je puis me mettre un peu à l'oraison, il me semble que je ne fais rien pour Dieu. Non ! ici bas il n'y a pas de bonne position, il ne reste qu'à accepter ce que Dieu permet et veut.

Oui, mon chéri, je suis content puisque vous êtes content et puisque Dieu permet que vous soyez ainsi. Si vous êtes bien abandonné, vous êtes le mieux possible. Pourtant je serai content aussi quand je vous saurai mieux. Mais pour vous comme pour moi, avant tout je dis : « non mea sed tua fiat ». Oui, cher petit, je prie pour vous. Merci de ne pas m'oublier moi qui le mérite si peu. Je vis avec vous même au milieu de mon travail et je suis heureux d'avoir pu distraire quelques moments pour pouvoir vous le dire.

Adieu, mon Eugène. Oui, je vous aime toujours beaucoup et je vs embrasse plus fort que jamais.

E.A.

Mille choses à tous ceux qui sont avec vous. Je retournerai sans doute à Paris mercredi de Pâques après avoir passé le mardi au grd Séminaire de Luçon où on m'appelle.

- A Yves Allès

Paris, 30 Avril 1905

Mon cher Yves

J'avais commencé pour vous une lettre le Vendredi Saint, on m'a interrompu, elle est bien là à moitié faite mais ce serait du réchauffé. C'est vrai, cher petit, je deviens un peu plus rare et pourtant, comme je pense à vous, comme je vous aime, comme je suis uni à vous, et combien je compte sur vous pour m'aider à tout.

Vous voulez des détails sur mes difficultés et mes joies.

Ma grande peine maintenant comme toujours, c'est mon imperfection, le reste n'est qu'accessoire auprès de cela. J'ai de très grands désirs et je me sens au dessous de tout. Ma grande joie, c'est de pouvoir travailler pour Dieu. Combien je lui suis reconnaissant de vouloir bien m'en fournir l'occasion ! Vous priez pour que je sois meilleur. Je parle très sérieusement.

Pour le travail je suis toujours surmené.

A la Roche j'ai beaucoup beaucoup parlé pdt 15 jours. Ces paroles m'ont été physiquement pénibles parce que tout le temps j'ai eu mal à la gorge et l'église est très grande. Heureusement, et c'est une grâce, les âmes n'en ont pas souffert ; j'ai conservé jusqu'à la fin une très bonne voix. En ce moment, je le paye par une extinction de voix qui va passer.

Mardi de Pâques j'étais au grand Séminaire de Luçon, où on me traite en ami. J'ai fait une conférence d'1h.¼ suivie de conversation et réponses aux questions des Séminaristes. J'ai ensuite passé la nuit en chemin de fer pour arriver ici mercredi matin.

Mais, assez sur moi.

Mon petit Yves mériterait encore une petite algarade à cause de ses inquiétudes sur l'avenir. Croyez-vous que le Bon Dieu vous accorde tant de grâces pour que vous ne soyez capable de rien plus tard ? Et la sagesse divine, qu'en faites vous ? Fais ce que dois et compte sur Dieu ! Vous aurez bien des occasions de faire le bien,

croyez-le, mon Yves. Préparez vous, devenez un bon instrument et livre vous à Dieu. Voilà !

Ah ! que je voudrais vous voir ! causer avec vous ! Mais laissons cela !

Pour nos pertes, ce n'est pas encore fini et je travaille à repêcher les principales épaves (moralement parlant) s'il plaît à Dieu, mais je ne me fais pas grand chagrin, je vous avoue. Je serais peiné que nous n'ayons pas part aux épreuves de l'Eglise, et je me dirais alors : « Nous n'en sommes donc pas dignes ? »

Les pierres, la terre etc c'est bien peu de choses. Le Fils de l'homme n'avait pas une pierre, cela l'a-t-il empêché de sauver le monde ?

Du reste même à ce moment je sens l'assistance de Dieu et sa protection. Il faudrait causer on ne peut écrire. Ce que je souhaite et demande pour la famille ce n'est pas la fin des épreuves c'est la ferveur ; tout, tout, tout est là ! Oh ! priez pour cela. Si nous pouvions être digne de travailler aux grandes reconstructions de l'avenir ! Ce sera seulement si nous sommes fervents.

Pour vous, soyez vaillant, confiant toujours et quand même !

Dieu Marie et les âmes en détresse voilà l'unique horizon.

Adieu, mon Yves si cher. Vous savez bien, n'est ce pas ! ce qui déborderait de ma plume et ce dont je remplirais ma lettre si je ne me retenais. Priez pour moi, que je devienne saint ! J'en suis loin ! si loin ! les larmes m'en viendraient aux yeux si je m'arrêtais à cette pensée. Mais je marche toujours en regardant en avant et vers le ciel.

Je vous embrasse de cœur en M.

E. A.

Aimez vous beaucoup avec Charles¹. Faites vous du bien ; que Dieu gagne à votre amitié, il faudrait aussi qu'autour de vous on y gagne également donc que personne n'y perde ! Faites du bien ensemble aux autres.

¹ Charles Rollin

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 12 Mai 1905

Ma chère Marie

J'ai reçu avec grand plaisir ta lettre et toutes les nouvelles que tu me donnes. Je crains bien, hélas ! de ne pouvoir assister à la 1^{ère} Communion de Marie Louise comme je le projetais. Je pars le 26 ou 27 pour l'Amérique, il y a des préparatifs à faire des affaires à prévoir, surtout les derniers jours. Je vois du reste que vous aurez du monde. Si je manque, ce sera bien malgré moi et vous m'excuserez tous. Je prie en tous cas pour la chère enfant. Je reviendrai du Canada au commencement d'Août.

Stéphane m'a en effet paru hésitant s'il ne continuerait pas, une année encore, à rester à St Omer.

Il paraît que les loyers sont très élevés à Lille. Il ne m'a pas parlé de ses projets de détails et évidemment il n'en doit pas avoir encore.

J'espère que Marguerite va bien ainsi que la petite Guite et les deux garçons. Louis doit grandir. Est-il toujours turbulent ?

Ma santé à moi est bonne.

Oui, j'ai été pris de la gorge à la suite d'une mission assez fatigante en Vendée. Le beau temps m'a remis.

Irez vous au bord de la mer en vacances ?

Je dirai une messe pour Marie Louise.

Adieu, ma chère Marie. Embrasse bien pour moi Marguerite et les enfants et dis mille choses à Stéphane.

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 13 Mai 1905

Mon cher Eugène

Combien j'ai été heureux d'apprendre qu'il y avait du mieux dans votre état ! Ce n'est pas fini, je n'en suis pas étonné ; mais il faut vous ménager et ne pas craindre de demander de rester à la maison quand vous vous trouvez fatigué, entendez vous ? Il me tarde de vous savoir en grandes vacances, car c'est un repos sérieux qu'il vous faut. Pendant les vacances, il faudra éviter les fatigues, ne faire donc que de très petites promenades.

Tâchez de nous apporter plus tard un bonnet de bonne santé, un bonnet de grande sainteté et nous ne nous plaindrons pas de l'absence de celui de docteur.

Je comprends bien, cher petit, qu'il vous soit pénible de devoir vous ménager dans cette atmosphère de travail. Mais ce sera votre épreuve, et il faut l'accepter gaillardement, joyeusement, et dire à Dieu par Marie : « Mon Dieu voilà votre petite victime, votre petit agneau tanquam occisum sur l'autel de l'amour ! »

M. Bellanger a connu cette grosse épreuve de la santé, vous avez été témoin de la manière dont il l'a supportée, Eugène. Voilà votre modèle en ce moment.

Vous me dites qu'il vous semble que vous ne faites rien de bon, tout vous coûte, tout est de travers, votre cœur se dessèche, etc... etc... Cher petit, c'est votre état de santé qui vous fait tout voir sous ce jour. Là dedans, Eugène, il y a un brin d'orgueil. Vous voudriez être comme tout le monde, les attentions et les exceptions vous humilient. Il y a aussi un peu d'illusion. La piété sensible est beaucoup plus facile et fréquente quand le corps est bien alerte. Le corps agit sur la sensibilité, et si l'un ne va guère l'autre ne va pas. Laissez tout cela, méprisez tout cela et n'ayez qu'une ambition « Non mea sed tua ! » N.S. n'était il pas aussi agréable à son Père, aussi fécond pour le bien des âmes quand il était triste à mourir, en proie à l'ennui, au dégoût, à la frayeur ?

Ah ! vous avez toujours aimé la souffrance ? vous l'avez désirée ? mais la souffrance est dure aux sens, mon Eugène. Maintenant il faut l'aimer avec son amertume, c'est là qu'elle est méritoire.

Pour le sacrifice dont vous me parlez, mon Eugène chéri, je ne suis pas étonné que vous l'ayez désiré, car je connais votre cœur, votre âme, vos aspirations si hautes et si généreuses.

Ce que vous avez dit au Bon Dieu, c'est ce qu'il fallait lui dire. Je ne suis pas d'avis de demander directement ces choses à moins d'une inspiration absolument évidente. Il ne faut pourtant pas repousser une chose bonne. Je crois bien que chez vous, cela venait de Dieu. Il n'est pas dit qu'Il vous exaucera jusqu'au bout, il est probable qu'Il vous a exaucé en partie. Quand vous serez guéri, il ne faudra pas traiter cela de tentation, Dieu sait ce qu'Il fait et il peut mettre certaines grâces pour la famille au prix de vos souffrances.

Ce que vous devez faire, c'est vous abandonner entièrement entre les mains de Marie pour tout ce qu'elle voudra, même pour des soins des exceptions, une santé un peu chancelante.

Adieu, mon bien aimé enfant. Ah ! que je voudrais vous voir seulement une petite demi heure, que de choses je vous dirais, comme je vous embrasserais ! Prions ensemble, aimons Dieu, la Sainte Vierge et les âmes. Adieu. Votre père et ami

E.A.

Votre lettre est brûlée.

- A Jean Derdinger

Paris, 19 Mai 1905

Mon cher Jean

Que penses-tu de mon silence ? Tu te dis sans doute : « Ah ! loin des yeux loin du cœur ! » Non, mon Jean. Je ne t'oublie pas et la distance ne change rien à mes sentiments.

J'espère que tes 28 jours se tirent dans d'assez bonnes conditions. Ce ne doit pas être bien réjouissant, surtout quand on a une maison sur les bras, mais 28 jours passent encore assez rapidement. En voilà déjà plus de la moitié.

Ma gorge est remise à peu près entièrement. J'avais trop forcé cette fois et j'en ai eu pour plus longtemps que d'habitude. Je me prépare à filer sur l'Amérique. Je partirai le 27 du Havre.

Je trouverai M. Nunesvais à New York, je pense. Si seulement je parlais de Lorient !

Le père Renard vient de mourir, tu le sais sans doute. J'irai marier Georges Legay mardi. Je serai à Paris, la chose me sera possible. Pour Eugène Patureau je n'avais pu, j'étais au loin.

Adieu, mon cher Jean.

Je ne te fais pas de sermon, j'en fais assez par la voix pour ne pas recommencer par la plume, mais tu sais mes pensées, mes désirs, l'objet de mes prières pour toi.

Tout cela n'est du reste que l'écho de la voix intime qui parle au fond de ton cœur, de ta conscience. Cher enfant, écoute la, en même temps tu écouteras Dieu, tu m'écouteras moi même, c'est à dire ceux qui, avec ta mère, t'aiment le plus vraiment et ont le plus le souci de ton bonheur.

Adieu. Bon courage. Ne sois pas malade et pour cela soigne toi bien.

Crois toujours, mon Jean, à la vive affection du père qui te reste

E Anizan

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 19 Mai 1905

Ma chère Marie

J'ai reçu ta lettre et le mandat qu'elle contenait. C'est un vif regret pour moi de ne pas venir le 24, mais cela m'est impossible pour plus d'une raison. Je prierai pour Marie Louise.

Oui, je vous écrirai d'Amérique, mais ne vous ennuyez pas de ne pas recevoir de nouvelles de suite, car il faut au moins huit jours pour aller, autant à la lettre pour revenir et je ne pars que le 27. Avec quelques retards peut être pour une cause ou une autre ? Mon adresse là-bas est M. Anizan Côte d'Abraham 62. Québec Canada. Il faut mettre un timbre de 0'25.

Adieu, ma chère Marie. Je vous irai voir à mon retour si vous êtes à St Omer. Ce sera dans le courant d'Août.

Je t'embrasse de cœur ainsi que toute la famille.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 26 Mai 1905

Mon cher Yves

Bonne fête, car je crois qu'elle vient de passer. Je prie pour vous. Que je serais heureux d'être près de vous à l'Ordination et le lendemain ! Mais je suis comme le coursier qu'on attelle pour aller où besoin est, sans qu'il puisse consulter ses goûts ou ses désirs. Du reste, mon goût et mon désir c'est la Volonté de Dieu, et elle est manifeste.

Faut il vous dire que de cœur je serai avec vous, près de vous à St Jean de Latran ? Préparez vous, mon Yves, de votre mieux, mais simplement sans préoccupation « Ecce ancilla Domini ». Voilà votre modèle. Marie n'a pas perdu son temps à gémir sur son indignité. Elle a laissé cela pour la volonté de Dieu. Elle s'est confondue après, dans le Magnificat, et encore, combien simplement et sans insistance.

Sa grande préoccupation c'était Dieu et non Elle. Faites de même.

Pour votre voyage, vous le ferez, c'est réglé. Si votre bon père peut vous aider, qu'il vous l'offre, acceptez, sinon, vous irez quand même.

Parlez en à votre oncle au plus tôt et proposez lui une date vous même, puis prévenez votre père.

Adieu. Je vous embrasse. Priez pro peregrinante qui part demain. Votre...

J'ai dit à votre père que vous iriez cette année. C'est du reste convenu. Pour l'époque voyez ce que votre père préfère et de suite écrivez à votre oncle. Je vais le prévenir de nouveau.

Ne lanternez pas pour prévenir votre père, dites que vous irez et demandez lui son époque.

Prévenez M. Le Gall de mon voyage jusque vers le 6 ou 7 Août . S'il y a des demandes, ou qu'on m'attende, ou qu'on m'écrive Côte d'Abraham 62 - ou c'est le mieux qu'on s'adresse à M. Henri.

E A

- A Eugène Le Bihan

Paris, 26 Mai 1905

Mon cher petit élu et préféré du Bon Dieu

Comprenez vous enfin les caresses du ciel et ne vous désolez vous pas d'en être l'objet ? Oh non, car je connais mon Eugène, le Bon Dieu et la Vierge toute belle le connaissent aussi et ils savent qu'ils peuvent compter sur lui. Chère petite victime. Oh ! que je voudrais vous voir, vous embrasser, vous dire que je vous aime plus encore, je crois bien, et pourtant était-ce possible ? Qu'y a-t-il de grand, de beau, d'utile, de fécond ici-bas ? C'est ce qui est dur, c'est l'abandon total à Dieu. C'est ce que fait mon enfant chéri, ce que je tâche de faire avec lui. En cela, ne faisons qu'un Eugène. Que Dieu puisse voir deux êtres ici-bas disant, partout ce qu'ils sont, au Grand Maître, et en union avec la parfaite Ecce Ancilla Domini ! Je vais le dire sur la grande mer et vous à l'ombre du Vatican.

Je pars demain, mais ma pensée mon cœur restent avec Eugène.

Vous m'enverrez bien quelques mots à Québec ? Excitez moi à L'Ecce Ancilla Domini.

Adieu mon Eugène bien aimé.

Ton père et ami

E

Merci des vœux de fête !

- A Jules Forget

Québec, 9 Juin 1905

Mon cher Enfant

Merci de votre bonne lettre, de tout ce qu'elle renferme, de vos prières et de votre bonne affection. J'ai été bien long à vous envoyer ce merci, mais j'avais à préparer mon voyage et surtout à prévoir beaucoup de choses avant de l'entreprendre, et j'ai dû laisser bien des lettres sans réponse. J'ai lu avec grand intérêt tout ce que vous me disiez de vous et vos bonnes résolutions.

Oui, tâchez donc de vous rendre digne du petit crucifix et annoncez-moi bientôt que vous allez le recevoir. Vous avez quelquefois peur des sacrifices ? Quoi d'étonnant à cela avec la pauvre nature qui veut toujours son plaisir ! Mais il faut résister et se forcer, c'est ainsi qu'on plaît à Dieu, qu'on acquiert la vertu et qu'on se prépare à devenir un apôtre.

J'espère que la fin de l'année va être excellente, vous me le direz quand j'irai vous voir en Août.

Ici je fais la visite, je ferai les retraites et probablement quelques fondations.

Priez pour tout cela, n'est ce pas ? Adieu, mon cher Jules. Ecoutez bien les inspirations de Dieu, les conseils de vos pères et priez, Dieu vous aidera.

Croyez aussi à ma bien vive affection

E Anizan pr SV

- A Yves Allès

Québec, 14 Juin 1905

Mon cher Enfant et Frère

Quel sacrifice pour moi de ne pas être près de vous le 17 et le 18, de ne pas être là, même pour votre retraite, comme l'an dernier, de ne pas vous accompagner à St Jean de Latran et à l'autel ! Dieu le veut que son Saint Nom soit béni ! n'est-ce pas ?

Du reste qu'est ce que ma présence aurait ajouté à toutes les grandes choses que Dieu fait ces jours en vous ? Dieu - tout = Tout, Tout - Dieu = 0. Le vide est surtout pour moi. Je suis avec vous tous ces jours. Je serai surtout avec vous Samedi et Dimanche. Je prie pour vous afin que vous soyez tout abandonné entre ses mains.

Vous allez vous trouver bien impuissant pour répondre à tout ce que Dieu va faire. Mais ne cherchez pas autre chose que l'abandon et l'amour. La grande consolation de ce jour c'est le « Tu es Sacerdos in aeternum ».

Vous avez maintenant l'éternité pour remercier. Quelle grâce d'avoir été créé pour être prêtre !

Que compteront vos 25 ou 26 ans qui ont précédé le sacerdoce dans quelques siècles ? Ce sera comme si vous étiez né Prêtre. Marie dut être écrasée en pensant qu'elle serait éternellement Mère de Dieu ! Et vous ?

Maintenant Yves, nous sommes frères, frères par le sacerdoce, frères par la messe. C'est une chaîne d'union de plus. Jetez vous dans les bras de Dieu pour son œuvre, et ne vous lamentez plus sur votre impuissance. Vous avez les pouvoirs de Dieu, que vous manque-t-il ?

Avez vous réglé l'affaire de Lanmodez ? J'ai écrit une lettre pressante à qui de droit pour que l'affaire soit fixée.

Occupez vous en auprès de M. Jean.

Adieu, mon enfant, mon frère, mon ami mon cher Yves. Vous me bénirez de loin. Je le fais aussi.

A vous de cœur en M.

E Anizan pr SV

Qd vs irez à Lanmodez dites au bon père qu'il a 2 fils.

- A Monseigneur Paul Bruchesi
(copie dactylographiée)

Québec, 15 Juin 1905

Mon bien aimé et Vénéré Seigneur

Votre affectueuse réponse m'a rajeuni le cœur en me faisant sentir les battements du Vôtre. Je veux moi aussi vous voir ; c'était une joie en traversant l'Océan et je n'y puis renoncer.

En ce moment je fais la visite canonique de notre maison, communauté, noviciats et œuvres. J'en ai jusqu'à lundi ou mardi. Je dois ensuite aller à St Hyacinthe, et j'en profiterai pour aller à Saint Hubert où M. Baillaigé me demande de venir quelques jours dont un Dimanche. J'ai, grâce à Vous, tous les pouvoirs, et j'en userai à l'occasion. Je compte rester deux jours à St Hubert, puis revenir ici.

Je pourrai me rendre libre dès le 26 juillet pour Vous aller voir trois ou quatre jours. Puis, je dois donner les retraites à notre Communauté et à nos novices. Si le 26 est trop tôt je ferais une retraite à ce moment pour me rendre libre au commencement de Juillet. Je reviendrais ensuite faire la seconde et finir mes affaires avant de rentrer en France.

Je compte repartir le 27 juillet et rentrer pour préparer le Congrès des Œuvres de Lyon.

J'attendrai un mot qui me fixe si le 26 est trop tôt, je réglerai mes occupations selon cette réponse,

Je ne vous dis pas la joie que j'éprouve à la pensée de Vous voir un peu à l'aise, car à Paris ce ne peut guère être qu'en passant.

Daignez agréer, mon bien aimé Seigneur l'hommage le plus respectueux et le plus affectueux de celui que vous pouvez bien appeler en effet Votre frère, car il en a les sentiments de longue date et ils ne sont pas prêts de s'affaiblir.

ANIZAN pr.SV

- A Marie Anizan Durouzeau

Québec, 26 Juin 1905

Ma chère Marie

J'ai reçu ta lettre. Mais à une telle distance, que les lettres sont longues à parvenir ! Il faut de 8 à 10 jours. J'ai appris avec grand plaisir que vous allez bien et que tout s'est bien passé pour la 1^{ère} Communion de Marie Louise. Je la remercie de sa belle image. Je vois que vous aurez des visites tous ces temps-ci. Je me réjouis des vacances surtout pour Stéphane qui doit être fatigué de ses courses journalières.

Ma santé est bonne. Ici nous passons par des alternatives de chaleur et de fraîcheur. J'ai beaucoup à faire. Je suis venu inspecter à fond une maison considérable qui contient une cinquantaine de personnes avec 2 noviciats et des Œuvres diverses, une école de 300 enfants, des patronages et cercles et des œuvres de Charité. Puis je commence deux retraites pour le personnel et je règle des fondations. L'une qui est conclue est à une quarantaine de lieues d'ici à Saint Hyacinthe, une ville de 15 000 âmes toute manufacturière. J'ai dû y aller la semaine dernière. La semaine prochaine j'irai à Montréal, ville de 300 000 âmes pour un projet analogue.

Joseph m'a écrit que le voyage de sa mère et de sa sœur s'est bien terminé.

Oui, je m'occuperai de trouver des timbres pour Marguerite. Il les faut oblitérés, je crois.

J'ai visité New York en arrivant en Amérique. Il y a là des maisons colossales qui ont de vingt à trente étages. Les Rues sont sillonnées de fils électriques, de chemins de fer sur des viaducs qui longent les rues. Toutes les rues sont tirées au cordeau et elles ne portent pas d'autres noms que des numéros. Ici tout ressemble à la France. Le drapeau français flotte partout, en particulier aujourd'hui fête de St Jean Baptiste, fête nationale.

Je compte repartir d'Amérique, de New York le 27 Juillet.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de cœur ainsi que toute la famille.

Ton frère affectionné

E Anizan pr. SV

- A Jules Schuh

Paris, 9 Juillet 1905

Bien cher Ami

Je reçois aujourd'hui votre lettre. Elle m'a un peu ému d'abord bien que l'affirmation des péchés mortels soit bien forte et paraît peu vraisemblable.

Je suis allé voir MM. T. et L. J'ai rencontré le second mais pas le premier ; je suis retourné voir celui ci et je les ai trouvés tous les deux. Cette seconde fois j'étais avec M. H. Les deux ont été stupéfiés et après réflexions ont dit : « Ce n'est pas une pièce officielle, il faudrait voir cette lettre. » Du reste, M. L. en a parlé au Cardinal en lui disant le contenu de votre lettre. Le bon vieux Cardinal a fait un sursaut de surprise et a dit : « Oh ! ce n'est pas conforme à mes conclusions ! » « Mais, a-t-il ajouté, qu'est-ce que c'est que cette lettre ? l'a-t-on vue ?

Il faudrait la voir. Cela m'étonne beaucoup ! » Ces Messieurs nous ont répété : « Ne vous inquiétez pas jusqu'à la décision. Elle ne viendra sans doute pas si vite que cela, et l'autre côté pourrait bien déchanter après avoir chanté. » Ils jugent que la chose n'est guère vraisemblable et qu'il s'agit là d'une lettre d'encouragement à attendre en paix la décision. Et puis, n'y avait il pas des commentaires soit de M. M. soit de M. H. ?

La conclusion la plus réconfortante, c'est que l'enquête faite avec la plus grande impartialité, car ces MM. n'ont rien dit au Coad. de l'affaire tout le tps de l'enquête et lui n'a fait que 2 ou 3 petites allusions devant M. T. c'est, dis je, que l'enquête du délégué apostolique qui est le Cardinal, nous est favorable. Si on nous condamnait on le ferait à l'encontre de l'enquête et uniquement sur les dires des intéressés Maig. et Nunes. Où serait donc la justice et l'impartialité ?

La conclusion qui s'impose, c'est qu'il faut attendre les conclusions et les décisions sans trouble et sans découragement, mais avec confiance en Dieu. Si ces MM. ont été trop prompts à chanter victoire, tant pis pour eux. Le rapport a dû être remis à la S. C. Jeudi. Ce serait donc dès vendredi que le Card. prot. aurait écrit cette longue lettre ? Informez vous donc si cette lettre a été commentée. Et puis, on ne l'aurait pas communiquée aux intéressés ?

Attendons en mettant notre confiance en Dieu et en la justice de l'Eglise. A vous

E. Anizan

Aujourd'hui encore, une vilaine chose. Michenaud a déclaré que la lettre anonyme à Clément était l'œuvre de G. Marchand. Celui ci est allé le trouver à Auteuil et l'a sommé de lui dire sur quoi reposait son accusation. L'autre troublé a avoué l'avoir nommé. On le lui a dit. G. March. l'a sommé de démentir l'affaire par écrit et de dire qui lui avait dit cela. Michenaud a offert de faire amende honorable etc... etc. !!!

Georges a maintenu ce qu'il exigeait et a donné jusqu'à demain matin 8h.

Voilà les procédés ! et les calomnies !

- A Paul Bruchési
(copie dactylographiée)

*Comm. des Frères de St. Vincent-de-Paul
Œuvre du Patronage
62, Côte d'Abraham
QUEBEC Québec, 18 Juillet 1905*

Mon bien Vénéré et Aimé Seigneur

Je termine la retraite que j'ai donnée moi-même à nos novices, aussi je n'ai pu vous remercier plus tôt de votre si fraternel et si affectueux accueil. J'en ai emporté un attachement plus grand pour votre personne, ce sera aussi le point de départ de prières plus instantes de ma part pour que Dieu vous aide de plus en plus dans la grande tâche qui vous est confiée à Montréal et dans tout le Canada.

Je compte vous prouver dès mon arrivée en France que ces sentiments persévéreront au delà de l'Océan en secondant tant que je pourrai vos désirs et vos projets relatifs à la cause de Dieu.

Je serais bien heureux aussi que vous secondiez, dans la mesure où vous le pourrez, mes désirs en faveur des déshérités de la société si menacés par l'Enfer.

Je connais maintenant vos sentiments relatifs à une fondation en leur faveur à Montréal et j'y ai déjà un peu travaillé.

J'ai vu M. Lecoq auquel j'en ai parlé en ami. Lui aussi reconnaît l'utilité et la grande opportunité d'œuvres en faveur de la jeunesse ouvrière et il m'a vivement pressé d'y travailler. Pour l'Œuvre des Frères de St Gabriel, il m'a témoigné le désir que nous ne cherchions pas à nous substituer à eux, disant que ce serait cruauté de leur enlever une œuvre à laquelle ils se sont attachés et qu'ils ne font pas mal quoique cela ne rentre pas dans leur vocation. Je serais bien désolé de faire de la peine à des religieux qui travaillent au bien des petits et qui y tiennent.

Aussi, si vous l'agréez, Monseigneur, je préférerais me tourner d'un autre côté dont du reste votre Grandeur m'a parlé elle-même.

Je rêverais donc de commencer très modestement une œuvre de Maison de famille pour quelques orphelins en âge d'entrer en apprentissage et une autre œuvre de préservation et de formation sérieusement chrétienne pour les apprentis et jeunes ouvriers d'un quartier populeux et ouvrier.

Nous commencerions petitement, c'est la marche ordinaire des Œuvres de Dieu. L'œuvre attirerait évidemment au bout de quelque temps les sympathies de quelques chrétiens de Montréal et nous arriverions plus tard à la développer.

Nous ne vous demanderons pas d'argent, Monseigneur, vous êtes trop chargé, je le comprends. Mais je ne voudrais commencer qu'avec votre appui moral et connu.

Je voudrais amorcer sérieusement le projet avant mon départ afin de pouvoir le poursuivre de loin.

Tout d'abord, je serais heureux que vous daigniez me dire, si ce n'est pas importun pour vous, le ou les quartiers où vous préféreriez nous voir commencer.

Je suis aussi un peu embarrassé pour obtenir l'assentiment d'un Curé de la paroisse où nos œuvres pourraient être utiles ; car sans aucun doute, ne nous connaissant pas et craignant peut-être que nous ne venions envahir sa paroisse et gêner son action, il commencerait par se retrancher derrière son Archevêque.

Vous êtes un bon Pasteur, Monseigneur, et vous connaissez votre troupeau ; nul mieux que vous ne peut me guider dans une entreprise qui ne va qu'à son bien et à la gloire de Dieu.

Pardon de vous importuner, mais non, on n'importune pas un père en lui parlant du bien de ses enfants, et je sais, que, vous en particulier, ne serez jamais importuné quand on vous parlera de la cause de Dieu.

Un mot m'indiquant le quartier qu'il faudrait viser et le Curé qui serait sympathique, me serait bien agréable, Monseigneur. L'explication et l'excuse de mon importunité sont dans votre bonté et dans la fraternelle amitié que vous voulez bien me conserver et me témoigner.

Il reste bien entendu, que pour les conditions dans lesquelles nous ferions ces œuvres à Montréal, nous ne demanderons pas d'autre privilège que de pouvoir nous donner avec une liberté suffisante à ces œuvres elles-mêmes qui sont notre vocation, et que si Monsieur le Curé de la paroisse avait quelque crainte, nous serions prêts à lui donner tous les gages de sécurité pour les ministères paroissiaux que nous ne réclamons nullement. En général, nous ne sommes qu'aux jeunes gens et aux hommes de la classe ouvrière.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage [de] bien respectueuse mais profonde affection de celui qui se dit votre serviteur, mais plus encore votre ami en N.S. Je pars de New York le 27 courant.

ANIZAN pr.SV

- A Eugène Le Bihan

Québec, 21 Juillet 1905

Mon cher Eugène

J'aurais dû vous écrire plus tôt mais la raison de mon retard est toujours la même, le manque de temps.

J'ai reçu avec grande joie votre bonne et affectueuse lettre. Vous avez au fond de vous même l'abandon à Dieu, l'abandon de volonté, c'est très bien. Voilà ce qu'il faut conserver en dépit des impressions, des imperfections etc..... Dieu voit tout, il sait les difficultés de notre pauvre nature, et il les tolère pour maintenir en nous l'humilité qui est le condiment nécessaire de toutes les vertus.

J'ai appris avec une véritable joie que la double auscultation du médecin a été favorable. Donc, ce qu'il vous faut c'est manger, dormir, faire un peu d'exercice, végéter en un mot. Fortifiez vous, s'il plaît à Dieu, et tout ira bien.

Je vais bien, moi, aussi n'ai je pas grand mérite dans toutes mes démarches et dans tous mes ministères.

Je vais reprendre l'Océan jeudi 27, non sans regret de quitter la nouvelle France, heureux pourtant de retrouver l'Ancienne.

Adieu, mon cher petit. Je suis court, mais forcément. Il me reste peu de temps et j'ai pas mal encore à faire. Je demande à Dieu que vous soyez abandonné comme Jésus sur la croix et comme Marie au pied.

A vous de tout cœur en M.

E A pr SV

- A Yves Allès

Paris, 8 Août 1905

Mon cher Yves Marie

Ne sachant au juste où vous étiez, je n'ai pu vous écrire les derniers jours de mon séjour en Amérique.

Je suis de retour depuis jeudi soir, mais depuis ce temps, il m'a fallu aller à Orléans, et puis à Amiens. Inutile de vous dire que je suis fourbu, car en abordant j'aurais eu besoin d'au moins quelques jours de repos. En tous les cas impossible d'écrire.

J'espère, mon cher enfant, que vous allez bien et que vous avez trouvé bien portant votre cher père. Je suis heureux de penser que vous lui avez apporté de la joie et de la consolation, et aussi qu'il peut traiter avec vous toutes les affaires qui l'intéressent. Il doit être bien joyeux de vous voir prêtre, d'assister à vos messes de recevoir de votre main le Bon Dieu et ses bénédictions.

Vous savez combien je m'intéresse à vos affaires et à celles de votre bon père qui sont les mêmes. Vous m'en parlerez bien au long quand nous nous verrons.

J'espère que nous nous verrons à votre retour, et pourtant je vais être obligé de partir bientôt pour le voyage de préparation du Congrès à Lyon et dans la région.

J'ai reçu plusieurs lettres de ce pauvre Charles Rollin qui a eu bien de petites épreuves, dont il croit cependant avoir vu le terme. Il a dû vous en écrire. J'ai été très content de ma tournée en Canada et j'espère qu'il en sortira du bien.

Avez vous vu M. Le Gall. J'espérais quelques recrues de Tréguier cette année, mais je ne reçois pas de nouvelles.

J'avais vu Joseph Conen qui semblait décidé à venir, puis Jean Delaporte de Cesson Henri Chaumet de près de Paimpol Jean Poilvet de Landéhen Louis Martellec de Paimpol et encore quelques autres, je crois. Informez vous donc un peu si vous pouvez.

Il est vrai qu'à l'heure présente l'élite seule se décide à affronter la tempête.

Adieu, mon cher Yves Marie. Dites mille amitiés de ma part à votre père et bien des choses à votre famille et à tous ceux que je connais, et croyez toujours à ma plus vive et à ma plus profonde affection pour vous en M.

E Anizan pr SV

Un élève de seconde de Tréguier m'a écrit pour des renseignements, et avec l'intention de vous suivre. Je n'ai plus sa lettre sous la main et son nom m'échappe.

- A Alexandre Nunesvais

Paris, 8 Août 1905

Bien cher Ami

J'ai attendu la première réunion officielle pour vous écrire. J'en sors. La demande de Bédard a été accordée, on vous le dira sans doute d'ailleurs.

J'ai fait un bon voyage. Sur sept jours 5 ont été très beaux et les deux derniers très mauvais. Je n'ai pas été malade, Dieu merci, et en fin de compte je suis arrivé à bon port.

Depuis jeudi soir j'ai dû aller à Orléans, à Amiens, à Versailles. C'est vous dire que je n'ai pu me reposer et que je suis en ce moment fort fatigué. Mais ce n'est rien.

On a été heureux de tout ce que j'ai appris du Canada.

Pour St Hyacinthe, M. Ch. M. Erreur : source de la référence non trouvée m'a écrit qu'il est nécessaire qu'on adresse à Rome un exemplaire du contrat signé, et que Rome ne conclura l'affaire que quand le nouvel Evêque aura donné son adhésion. C'est du reste une formalité qui ne peut empêcher les travaux nécessaires. L'exemplaire du contrat devra être envoyé par l'Evêché de St Hyacinthe comme a été envoyée la demande. Du reste M. Ch. M. a dû correspondre avec M. Decelle, si j'ai bien compris sa lettre.

Pour le personnel, tout est approuvé, bien entendu, et le projet pour St Hyacinthe et celui pour Montréal. Si la dernière affaire s'arrange, Em. P.¹ sera accordé malgré les inconvénients financiers. Verr.² ferait bien, près de lui. Mais les choses n'en sont sans doute pas là encore. N'ayez donc aucune inquiétude pour les personnes et marchez comme nous avons dit à moins de nouveau.

A-t-on commencé à St Hya. ? L'oncle J. Erreur : source de la référence non trouvée a fait une cure qui lui a réussi dans la montagne, mais hélas l'effet n'a guère duré, le voilà repris du larynx. Il va sans doute partir ces jours ci pour N.D. du Lys, afin de s'y reposer.

¹ Emile Piché

² Joseph Verret

Les malades baissent toujours, me dit-on. On doit tenter Lourdes au début de Septembre s'ils sont encore vivants.

J'espère que tous nos amis du Canada continuent à bien aller, les petits et les grands. J'ai trouvé peu de nouveaux en rentrant. Hormisdas¹ a été heureux des nouvelles du pays.

Je vais repartir encore un de ces jours pour la préparation du congrès de Lyon. - J'espère que vos retraites sont terminées et que vous allez vous reposer un peu de toutes ces prédications fatigantes. Surtout, mangez buvez, dormez. Par là vous obéirez en plus, et vous mériterez donc.

Ici, les vacances ne font que commencer. Les trains sont bondés de familles qui s'en vont en villégiature. Ce n'est pas qu'il fasse très chaud. J'ai beaucoup moins chaud que je n'ai eu à Québec.

Quand vous verrez Mgr Mathieu, excusez moi près de lui de n'avoir pas été le voir à la campagne, vous savez d'après tout ce qui s'est présenté que je n'ai pu.

Adieu, cher Ami. Veuillez me rappeler au souvenir de tous. Je n'ai oublié personne et je prie pour tous.

A vous bien affectueusement en M.

E. Anizan pr SV

Les deux lettres ci jointes m'arrivent de Québec, elles vont refaire le voyage.

¹ Emile Piché

- A Marie Anizan Durouzeau

Tournai, 13 Août 1905

Ma chère Marie

Je n'ai qu'une minute mais l'occasion du jeune prêtre qui portera ce mot m'excite à t'envoyer quelques nouvelles.

Je vais bien. Le 16 je pars encore pour Lyon afin d'y préparer un Congrès des Œuvres. J'espère que vous allez tous bien.

Si j'avais pu m'échapper pour aller passer un ou deux jours à Malo cela ne m'aurait assurément pas fait de mal, mais je ne prendrai, je crois de vrai repos qu'en paradis.

Je suis bien aise que vous restiez encore un an à Saint Omer, puisque cela vous arrange pour les enfants.

Léonide que j'ai vue il y a 3 ou 4 jours va bien. Sa fille Marie attend sa délivrance. Elle ne va pas mal également.

J'ai appris avec grande joie les succès de Marie Louise et de la petite Marguerite. Je les félicite. C'est une preuve de leur travail courageux et de leur bonne conduite. Qu'elles se reposent bien pendant leurs vacances et qu'après, elles continuent dans la bonne voie qu'elles suivent.

Voilà minuit. Il me faut aller me coucher.

Je vous embrasse tous de cœur.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 15 Août 1905 11h.¼ soir

Mon cher Eugène

Quelques mots seulement car je suis très fatigué et je pars demain matin à 7h. pour Lyon et les pays environnants en vue du Congrès.

Soignez vous, portez vous bien, s'il plaît à Dieu, faites du moins tout pour cela.

Et puis souvenez vous du Hilarem Datorem de Saint Paul.

J'ai vu avant-hier nos trois malades de Belgique. Ce qui m'a frappé, édifié, réjoui en eux c'est leur gaieté.

Laissez vous faire et ne vous préoccupez pas, qu'on s'occupe de votre santé ou non. Qu'importe ? Votre lot c'est le saint abandon. Vous me parlez de votre concours pour la Communauté, de votre règle etc.....

Qu'avez-vous à vous occuper d'autre chose que de la volonté de Dieu ? Le reste n'est rien. Oui, vous pouvez parler de l'avenir avec M. Devuyt et préparer tout ce qui est bon et n'est pas contre la volonté de Dieu.

Vous me direz vos projets.

Je souffre quelquefois de ce qu'on ne s'occupe pas assez de chercher à faire le bien de ce qu'on se préoccupe trop peu des âmes. Occupez vous en.

Adieu, mon cher Eugène.

Pardon de mon laconisme mais je ne puis mieux faire ce soir.

Je vous embrasse de cœur en M.

E Anizan pr

- A Alexandre Nunesvais
(photocopie médiocre)

Lyon, 25 Août 1905

Bien cher Ami

Je ne suis pas étonné de ce que vous me dites des plafonds qui m'inquiétaient, pour la chapelle car en règle on ne fait guère les plafonds pour porter beaucoup de monde dans les maisons particulières. Vous vous souvenez de mes interrogations à ce sujet.

Oui, mettez donc le dortoir au grenier pourvu qu'il soit bien lambrissé et chauffé.

Usez de la maison rouge comme vous me dites. Elle ne sera pas de trop. Du reste, pour cela comme pour la cuisine faites pour le mieux. Le petit Bédard malgré ses qualités aurait en effet besoin d'un sérieux apprentissage.

La question du titre est délicate en effet. La solution que vous me donnez m'irait. Donnez à M. H¹ le titre de Directeur de la Maison de Famille. Mais expliquez lui les choses en douceur. Il faut être franc et ferme, mais il faut aussi être bon, paternel et prudent. Vous savez, cher Ami, que vous êtes un peu plus porté du premier côté, parce que vous [.....] pas la nécessité. Le second côté est aussi nécessaire que le premier pour la dilatation du cœur, la paix de l'âme, la confiance et l'influence à exercer sur les hommes. Forcez un peu de ce côté pour le bien et la charité. La solution que vous me proposez, je l'ai souvent proposée pour d'autres circonstances. Cependant, peut être sera-t-il bon de dire au F. H. qu'il ne doit pas pour cela se désintéresser entièrement des Unions.

Je suis content de la démarche pour l'Œuvre Irlandaise. Mais elle aura besoin d'être suivie de près.

Pour l'Archevêché de Montréal il sera bon de ne pas laisser dormir l'affaire. Je tâcherai de vous fournir une occasion d'y retourner et de voir l'Archevêque. On est à Paris disposé à envoyer Hormidas et celui ci s'y soumettra, je l'y ai préparé.

¹ Gabriel Hodiesne

Tremblay fera, je crois, très bien, mais il est absolument inexpérimenté dans les questions de bâtisse et de solidité, ne vous fiez nullement à lui pour cela. Il faut tout simplement qu'il exécute, pas autre chose. Si vous le laissez marcher de lui seul, vous n'aurez plus jamais à intervenir, c'est je crois, la pente du cher enfant.

Il a laissé un profond souvenir à St Etienne.

L'Oncle J.Erreur : source de la référence non trouvée est à Rome très souffrant du larynx. Jules Sch. a été au congrès de Strasbourg. Il faut aussi qu'il aille qqs jours à Rome pour la propriété du Giglio. Je suis dans le feu de la préparation du Congrès qui s'annonce bien. Raoux est mort en Saint. Les deux autres ne vont pas mieux. Chamussy est momentanément à l'Œuvre de Puteaux. Je vais bientôt retourner à Paris.

Mille choses à tous nos amis grands et petits. Je ne range pas le F. Gay parmi les petits.

Ah ! que je voudrais l'Océan moins large pour vous voir souvent.

Adieu. A vous mes...[?]

Anizan

[.....]Cependant ne cessez pas entièrement d'écrire à l'Oncle. Cela lui ferait mal au cœur.

Parlez bientôt au frère Hodiesne de sa destination. J'ai lancé un mot qui doit le tenir en haleine.

- A Alexandre Nunesvais
(photocopie médiocre)

Paris, 8 Septembre 1905

Bien cher Ami

J'ai reçu avec grande joie de vos nouvelles, mais avec grande peine quoique sans étonnement celle de votre fatigue. C'était inévitable après toutes ces retraites si chargées. Je vous en prie, cher Ami, que ce soit bien terminé pour cela. Ne prenez plus de retraite sans m'en parler, à moi ou à votre oncle. Maintenant surtout que la situation se modifie. Ce n'est plus seulement votre maison qui va peser sur vous. La porte sur le dehors est ouverte, il va falloir avoir l'œil au dehors en même temps qu'au dedans. Supposez que vous tombiez malade en ce moment, que deviendront toutes les espérances et les projets de fondation ? Et puis, faites scrupuleusement ce que je vous ai dit pour la nourriture et le coucher. Mangez, mangez beaucoup et avec appétit, pour cela il faut qu'on vous donne de la bonne nourriture. Et puis, dormez longtemps et ne cédez à personne votre lit. Tenez moi au courant de votre santé.

En ce moment reposez vous selon ce qui convient à votre nature, c'est un devoir. Ah ! que je voudrais être tout près pour y veiller ! Au moins, laissez vous faire, et ne vous inquiétez pas de votre entourage qui a si souvent souffert de vous voir prendre si peu de [...] Tous savent qu'en vous soignant vous obéissez. - Je suis comme vous pour celui auquel nous pensons pour l'œuvre Irlandaise. Si la chose se poursuit je presserai pour qu'on vous envoie Kerrh de Gran.[?] Il peut aider. Mais c'est la tête de la maison. Il faut réserver Hormidas pour l'Œuvre des Canadiens français. C'est l'œuvre qui importe le plus, celle de l'avenir.

Mgr Bruchesi s'en occupe, nous le savons par le curé de Terbonne auquel il a dit : « Il nous faudrait six patrons.... à Montréal. J'aurai du reste Emile. » L'archevêque a raison ; si l'œuvre Irlandaise ne s'ouvre pas avec chance de succès, il vaut mieux ne pas la prendre que de commencer par un échec. Je crois que le mieux serait de ne faire qu'une communauté. On enverrait chaque jour à l'Œuvre Irlan-

daise ceux qui s'en occuperont et ils reviendraient au centre. Mais pour cela il faut que l'œuvre mère soit fondée.

Pour la question des capitations je vous en reparlerai. Il est évident qu'il ne s'agit que des engagés. Il faut que j'en parle et tout le monde est absent.

Raoux et Garagnon sont morts comme des saints, le sourire sur les lèvres. Ce sont des protecteurs. Debron de Kain est à Lourdes avec 3 autres.

Je suis surmené en ce moment par la préparation du congrès de Lyon qui semble bien s'annoncer.

On parle bcp d'un établis. du côté de la Cannebière. Le Docteur S.Erreur : source de la référence non trouvée est en Allemagne. Il a assisté au congrès de Strasbourg.

J'espère que St Hyacinthe va commencer de suite. La nomination de l'Evêque traîne bien en longueur. L'Evêque de Scherbruch a visité Lafontaine et a demandé comment faire pour avoir qqch. de semblable. On lui a donné votre nom pour renseignements. Il nous voudrait. Mais avant tout, il nous faut fonder Montré.

J'ai reçu avec gd plaisir les lettres de nos petits benjamins je vais leur répondre au plus tôt. Adieu, cher ami. Je vous recommande votre santé. A vous de tout cœur en M.

E. Anizan

- A Alexandre Nunesvais

Paris, 15 Septembre 1905

Bien cher Ami

Que devenez vous et où en est votre santé ? elle me préoccupe. J'ai reçu une lettre de Tremblay me disant qu'il espérait commencer son travail le 8 courant. A-t-il pu ? Lui avez vous envoyé du renfort ?

J'ai reçu ce matin une lettre de l'Archevêque de Montréal. Voici ce qu'il me dit pour l'affaire que vous savez et après m'avoir parlé d'autres affaires :

« Mes ouvriers me préoccupent plus que tout le reste. Les Fr. de St Gabriel ont pris admirablement la proposition que je leur ai faite et sont actuellement en correspondance avec leur Supérieur général pour savoir quelle réponse ils doivent me donner. Pour cette œuvre comme pour toutes les autres, j'attends patiemment et avec confiance l'heure de Dieu. Attendons la ensemble. »

Donc, l'affaire ne dort pas et suit son cours. Faites prier, n'est-ce pas ? pour que ce que Dieu veut se fasse, c'est l'unique chose souhaitable.

Rien de bien nouveau ici.

J. Sch.Erreur : source de la référence non trouvée préside les manœuvres du Nord. Je suis dans les correspondances et articles jusqu'au cou pour le congrès qui, comme chaque année, est [...] Vous savez ce que c'est.

Cela se corse du côté de Marseille, non pas que rien soit résolu, mais cela se continue.

Je n'entends rien dire et je ne reçois rien de l'Oncle qui est au Giglio. Pas de nouvelles bonnes nouvelles, j'espère.

Tout doit avoir repris son cours chez vous, écoles et novic. Ici, c'est encore la période des vacances, pas pour moi cependant.

Adieu, cher Ami. Donnez moi ou faites moi donner de [.....] lettre de vous est-elle en route. Dans ce cas, ne vous inquiétez pas de ma demande de nouvelles. J'en aurai quand cette lettre de vous arrivera, dans ce cas.

Mille choses à tous. Je n'oublie personne et ai laissé chez vous une partie de moi même.

A vous tout affectueusement en N.S.

E. Anizan pr. S.V.

- A Alexandre Nunesvais
(photocopie médiocre)

Paris, 22 Septembre 1905

Bien cher Ami

Je suis désolé des mauvaises nouvelles de votre santé qui m'arrivent, et, hélas ! elles ne m'étonnent qu'à moitié, tant l'ouvrage que vous aviez accepté m'avait paru au dessus de vos forces. Aviez vous bien fait tout ce que je vous avais demandé ? pour le coucher, pour la nourriture ? Vous avez été jusqu'au bout de vos forces pour la cause du Bon Dieu, et, certes, vous en avez le mer[...] mais, du moins, maintenant faites à la lettre ce que le médecin vous ordonne, et s'il réclame 9h. de sommeil, prenez 9h. et non pas 8. C'est merveille que vous n'ayez pas eu de crachement de sang. Seulement, s'il vous faut un climat chaud, comment concilier cela avec le Canada ? Et, d'autre part, une traversée ne vous serait-elle pas mauvaise avec l'air vif de la mer ? Je suis fort tourmenté et j'en vais écrire à l'oncle qui est à Magliano, car je suis anxieux que faire.

Ecrivez moi ou faites moi tenir au courant, et faites tout ce que le médecin commande. Surtout n'empêchez ni les Sœurs ni l'économe de faire une bonne nourriture, je vais encore le recommander.

Je suis heureux des bonnes nouvelles de Montréal et de la maison de Québec.

Pour St Romuald il est clair qu'il nous faut attendre. Du reste le terrain choisi ne nous avait pas paru l'idéal, si vous vous souvenez. Avec le pasteur actuel tout irait peut être bien, mais avec un successeur ?

Pour le personnel, quand on sera sur le point d'avancer, je verrai s'il est possible de faire quelque chose d'ici.

Je ne vois guère de cuisinier. Mac-Cahill a fait l'impossible pour sortir de la cuisine et à part lui je n'en vois point. J'en parlerai encore à qui de droit et vous en écrirai.

En attendant, qu'on prenne un femme de journée, si possible, comme nous faisons à la rue de Sèvres. Nous avons une personne qui vient faire les repas et va coucher chez elle. Nous faisons la vaisselle.

Ici, rien de très neuf. Je suis sur les dents pour le Congrès qui semble bien s'annoncer. J'ai hâte qu'il arrive et surtout qu'il soit passé. Que j'aie bientôt de vos nouvelles. N'attendez pas deux mois comme vous disiez. Remerciez pour moi l'excellent petit frère Coté de sa lettre. Mais à lui comme aux autres je ne pourrai probablement répondre qu'après le 6 Octobre.

Adieu. Mangez, dormez, soignez vous et redevenez fort, vous le redeviendrez si vous vous soignez. A vous et à [...]

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Paris, 10 Octobre 1905

B. C. P.

Le Congrès est terminé de Vendredi à midi. Tout s'y est bien passé malgré les craintes qu'on avait émises, grâce à toutes les autorités qui ont été parfaites, en particulier le Cardinal et M. Déchelette. Les séances de Commissions ont été très sérieuses et très intéressantes. Environ 205 à 210 congressistes y ont passé. Les séances du soir ont réuni toujours de 5 à 600 personnes. La cérémonie de la Cathédrale a été la moins bien comme assistance, à cause des réunions du Rosaire et d'un triduum franciscain pour toute la ville. M. Déchelette et M. Bonnadet - (le second vicaire général) m'ont fait dire par Mgr de Poterat que M. Le Gall est en état d'hostilité avec tout le Clergé de St Etienne, qu'on s'en plaint sans cesse et que son déplacement est nécessaire. Le Cardinal me l'a insinué plus délicatement. En fait, nous avons eu un ennui pour le Congrès qui vient surtout de là. Pour moi, je n'ai eu qu'à me louer de son obligeance, car il a fait plusieurs courses à ma demande pour le Congrès. Mais M. Déchelette a insisté à deux ou trois

reprises pour déclarer urgent un changement. Je dois vous le dire quoiqu'à mon regret.

Je viens de recevoir de Nunesv.¹ 3 lettres qui me renversent et auxquelles je ne comprend rien. Evidemment le pauvre ami est malade et le moral en est atteint ; vous en jugerez d'ailleurs.

Ce qui semble ressortir, c'est que Degesne cherche un peu l'indépendance ; mais vraiment il n'y a pas proportion avec les plaintes et les récriminations Tous là bas ont le meilleur esprit, je l'ai constaté.

Dans ce qu'il me reproche c'est absolument contraire à la vérité. Je n'ai donné aucune permission en dehors de lui. Evidemment il est très autoritaire et veut que les plus petits détails passent par lui. Je crois qu'il y a exagération. D'autre part, Degesne souffre de ne pas avoir plus d'indépendance et peut-être en abuserait-il dans le sens du bien-être, mais j'ai tâché de préserver avec scrupule l'autorité de M. Nun. tout en encourageant chacun à supporter les petits ennuis venant de l'autoritarisme auquel est porté M. Nunesvais.

Vous vous souvenez de la lettre que je vous ai montrée et où ses craintes de voir son autorité diminuer perçait.

C'est hélas ! je le vois un état d'esprit plus qu'un accident. Ce que je crains, c'est que par ses soupçons injustifiés et par ses déclarations nerveuses, il ne gâte sa situation très bonne dans la Communauté. Ce ne serait pas la première fois.

Je lui ai répondu deux lettres, mais je crains qu'elles n'aient pas grand succès. Je crains aussi qu'à la suite des fatigues excessives qu'il s'est imposées, et qu'en même temps que son pauvre corps est épuisé, son moral ne s'en ressente et que l'anémie n'amène une surexcitation nerveuse.

Peut-être pourriez vous lui écrire pour le calmer. Je lui ai envoyé une petite lettre pour sa Communauté, mais dans son état d'esprit ce que l'on fait pour le bien peut se changer en mal. Il a parlé d'une enquête, c'est absolument inutile. Je connais l'état personnel de tous.

Enfin, je remets l'affaire entre vos mains et je ferai ce que vous voudrez. Les quelques lettres que je reçois de là-bas sont très bonnes

¹ Alexandre Nunesvais

et ne contiennent que des remerciements. Peut-être le mieux serait-il de reposer à fond M. Nunesv. mais ne verra-t-il pas là une disgrâce ?

Adieu, b.c.p. j'espère que le repos et les bons soins vous remettent, je serais heureux de l'apprendre, je serais bien aise que vous conserviez les lettres de M. Nunesv. car il pourrait bien un jour en nier le contenu et incriminer mes réponses.

Veillez agréer.....

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Paris, 12 Octobre 1905

B. C. P.

La série de lettres de M. Nunesv. continue, mettant en demeure évidemment de retirer M. Deg.¹ car je ne vois pas d'autre but possible à des objurgations aussi pressantes et aussi acerbes.

Si j'étais près de vous, je vous dirais tout ce que je pense de tout cela. Je vous en écris un mot pour que vous soyez plus au courant avant de prendre une décision.

Quand j'ai quitté Québ. tout était tranquille, en paix et à la joie, même M. Nunesvais. M. Deg. est sujet à caution pour l'ordre et la propreté et il a une pente au laisser-aller. On s'accorde sur ce point. Il aurait désiré plus d'indépendance c'est vrai. Pour certains points de détail il avait raison, pour d'autres il avait tort.

Par exemple, il aurait voulu être libre de régler les promenades de ses enfants et aussi les additions aux repas. Je lui ai refusé ces libertés et il s'y est soumis sans amertume. Il m'avait remis une note indiquant ses désirs, ses réclamations. M. Nunesv. m'en a remis une également. J'ai communiqué celles de M. Degesne à M. Nunesv. Nous en avons causé amicalement et nous sommes convenus de ce que

¹ Paul Degesne

j'accorderais et de ce que je refuserais, ce qui fut fait. Constatant la raideur, les exigences quelquefois outrées et la sécheresse de M. Nunesv. j'ai conseillé à M. Deg. de tenir compte de la nature de ce dernier, et j'ai cru devoir laisser quelques points de détail sans solution tout en indiquant mes désirs. Par ex. les pits nov. sont mêlés pendant les récréations et le dimanche à l'école et aux Unions. M. Deg. demandait un endroit spécial. M. Nunesv. voyait obstacle à ce qu'on leur concédât n'importe quelle partie du terrain. Ne sachant que régler j'ai laissé les choses en l'état.

J'ai réglé tout ce que j'ai pu, et c'était à la satisfaction apparente de l'un et de l'autre. M. Nunesv. voulait que toutes les demandes du linge nécessaire aux pits nov. passâssent par ses mains. Je lui ai objecté que vues ses absences et pour une foule de cas, il était préférable que M. Deg. ait une petite réserve et qu'il pût demander directement au procureur les choses usuelles nécessaires, et j'ai parlé dans ce sens au procureur. M. Nunesv. du reste avait admis cela. M. Deg. se plaignait de la dépendance absolue où le tenait M. Nunesv. et les atouts qui quelquefois lui arrivaient subits et imprévus. Je l'ai exhorté à la résignation et à la patience. Il reconnaissait du reste les qualités de M. Nunesv.

Celui-ci déclarait également que M. Deg. malgré ses lacunes formait très bien ses pits nov. au point de vue piété. M. Deg. perd du temps et dépense bien un peu trop pour la photographie, mais c'est au su de M. Nunesv. auquel j'ai recommandé la vigilance sur ce point. Toutes les photos prouvent que M. Nunesv. pose devant son objectif et que tout en regrettant l'excès il ne le juge donc pas si criant qu'il dût protester. Tout le monde là-bas reconnaît les grandes qualités de M. Nunesv. mais tous aussi le trouvent trop raide et trop sec. Mais on l'entoure de considération et de respect. Il a de temps en temps quelques prises avec M. Deg. qui quelquefois supporte avec chagrin les interventions brusques et sévères de M. Nunesv. Mais chacun y mettant un peu du sien tout va son train.

Je vous ai dit que tout conseil est devenu impossible à cause de l'autoritarisme de M. Nunesv. qui n'admet pas la plus petite contradiction.

Cela est au su de tous et tous me l'ont dit.

Je l'ai du reste constaté moi-même. S'il traite un de ses Supérieurs comme vous le pouvez constater dans ses lettres, il est facile de penser ce que c'est pour ses inférieurs.

Comment se fait-il que le trouble vienne aujourd'hui après deux mois de continuation de paix (car toutes ses lettres précédentes sont fort bonnes). Evidemment par suite des absences continuelles de M. Nunesv. M. Deg aura pris quelques libertés. Celui-ci le lui aura reproché durement et sèchement. De là des récriminations aigrettes des deux côtés. M. Deg. aura peut-être parlé de l'autorité supérieure qu'on sent maintenant plus proche et plus au courant depuis ma visite. M. Nunesv. se sera sans doute insurgé contre cette autorité qu'il semblait déjà méconnaître même quand j'y étais, comme vous avez pu le voir par la lettre que je vous ai communiquée. Il y avait eu pour toute la Communauté petit scandale par suite de cette petite révolte manifestée maladroitement par lui devant tous.

Je vois par une de ses dernières lettres qu'il a écrite à M. Deg. pour lui annoncer le surveillant dont il parle. Sans doute, cette manière de faire (parler par lettre quand on demeure sous le même toit) et puis ce fait de lui donner un surveillant subitement aura paru injurieux à M. Deg. De là, des silences, des abstentions, etc... etc... et tout cela amené, je le crains, par toute une série de maladresses et de mesures sèches et désagréables.

La tête de ce pauvre M. Nunesv. déjà malade, travaille sans doute. Tous les torts passés de M. Deg. lui reviennent grossis à l'esprit, il voit dans sa manière d'agir une indépendance à lui octroyée par moi, il interroge l'un l'autre, leur arrache quelques mots par ci par là. Il réunit tout cela, en compose un ensemble chimérique. Evidemment il va faire quelque sottise en parlant de toutes ces chimères à la Communauté, et il va mettre le trouble.

Je ne puis rien à cette situation, j'ai écrit hier à M. Nunesv. lui ai envoyé une lettre à lire, s'il le juge bon, à M. Deg ou à la Communauté, lettre dans laquelle je déclare n'avoir accordé aucune liberté ni indépendance en dehors du procès verbal de la Visite can. Peut-être M. Nunesv. va-t-il trouver là quelques cheveux. Evidemment l'état de M. Nunesv. peut troubler beaucoup la paix qui existe jusqu'aujourd'hui. J'ai reçu quelques bonnes lettres de là-bas, lettres qui respirent la paix.

Vous verrez m. P. ce qu'il y a lieu de faire, je ne vois pas de mon côté ce que je puis sur cet esprit monté surexcité et qui ne veut rien entendre. Le meilleur jugement à porter, outre son caractère difficile et son autoritarisme, c'est qu'il est souffrant, épuisé, et que ses nerfs se surexcitent.

Je gémiss de tout cela, d'autant que je sais à fond ce que tous sont et pensent, et qu'il y a là des éléments de la meilleure et de la plus charmante communauté.

J'ai répondu deux fois aux lettres précédentes, mais en face de cette persistance de ces lettres injurieuses et injustes, j'ai l'intention de ne plus lui répondre. Serait-il mécontent de la correspondance que je puis entretenir avec chacun et verrait-il là une diminution de son influence ? Je ne sais.

Kerr va prendre ses engagements après deux jours de récollection à Tourn. Hier retr. mens. Ici 14. Tous vont bien. J'ai vu les 2 Séminar. de St Sulp. qui sont bien aussi. On m'offre réduct. de la moitié de la pension pour chaque. J'accepte bien entendu.

A.....

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Paris, 13 Octobre 1905

B. C. P.

Les lettres injurieuses de M. Nunesv. Erreur : source de la référence non trouvée continuent. J'en ai encore une ce matin. Elles contiennent des menaces de je ne sais quel tribunal et toujours les mêmes faussetés. Il y a joint une sorte d'acte d'accusation contre M. Deg. Erreur : source de la référence non trouvée anonyme, mais qui porte la marque de ses expressions et de ses accusations et de son

style et qui a été, je crois, copié par lui, car il est presque le seul avec M. Devlin à connaître cette manière d'écrire.

Ce qu'il exige et ce à quoi il veut accuser, c'est à enlever M. Deg. Il faut avouer que cette manière d'imposer un changement est violente et je me demande si un changement fait dans ces conditions et sans que fond dont M. Nunesv. fait litière et où il n'a pas ainsi parlé, ne serait pas une faiblesse. Le pauvre ami veut imposer ses volontés, c'est clair, et il se croit au-dessus de tout contrôle. Enfin, d'une façon comme de l'autre, je demande voix au chapitre, si vous voulez bien M. P. puisque vous m'avez chargé sous votre autorité du Canada. Je sais ce que tout le monde pense et j'espère trouver à Tournai les notes que M. Nunesv. lui même a écrites et m'a données au début de la Visite et qui peut-être éclaireront un peu cette affaire.

Un religieux a-t-il le droit de fixer la date de son départ, de se décharger de sa mission de lui-même et de poser un ultimatum au départ d'un de ses fr. ?

M. Deg. aurait-il tous les torts qu'il lui impute aujourd'hui, est-ce à lui à exiger son changement sans que celui-ci ait été entendu ?

- A Yves Allès

Paris, 14 Octobre 1905

Mon cher Yves

Pour toute ligne de conduite en tout et surtout dans les circonstances délicates, faites ce que je vous ai recommandé, soyez à Dieu, à la Sainte Vierge, à l'obéissance, à la charité. Faites le bien à tous, soyez le soldat de la paix, de l'union et de la charité. Oubliez vous vous même et incrustez dans tous vos actes, dans toutes vos pensées le : « Quærite primum regnum Dei. »

On a raison de vous recommander la modération dans vos relations avec M. Rollin. Aimez vous comme des frères, soutenez vous dans le chemin de Dieu et du ciel, mais que personne n'ait à souffrir de

vos relations amicales. N'enlevez rien de vous même et de votre frère aux autres, soyez tout à tous, c'est le moyen que personne ne souffre ni ne se plaigne.

Je suis enfin sorti des préoccupations de ce grand mouvement du congrès, mais c'est pour tomber dans d'autres. C'est la vie apostolique.

Merci de votre souvenir d'ordination.

J'ai en effet trouvé N.D. du bon conseil, c'est M. Josse qui m'a dit par quel canal elle m'est venue.

Je désire bien savoir que toutes les santés sont bonnes. Pour vous, mon cher Yves, veillez un peu sur la vôtre. Elle est bonne mais elle appartient à ceux qui vous attendent et à Dieu. Soignez la sans excès mais avec attention, et ne faites aucune imprudence. La santé est un trésor et aide beaucoup à faire le bien.

Je n'ai pas lu les ouvrages du P. Léman. J'ai lu avec plaisir le petit passage inséré dans votre lettre. C'est un argument souvent développé et qui est fondé.

L'épreuve du Rosaire et de Kain est en ce moment le petit nombre. Priez pour l'accroissement.

Quand vous aurez des nouvelles de Lanmodez, donnez les moi. Je serais heureux de savoir le bon père installé, content et proche de tous les soins qu'il peut désirer.

Adieu, mon cher enfant.

Bon courage ! Profitez de votre retraite pour la marche en avant.

A vous de cœur en M.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 14 Octobre 1905

Mon cher Eugène

Oui, pour votre santé, mettez tout entre les mains de la très sainte Vierge. Je suis très heureux des constatations du second médecin, mais prenez consciencieusement les soins qu'on vous prescrit.

Vous vous sentez toujours faible, à la grâce de Dieu ! Pour vous spécialement la grande vertu actuelle c'est l'abandon, et Dieu n'oubliera pas que dans cette situation perplexe vous vous en êtes remis à Lui.

Qu'importe la vie ou la mort, la lutte ou le repos. Nous ne sommes ni pour l'un ni pour l'autre, nous sommes pour Dieu et sa sainte volonté. L'important est d'être vaillant, mais on ne l'est que quand Dieu donne de l'être. Priez donc, faites tout de votre mieux, et, vogue la galère ! à la grâce de Dieu !

N'est-ce pas une douceur dans votre épreuve et votre isolement d'avoir un compagnon comme vous, élevé par M. Bellanger comme vous, son enfant comme vous, et comme vous imprégné de son esprit ?

Profitez en, mon cher Eugène, et à deux soutenez vous, aimez Dieu et Marie et préparez vous à devenir des Saints ici-bas et plus tard là-haut.

Oui, je prie pour vous.

Vous me demandez quand je viendrai vous voir. Vous avez déjà votre grand oncle. Je vis comme le cheval du loueur de voitures toujours prêt à partir là où besoin est. En ce moment je suis à l'écurie, ou mieux, à la maison, pour les travaux ordinaires déjà pas mal absorbants.

Avez vous donc encore quelques ennuis de communauté en ce moment ? Je croyais tout fini avec le départ du pauvre Lucien.

Quand vous recevrez cette lettre la retraite sera achevée, et, j'espère, dans de bonnes conditions.

Je suis heureux que vous soyez gai. C'est bien ! Hilarem datorem diligit Deus.

Je prie pour vous, oui certes, et de grand cœur.

Adieu, mon cher enfant.

Bon courage et confiance !

Vous êtes sur la route, pas encore au terme, ne vous étonnez ni du soleil, ni de la poussière, ni de la fatigue. Hardi ! et pour Dieu !

A vous de tout cœur en M.

E Anizan

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

22 Octobre 1905

M. Nunesv.Erreur : source de la référence non trouvée est donc arrivé à son but. Je n'ai pu, moi visiteur, discuter cette odieuse campagne, et l'accusé n'a pu dire un mot pour sa défense. C'est vrai la situation est rendue difficile par la distance, mais j'étais au Canada il y a deux mois et $\frac{1}{2}$, je connais la situation et j'aurais pu donner un avis autorisé et basé sur ce que j'ai vu et que je sais.

Le départ de Deg.Erreur : source de la référence non trouvée ne terminera pas les difficultés pas plus que celui de Chamussy. Ces difficultés, c'est M. Nunesv. qui les fait naître un mois et demi après la Visite, c'est lui qui les a attisées, grossies. En supposant ce qui peut être, que Deg. ou d'autres aient abusé de mon passage pour apporter des prétentions inadmissibles, il eût suffi de m'en prévenir. Une lettre à Deg. ou un échange de lettres aurait tout terminé en peu de temps. La

même chose est arrivée à la Première visite de M. le Prev. à Lurgan paraît-il, et tout s'est terminé facilement.

Quand j'ai quitté le Canada, j'ai laissé une communauté paisible, unie, joyeuse. L'union était plus grande que jamais à l'intérieur, l'union et l'affection pour les Supérieurs avaient grandi. Peut-être à l'heure actuelle tout cela est-il renversé. En tous les cas ce départ de Deg. dans de telles circonstances va aigrir certains cœurs, non seulement contre M. Nuns. mais contre les Supérieurs. Qu'en résultera-t-il ? Je ne sais, mais tout peut arriver. Peut-être gardera-t-on le silence car c'est là-bas un peu le régime de la terreur, et il va être plus avéré que jamais, que l'omnipotent Nunesv. l'est non seulement sur ses sujets mais sur les supérieurs et tout recours à celui qui a été déclaré chargé du Canada paraîtra illusoire et dangereux.

Là-bas on ose à peine écrire aux Supérieurs majeurs, et vous n'avez pas su tout ce que chacun pensait au moment du changement de costume. Je l'ai su, moi, plus tard et j'ai pu constater combien le conseil avait été mal mis au courant des choses quand il a pris une décision.

Je ne me fais pas le défenseur acharné de M. Deg. je sais et reconnais ce que je vous ai dit à mon retour et ce que tous m'ont dit.

Vous direz peut-être, m. P. mais j'ai reçu d'autres lettres que celles de M. Nunesv. Ce sont des lettres de commande, venues par une voie illicite. Elles ont été vues, copiées sans doute, inspirées et contrôlées par le Sup. local. Elles sont dénuées de toutes garanties d'impartialité et de liberté. Les lettres de Nunesv. manquent de toute pondération, de tout calme. Chacune est écrite sous le coup de la colère et de la passion, c'est incontestable.

En somme, cette campagne odieuse qu'un mène depuis un mois est toute faite d'injures, d'insolences, de persiflages, de chantage, de tentatives d'intimidation sur les supérieurs, de jugements téméraires, de calomnies et de scandales. Car c'est scandaliser ses frères que de leur faire écrire des lettres comme celle que j'ai reçues. Les lettres anonymes elles-mêmes ont été employées. Rien n'y manque. Vous avez reçu des lettres particulières où il y a sans doute des choses que je ne connais même pas, puisque Nunesv. me dit dans une « Pourquoi ne vous ai-je pas dit cela à la Visite ? Vous le verrez dans une lettre que j'écris à l'oncle si on vous la montre etc, etc... » Sans

doute la maladie peut l'excuser un peu, mais vous avouerez que c'est par trop fort.

Il est vrai qu'autrefois il a cru pouvoir dire publiquement au retour d'un voyage en France, qu'a ses yeux M. Bellanger n'était même pas un bon religieux. Il a pu en public blâmer le Sup. Général et déclarer qu'il outrepassait ses droits, il a pu faire des gorges chaudes en communauté de ma demande qu'il vienne au devant de moi à New-York, etc. etc. de tout cela, a-t-il reçu je ne dirai pas un reproche mais une remarque ? Il peut tout se permettre, violer les Constitutions, se moquer de ses Supérieurs, s'abandonner à tous ses caprices et mener une campagne révoltante, nous le savons et nous le voyons. A tout cela la triste réponse est celle que vous me faites dans votre avant dernière lettre « Nous ne sommes pas de force à lutter contre M. N. lors même que le bon droit serait du côté de De. »

Que peuvent penser des relig. et quelle autorité reste là-bas si non la sienne ? Sa tyrannie ne reçoit-elle pas aujourd'hui une consécration qui n'échappera à personne ? A quoi bon désormais recourir aux Supérieurs majeurs ; c'est illusoire et dangereux puisqu'ils sont désarmés et qu'il est armé pour s'en venger.

Vous dites, m. P., si Nunsv. part de là-bas, tout est perdu et il faut tout abandonner, le présent et l'avenir. Non, nous n'en sommes pas là. Il est malade, tout le monde doit le savoir et on comprendrait un rappel momentané pour un repos qu'il a rendu nécessaire par ses acceptations inconsidérées de retraites. Ici, en Europe, il eût pu se calmer, se reposer, et la communauté, croyez-le, aurait très bien pu marcher un certain temps, surtout avec la correspondance et à la suite de la Visite et des retraites.

Deg. va donc revenir, dans quel état d'esprit ? Quel sera là-bas celui de certains ?

Je ne puis que dégager ma responsabilité de tout cela.

Il est possible que la santé de M. Nunsv. exige un éloignement, dans quel état laissera-t-il sa communauté ? Encore une fois, je déclare n'y être pour rien. L'auteur de tout ce qui arrive et peut arriver, ce n'est ni moi ni la Visite, c'est M. Nunesvais et lui seul. Car, je le répète, si M. Deg. a abusé de mon passage, il suffisait de me prévenir.

J'espère retrouver à Tournai les notes que M. Nunesv. m'a données lui-même écrites de sa main au début de la visite et si j'ai la satisfaction de les retrouver (car je les ai peut-être brûlées) je me donnerai celle de les mettre en face des accusations renfermées dans ses lettres.

Je vous ai prié, m. P. de vouloir bien conserver et me rendre les lettres que j'ai reçues et que je vous ai communiquées. Je vous le redemande encore et avec instances. J'y tiens.

En somme, il s'est dans doute introduit des abus là-bas qui auraient été bien plus grands si l'esprit avait été moins bon. C'est surtout par la faute des absences réitérées de M. Nunesv. Un mal a été qu'on ne fasse pas de Visite plus tôt et j'aurais pu en faire aussi bien que cette année. Il a été abandonné à lui-même, s'est habitué à une omnipotence absolue et sans contrôle.

Ce que j'ai pu faire pendant la Visite et qui a montré qu'il avait des Supérieurs, l'a sans doute exaspéré, et actuellement c'est un abcès qui crève.

Puisse-t-il ne pas empester sa Communauté et détruire en peu de temps le bien que lui et d'autres ont fait là-bas.

Puisque je suis chargé du Canada, je ferai le possible pour enlever le mal, mais ce sera dur à pareille distance et lui restant là.

Je viens de recevoir une visite de M. Pich. Erreur : source de la référence non trouvée qui me montre une lettre de Nunesv. à lui adressée et dans laquelle il se plaint de ce visiteur qui (sans mauvaise intention, le pauvre) est venu mettre le trouble chez lui en cherchant à plaire à tout le monde etc... etc...

Il ne parle pas du tout de faire de l'esclandre ni de partir, mais des fondations etc... etc... de sa santé...

Il en résulte pour moi que ces menaces de départ sont pure comédie. Il nous joue avec toutes ces menaces et nous sommes tombés dans son piège, je le crains.

Il voulait le départ de Deg. et il l'a.

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Paris, 27 Octobre 1905

Pour Nunesv. Erreur : source de la référence non trouvée je vous remercie de prendre l'affaire en mains. Ce que vous me dites de sa ténacité à m'accuser sans fondement, car je n'en vois pas et je prouverai qu'il n'y en a pas, me confirme dans la pensée qu'il y a là-dessous quelque sentiment invouable.

J'ai brûlé une partie des papiers sur lesquels étaient mes notes par crainte d'indiscrétion, mais heureusement j'ai conservé les appréciations du supérieur sur Deg. Erreur : source de la référence non trouvée et les autres et l'exagération comme la calomnie sur le passé éclate d'une façon indubitable. Je ferai, du reste, un rapport aussi complet que possible sur ce que j'ai vu, sur ce qui s'est passé depuis et il en ressortira une culpabilité plus grande encore de la part de Nunesv. Deg. n'est pas sans reproche mais dans la mesure où il est attaqué il est calomnié du moins sur le passé. J'ai reçu de lui une lettre de dix pages me disant ses épreuves, lettre désolée et de beaucoup plus charitable que celle de son détracteur. Je n'ose vous l'envoyer, crainte qu'elle soit lue, mais vous la verrez.

Vous serez peut-être bien aise d'avoir dès maintenant le jugement que M. Nunesv. m'a donné au début de la Visite, écrit de sa main sur M. Deg. il s'agissait bien de ce passé qu'il dépeint aujourd'hui si noir si abominable le voici, je le copie textuellement, et vous le verrez de sa main plus tard.

« P. Deg. forme bien ses pits N. à la piété, les aime beaucoup. Très négligé sous le rapport du soin et par suite de la pauvreté. Manque un peu de dignité dans la tenue, même avec ses P.N. Peu travailleur. Un peu trop porté à se soigner. » C'est tout.

Quel rapport et quelle proportion y a-t-il entre ce jugement écrit de sa main pour éclairer le Visiteur et ses pages de déclamations et d'injures sur le même sujet et pour le même passé ? Où sont les bouteilles d'eau-de-vie, le manque de piété etc, etc ? Depuis la visite jus-

qu'au 21 Septembre j'ai un certain nombre de lettres de Nunesv. et d'autres, pas une ne fait allusion à une difficulté quelconque dans la Communauté. Que devient donc cette situation qui date de mon passage ?

Mais les choses n'en resteront pas là. Je le laisse et ne réponds plus à ses injures, mais il y aura un rapport que je ferai et qui éclairera peut-être un peu.

Une autorité près de la sienne le gêne. Il a supporté avec peine que je sois amené à faire les fondations, du moins à régler celle de St H. et à amorcer heureusement celle de Montréal qu'il m'a déclarée impossible dès mon arrivée là-bas. Tout le monde là-bas m'a témoigné, comme à vous en ma personne, beaucoup d'affection et d'attachement. Il redoute les relations par lettres et l'influence que je puis exercer par là. Tout cela ne m'échappe pas. Deg. m'a envoyé un paquet de lettres très affectueuses et très confiantes des P.N. Il avait mis en tête de chacune la photographie de l'enfant. Je suis convaincu que tout cela a agacé Nunesv. qui se croit peut-être diminué. De là à vouloir une bonne fois se débarrasser de l'obstacle en le décriant et en semant le trouble qu'il veut m'attribuer, il n'y a qu'un pas. Si sa cause était sérieuse il y mettrait moins de passion.

Ce qui me préoccupe dans cette affaire, ce n'est pas le souci de moi, c'est le souci de l'autorité que je détiens et dont l'échec injuste serait fatal à la maison de Q. et à toutes les visites que je pourrai faire désormais, même ailleurs. Je ne puis pas avoir un dessous dans cette affaire, ni à Québ. ni aux yeux de tous. Je ne le mérite pas. J'en ai conscience. Nunesv. veut se débarrasser de moi, je demande de continuer à être chargé de lui et des siens. Je ne lui ferai pas sentir une rancune qui n'existe pas, mais je tiens à ce qu'il échoue pour cela. Il a réussi pour Deg. mais je ne le laisserai pas réussir pour moi avec votre aide.

J'ai déjà pas mal d'expérience des hommes, mais je n'aurais pas cru qu'un bon prêtre se laisse entraîner à ce point par la passion.

Le pauvre Deg. va faire un triste voyage, car je ne puis lui envoyer même un mot de consolation. Ce mot ne lui arriverait pas sans doute.

Il aura besoin de baume en arrivant, mais il nous apprendra sans doute quelques détails intéressants. Les P.N. qui l'aimaient beaucoup vont être désolés. Qu'en résultera-t-il pour eux ? Je remets la responsabilité de tout cela à celui qui en est la source, et qui est bien coupable.

Je pars pour Châlon samedi. Je reviendrai le 2. J'ai fait visite à Ste Anne et ai réglé toutes choses. J'y retournerai 24 h. après la Toussaint. On y va bien.

Je voudrais bien savoir qui a signé le libelle que vous avez dû recevoir contre Deg. car d'après Nunesv. il n'y a qu'une lettre anonyme.

- A Alfred Leclerc
(extrait ; copie dactylographiée)

Paris, 5 Novembre 1905

Des lettres du Canada m'éclaircissent enfin sur cette malheureuse campagne. C'est un malentendu de Nunesv. Erreur : source de la référence non trouvée et de Deg. Erreur : source de la référence non trouvée C'est surtout l'état de maladie du premier. Trois lettres, l'une de Nunesv. l'autre de Deg. la 3^{ème} de Trembl.¹ sont lumineuses et donnent la clef.

Il n'y a pas eu d'articles organiques ni écrits ni oraux, le langage de Nunesv. devient hésitant et embarrassé. M. Tremblay donne je crois la vraie note. « Mon idée est que M. N. voit beaucoup de noir là il y en a peu. Il se croit tout le monde à dos. Il se fait une montagne d'un grain de sable. Il est dans un état de fatigue excessive, il lui faut du repos de la tranquillité pendant quelque temps. »

¹ L. Eugène Tremblay

- A Eugène Le Bihan

Paris, 28 Décembre 1905

Mon cher Eugène

Bonne année ! Qu'est ce que cela veut dire, bonne année ? - Bonne santé ? - Nenny. Nous ne pesons pas les années dans la balance du vulgaire, nous autres, pas vrai, mon petit gars ? Nous sommes d'autre race et d'autre sang.

Bonne année pour nous ? Oh ! C'est le vœu crâne, fier, noble, splendide, divin. C'est d'abord l'année comme Dieu veut. Voilà le beau et le sublime ! Et puis, c'est l'année d'esclavage (mode Bellanger) ! Après cela s'il plaît à Dieu, c'est la bonne santé.

Voilà mon triple vœu, mon petit.

Ah ! dans la dernière lettre mon Eugène semblait un tantinet las et affaissé.

Quoi donc mon petit mousse ?

Est-ce qu'on s'étonne de n'être pas au port ? Il faut d'abord un peu voguer ! Allons ! Quand j'allais en Amérique, dès le premier jour ma pauvre nacelle balançait de droite à gauche comme un boiteux des deux jambes, après, elle se dandinait de l'arrière à l'avant ; roulis, tangage, cela se succédait, durait jour et nuit, s'ajoutait l'un à l'autre. Et puis aux approches de Terre-Neuve, le brouillard ! Tout cela n'était pas régalant, mais les mousses n'en sifflotaient pas moins le nez au vent et sans souci. - Voilà la vie. Roulis, tangage, brouillard, tempête, un peu de beau temps et beaucoup de mauvais. Allons, mon petit mousse, lève les yeux vers l'étoile de la mer et quel que soit le temps autour de toi, siffote gaiement, d'autant plus gaiement que l'étoile ne laisse jamais chavirer ses petits mousses qui la fixent.

Donc, Eugène va être brave comme une lame d'acier, gai comme un pinson, l'œil toujours en haut vers la Stella maris, et il ne se préoccupera de sa santé que quand il n'aura plus que cela à faire, jamais. Mais s'il ne s'en préoccupe pas, il s'en occupera pour bien obéir

à l'homme de l'art et pour la mettre dans l'encensoir de son amour afin de l'offrir au grand Maître par les mains de sa Mère. Est-ce convenu ? - Oui. - A la bonne heure, je le savais bien car je connais mon mouton blanc.

Adieu, petiot ! Quelquefois en regardant l'étoile tu te diras : « Il la regarde aussi, mon ami ! » Oh le bon trait d'union. En elle, je t'embrasse de cœur.

- A Yves Allès

Paris, 30 Décembre 1905

Mon cher Yves

J'ai reçu vos deux lettres qui m'ont, comme toujours, fait grand plaisir. Vous avez raison, dans tous ces froissements et peines qu'on se fait, on n'est pas assez condescendant peut être pour ses frères. Quand il ne s'agit ni de la foi ni de la doctrine, ni de mauvaises tendances, on devrait se supporter. Mais je maintiens ce que je vous disais autrefois, laissez de côté, je vous en conjure, ce qui divise. Occupez vous de Dieu, des âmes, de vos études, des choses de l'Eglise et ne discutez du reste que comme distraction et non avec la ténacité de ceux qui veulent avoir raison. Qu'importe ces questions secondaires ? Nous avons incomparablement mieux à faire que de nous en casser la tête et surtout de nous diviser à leur sujet.

Vous faites bien de me dire un mot de votre santé. 1° Il faut la conserver et faire le nécessaire pour cela. Vous devez la conserver pour la cause de Dieu et le salut des âmes. C'est un bienfait de Dieu, elle ne vous appartient pas, vous devez la soigner pour la dépenser à son service.

2° En fait de pénitence, supportez les défauts de vos frères soyez leur doux et bon en tout. « Mitis sum » quelle puissance, la douceur ! la bonté ! la patience ! l'affection ! Avec cela on est le maître des cœurs et on peut les mener facilement à Dieu.

Soyez bon et patient avec M. Rollin. Il est, lui, ardent, impressionnable, un peu brusque parfois, et pas assez confiant en Dieu peut être. Vous avez de l'ascendant sur lui, servez vous en pour le maintenir dans la modération et la paix.

Soutenez aussi M. Devuyt qui a tant souffert ces derniers temps. Il est si bon, si ardent, si généreux ! mais, c'est encore une nature enthousiaste et impressionnable à l'excès. Mais que de ressources en lui ! Aimez le bien lui aussi, il en a besoin et le mérite. Mais en tout cela il faut chercher Dieu et son règne. Mais dès que le but est bien celui là, pas de gêne.

Pour vous, mon cher Yves, secouez donc une bonne fois cette perpétuelle crainte de ne pas bien faire. Ne pensez donc pas à cela autant que possible, mais à Dieu. Réjouissez vous de sa gloire, de sa grandeur, de son bonheur, de son amour pour vous, du ciel qui vous attend et de votre belle vocation ici bas. Dilatez votre cœur et repoussez toutes ces craintes qui vous assiègent, vous entravent, vous diminuent, remplissent votre esprit et vous distraient du principal. Que je voudrais vous voir en paix !

Humble sans doute, défiant de vous mais si confiant en Dieu, que tout le reste soit noyé absorbé dans cette confiance et dans l'amour.

Vous avez bien fait pour le rosaire, mais il ne faut pas exercer de pression. Tout par amour et rien par force. Soyez même très discret. D'autres peuvent avoir des attrait différents, c'est au Saint Esprit à souffler comme Il veut et où Il veut. Les pratiques imposées par la pression peuvent devenir odieuses à certains.

J'apprends avec grande joie que votre bon père est bien et content.

Qu'il garde son argent dont il peut se faire du bien et qui peut lui être utile si sa santé venait à périlcliter. Si cependant il y tient absolument qu'il me l'adresse. Pour les biens je crois qu'il vaut mieux ne pas les vendre pour le moment, ce serait dépouiller votre père et lui faire saigner le cœur. Je ne pense pas du reste qu'il y ait péril en la demeure. Si les biens ne rapportaient pas il vaudrait mieux dans son intérêt leur faire rapporter mais puisqu'ils ils rapportent, il vaut mieux les laisser à votre père qui touche des rentes.

C' est votre dernière année de Rome. Voilà la préparation immédiate à l'apostolat. Pour cela comme pour le reste abandonnez vous à Dieu.

Merci de vos vœux et de vos prières, mon cher Yves. Bonne année aussi à vous, cela veut dire année d'abandon et d'esclavage complet à Dieu par les mains de notre Mère. Je vous recommande encore votre santé. Beaucoup nous arrivent épuisés. Veillez car c'est désolant au moment de donner d'être de suite arrêté par la maladie ou la faiblesse.

Avez vous des nouvelles de M. Le Gall ? Je crains que son amour du Sillon ne l'ait détaché de nous.

Adieu, mon bien aimé enfant.

Continuez à me soutenir de vos prières, les miennes vous sont acquises....

A vous de tout cœur en M.

E A

1906

- A Marie Crippa

Paris, 1^{er} Janvier 1906

Ma chère Marie

J'ai reçu avec grand plaisir votre lettre et vos vœux ainsi que ceux de votre famille.

Je forme aussi toutes sortes de vœux pour vous et pour tous les vôtres. Et d'abord je vous souhaite la santé. Pauvre enfant, vous avez bien peiné de ce côté depuis quelques années ! Vous me dites que vous avez encore beaucoup souffert du pied. Que vous faites bien d'offrir toutes ces souffrances à Dieu ! Rien n'en sera perdu et il vous en donnera le salaire, pourvu que vous viviez en bonne chrétienne. C'est là encore un de mes souhaits.

Beaucoup en ce moment suivent le courant d'impiété du jour. Ne vous laissez jamais gagner par là. Cette vie n'est pas tout, elle n'est même pas le principal. Préparez l'autre vie, ma chère Marie, celle-ci n'est rien auprès d'elle. Après avoir été éprouvée ici bas, vous serez heureuse là haut, et d'autant plus que vous aurez été plus patiente au milieu des tribulations.

Merci des prières que vous avez bien voulu faire pour moi lors de mon voyage au Canada. Je reconnais là votre bon cœur.

Oui, ma santé est bonne malgré mes fatigues qui ne manquent pas.

Je regrette que vous m'ayez manqué, je vous aurais vue avec grand plaisir. Si vous pouvez revenir, envoyez moi un mot en me fixant l'heure, je vous attendrai. Je suis allé pour vous voir rue Alexandre Dumas il y a huit ou dix jours, mais je n'ai pu ouvrir la porte d'en bas. Etait-elle fermée ? Mais malgré mes efforts, je n'ai pu l'ouvrir à mon grand regret.

Remerciez votre bonne Mère de ses vœux et des soins qu'elle veut bien donner à la tombe de mon père et de ma mère. Combien je lui en suis reconnaissant !

Veillez présenter mes vœux à votre père, à votre mère, à Eugène que je n'ai jamais oublié et à Charles quand vous le verrez. Dites aussi bien des choses à votre mari que je ne connais pas.

Vous, croyez à mes sentiments bien affectueusement dévoués en N.S.

E Anizan pr SV

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 1^{er} Janvier 1906

Ma chère Marie

Merci de tes vœux de bonne année, je t'offre aussi tous ceux que je forme pour ta santé et pour ton bonheur en ce monde et en l'autre.

C'est vrai, la situation de notre pauvre pays n'est pas belle. Dans les conditions présentes il n'y a qu'à travailler chacun de son côté à l'améliorer dans la mesure de son influence et à attendre le reste de Dieu.

Pour moi je continue tous mes ministères comme de coutume sans me laisser influencer par le reste.

J'ai vu Léonide et toute sa famille de Vincennes hier. Les santés sont assez bonnes.

Oui, je suis allé donner huit jours de prédication à Olivet. J'ai vu Paul Lemoine auquel j'ai fait une visite. Il semble bien aller. Cécile est venue pendant que j'étais là. Elle était en grand deuil et toujours fort triste de la mort de son petit.

Je ne suis pas étonné de la détermination de Stéphane d'aller l'an prochain à Lille. Tous ces voyages doivent lui être à charge.

Ma santé est bonne malgré les soucis inévitables en ce moment.

Si une circonstance nouvelle m'amenait dans vos parages je ne manquerais pas de vous aller voir.

Je désire bien que tous vos rhumes se passent. Votre maison n'en est elle pas un peu la cause ? car j'ai l'impression qu'elle doit être difficile à chauffer et qu'elle est sujette à de nombreux courants d'air. Je me trompe peut-être.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Marie-Louise Huriez

Paris, 2 Janvier 1906

Ma chère Marie Louise

J'ai reçu avec grand plaisir ta lettre et tes vœux de bonne année.

Je te souhaite aussi pour cette année santé, science sagesse et toutes les grâces du Bon Dieu.

Je désire vivement que toutes vos santés se remettent car j'apprends avec peine que vous avez tous quelqu'accroc. Vos vacances du jour de l'an vont se passer, je le vois, au coin du feu.

J'espère que tes études et ta conduite ont donné satisfaction à tes parents et à tes maîtresses pendant ce trimestre. A mesure que tu avances en âge tu dois progresser en tout.

Toutes les fois que je le pourrai, je serai très heureux de vous aller voir, malheureusement je passe rarement à Saint Omer.

Adieu, ma chère Marie Louise. Embrasse pour moi Marguerite Louis et Henri. Je t'embrasse toi aussi de cœur.

Ton oncle affectionné

E Anizan pr SV

- A Jules Forget

Paris, 3 Janvier 1906

Mon cher Jules

Merci de votre bonne lettre, de vos vœux et de vos prières, rien de tout ce que vous me dites ne me laisse indifférent. Je vous souhaite aussi une bonne et sainte année. Ce sera une année très importante pour vous puisqu'elle marquera la fin du petit n. et l'entrée au grand. Terminez aussi parfaitement que possible les quelques mois qui vous restent encore, surtout soyez le modèle dont les jeunes se souviennent toujours pour leur bien.

Merci aussi de votre souvenir si fidèle et si affectueux. Assurément je pense souvent à vous aussi et je prie pour vous.

Je suis heureux que tout aille bien pour vous et autour de vous. Entretenez les désirs de sainteté et d'apostolat que Dieu vous donne. Toute votre vie devra se résumer dans ces deux mots. Dès maintenant faites en l'objet de vos préoccupations et de vos efforts.

Adieu, mon cher Enfant. Je voudrais bien aussi vous aller voir, cela viendra.

Croyez toujours à ma bien vive affection en M.

E Anizan pr SV

- A Jules Forget

Paris, 8 Janvier 1906

Mon cher Jules

J'ai reçu avec grand plaisir votre bonne lettre du 5. Je suis bien sensible à vos vœux de bonne année et surtout à vos prières.

En effet, j'ai bien des tracas et des ennuis en ce moment, j'en ai même plus qu'on n'en voit extérieurement, aussi je suis heureux que vous m'aidiez de vos prières et de vos efforts. Merci.

Continuez à prier, à travailler ferme, et à lutter pour acquérir la vertu. Plus vous aurez de piété, de vertus et de science plus vous ferez de bien aux âmes. Oh ! que vous en rencontrerez de pauvres âmes délaissées qui n'attendent qu'une main charitable pour revenir à Dieu ! La société en est pleine ; ce qui manque, ce sont les apôtres bons, dévoués, instruits et résolus à se donner tout entiers.

Nidriche arrivera avec cette lettre. Il fera je crois un excellent petit frère pour vous, car il a lutté, fait du bien et sa vocation est basée sur le sacrifice. Aidez le de votre pouvoir pour qu'il persévère dans ses sentiments généreux.

Vous me dites que vous vous sentez un peu ralenti. Remontez vous, cher petit. Pour cela, priez surtout la Très Sainte Vierge.

Et puis, retrempez vous souvent en ce moment près de l'enfant Jésus. Voilà votre modèle.

Adieu. Vous ne vous trompez pas, mon cher Jules, en croyant que je vous aime beaucoup.

J'espère pouvoir vous le redire bientôt, car peut être viendrai-je vous voir à la fin de la semaine.

Croyez moi toujours votre père très affectionné en M.

E Anizan pr SV

Répond on fidèlement aux lettres de Québec ? Un mot de là bas m'en fait douter.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 30 Janvier 1906

Mon cher Eugène

Il me faut toujours vous dire bon courage ! puisque vous êtes toujours sur la croix du repos, à un âge où tout porte à l'activité, à l'action à la donation de soi.

C'est dur assurément, mais vous n'avez pas choisi l'épreuve, et il est clair qu'elle est permise de Dieu et qu'il veut à l'heure présente être servi de cette façon par vous.

Jusqu'à trente ans Dieu le Père a voulu que son Divin Fils fait homme le servît en faisant des moyeux de voitures. Qu'y-a-t-il de plus étrange à ce qu'il veuille être servi de vous par cet état languissant qui pourtant ne vous empêche pas complètement d'avancer vers le sacerdoce et peut vous faire marcher plus vite dans la perfection ?

Toutes les réflexions que je pourrais vous faire viennent à cela « Dieu le permet, le veut, n'est-il pas le Maître » ? Et tous mes conseils se résument en celui-ci : « Abandon d'enfant entre les bras de Dieu ! »

Et maintenant, le but capital est de devenir un saint. Votre état de santé n'y apporte aucun obstacle, au contraire. Ce dont le monde a besoin, c'est de saints.

Mais non, ne vous inquiétez pas de vos petites plaintes au Bon Dieu et chaque fois qu'il y a eu faiblesse, jetez vous dans ses bras. Vivez dans la paix, dans la lutte contre vos défauts, mais lutte paisible et constante.

Oui, soyez gai, très gai, sans dissipation mais avec dilatation. Cela plaît à Dieu. Hilarem datorem diligit Deus.

Je dois aller à Vannes dans la semaine du 12 février, sans doute du Mardi au Dimanche. M. Buléon de Saint Paternie fait une Œuvre de patronage depuis plusieurs années. Il m'a tant prié d'aller y donner la première retraite, pour lancer son monde dans le surnaturel, que j'ai accepté. Il m'écrit qu'il me prépare un programme chargé. En effet, on tiendra à cette occasion une réunion de directeurs d'Œuvres, et puis, je suis invité à parler au Cercle d'études du grand séminaire.

Peut être y aura-t-il encore autre chose. Il est vrai que j'ai demandé à M. Buléon de me donner du travail.

Vous prierez pour cela, n'est-ce pas ? Je vais tâcher de souffler dans les cœurs la vaillance dans les événements actuels. J'ai beaucoup d'occasions de faire un grand bien. Puissè-je en profiter et apporter un instrument moins ébréché !

Adieu, mon petit Eugène. Vous aussi, soyez vaillant en face de l'épreuve. Que de bien vous ferez par là !

Votre père, frère, ami etc... etc...

E Anizan pr SV

A Vannes nous travaillerons ensemble, vous par la prière et la patience. Je vous raconterai tout après. Mille choses à M. Pinault.

- A Yves Allès

Paris, 2 Mars 1906

Bien cher Ami

Que je suis en retard avec quelques uns d'entre vous pour ma correspondance ! Mais ce n'est pas ma faute. Le surmenage ne me quitte pas, car en dehors de mes fonctions, visites de maisons, réceptions, conseils correspondance, rédaction de l'Union, bureau central etc... j'ai encore beaucoup de prédications. Depuis 3 semaines pour ne prendre que le présent j'ai eu une journée de séances d'aumôniers militaires du Nord et du Pas de Calais à Douai, 2 retraites d'Œuvres à Vannes pendant 6 jours, 1 retraite fermée d'hommes à St Omer, des conférences à Belleville, aux gd séminaires de Vannes et de St Brieuc, une réunion de prêtres du Morbihan s'occupant d'œuvres, des réunions de comités de ceci et de cela à Paris, et puis les affaires des églises qui m'ont pris aussi du temps etc... etc... Donc ne prenez pas mon silence pour oubli ou indifférence.

Pour compenser je vais vous dire quelques détails sur les événements dans lesquels j'ai été témoin et un peu acteur. Lisez le, si vous voulez, à tous.

Toutes les manifestations auxquelles j'ai pris part ont été des plus dignes, sauf quelques incidents que je n'ai guère blâmés et qui venaient du peu d'ardeur de certains curés. Mais en somme les catholiques sont admirables.

Le 1^{er} jour je suis allé à Notre Dame où l'on avait annoncé la venue de l'agent des Domaines. Un bon groupe d'étudiants et de jeunes gens des Œuvres étaient là pour mettre l'agent à la porte. Dans l'église une centaine de Messieurs et de Dames priaient et attendaient pour protester et s'opposer à l'inventaire. Après une heure au moins d'attente, on a fait dire que l'agent ne viendrait pas. (Il était au presbytère faisant l'inventaire de la fabrique avec le clergé). Je finis par partir et aller à St Sulpice.

Le curé enfermé dans la sacristie avec l'agent des Domaines, lui donnait (après lecture d'une protestation) les renseignements. Dans l'Eglise bp de fidèles priaient, chantaient, s'indignaient des complaisances du clergé, criaient par les fissures de la porte (au voleur ! à la porte ! etc..) Les hommes et jeunes gens voulaient entrer dans la sacristie barricadée, s'efforçaient d'enfoncer la porte et n'ont pu que défoncer un panneau. Là, fureur des fidèles contre la faiblesse du clergé. L'agent effrayé s'est enfui par une fenêtre et un toit, le lendemain c'était à Ste Clotilde.

Là les portes de l'église ont été fermées sauf une petite par où les fidèles sont entrés. Avant l'heure fixée, l'Eglise était bondée de fidèles venus pour empêcher l'inventaire. J'y étais. Là on a prié, chanté et attendu. Un employé de la Préfecture est parvenu à se faufiler dans la sacristie. Il a demandé à M. le curé de faire évacuer son église. Celui-ci s'en est déclaré impuissant. Il lui a annoncé alors que la garde républicaine allait venir armée et qu'il serait responsable du sang versé. A ce moment les fidèles ont compris ce qu'était cet individu parlant bas à M. le C. Aussitôt des cris s'élèvent, « le voilà ». Il est saisi par cinq ou six hommes, porté à bout de bras dans l'église où la foule immense l'accable de malédictions : « A la porte les voleurs ! à bas les francs maçons ! etc... etc... » On le porta sous ces immenses clameurs à travers toute l'église. C'était effrayant ! Il fut ensuite jeté dehors au milieu

d'une nouvelle foule qui le poursuivait de huées, de cris. La garde accourut, l'entoura pour le protéger et l'emmener. Il aurait été écharpé. Quand le calme fut rétabli dans l'église on reprit les prières et les chants et on s'attendait à tout. Alors arrivèrent les brigades centrales, la garde républicaine à pied, les dragons ou cuirassiers qui barrèrent les rues. Au bout de 3 ou 4h. le curé déclara que l'inventaire ne se ferait pas ce jour ; plusieurs députés l'affirmèrent également, on promit de fermer les portes et M. le curé demanda à la foule de sortir. Bp sortirent. Mais à ce moment, à la chambre des députés, le ministère était sur le point de tomber. Il donna l'ordre de faire l'assaut de l'église et d'entrer coûte que coûte. Alors les brigades et les gardes républicains se lancèrent, arrachèrent des grilles de fer, on se battit. Ils finirent par défoncer les portes et alors eu lieu une vraie bataille suivie d'arrestations etc...Vous avez vu le détail dans les journaux.

Le lendemain c'était le Gros Caillou, je n'ai pu y aller.

A Ste Clothilde on fit venir également les pompiers de Paris qui défoncèrent les portes. En retournant ils furent couverts de huées et on leur lança des pommes de terre et autres projectiles du même genre.

Deux ou trois jours après, c'était St Thomas d'Aquin. On s'attendait à l'inventaire. L'Eglise se remplit entièrement d'hommes et de femmes. J'y étais. Là ce ne furent que prières et chants. C'était superbe. On s'attendait à tout. Mais on ne vint pas.

Le 8 nous avions un sermon de charité à la Madeleine pour l'Union. C'était l'adoration perpétuelle. Sur la place, des bandes d'apaches, dans l'église on priaient on chantait on prêchait. De tps en tps des cris hostiles, des échauffourées sur le péristyle gardé par de jeunes catholiques. Tout se passa sans trop d'encombre.

Le 13 je partais pour Vannes. J'y donnai des prédications jusqu'au 19. Ce fut le 16 que devait avoir lieu l'inventaire de St Paterne où je prêchais. La gendarmerie à pied et à cheval et 1 500 soldats de ligne accoururent subitement cerner l'église pendant que je parlais dans une chapelle voisine. 30 hommes dont 3 prêtres purent s'enfermer dans l'église et barricader les portes. C'était la veille de l'inventaire, annoncé pour vendredi à 7h. ½ du matin. Les 1 500 soldats firent le siège de l'église jusqu'au lendemain matin 11h. sous une pluie battante. Je dus traverser les cordons de troupe avec mille peines 6 fois, pour les exercices de la retraite, le soir du jeudi et le vendredi matin.

Je revins à 7h. du matin pour assister le bon curé dans cette triste circonstance.

A 7h.½ nous étions avec le conseil de Fabrique sous le porche devant la porte barricadée. Les cloches de l'église sonnaient à toute volée et la population accourait mais était retenue au loin par les barrages de soldats. Les fenêtres étaient bondées. De tous côtés on entendait le chant du « Nous voulons Dieu » - « Je suis chrétien ». La foule criait protestait voulait rompre les lignes de gendarmes, menaçait d'aller envahir la préfecture gardée par la troupe.

Au coup de 7h. et ½ l'agent des Domaines et le Commissaire de police vinrent très obséquieux le chapeau à la main. On demanda à l'agent des Domaines ses papiers d'ordre. Il les donna. On les lut. Puis protestation du président et de M. le Curé. On fit ensuite remarquer à l'agent que les papiers n'étaient pas signés du D^{eur} de l'enregistrement comme la loi l'exigeait. On lui lut le texte de la loi. Il répondit qu'il n'avait pas autre chose et qu'on fit les réserves qu'on voudrait. Je répondis qu'il ne s'agissait pas de réserves, et que si des formalités légales manquaient, il n'avait qu'à s'en aller. Gd embarras du M. pâle et tremblant. Le commissaire de police voyant cela, intervint et demanda à M. le Curé si oui ou non il voulait ouvrir l'église ; sur son refus il courut à une porte latérale, gardée déjà par 60 gendarmes. Nous le suivîmes. Il réitéra sa demande ; sur le refus il fit les 3 sommations, et ordonna à 2 crocheteurs amenés de Lorient de défoncer la porte.

Nous commençâmes alors la récitation du chapelet à haute voix au milieu des soldats et des gendarmes silencieux, émus et embarrassés. Nous récitâmes deux chapelets pendant qu'on essayait de forcer la porte de chêne avec de fausses clefs et une pince monseigneur. Impossible. On employa alors la hache qui ne mordait pas. Il fallut les haches des sapeurs. Les crocheteurs suaient, n'en pouvaient plus. Cela dura 1h. et ½ . Il fallut hacher la porte épaisse qui s'en allait en petits éclats.

Pendant ce temps on entendait au loin les chants de cantiques de la foule et il y avait des bagarres çà et là. Enfin la porte céda. Le commissaire se précipita, et à sa suite les 60 gendarmes. Gde fut leur stupéfaction de ne trouver dans l'église entourant l'autel que 30 hommes récitant le chapelet. Ils les entourèrent prirent leur nom et les firent sortir chacun entre 2 gendarmes.

Nous entrâmes, et commençâmes le chant du miserere entremêlé du Parce Domine pendant que l'agent accompagné du Commissaire prenait des notes sur le mobilier. On refusa d'assister même à l'inventaire. Nous récitâmes ensuite du chapelet. Ils défoncèrent la porte de la sacristie fouillèrent les meubles prirent quelques notes. Enfin de 10h½ à 11h. c'était fini.

Quand la troupe fut partie, la population se précipita dans l'Eglise où eut lieu une magnifique cérémonie de réparation. Cantiques, allocution du Curé, bénédiction du St Sacrt. Le Soir à 7h. l'église était bondée. On fit un très beau chemin de \dagger suivi d'un salut. Puis procession dehors vers la porte brisée. Devant miserere chanté, puis acclamations à N.S. à la religion. Ensuite la foule s'écria : « A la Préfecture ! » Tous y allèrent en chantant « Liberté, liberté » « Conspuez le préfet ». Là on l'agonisa de sottise. Mais la troupe sortit, les gendarmes à cheval chargèrent la foule plus de dix fois, car elle se reformait sans cesse, sifflant, huant les gendarmes. On cria des fenêtres, des maisons, des rues avoisinantes. Cela dura jusqu'à plus d'11h. La ville entière était soulevée. On se promit de recommencer de tps en tps.

Je revins à Paris juste pour l'inventaire de St Thomas d'Aquin. Certains y passèrent la nuit. J'allai y dire ma messe pour assister ensuite à la résistance. Eglise pleine. On chanta parce, Credo... Des cantiques Nous voulons Dieu, Je suis chrétien. Portes barricadées. Qd l'agent arriva la foule du dehors chanta le Credo s'agenouillant dans la boue à « Homo factus est ». Trouvant tout fermé et ne recevant pas de réponse, l'agent le commissaire et la police s'en allèrent, on ouvrit alors les portes toutes grandes et les foules de l'extérieur et de l'intérieur se réunirent pour chanter un Credo qui retentit au loin. Puis, un messe fut dite avec chant et suivie d'une bénédiction. Quand la foule fut sortie on ferma les portes et les grilles et un service de garde commença. Ce fut le lendemain que la police postée dans le musée d'artillerie profita d'un enterrement pour surprendre, et alors eurent lieu les événements que vous avez lus dans les journaux, l'arrestation du G^{al} Récamier etc... Je partais à cette heure pour St Omer.

A Vannes je parlai deux fois le Dimanche surlendemain du crochetage, à la messe des hommes et à la messe paroissiale et je vous jure que je n'ai pas parlé en fonctionnaire.

Tout ce qui se passe est fort consolant et donne bon espoir. Nous souhaitons fort que Rome ne nous arrête pas.

L'Encyclique a fait un effet superbe, a réjoui les cœurs et enflammé les courages. Puisse la suite faire de même. Tout cela peut être le salut de notre pauvre France !

Je n'ai plus le temps de vous dire autre chose, sinon que je pense bien à vous tous, que je prie pour vous et que je me recommande à vos prières.

Priez pour la France et pour l'Eglise de France.

Je ne réponds guère à votre lettre, mon cher enfant, mais ce sera pour bientôt.

Adieu et à vous de cœur en M.

E. A.

Pardon du style des fautes peut être, mais j'ai été interrompu cinq ou six fois et ai dû m'y remettre trois jours différents.

- A Eugène Le Bihan

Tournai, 20 Mars 1906

Mon cher Eugène

Je suis tourmenté et chagrin de votre petit accident. Soignez vous et ne faites pas d'imprudences jusqu'à ce que vous soyez solide.

Tenez moi au courant de votre santé par vous ou par les autres. Surtout, pas de Carême, vous n'en êtes pas capable.

Oui, je suis allé à Vannes où j'ai prêché une retraite à l'œuvre des jeunes gens et hommes, à l'œuvre du jeudi par occasion, deux sermons le Dimanche à St Paterne à la messe des hommes et à la messe paroissiale, où j'ai donné une conférence au grand Séminaire et où j'ai assisté à toutes les péripéties de l'inventaire.

Au grand Séminaire un directeur m'a dit qu'il nous préparait une vocation. M. Dubot du gd Séminaire a été très aimable. Ce qui me donne encore espérance pour l'avenir, c'est la nomination de Mgr Gaurand[?] qui est de mes amis ; et qui sans aucun doute favorisera mon action dans ses séminaires.

M. Dieulangard est déjà pour nous, j'ai bon espoir. Priez pour cela. Merci de vos prières, mon cher Eugène. Moi aussi je prie pour vous.

Je vois avec bonheur que l'intérieur va bien chez vous. Pour l'approche des Ordres, tenez vous dans les bras de la très Sainte Vierge abandonné et confiant.

Je pense que la visite n'a pas été terrible. Du reste Palestro va bien, je le sais par les visites que j'ai faites.

M. Cambrai ne va pas. Le pauvre enfant est à l'infirmerie de la maison-mère, se croyant voué fatalement à une mort non lointaine. Mais il est parfaitement résigné. J'ai encore quelque espoir, mais il est bien mal pris. Ce sont les os et les intestins. Priez bien pour lui. Vous savez qu'il vous aime beaucoup.

Adieu, mon cher Eugène.

Je ne vous quitte pas par la pensée et le cœur.

Vous savez combien je vous suis toujours attaché de cœur en
M.

E. Anizan pr. SV

Dites mille choses affectueuses à MM. Allès et Devuyt.

Je ne pense pas devoir une lettre à M. Devuyt. Si j'avais le temps je lui écrirais quand même.

- A Yves Allès

Paris, 8 Avril 1906

Mon cher Yves

Je vous ai écrit longuement la dernière fois, vous ne m'en voudrez pas si je suis plus bref aujourd'hui. Il le faut. Voilà la fin des études qui vient et aussi le commencement de l'apostolat. Préparez vous par la vie d'union afin que dans le travail vous restiez uni à Dieu. Apportez nous un Saint. Il en faut et on en voit peu.

Je suis très pris depuis un certain temps par les visites de maisons, par l'Union et par le concours à diverses œuvres. Aussi, n'ai-je pas pris de retraites cette année. J'en vais profiter pour faire la mienne à partir de mardi à la Chartreuse de Zepperen, si un empêchement ne surgit pas d'ici là, ce qui se pourrait. Priez pour cela.

Je ne crois pas que nous sortions encore de l'ornière infernale où nous sommes tombés parce qu'on ne voit pas encore assez clair. Il faut que l'épreuve vienne forcer tous à ouvrir les yeux et à changer de sentiments et de jugements. Si le changement arrivait en ce moment je doute que la société s'améliore beaucoup. Aussi je ne m'attends pas à un triomphe immédiat. Nous, du moins, tâchons de nous améliorer et de nous convertir. Ce sera déjà quelque chose.

Je vais envoyer la Vie de M. Bellanger dès demain à Sœur Marie Félicie.

Encouragez et soutenez de votre mieux le cher Charles Rollin. Elevez son cœur vers Dieu toujours. Voilà ce qu'il faut au cher ami, surtout.

Adieu, mon cher Yves. Je me réjouis de ce que vous me dites du Gd Séminaire de St Briec.

A vous de tout cœur en M.

E Anizan pr. SV

Apportez nous une bonne santé.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 8 Avril 1906

Mon cher Eugène

Je suis heureux que votre accident n'ait pas de gravité. Mais ne craignez pas de m'ennuyer en me parlant de votre santé, je serais au contraire fort ennuyé si vous ne m'en parliez pas. Faites bien ce que vous dit le médecin et prenez les précautions nécessaires.

Oui, il faut endurer tout cela pour Dieu, pour le pauvre et malheureux peuple et pour la famille.

Nous avons depuis une huitaine un temps qui me fait penser au beau ciel d'Italie. Ah ! si l'horizon moral et religieux était aussi beau. Mais avant ce printemps il faut l'hiver pour préparer la moisson. L'histoire de l'Eglise n'est qu'une série d'hivers de printemps d'étés et d'automne. Nous sommes à l'hiver, le printemps et l'été viendront quand Dieu voudra. Ce que Dieu veut est bien. Qu'importe la saison ici bas, l'été éternel viendra toujours. Mais priez pour les malheureux qui se préparent à ne le voir jamais.

Souffrez dans le sens de votre vocation pour les délaissés et les malheureux.

Je vous suis uni en esprit et de cœur au Giglio. La bonne et sainte semaine que vous allez passer !

Adieu, mon cher Eugène. Je ne vous oublie pas, croyez le. Je ne me refroidis pas non plus pour vous.

A vous de tout cœur en M.

E. An pr.

Je suis allé à Moule il y a 8 jours pour y caser bien des choses de l'abbaye.

- A un Frère de St Vincent de Paul Canadien

Paris, 10 Avril 1906

Bien cher Ami

J'ai reçu votre lettre et l'ai communiquée à votre oncle Jean¹. Elle m'a peinée pour plusieurs raisons, mais surtout parce qu'à mon avis vous ne vous acheminez pas vers le bonheur. Il est aussi toujours malheureux d'abandonner sa vocation, car on se prive par là de nombreuses grâces si nécessaires sur le chemin de cette courte vie.

Mais je n'oublie pas que tous les arguments je les ai fait valoir quand j'ai eu la joie de vous voir ; il est inutile d'y revenir. Pour être à Dieu il faut l'être librement. Vous vous étiez donné, vous revenez en arrière, vous le voulez, qu'il soit donc fait selon votre volonté.

La lettre que vous m'avez envoyée ne peut être considérée comme une demande officielle de dispense des engagements que vous avez pris. Ecrivez donc une lettre de demande de dispense à votre oncle Jean. Erreur : source de la référence non trouvée. Il est prévenu, il fera le nécessaire. Il faut aussi que vous trouviez un Evêque vous acceptant dans son diocèse, c'est essentiel sous peine de n'avoir plus aucun pouvoir. Voyez donc à vous prémunir.

N'oubliez pas cher ami, que vous rencontrerez des ennuis partout et que cela ne suffit pas pour se dégager de toutes les charges qui entraînent des soucis.

Je demande à Dieu, de vous éclairer, de vous rendre plus ferme en face de l'épreuve et surtout de vous sauver.

Adieu, cher ami et frère. Le temps de notre entrée dans la voie est bien éloigné déjà. Il y aura bientôt vingt ans. Votre recul après vingt ans ne laisse pas que de me causer un peu de tristesse.

Adieu, encore et à vous bien fraternellement de cœur en M.

Anizan pr SV

¹ code pour Alfred Leclerc

- A Yves Allès

Paris, 8 Mai 1906

Mon cher Yves

Les oreilles ont dû vous tinter car avec votre ami Charles nous avons taillé plus d'une bavette sur votre dos.

1°. Il paraît que vous vous fatiguez tellement pour la préparation de votre doctorat que vous allez être bientôt réduit l'état d'aiguille et qu'il va nous falloir vous soigner pendant une série de mois quand vous reviendrez, si vous continuez. Comment ne pas vous gronder ? Mettez y de la mesure, entendez-vous ?

2°. Vos entrailles sont, paraît-il, d'une avarice sordide. Est-ce raisonnable ? et prenez vous tous les moyens de leur faire entendre raison ?

Deux soucis donc pour votre père. Je me contente de ce 1° et de ce 2° pour le moment.

Hélas ! non; je n'ai pu faire la retraite que j'espérais, aussi suis-je toujours aussi mauvais.

Vous semblez un peu vous décourager de la situation difficile actuelle. Non, il ne faut pas se décourager.

Nous ne pouvions pas être sauvés par des hommes qui n'osent pas même mettre le mot de religion sur leurs affiches ou qui déclarent dans les réunions publiques qu'ils réprouvent la séparation parce que les curés deviendraient trop puissants avec la liberté et qu'ils les mangeraient.

Du reste, il y a des réformes nécessaires à faire dans les esprits, dans le ministère des prêtres et à beaucoup de points de vue. Pour cela rien n'est encore fait, il faut que Dieu nous y amène par les voies qui lui conviennent. Aussi, laissons nous faire en travaillant malgré tout. Le simple soldat ou le sergent n'a pas à se préoccuper de la tactique du général en chef.

Soyons de bons soldats et, à la grâce de Dieu ! Prions cependant !

Profitez bien de la vie Romaine et de toutes les grâces au milieu desquelles vous vivez et ne vous préoccupez pas du reste.

Vous voudriez que M. Rollin me dise tous vos défauts. Qui vous dit qu'il ne me les a pas révélés ? Je l'ai interrogé et épiluché sur ce point, mais le moyen d'arracher quelque chose de ce genre à un homme qui ne voit son ami qu'avec des lunettes roses ? Cependant, j'en ai tiré quelque chose, à force ! « Quand je faisais remarquer une imperfection ou quelque chose à Yves, il arrivait parfois qu'il se défendait tout d'abord. » Puis le brave enfant voulait m'ajouter des détails pour excuser encore son ami. Mais je n'ai pas entendu de cette oreille.

« Halte là, lui ai-je dit, je tiens quelque chose, n'allez pas me le gâter par vos explications officieuses ! » Donc, mon cher Yves, je puis vous laver un peu la tête, laissez-moi le faire. Quand on vous fait une remarque, il ne faut pas imiter la pieuse dévote qui disait : « humiliez-moi, mon père » et qui se brouilla à jamais avec son confesseur qui voulut lui rendre le service quelle demandait depuis si longtemps. Quand on vous fera une remarque, surtout si elle est désagréable et même si elle est injuste (pourvu qu'il il n'y ait pas d'inconvénient autre) courbez gentiment la tête et dites un bon merci ! Voilà la perfection. Tâchons d'y arriver.

Adieu, mon cher Yves. Quelle joie de penser que bientôt je vous verrai à Paris.

En attendant je vous aime et vous embrasse

E A

M. Rollin remplace à Boulogne pour quelque temps M. Dufragne. Il est parti ce matin.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 12 Mai 1906

Mon cher Eugène

Je vois avec peine que vos misères continuent, mais le régime énergique auquel vous êtes soumis peut bien être cause de votre agitation et de votre fatigue.

L'appétit et le sommeil sont de bons éléments dans votre état, puissent ils venir à bout du reste.

L'important pour votre âme et pour la cause que nous servons c'est que vous soyez patient résigné, uni à la Victime du Calvaire.

Assurément si quelqu'un allait dans votre direction il irait vous voir ; moi surtout.

Je ne suis pas étonné du zèle de Mgr Gourand pour les Œuvres de jeunesse. Je le connais très bien et je sais ses sentiments. Il leur donnera une impulsion dans le diocèse.

Je pars tout à l'heure pour Lille où je vais donner une retraite fermée à St Sauveur pour les jeunes gens des œuvres de la ville.

Ici on va bien. M. Rollin est avec Alban Erreur : source de la référence non trouvée, il tâche de se reposer, car lui aussi est assez fatigué.

Nous avons célébré hier la (Saint Alexandre).

Le docteur¹ est aussi dans le Nord pour des récollections.

La vie de G. Bell. Erreur : source de la référence non trouvée se vend toujours et se répand. Si vous voyez des prêtres auxquels il serait bon d'envoyer un prospectus, dites le moi à l'occasion.

Continuez aussi à faire connaître l'Union et l'O. catholique.

Ne vous faites pas de chagrin d'être éloigné de votre communauté. Vous savez, mon Eugène, que l'essentiel est le bon vouloir de Dieu. Vous n'avez rien demandé, vous vous êtes abandonné, c'est la

¹ code pour Jules Schuh

bonne voie. Offrez vos ennuis et vos épreuves pour la cause de tous les malheureux déshérités qui se perdent et qui sont légion. Qu'est-ce auprès de cela que de petites souffrances et peines passagères !

Adieu mon cher Eugène.

Rappelez moi au souvenir de votre bon et cher père et de tous les vôtres et croyez à mon affection inaltérable en M.

E. Anizan pr

J'ai été bien peiné de vous voir si peu à votre passage à Paris.

- A Jules Forget

Paris, 30 Mai 1906

Mon cher Jules

Non je ne vous en aurais pas voulu du tout si vous ne m'aviez pas écrit pour ma fête. Cependant, cette lettre me révélant votre cœur et toutes les choses affectueuses que vous m'y dites me montrent votre grande et vive affection. Je ne vous cache pas que j'en ai été touché et réjoui. Merci de vos vœux, de vos prières et de tout ce que contient votre bonne lettre.

Je dois du reste à la vérité de vous dire que cette affection est réciproque et que la mienne pour vous est grande. Cela, vous le savez.

Je me réjouis mon Jules de voir vos désirs ardents d'apostolat et de savoir les luttes que vous soutenez. C'est par ces luttes que la vertu se fortifie. Continuez à combattre votre mollesse. C'est probablement plus dur en ce moment parce que vous êtes à l'âge difficile, c'est l'âge intermédiaire. Tenez bon en priant, en résistant, en vous occupant toujours, et en révélant vos difficultés à votre directeur.

Oui, je prie aussi pour vous, mon si cher enfant, pour vos intentions pour tout ce qui vous intéresse.

Je vais aller mercredi prochain du côté de votre pays à Caen. Si ç'avait été au Havre je vous aurais demandé l'adresse de votre mère. Ce sera pour une autre fois car je n'irai pas jusque là.

Puis, le lundi de la Trinité je reviendrai à Paris pour repartir deux jours après à Carcassonne et à Lourdes. A Carcassonne pour prêcher deux retraites et à Lourdes pour y préparer notre congrès de cette année qui aura lieu du 6 au 11 Août. Voilà des intentions de prière pour mon Jules, car je prétends travailler avec vous qui priez, lutterez, vous sacrifierez pour les âmes que j'évangéliserai.

Cette association vous va-t-elle, mon Jules ?

Je crois que l'an prochain vos amis seront nombreux à N.D. du Rosaire. Quatre jeunes Canadiens viendront : Delisle, Rochette Tremblay et Fortin.

Adieu, mon cher enfant. Croyez toujours à ma bien vive affection en M.

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Toulouse, 16 Juin 1906

Mon cher Eugène

Je suis en tournée de préparation du Congrès de Lourdes. Je reviens de Lourdes (où j'ai prié pour vous) et de Tarbes. Demain je serai à Carcassonne où je vais donner deux retraites à des demoiselles puis à des Dames adonnées aux Œuvres de la ville.

Je ne suis resté qu'un jour à Paris pour un conseil et quelques affaires car avant j'étais à Caen à donner encore une retraite.

Je vous dis tout cela pour vous faire comprendre, mon Eugène, que si je ne puis vous écrire souvent, ce n'est pas oublié. Non, je pense sans cesse à vous et prie pour vous.

Vos engagements sont décidés, mais pour le sous-diaconat il est plus sage d'attendre.

Vous êtes en traitement et au repos, il ne faut pas entraver l'action de l'un et de l'autre, par les soucis d'un examen, d'une retraite, par les émotions et les fatigues d'une ordination longue et en vous imposant en ce moment l'obligation douce mais fatigante pour vous du bréviaire. Il n'y a pas de péril en la demeure. Acceptez ce sacrifice, Eugène. Vous ne pouvez en ce moment acquérir des grâces pour les âmes que par les sacrifices si grands de la maladie et des soins, par vos souffrances, par la résignation parfaite à la Sainte Volonté de Dieu, et par cet avenir obscur qui est une croix cruelle.

Soyez brave, mon cher Eugène, souriez à toutes ces épreuves et à la privation de la vie que vous désirez, et offrez tout pour la gloire de Dieu dans notre pauvre peuple de France et pour le salut de ce dernier.

Ecrivez moi tant que vous pouvez et que cela ne vous fatigue pas. Je désire de vos nouvelles.

Faites avec moi les 2 retraites, que je vais donner de lundi à samedi, par vos prières et vos sacrifices, et puis celles que je dirigerai ensuite près de la Villa des Roses et préparez avec moi le congrès.

Si je pouvais aller en Bretagne ! Mais, hélas ! que je suis peu mes attraits !

Adieu, mon cher Eugène. Dites mille choses pour moi à votre bon père et à la famille et croyez moi toujours votre bien affectionné en M.

E. Anizan pr. SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 25 Juillet 1906

Mon cher Eugène

J'en suis à ma vingt quatrième lettre d'aujourd'hui sans compter les visites etc. etc...

La préparation du Congrès de Lourdes jointes aux retraites dirigées et prêchées et aux visites nécessitées par mes fonctions aussi bien qu'aux articles de journaux et le reste me prennent tellement que depuis quelque temps je ne puis plus répondre aux lettres qui me sont adressées personnellement. Ne vous faites donc pas de peine de mon silence, mon cher Eugène, il est absolument indépendant de ma volonté et de mon cœur.

Je pense à vous, prie pour vous et vous aime.

Je reçois ce matin votre lettre du 23. J'ai parlé de suite à votre oncle Erreur : source de la référence non trouvée du sujet qu'elle traite, et, pour le pauvre enfant, il trouve impossible de se risquer à le prendre avec deux antécédents comme ceux que vous indiquez.

Qu'arriverait-il plus tard ? Peut être rien, peut être tout. L'Eglise est bien raisonnable dans l'établissement de ses empêchements et ce serait un tort de n'en pas tenir compte.

Cette décision va encore vous être pénible, pauvre petit, et moi j'aurais été porté naturellement à dire oui, à cause de votre désir et à cause des grandes qualités que vous énumérez ; mais je suis obligé de reconnaître en moi même que l'oncle a raison.

Je suis bien heureux de savoir que vous allez mieux.

Je me préoccupe de vos désirs mais l'embarras est grand et cruel. Tournai est bien humide. Y seriez vous bien ? L'oncle m'en parlait ce matin et ne savait que résoudre.

Priez la bonne Vierge de nous éclairer et déterminer à ce qui sera le mieux.

J'espère que malgré tout l'âme va bien.

Adieu, mon cher Eugène.

Rappelez moi au souvenir de votre bon père et croyez toujours à mes plus affectueux sentiments en M.

E. Anizan pr. SV

Je pars de Paris pour le midi lundi. Ce sera jusqu'au 11 ou 12 Août. Le Congrès s'annonce bien.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 12 Août 1906

Ma chère Marie

J'ai reçu avec grand plaisir ta lettre et des nouvelles de vous tous. Je n'en avais pas depuis si longtemps. J'arrive ce matin de Lourdes où j'avais organisé un Congrès des D^{eurs} d'Œuvres ouvrières catholiques. C'est fini et ce congrès a été très beau et très consolant.

Assurément quand vous serez à Lille j'aurai beaucoup plus de facilité pour vous aller voir. Saint Omer est fort détourné et je n'y puis aller que par occasion. Et encore les occasions ne me laissent pas toujours le loisir de me dégager même quelques heures.

Dis aux enfants que j'ai appris avec grand plaisir leurs succès aux prix.

Si je pouvais aller à Malo ce serait avec grande joie, mais tu sais que je ne m'appartiens plus.

J'ai fait deux tournées dans le Midi depuis deux mois. La chaleur par moment a été terrible et je t'assure que les trains ressemblaient à des fours. Malgré cela je n'ai pas été indisposé, j'ai seulement un peu de fatigue.

Léonide doit être revenue d'Auvilliers. Je ne l'ai pas vue depuis assez longtemps, si je puis, j'irai ces jours-ci à Vincennes.

J'ai rencontré à Lourdes le pèlerinage du Pas de Calais.

Adieu, ma chère Marie.

Dis mille choses à Stéphane et embrasse pour moi Marguerite et les enfants.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

- A Jean Derdinger

Paris, 16 Août 1906

Mon cher Jean

Je te remercie de la très jolie photographie que tu m'as envoyée de ton atelier. C'est vrai, j'aime les ouvriers, je leur ai consacré mes forces et ma vie. Tous mes voyages, tous mes travaux toutes mes forces tendent à leur bien. Aussi la carte photographique m'a été particulièrement agréable. Nicolas a dû te remercier déjà pour moi.

J'arrive de Lourdes où j'ai organisé un Congrès des directeurs d'Œuvres qui a pleinement réussi, Dieu merci. Nous avions à peu près 500 congressistes.

J'espère que l'élan donné dans le Midi va durer et que les œuvres vont se multiplier pour le plus grand bien de la classe ouvrière. Il y en a grand besoin, car avec les tyrans égoïstes qui nous mènent, nous ne savons où nous allons.

Quand le pauvre peuple de dupes verra-t-il clair et balayera-t-il tous ces viveurs qui l'exploitent ?

A Dieu et à toi de cœur

E. Anizan pr SV

Bien des choses à ta mère et à tes frères.

J'espère que tes affaires reprennent et marchent.

Ça marche-t-il avec Nicolas ?

- A Eugène Le Bihan

Paris, 16 Août 1906

Mon cher Eugène

J'aurais voulu répondre de suite à votre lettre du 11, mais le Congrès, ses suites et ce qui m'attendait ici m'en a empêché.

Je comprends bien votre tristesse et votre ennui, mon Eugène, c'est l'épreuve de la maladie ; et par où vous passez, beaucoup d'autres ont passé avant vous.

Je voudrais pouvoir vous écrire « Revenez bien vite ! » Ce serait de suite si je savais que cela ne vous soit pas nuisible.

En ce moment nous n'avons que Tournai avec une infirmerie mal située et peu de distractions, surtout un climat peu favorable et le pauvre Gustave Cambrai qui s'en va rapidement. Tout cela serait-il bon pour vous ? Du moins à Pontivy vous avez l'air natal, les bons soins de la famille.

On est en train de faire une nouvelle infirmerie à Tournai, dans le jardin, quand elle sera prête, ce sera beaucoup mieux.

Si vous avez une bonne idée bien pratique, dites la moi, je pousserai à ce qu'on l'adopte. Je ne sais ce que M. Jean a dit et réglé avec votre père, quand je suis arrivé il était au Mont Dore.

J'espère que M. Bourhy va vous aller voir. Je ne sais au juste où il est, je n'ai rien reçu de lui. En tous les cas, il n'est pas éloigné de Pontivy.

Si vous êtes mieux comme le médecin l'affirme, mon cher Eugène, le plus sage est de confirmer ce mieux. Quant à tous ces ennuis

et à ces souffrances, il faut les bien supporter. Cela veut dire, les supporter bravement, joyeusement autant que possible, c'est-à-dire, aussi surnaturellement, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes en détresse.

Je suis sûr, mon cher Eugène, que vous faites ainsi et que par votre épreuve vous avez contribué au bon succès au Congrès et vous contribuez à des biens que vous verrez plus tard. Nous sommes ici-bas dans le lieu des épreuves, comment nous étonner de les rencontrer ? M. Baldran m'écrit qu'il est dans sa famille. Le Congrès de Lourdes a été très beau et très bon, grâce à la très Sainte Vierge et à vous.

On m'a demandé un rapport sur M. Bellanger pour le Congrès Marial d'Einsiedeln. Je viens de l'envoyer.

Quatre Canadiens sont arrivés au commencement du mois au Rosaire et s'y font bien. Ils ont dû prendre hier l'habit.

Les rentrées s'annoncent bien. On vient d'acquérir un grand terrain de 9 000^m. pour remplacer le Rosaire actuel où les santés périlclitent. Quelqu'un m'a donné 20 000 pour le terrain et 20 000 pour commencer la construction. Nous allons commencer ces jours-ci. C'est dans le faubourg de Lille, presque en pleine campagne sur un plateau très sain.

Ah ! que je voudrais aller en Bretagne pour voir, embrasser et encourager ma petite victime de Pontivy. Si vous saviez comme Dieu et la bonne Vierge vous contemplent avec amour sur la dure croix où vous êtes ! Si vous saviez le bien que vous y faites ! Si vous saviez comme là haut plus tard vous bénirez ces jours si durs !

Mais tout cela est caché à vos yeux et si ce n'était caché, le mérite et la fécondité seraient moindres.

Soyons plus que jamais associés mon petit Eugène, souffrez pendant que je me démène. Plus tard les rôles se renverseront sans doute. En tous les cas que tout cela soit par amour, par pur amour. C'est si beau !

M. Josse est toujours maigre comme un squelette. Tout le monde me somme de le soigner, de le reposer.

M. Rollin après 8 jours de travail est réduit à l'impuissance au Mont Dore.

MM. Chignac et Le Gall de retour de la Cannebière où on ne pouvait s'organiser sûrement, réclament du travail.

Quatre ou cinq partiront bientôt pour la Saline : Le Floc'h, Marmignon, etc... Selles etc... Yves Marie doit recommencer son examen à son grand ennui.

Pinault m'écrit que je l'oublie.

Dev.Erreur : source de la référence non trouvée m'adresse une pièce qu'il a transcrite aussi pour vous.

En voilà long et ce n'est rien en regard de tout ce que je voudrais vous dire.

J'ai un petit chagrin, c'est la pensée que comme M. Pinault vous vous croyez oublié et qu'à certains points de vue, vous vous croyez au tombeau. Non, non, non. Je prie pour vous, pense à vous et vous aime plus que jamais.

Envoyez moi souvent de vos nouvelles en me disant de vous répondre quand je pourrai.

Adieu. Je vous embrasse de cœur comme je vous aime.

A vous en Marie

E Anizan pr SV

Première Crise
10/09/1906 - 29/09/1907

Introduction

La crise naît d'un désaccord entre le Supérieur Général et son Conseil.

Comme souvent, c'est sur une question mineure que le conflit éclate. Alexandre Nunesvais, supérieur local du Canada, désirait implanter une nouvelle œuvre à St Romuald. Malgré le soutien apporté par le Père Leclerc, par deux fois, le Conseil vote contre.

En fait la fracture est plus ancienne et plus profonde. Deux tendances s'opposent au sein de la Congrégation au sujet de ses orientations fondamentales. Les deux partis se déchirent entre autre sur le rôle et la place des frères laïcs ainsi que sur le choix entre pastorale des plus pauvres et lutte contre le modernisme.

C'est donc sur leur vocation même que s'affrontent les Frères de Saint Vincent de Paul.

De plus, pendant la durée du conflit, Alfred Leclerc réside la plupart du temps à Rome, loin de son Conseil et de la Congrégation. Il est alors sous l'influence directe de Charles Maignen qui fait tout pour envenimer la situation.

La crise débouche sur une Visite Apostolique demandée par la Sacrée Congrégation des Religieux à l'Archevêque de Paris. En effet, le Cardinal Richard lui-même avait poussé les Assistants à adresser une supplique à Rome. C'est Monseigneur Amette, coadjuteur de Paris, qui en est finalement chargé. La visite commence en Février 1907.

L'objectif du Visiteur est de réconcilier et de réunifier la Congrégation. Mais Alfred Leclerc refuse obstinément sa médiation. Pour pacifier la Congrégation, Rome demande par un rescrit du

16 août la convocation, dans l'année, d'un Chapitre qui élira à nouveau ses instances dirigeantes.

Le 21 août 1907, la mort du Père Leclerc précipite la tenue du Chapitre. Fin septembre, celui-ci se réunit sous la présidence de Monseigneur Amette : le Père Anizan est élu Supérieur général.

Les lettres qui suivent nous renseignent sur cette première crise et la façon dont le Père Anizan et ses proches l'ont vécue.

- A Lucien Chevalier

Paris, 15 Octobre 1906

Mon cher Lucien

J'ai reçu avec grand plaisir votre lettre en revenant de Frinoise où j'ai fait, vous le savez, l'inspection et la revue. Ce n'étaient pas des bleus comme vous.

Vous voilà dans la réalité de la culotte rouge. Je suis content que vous preniez la chose gaillardement et que vous tâchiez de faire un bon soldat. Ce sera d'un bon exemple et vous donnerez une bonne idée de votre état. C'est déjà quelque chose pour le bien. N'oubliez pas la charité et faites-vous aimer vous aurez de l'influence. Et puis vous n'avez pas oublié les mérites que vous pouvez acquérir ?

J'ai revu vos frères après les engagements et vendredi. Je leur ai fait une conférence. L'après midi le jeudi j'étais allé voir les benjamins. Il y a une dizaine de petits poulets tout nouvellement éclos qui m'ont donné bonne espérance pour l'avenir.

Vos amis Goullot et Grosse partent ce soir à 6h. pour le Giglio. Langelin et Selles qui est un peu mieux partiront demain matin à 8h. pour faire la route à petites journées. Ce matin à 10h. j'ai célébré le 1^{er} sacrifice dans le nouveau Nazar.¹

Vous allez faire la classe aux illettrés ce sera un moyen de faire du bien. Tâchez d'avoir quelqu'ascendant sur eux, surtout par la bonne fraternité.

Je reçois une lettre de Pinel qui a eu de bons débuts à Amiens. Il est maintenant connu et posé.

Vous avez bien fait d'aller en habit de votre état, vous le voyez, cela vous a posé. Si vous voyez le capitaine Gay vous lui direz mille choses pour moi.

¹ N.D. de Nazareth

Tenez-moi au courant du petit cercle, bien petit hélas ! de Saint Mihiel. Découvrez les bons, si possible, et entreprenez leur persévérance. Je crois que le bon Monsieur Salle serait ravi d'avoir un mot de vous.

Allons ! Vive la joie, mon petit tourlourou ne faites pas la grimace à la peine c'est dans le métier et aussi dans votre état. Apprenez dès maintenant à devenir plus tard un bon aumônier militaire.

Adieu, mon chéri. Ah ! que je voudrais déjà vous revoir et vous embrasser ! Bonsoir, il est 10h. Paresseux, vous êtes déjà au lit et vous ronflez j'en suis sûr, comme une sirène de navire. A vous bien affectueusement.

E. Anizan pr. S.V.

- A Alfred Leclerc (extraits ; copie dactylographiée)

[fin Novembre 1906 ?]

B. C. P.

J'aurais été au devant de vous si j'avais su votre arrivée et je serais allé vous voir si vous ne préfériez vous reposer.

Hier a dû avoir lieu le procès d'appel de M. Lantiez.

J'ai dû prendre dans le coffre-fort de Mme Vaugeois sur la somme mise de côté 10 000 frs, pour payer ce que l'huissier réclamait par les saisies faites aux locataires de Nazareth et au Cercle. J'ai retardé la saisie de M. Giraut pour Lourmel, jusqu'à votre arrivée, mais elle est imminente, sinon la saisie immédiate, du moins l'annonce de la saisie.

M. Vinot qui s'est interposé vous en parlera et vous réclamera sans doute un peu plus de 6 000 frs ces jours-ci. Pour le détail je vous le donnerai.

Nous ne pouvons pas ne pas payer ces sommes, c'est l'avis de M. Boyer de Bouillanne, de M. Devaux et de M. Varet. On travaille à les diminuer. C'est pour les loyers entre 1903 et 1905, c'est-à-dire depuis que Ménage a sommé de ne pas payer au propriétaire jusqu'au référé de 1905.

M. Varaigne a déclaré que pour Nazareth il ne pouvait rien payer, là il n'y a qu'à attendre la vente.

A l'Orphelinat on a déclaré qu'on ne donnerait rien. L'employé de Ménage a dit que si on donnait au moins quelque chose, ne serait-ce que quelques cents francs il patienterait et laisserait l'Orphelinat, mais que, vu le refus de rien donner, il l'expulserait.

Est-ce du chantage ? est-ce sérieux ? Je ne sais. La chose en est là.

Pour Lourmel MM. Duval et Varet étudient un rachat, je fais de même pour Clignancourt. Pour le Cercle j'espère que M. Dumont s'y prêtera quand le moment viendra. Il semble vraisemblable que les ventes des immeubles se feront en Janvier ou Février si on n'en appelle pas en cassation.

Si je n'ai pas répondu à votre dernière lettre, c'est parce que vous annonciez votre retour pour les jours suivants.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 5 Décembre 1906

Mon cher Eugène

J'espère que le mieux que vous ressentiez se continue, je serais heureux de l'apprendre. Et votre âme ? est elle encore mal aise ? se ressentant du corps et de cet état anormal qui n'est ni la maladie ni la bonne santé ?

Faites votre possible pour vous donner à la prière et au sacrifice comme vous vous y sentez inspiré. Pour l'amour de Dieu et de la

Très Sainte Vierge ne vous tourmentez pas trop de ne pas le sentir. L'Amour de Dieu ne ressemble pas à celui des hommes que nous voyons. Ici bas notre connaissance de Dieu est surnaturelle, une connaissance de foi, et encore la foi ne nous révèle-t-elle relativement que bien peu de chose. De temps à autre Dieu veut bien rendre sensible notre amour par une grâce particulière, mais ce n'est pas habituel ni même bien fréquent. Nous cheminons dans le lieu d'épreuve, dans la vallée des larmes, il faut nous soumettre et mieux accepter la situation avec cœur pour le Divin Maître.

Pour les médecins, faites ce que vous dit celui qui vous suit mais ne vous inquiétez pas de leurs appréciations. Ils voient souvent bien peu ce que l'on a, à preuve leurs contradictions.

Vous me dites : « Je ne me sens plus bien à ma place ici. » Pourquoi donc ? Expliquez moi cela dans votre prochaine lettre. Du reste, les ordinations viendront, on n'est pas toujours au scolasticat.

Vous avez vos ennuis, mon petit Eugène, nous avons bien aussi les nôtres ici, croyez le. Je prie pour vous, priez aussi pour moi, spécialement en ce moment.

Adieu, mon cher petit.

Dites mille choses de ma part spécialement à M. Devuyst.

A vous de cœur en M.

E. Anizan pr. S.V.

Continuez à prier M. Bellanger, il pense à nous là haut.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 10 Décembre 1906

Mon cher Eugène

Je me réjouis avec vous de votre diaconat, je me réjouis aussi de votre avancement rapide, c'est ce qu'il y a de mieux pour vous. Après, il sera plus facile de vous soigner, je crois. Du reste je vois avec joie que votre santé n'est pas plus mauvaise, le climat de Rome vous sera favorable cet hiver. Ici, rien de très nouveau en attendant la guerre religieuse, sinon que j'ai grand besoin de prière et que je compte avant tout sur mes enfants et surtout mon Eugène.

Je vais aussi prier pour vous pendant votre retraite, et le jour du diaconat où vous pourrez me faire le souhait le plus désirable je vous serai bien uni de cœur.

Adieu, mon Eugène.

Croyez moi toujours votre ami, frère et père en M.

E. Anizan pr. SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 11 Décembre 1906

Bien cher Ami

Je sais que vous connaissez nos épreuves et que vous les partagez, aussi suis-je heureux de vous envoyer un cordial merci. Merci aussi de vos prières et de celles de vos enfants. C'est du ciel que j'attends la solution d'une situation absolument impossible. Je suis bien heureux que M. Schuh vous ait près de lui dans sa grosse épreuve. Sans cela il lui serait difficile de la surmonter. Aidez le et soutenez le.

J'espère que tout votre monde va bien grands et petits.

Adieu, cher Ami.

Veillez dire mille choses à tous et croire à mes plus affectueux sentiments en M.

E. Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 20 Décembre 1906

Mon cher Eugène

Que je voudrais être avec vous et recevoir votre Dominus Vobiscum ! mais il faut se priver de cette joie. J'espère que votre retraite ne vous a pas trop fatigué, je crains cependant.

Je n'ai qu'une minute, le temps de vous redire mon affection, de vous demander des prières et de vous embrasser de cœur.

A vous en M.

E. Anizan pr. SV

- A Alfred Leclerc (brouillon)

Paris, 24 Décembre 1906

Mon Révérend Père

Ce n'est pas, je vous l'avoue, sans un profond étonnement, que je lis dans la lettre que vous voulez bien m'adresser aujourd'hui,

cette phrase : « J'attends en vain chaque jour, de votre part, le mot sans lequel je ne puis plus vous demander votre collaboration. »

Hélas ! nous aussi nous attendons en vain depuis près de quatre semaines déjà, le mot paternel qui devait nous donner enfin l'explication de votre attitude incompréhensible qui nous crucifie nous autres depuis plusieurs mois.

Aussitôt après le premier vote sur Saint Romuald, vote qui n'allait nullement contre vous, comme vous avez tenu à l'interpréter malgré mes affirmations, vous avez dit un mot et pris une attitude que vous n'avez certainement pas pu oublier.

Vous êtes ensuite resté quinze jours à Paris et vous êtes parti pour Rome sans nous voir, sans nous dire un mot, même à moi qui étais bien obligé pourtant de répondre pour vous en votre absence.

A Rome vous avez résolu, sans nous en avoir dit le premier mot, de demander un Cardinal Protecteur ; vous l'avez choisi et vous me l'avez annoncé, la chose finie, dans une lettre quelconque.

Au moment de l'Appel des procès, de votre propre aveu, vous avez été prévenu par M. Duval Arnoult huit jours avant l'arrêt et vous m'avez laissé dans l'ignorance, si bien que subitement les saisies de l'huissier me sont arrivées de tous côtés à la fois, m'ont pris à la gorge, et m'ont mis en demeure de régler au pied levé, des situations angoissantes.

A mon cri de détresse vous m'avez simplement répondu « Où voulez vous que l'on prenne de l'argent ? »

Lors de votre retour, vous avez pris vos dispositions pour que je ne connaisse pas le moment de votre arrivée et votre premier acte en arrivant à Paris a été de m'envoyer prévenir de ne pas aller vous voir, sous prétexte d'une fatigue qui ne vous a pas empêché de recevoir longuement tous nos frères qui se sont présentés, et même des étrangers.

Et puis, ça été le conseil du 30 Novembre, où sans presque nous saluer, sans nous dire un mot de votre voyage, du Cardinal Protecteur et de votre audience, vous nous avez lu votre réquisitoire que n'avait précédé aucun avertissement, aucune demande d'explications, réquisitoire duquel, je me permets de vous le dire, il ne serait presque

rien resté si vous aviez pris la peine de nous questionner auparavant. J'ignore quels compléments vous avez à y ajouter, mais avant de recommencer une scène comme celle là, je vous en prie, mon Père, prenez vos renseignements.

Vous avez cru devoir rendre ces reproches solennels par la présence extraordinaire, en fait, de MM. Imhoff et Dautriche. Pourquoi ? On n'agit ainsi qu'avec des incorrigibles.

Enfin, cette punition infligée à un Assistant non entendu et qui se trouve depuis près d'un mois sans fonctions, sans occupations, abandonné à l'oisiveté, à l'ennui et au découragement, sans que rien fasse prévoir la fin d'une situation impossible. Par là, vous nous avez atteints tous les quatre.

Chacun jase à son aise sur ce départ subit et inexpliqué, et les commentaires vont leur train.

Depuis, vous avez pris vos précautions pour que je ne sois pas du petit repas d'installation de Nazareth et vous avez convoqué les supérieurs de maison pour leur donner des instructions que nous ne connaissons même pas, outre que vous avez fait partir pour le Canada dont je suis chargé par vous, M. Le Gall en nous laissant de côté.

Et après tout cela, mon Père, vous vous plaignez que je n'aille pas vers vous pour vous offrir ma collaboration ?

Vous l'ai-je jamais ménagée cette collaboration, depuis douze ans que je suis votre Assistant, surtout pendant les dix années où, à vrai dire, j'étais seul. Non seulement je ne vous l'ai pas refusée, mais je suis allé au devant de vos désirs, ne me présentant jamais qu'en votre nom et comme un bien humble Assistant.

Vous dites que cette situation anormale peut devenir très grave pour la famille et ses œuvres. Je me permets d'aller plus loin et de vous dire qu'elle déjà devenue très grave et en France et au Canada, et la faute certes n'en est pas à nous.

Quand vous me parlez de mon attitude depuis 2 ans, vous faites sans doute allusion au Chapitre de 1904. Assurément je n'aurais pas dû avoir à discuter les détails de cette chose capitale pour nous que sont nos Constitutions. J'en ai grandement souffert, croyez le,

mais toute la faute en a été, à ce que vous avez présenté le projet de Constitutions sans en avoir donné connaissance à votre conseil.

Quant aux affaires du Canada, je n'en parle pas, ce serait trop long.

Mais je puis vous affirmer qu'elles ont été et qu'elles restent cruelles pour moi. Non pas que j'aspire à en rester chargé, mais parce que vous avez pris les bons moyens pour y rendre ma collaboration impossible. Je ne parle pas d'histoire ancienne.

Vous croyez que M. Schuh a exercé une mauvaise influence sur moi à mon insu. C'est assurément à mon insu, si cela est, car je ne l'ai jamais vu ni entendu s'insurger contre vous, et pour la plupart des choses que vous lui avez reprochées le 30 Novembre, vous les lui aviez ou implicitement ou explicitement permises.

Pour ma paix intérieure dont vous me parlez, elle est assurément bien souvent troublée depuis longtemps, mais ce n'est pas dans le sens que vous craignez.

En ce moment, c'est une grosse épreuve que celle à laquelle vous nous avez soumis sans avoir cherché jusqu'ici à l'adoucir.

Ça ne m'a pas empêché de prier pour vous, je l'ai fait, je le fais et le ferai, mais l'épreuve est rude.

En m'offrant d'aller faire ma retraite dont je vous ai plusieurs fois parlé cette année, vous allez au devant de mes désirs et je permettrai de votre permission aussitôt que les affaires du Bureau Central me le permettront sans en trop souffrir ; mais, hélas ! je n'en attends pas le genre de paix dont j'ai le plus grand besoin et qui serait doublement nécessaire aux religieux, à une époque où l'Eglise est tant attaquée et aurait tant besoin de la concorde de ses enfants pour ne penser qu'à elle et la défendre.

Pour ma collaboration, vous n'avez qu'à parler, vous le savez bien ; mais vous ne serez pas étonné que je souhaite vous voir avoir recours, comme cela doit être, à celle de tous vos Assistants en même temps qu'à la mienne.

Daignez agréer, M.R.P. mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en N.S.

- A Alfred Leclerc
(copie dactylographiée)

Paris, 26 Décembre 1906

Mon bien cher et vénéré Père

Craignant que notre visite dans les circonstances actuelles n'ait rien d'agréable pour vous, nous croyons entrer dans vos désirs en vous adressant cette fois par écrit nos vœux de fête et de bonne année en union à tous ceux des membres de la famille, et en vous assurant que nos prières pour vous se joindront aux leurs.

Daignez agréer, bien vénéré Père, nos sentiments bien respectueux et dévoués en N.S.

Anizan pr. SV A. Trouille
H. Tardé

- A Joseph Rouillaud

Paris, 29 Décembre 1906

Bien cher Ami

Merci de votre mot, de votre sympathie et des prières que vous faites et faites faire.

Il est bon pour nous en effet, de nous sentir en communion d'idées et de désirs pour le bien de la cause de Dieu et de la famille qui est la sienne avec nos frères.

J'apprécie beaucoup aussi ce que vous faites pour M. Schuh. Dans la situation critique qui lui est faite en ce moment, c'est un besoin pressant pour lui d'avoir quelqu'un et un quelque part. Que deviendrait-il sans le Pit N.?

J'espère que tout va bien chez vous et que les enfants vous donnent satisfaction.

Je voudrais voir votre maison pleine de bons sujets.

Je vous souhaite à vous et à toute votre maison une bonne heureuse et féconde année.

Vous avez eu j'espère une bonne et belle fête de Noël. A Paris elle a été bien tronquée par l'absence des fêtes de la nuit. Nous avons eu, nous, dans notre oratoire et en commun. deux messes de nuit.

Adieu, cher Ami.

Soyez mon interprète auprès de tous et croyez à mes sentiments bien affectueusement dévoués en N.S.

E. Anizan pr SV

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 31 Décembre 1906

Ma chère Marie

Merci de tes vœux de bonne année. Moi aussi je t'offre les miens. Puisses-tu avoir meilleure santé et tout ce que tu désires pour toi et les tiens.

C'est vrai l'année s'ouvre sous de mauvais auspices. Mais Dieu est plus puissant que tous les hommes, il n'arrivera que ce qu'il permettra et tout ce qu'il permet est toujours pour le bien des siens. La vie d'ici-bas est une épreuve, on l'a toujours prêché ! et c'est la vérité. L'épreuve est plus ou moins grande, mais elle est toujours nécessaire pour gagner le ciel.

Je souhaite bien que le pauvre petit Louis au point de vue de son âme ne soit pas mis à trop rude épreuve. Enfin, vous l'aurez toujours sous la main, et si du côté de ses maîtres futurs il courait des

dangers, j'espère que l'éducation de la famille fera contre poids d'une façon efficace. Je prie pour cela. Je ne sais quand j'aurai occasion de passer par Lille. Je pense que cela ne tardera pas bien longtemps.

A Vincennes on va bien, je pense. Ernestine y est encore. Je viens d'apprendre indirectement que sa demande d'entrée chez les Filles de Charité est accueillie.

Je ne sais même si elle en est encore prévenue. Son départ ne tardera donc plus beaucoup. Assurément ce sera un gros sacrifice pour les siens et surtout pour sa mère.

Adieu, ma chère Marie. Ma santé est toujours bonne. Mille choses et surtout mille vœux de bonne année à Marguerite à Stéphane et aux enfants et aussi à vos deux sœurs si dévouées pour vous.

Je t'embrasse ainsi que toute la famille.

Ton frère affectionné

E Anizan pr SV

1907

- A Stéphane Huriez

Paris, 2 Janvier 1907

Mon cher Stéphane

Merci de vos vœux de bonne année, et des nouvelles que vous me donnez de toute la famille. J'ai vu avant-hier quelqu'un de Lille qui me parlait de la neige qui remplissait la ville et de la peine qu'il a eu à arriver à Paris, les trains ne pouvant circuler entre Douai et Arras. Mais en ce moment le froid a diminué et sans doute la neige a fondu. Le dégel n'est certes pas l'idéal mais il faut bien en passer par là pour arriver à mieux.

J'apprends avec plaisir que Marie Louise et Guite travaillent bien. Je craignais un peu que le manque d'émulation ne les ralentisse un peu, Dieu merci il n'en est rien.

Pour le catéchisme je ne suis pas étonné de ce que vous me dites. N.D. de Consolation est une paroisse qui n'offre pas je crois, de grandes ressources, le milieu est plutôt bas.

Vous faites bien de vous préoccuper de l'instruction religieuse des enfants. Si leur piété n'est pas basée sur de fortes convictions elle ne sera que sentimentalité et elle restera fragile. L'important est une instruction religieuse solide.

J'espère que tout va bien pour vous.

Je ne manquerai pas la première occasion de vous revoir à Lille. Je ne sais pour quand. Je vous souhaite aussi à tous une bonne année, la santé et l'accomplissement de tous vos désirs.

Veuillez remercier Marguerite de ses vœux et être l'interprète des miens auprès d'elle. J'ai quantité de lettres à écrire je lui écrirai plus tard.

Adieu, mon cher Stéphane.

Croyez à mes plus affectueux sentiments.

Je vous embrasse tous de cœur

E Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 3 Janvier 1907

Mon cher Enfant

Dominus vobiscum ! Voilà que vous devenez séditionnaire ; vous savez que quelques casseroles de l'Accacia ont fait faire des contraventions à des officiants qui s'étaient retournés vers les fidèles en agitant les mains et disant Dominus vobiscum ! Prenez donc garde maintenant. Depuis que vous êtes diacre vous êtes en état de révolte contre Marianne. Heureusement que vous êtes en état de paix avec Dieu et plus que jamais. Je suis très heureux de vous voir tout près de l'autel.

On vous martyrise donc toujours, mon pauvre petit souffrant ! Et pourtant tous ceux qui vous ont vu et m'écrivent me disent que vous allez bien, même très bien. Qui a raison ? Il est vrai que même vous, avouez que le médecin vous trouve mieux.

Je suis heureux de voir que vous vous tenez content au milieu de vos épreuves et de vos souffrances. Oui, vous faites du bien par là, et beaucoup.

Merci de vos souhaits de bonne année et de vos prières. Continuez moi ces dernières plus particulièrement encore en ce moment. Je vous souhaite aussi de devenir un Georges Bellanger par la piété, la fermeté, la patience, l'ardeur la fécondité et surtout par l'amour de la Ste Vierge qui a été pour lui la source de tout. Adieu et à vous tout affectueusement en M.

E. Anizan pr SV

- A Lucien Chevalier

Paris, 7 Janvier 1907

Mon cher Enfant

J'ai reçu votre lettre avec d'autant plus de plaisir que vos nouvelles sont plus rares. Je vois d'après votre lettre, du reste, que tout va bien pour vous. Que Dieu en soit béni !

J'ai su que vous étiez allé dans le Nord et je m'en suis réjoui, sachant que vous y puiseriez du réconfort et que vous en emporteriez de nouvelles grâces.

Je ne suis pas étonné, hélas ! de ce que vous me dites de l'aumônier de St Mihiel. Nous avons tout fait pour le secouer mais en vain.

Faites donc tout votre possible avec les bons jeunes gens qui vous entourent. J'en ai vu un de notre quartier, un artilleur qui est avec vous et semble très ardent. Associez vous ensemble pour le bien des malheureux qui vous entourent. Oui, je prie pour vous et pour eux et, autant que je le pourrai, je travaillerai pour leur bien. Je vais tâcher d'éveiller l'attention d'un Evêque qui puisse en parler à ses collègues dans la prochaine réunion.

Merci de vos souhaits, mon cher Lucien. J'en forme de nombreux pour vous aussi, santé, force, courage, sainteté apostolat fécond etc. etc...

Si vous venez à Paris à Pâques, inutile de vous dire que vous serez bien reçu et que vous me ferez grand plaisir.

Adieu, mon cher enfant.

Bon courage et confiance en Dieu.

A vous de grand cœur en M.

E Anizan pr SV

- A Lucien Chevalier

Paris, 9 Janvier 1907

Mon cher Lucien

Il vient d'arriver une petite aventure qui ne peut que vous être agréable. Voici : le Comité des Militaires et des Marins, dont je fais partie, avait voté 50^f pour jeux et livres à l'adresse de l'Abbé Dubois qui s'occupe des soldats à Toul. Or, on s'est trompé, au lieu de Toul on a mis Saint Mihiel. Mais comme il n'y a pas là d'Abbé Dubois, les 2 paquets sont en souffrance à la gare de St Mihiel. J'arrive à l'instant de la réunion du Comité et j'ai fait remarquer l'erreur. On a été d'avis de faire bénéficier les soldats de St Mihiel des livres et jeux qui sont à votre gare et d'envoyer un nouveau paquet à Toul. Mais à St Mihiel chez qui faut il faire déposer les jeux et les livres, car on a payé et on a marqué (rendu à domicile).

Ecrivez moi donc de suite un nom et une adresse pour que nous l'indiquions au chef de gare qui fera porter.

De plus, les paquets ayant été laissés en consigne depuis le 1^{er} de l'an, il y aura sans doute quelques sous à donner. Dites à celui qui recevra les paquets que nous lui rembourserons ce qu'il aura dû payer et que vous nous ferez connaître.

Connaissez vous un M. Rohmer horticulteur, rue Grande, et qui s'intéresse aux soldats, en reçoit même quelques uns ?

Le général Bonnet vient de m'en parler et nous nous demandons s'il n'y aurait pas deux groupes de soldats se réunissant à l'insu l'un de l'autre.

Adieu, mon cher Enfant.

Croyez moi toujours votre affectionné en M.

E Anizan pr SV

- Au Cardinal José Vivès y Tuto (brouillon)

Paris, 12 Janvier 1907

Eminence

C'est avec effusion que nous avons tous remercié Dieu de la grâce insigne qu'il a accordée à notre famille religieuse en inspirant à Sa Sainteté de lui accorder pour protecteur Votre Eminence, objet depuis longtemps chez nous de tant de vénération et d'amour.

Je vois, pour mon compte, une attention particulière de la Providence dans cette faveur survenant à une heure critique pour notre chère Congrégation menacée en ce moment, si on n'y porte un prompt remède, de découragement et de divisions qui peuvent ruiner irrémédiablement les ressources admirables qu'elle renferme et sa mission si particulièrement opportune aujourd'hui.

Premier Assistant de la Congrégation depuis douze ans, j'ai souvent gémi de constater dans notre Supérieur Général un manque de vie religieuse désolant, dans nombre de circonstances importantes un très minime respect de nos Constitutions et dans la conduite générale des affaires beaucoup plus de politique humaine que de vues surnaturelles.

Néanmoins, j'ai toujours cru de mon devoir de patienter, de le soutenir devant mes frères, de couvrir et de pallier ses lacunes, tous peuvent en témoigner. J'aurais continué tant qu'il aurait plu à Dieu si des incidents d'une exceptionnelle gravité n'étaient survenus ces derniers temps.

Depuis le commencement du mois d'Août dernier, nous sommes devenus, nous quatre Assistants, de la part de notre Supérieur, l'objet d'un ostracisme tel que l'accomplissement de nos fonctions nous est devenu impossible.

Il a commencé par porter contre nous, les accusations les plus injustifiées. Sans nous permettre de nous défendre il a accueilli de la part de deux ou trois esprits excessifs et faux des rapports absolument calomnieux. L'un des Assistants a été envoyé en punition, sans avoir été entendu, dans une maison de l'étranger, sans fonctions, sans occupations livré à quarante cinq ans, au désœuvrement, à l'ennui, au dé-

couragement depuis cinq semaines et sans que rien fasse prévoir la fin de cette situation aussi dangereuse que pénible.

Avec les autres Assistants, le Supérieur a rompu toutes relations, il ne tient même plus de conseil depuis le 30 Novembre.

En face de cette situation, nous sommes allés déverser notre cœur auprès de notre ordinaire, son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris, qui connaît notre famille depuis longtemps. Nous lui avons demandé si, pour le bien général, il ne vaudrait pas mieux que nous nous sacrifions simplement et que nous demandions à la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers de vouloir bien nous relever des fonctions que nous a imposées le Chapitre de la Congrégation. Son Eminence s'y est opposée formellement déclarant que ce serait le plus grand des malheurs pour notre famille. Elle nous conseilla d'exposer la situation en toute simplicité à la Sacrée Congrégation nous en remettant à elle du remède à apporter.

C'est ce que nous avons fait il y a plus d'un mois dans un rapport porté à Rome par les soins de l'Autorité diocésaine de Paris et dont nous pensions bien que Votre Eminence aurait connaissance à la réunion de la Sacrée Congrégation.

Depuis ce temps, le mal empire tous les jours. Tenus à l'écart par le Supérieur nous ne pouvons plus rien. Cela saute aux yeux de tous, de là un étonnement une inquiétude et un scandale grandissants.

Notre Supérieur déjà très peu aimé et qui n'a été élu au Chapitre de 1896 qu'à une voix de majorité, devient de plus en plus un objet de suspicion pour un grand nombre. On nous interroge, on nous presse de donner des explications, notre silence lui même est interprété par chacun, le malaise s'accroît et la division commence.

Nous savons que des tentatives souterraines autorisées sont faites pour circonvenir par des pressions inavouables certains esprits plus faibles, et leur arracher des témoignages et des signatures intéressés et qu'on projette d'adresser à la Sacrée Congrégation.

C'est à la vue d'un mal devant lequel nous sommes impuissants, qu'en qualité de premier Assistant Ecclésiastique choisi par 25 de mes frères sur 27 au Chapitre de 1904, je crois de mon devoir de pousser vers Votre Eminence notre Protecteur à tous, un cri de détresse.

Nous avons envoyé, il est vrai, un rapport détaillé de la situation telle que les quatre Assistants la voient et signé par eux, mais je me permets de signaler à Votre Eminence que la solution est urgente et que si elle tarde, des découragements, des départs peuvent survenir même dans la tête de la Congrégation, mettre le comble au trouble présent et, dès lors, le remède arriverait trop tard.

Nous ne demandons pas qu'un jugement soit porté sur notre simple rapport forcément très incomplet. Nous demandons que la situation soit examinée plus à fond par un délégué de la Sacrée Congrégation, par exemple par l'Ordinaire ou d'une autre façon, mais, s'il est possible, sans retard.

Si cette lettre ne courait le risque d'être ouverte par une administration des Postes indiscreète et malveillante, j'y consignerais des faits et des justifications qui éclaireraient singulièrement la question aux yeux de Votre Eminence. Je crois plus prudent de les réserver pour l'heure où la Sacrée Congrégation jugera bon de demander un supplément de détails au rapport déjà envoyé.

Je prie Votre Eminence de daigner agréer les biens humbles hommages de celui qui ose se dire l'un de ses protégés et son plus dévoué serviteur.

E. Anizan

1^{er} Assist. Ecc^{ique} des FF de S. V. de P.

Paris - 23 rue de Sèvres - 12 Janvier 1907.

- A Henri Hello
(copie dactylographiée)

Paris, 15 Janvier 1907

Cher Ami

J'ai reçu votre mot de 1^{er} de l'an.

Comme vous me le souhaitez je souhaite que la 1^{ère} partie du Pater se réalise en vous et par vous.

J'y ajoute le vœu que je confie à la Très Ste Vierge que la justice et la charité de l'Évangile vous imprègnent de plus en plus pour le bien de notre pauvre famille et pour l'édification et la formation de vos enfants.

Veillez croire à mon dévouement en M.

Em Anizan

- A Eugène Le Bihan

Paris, 15 Février 1907

Mon cher Eugène

J'ignorais que votre Ordination fût si proche et que vous aviez passé votre examen, mais je me réjouis de l'un et de l'autre, car, du moins, après, nous n'aurons plus le souci de vos études et de votre préparation. Si la santé réclame des soins on les prendra sans entrave.

Je comprends que vous vous trouviez peu préparé, mais quoique vous puissiez faire vous le serez toujours relativement à la grande chose qu'est l'Ordination. Faites de votre mieux, confiez le résultat à Celle dont vous vous êtes fait l'esclave et attendez en paix l'Œuvre de Dieu.

Je suis heureux que votre bon père aille à Rome pour votre ordination. Je m'en réjouis pour lui et pour vous.

Pour lui ce sera une double grâce, d'être à Rome et d'être là pour la cérémonie et la 1^{ère} messe. Je serais aussi bien heureux d'être là pour cette circonstance, mais le devoir me retient.

Ne vous inquiétez pas plus de l'avenir que du présent. Dominus regit et nihil mihi deerit. Cette parole s'applique certes bien à vous et vous seriez bien oublieux et bien ingrat de ne pas la faire vôtre. A certains moments où votre pauvre corps vous entravait tellement, c'était à craindre que votre Ordination sacerdotale soit indéfiniment reculée, or, voici qu'elle arrive plus tôt pour vous que pour les autres.

Abandonnez vous donc absolument et réjouissez vous doucement et amoureusement sur le cœur de votre bonne mère.

Adieu, mon cher Enfant.

Continuez à prier pour moi qui ne vous oublie pas.

A vous de cœur en M.

E Anizan pr SV

- A Monseigneur Léon-Adolphe Amette

Paris, 14 Mars 1907

Monseigneur

J'adresse à Votre Grandeur la copie de la lettre que nous avons envoyée à Rome en Décembre.

Une réflexion m'est venue depuis ce matin sur une des plaintes du Père Leclerc. Il a insisté sur le mot que j'ai répété trois fois au dernier conseil « c'est un mensonge ! » et il appelle des témoins à l'appui. J'étais étonné de l'importance qu'il avait attachée à ce mot. C'est seulement cet après midi qu'un doute m'est venu. Le père Leclerc et ses témoins prétendraient ils que ce mot s'appliquait à mon Supérieur Général ?

Cette prétention serait injustifiable, car ce mot s'appliquait d'une manière évidente au rapport qui lui avait été fait et dont il ne nommait pas l'auteur.

J'ai dit qu'il avait été trompé et que ce rapport était un mensonge.

Je tiens à rectifier cette assertion parce que (malgré mes défauts) je ne serais pas capable de parler ainsi à un Supérieur quand même je le penserais, et je ne le pensais pas dans ce cas, soupçonnant d'où venait cette accusation calomnieuse.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués et me croire de Votre Grandeur le bien humble serviteur

E Anizan pr SV

- A Lucien Chevalier

Paris, 16 Mars 1907

Mon cher Lucien

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'ai été assez souffrant de l'influenza qui m'a tenu avec ténacité et a retardé mes travaux.

Je ne veux pas répondre moi même à votre première question dont je comprends cependant l'importance. Vous êtes, je crois, sous l'autorité du M. des Nov., c'est à lui qu'il faut vous adresser. Vous n'aurez qu'à suivre ce qu'il décidera de concert avec le P.S.

Continuez à vous donner à la petite œuvre militaire avec tout le zèle que vous pouvez. Vos préférences doivent aller vers l'œuvre des pauvres soldats abandonnés, c'est notre mission et la vôtre. Surtout, soyez bon pour eux, c'est par le cœur que vous arriverez à l'âme.

Je me réjouis de vous voir à Pâques. Ne manquez pas votre permission.

Je n'ai pas vu depuis longtemps M. Salle qui a été malade lui-même et je n'ai pu, dès lors, lui parler de votre lettre.

Continuez à être fidèle à la Sainte Vierge, elle sera votre étoile et votre salut. Je suis heureux de vous savoir toujours attaché à votre voie. Je prie pour vous et vous aime plus que jamais.

Adieu, mon cher enfant. Croyez toujours à mes plus affectueux sentiments en M.

E. Anizan pr SV

- A Henri Hello
(copie dactylographiée)

Paris, 17 Mars 1907

Cher Ami

Je reçois votre lettre à laquelle je serais plutôt tenté de ne pas répondre, car malgré ma bonne volonté je ne sais quelle interprétation vous donnerez encore à quelqu'une de mes paroles. Cependant vous trouveriez encore sans doute dans mon silence un sens qui n'y serait pas, mieux vaut encore répondre à quelques unes des insinuations de votre lettre qui me semblent une fois de plus peu conformes à la justice.

Vous vous plaignez tout d'abord, de l'étonnement que j'ai témoigné à Juvigny du silence de certains de nos enfants auxquels plus d'un lien providentiel m'unissait, et vous m'avouez que vous avez arrêté leurs lettres ! Si je suis devenu si suspect, ne deviez-vous pas au moins m'en prévenir ? J'aurais su au moins la cause de ce silence, et je n'aurais pas été tenté d'en témoigner mon étonnement et ma peine à ceux auxquels je l'attribuais faussement.

Quant à l'occasion de cette mesure et au procès que vous me faites de certaines imprudences que j'aurais commises relatives au Canada, là encore vous auriez dû attendre mes explications pour en juger. Mais comme toujours dans ces malheureuses affaires, il était plus facile de juger sans entendre les intéressés, et de prononcer qu'ils étaient en faute. Je ne prétends pas, cher ami, être impeccable, tant s'en faut, mais je vous déclare que dans cette affaire à laquelle vous faites allusion, comme dans plusieurs autres du reste j'ai fait ce que devant Dieu je pouvais faire et ce que, à mon avis, je devais faire, et une conversation sur ce sujet le prouverait facilement.

Et permettez-moi cher ami, de vous dire que dans les malheureuses affaires qui désolent en ce moment notre malheureuse famille, vous avez assumé une grande responsabilité, à mon avis et à l'avis de plusieurs en faisant voir au P.S. certaines choses sous un jour qui n'était pas le vrai. Je n'accuse pas votre bonne foi ; mais les erreurs

d'interprétations que vous avez été obligé de reconnaître vous-même dans certaines circonstances, devraient vous mettre sur vos gardes.

Vous en appelez toujours au Grand Juge qui sait tout et qui ne juge pas sur les apparences, c' est bien à Lui qu'intérieurement j'en appelle pour bien des choses et peut-être y aura-t-il à son tribunal dont nous ne sommes très éloignés ni l'un ni l'autre, plus d'une surprise, surprises qui ne seront pas toutes du même côté. Vous me dites que vous êtes certains d'être dans l'obéissance, je ne le conteste nullement ; là où il reste un gros point d'interrogation pour moi, c'est sur les rapports que vous avez faits au P.S. et qui lui ont fait voir les choses sous un jour faux.

Il est une règle chrétienne, c'est quand on croit un de ses frères et à plus forte raison un Supérieur en faute, de lui parler, de l'avertir, de voir si on ne se trompe pas sur ses sentiments. Vous, vous avez commencé par accuser, c'est un tort. Et le tort de votre part était d'autant plus grand que vous aviez bien à mon endroit quelques motifs de reconnaissance, quand ce ne serait que ce que j'ai fait, à votre demande, pour le salut de votre parente Madame Duplomb pendant plusieurs années et jusqu'à son dernier soupir.

N'interprétez pas ce souvenir comme une tentative de chantage pour vous faire sortir de la voie de la justice et du devoir. Il n'y a pas de motif de reconnaissance qui puisse primer la justice et le devoir, il n'y avait là qu'un motif de plus pour vous de ne pas interpréter avec malveillance des paroles et des intentions qui n'étaient pas dans le sens que vous leur avez donné.

Moi non plus, je ne vous en veux pas. Tout autant que vous je veux plaire à Dieu et suivre ses conseils comme ses commandements, aussi ai-je prié plus d'une fois pour vous et pour ceux qui ont été pour vous et pour moi la source de tant de peines. Je le continuerai.

Puisse, comme vous le dites, le désaccord n'avoir qu'un temps, mais quand il est basé sur des erreurs d'interprétation, la bonne volonté et la vertu elle-même ne peuvent suffire à y mettre un terme, c'est le sujet de ma plus grande inquiétude.

Je vous remercie des quelques renseignements que vous voulez bien me donner dans votre post-scriptum, ils m'intéressent en effet.

Veillez croire, toujours à mes sentiments fraternels en M.

Anizan pr. S.V.

Permettez-moi, cher ami, de vous recommander d'éviter ce qui pourrait donner aux nov. quelque défiance à l'égard de telle ou telle maison de la famille.

Plusieurs ont confié à l'un ou à l'autre qu'ils étaient venus avec quelque défiance et quelque crainte au Bureau Central, et des défiances du même genre ont été avouées relativement à Clignancourt qui ne les mérite pas.

On a probablement exagéré, mais vous savez que les nov. sont impressionnables. Il serait déplorable qu'ils redoutent d'aller ici ou là par crainte d'y être mal édifiés ou de n'y pas trouver les traditions de la famille.

D'autant qu'au moment venu, ils ne se gênent pas de le dire, de là des plaintes, des récriminations et des hésitations à s'occuper des vocations. Veillez-y donc, cela peut échapper presque sans qu'on s'en aperçoive.

- A Jules Schuh

Paris, 12 Avril 1907

Cher Ami

Oui M. Trouille a passé je vous croyais au courant. Et puis aujourd'hui M. Piché.

Le premier a dit tout ce qu'il avait à dire et le dernier vous a défendu énergiquement. Il a beaucoup parlé de vous dans les termes que vous pensez, j'en ai été très heureux car jusqu'ici vous avez été le plus maltraité. On se rabat sur moi, tant mieux, il vaut mieux que les coups soient partagés et je serais fâché de rester indemne. Je ne le reste pas non plus ici, du reste. M. N.Erreur : source de la référence non trouvée dit que je veux m'élever sur un cercueil.

Hélas ! bien d'autres causes contribuent à ne pas guérir le pauvre père. Mais je ne puis parler de cela dans une lettre. Quoi qu'il en soit le Visiteur voit clair. Il en a par-dessus la tête, mais il voit. Il parle toujours replâtrage en disant que dans ce cas il faudra bien que le Sup. gouverne avec son conseil. M. Piché lui a fait remarquer que les Assist. ayant été très calomniés et salis, la justice exigeait bien une réparation.

Le Visit. a répondu : « cela peut se faire. »

Nous n'avons qu'à patienter à souffrir pour Dieu et à prier.

Hier, ou plutôt mercredi gd dîner de tous les anciens Boulonnais chez Combr. pour le 25^{eme} anniv. de Le Gu. 4 heures à table et 9 toasts (je dis neuf) ! Le pauvre père y était.

Au commencement je dis que M. P. vous a défendu : vous n'avez pas été attaqué du tout, je veux dire qu'il a rendu témoignage pour vous.

Adieu, bon courage !

Je crois que nos affaires s'éclairciront bientôt.

M. Tr. a témoigné qu'il avait agi librement, a parlé des finances et répondu à un certain nombre de questions.

- A Alfred Leclerc (brouillon)

[26 Avril 1907]

Mon bien cher et vénéré Père

Je reçois avec satisfaction la lettre que vous voulez bien m'envoyer en réponse à celle que je vous ai écrite il y a dix jours, relative au local de la rue de l'Université.

Je reconnais bien volontiers que vous aviez votre mot à dire, et un mot décisif.

C'est bien dans cette pensée que je vous ai écrit et j'aurais reçu votre mot comme un mot décisif.

Je m'incline tout aussi volontiers devant votre protestation de ce que je vous ai prévenu un peu tard. La cause en est aux difficultés que j'ai rencontrées pour trouver un local dans des conditions acceptables pour la date de réunion du B^{eau} C^{al} et aussi aux embarras presque inextricables dans lesquels me met notre situation actuelle.

Cependant, je dois vous dire que lorsque vous avez reçu ma lettre, la situation était entière, il m'était parfaitement possible de reculer sans susciter aucun tollé de la part du Bureau Central.

Si vous m'aviez écrit ou fait appeler dans la matinée par M. Rollin, je vous aurais donné tous les détails, et l'après midi j'aurais ou présenté le projet comme acceptable ou dit qu'il y valait mieux surseoir. Ces Messieurs n'auraient assurément pas fait de remarques puisqu'ils s'en rapportent si volontiers à nous, et j'aurais été bien mal venu même à leurs yeux de vous mettre dans une posture désagréable. Du reste, je n'avais pas de certitude que vous ne seriez pas à la séance à laquelle M. March.¹ a dû vous convoquer.

Je dis plus haut que je reçois cette lettre avec satisfaction parce que j'y trouve un grief précis que vous voulez bien m'indiquer comme la cause de votre Monitoire.

Vous croyez donc, mon bien vénéré Père, que je cherche à effacer le Supérieur Général, à faire croire qu'il ne compte pas, que je substitue mon autorité à la vôtre, autorité qui est nulle et que vous ne reconnaissez pas, que mes idées sont fausses sur la nature de ma charge et que mes agissements sont contraires au droit et à nos Constitutions.

Voilà du moins quelque chose de précis.

Me permettez vous, mon vénéré Père, de m'étonner que vous ne vous soyez aperçu que si tard de ces prétendus empiétements, puisque votre première réflexion sur ce sujet m'arrive après douze ans de charge.

Au premier mot de cette accusation le 30 Novembre, je vous ai développé ce que je pensais : « que mon autorité n'est pour l'administration que ce que vous voulez m'en donner ». Vous m'avez répondu : « Quoi, c'est là vraiment ce que vous pensez ? » et à cette réponse

¹ Jules Marchand

que j'ai faite : « Oui, c'est là ma vraie pensée et je m'étonne que ma conduite depuis 12 ans n'ait pas suffi à vous en convaincre avant cette parole », vous n'avez pas insisté, avez paru satisfait et avez passé à un autre sujet.

Maintenant, pour la chose elle même, je puis mettre qui que ce soit au défi de prouver que je me sois livré à quelque manœuvre de ce genre.

Vous avez en mains tous les procès verbaux des visites canoniques dont vous m'avez chargé, et ils sont nombreux, vous avez entendu, lu et, toute la famille avec vous, les compliments-rapports que j'ai fait pendant dix ans le jour de la Saint Jean, vous avez pu voir et dans toutes les situations nos frères, citez moi un mot vrai, un fait précis qui puisse raisonnablement donner lieu à cette plainte, je serai prêt à m'amender.

Si j'ai protesté si fortement contre l'accusation de M. Hello relative aux paroles que j'ai dites au noviciat, c'est parce que j'avais conscience de mon innocence et que son interprétation qu'il est parvenu à faire partager à M. d'Albert était pour moi manifestement malveillante et fausse. Il n'en est pas, du reste, vous le savez bien, à sa première erreur dans ce genre. Je répète, je soutiens et je soutiendrai toujours, que son accusation repose sur une fausse interprétation de mes paroles et de ma pensée.

Quant à l'étendue de notre délégation et surtout de la mienne, que de fois, mon Père, je vous ai demandé de la préciser et je n'ai rien obtenu.

Mes prédécesseurs l'ont demandé comme moi, je le tiens de la bouche de M. Cauroy lors de mon voyage à Werishoffen et M. de Préville l'a demandé devant un membre du Conseil, ils n'ont rien obtenu.

Depuis, vos longues absences nécessitées par vos états de santé, absences qui se renouvellent maintenant chaque année, la gravité des affaires qui souvent demandent des solutions promptes, aggravent encore la situation du premier assistant surtout auquel tout le monde croit devoir recourir en votre absence et, qui, lui, ne peut savoir quelle part de délégation vous lui laissez.

Depuis que j'ai cru sentir un certain ombrage poindre, j'ai renvoyé à vous pour bien des choses.

On ne recevait pas de réponse, vous ne pouviez pas recevoir, alors on s'impatientait et on me disait : « Mais à qui faut-il aller, si on ne peut obtenir de réponse ni du Supérieur général, ni du 1^{er} Assistant ? »

Quelquefois, je donnais une solution, si elle ne convenait pas on vous en écrivait de nouveau, on finissait par obtenir une réponse différente de la mienne, et je me taisais.

Depuis un certain temps surtout, mon Père, toute la Congrégation est en souffrance faute d'administration. C'est pour cela qu'on vous a demandé au dernier chapitre, de partager d'une façon précise le travail à vos Assistants.

Nous nous sommes mis à l'œuvre, et puis maintenant nous sommes accusés d'empiéter sur votre autorité.

Si nous renvoyons à vous pour bien des choses on nous le reproche comme autant d'actes de mauvais esprit, si nous donnons des solutions, nous nous substituons au Supérieur Général !

Mais alors que faire ?

Quand vous allez être aux Eaux et ensuite au Giglio, que pourrons nous faire ? Que devons nous répondre aux demandes qui nous seront adressées ?

C'est sans doute pendant vos absences que viendra la vente de nos immeubles comme sont venus plusieurs de nos procès. Aurons nous quelque chose à faire ? devons nous rester passifs ?

Cette situation, la plupart de nos frères la voient, la sentent, en gémissent sans que nous ayons à en dire un mot, et ceux qui vous entourent en ce moment n'ont pas été les derniers à s'en plaindre eux mêmes devant nos frères ou devant nous.

Et puis, comment devons nous comprendre le chapitre des Constitutions relatif au conseil ? A ce propos, que de questions se posent devant nous ?

Je puis vous affirmer devant Dieu, mon Père, que je ne nourris aucune idée ni aucun désir de substituer mon autorité à la vôtre.

Nous ne demandons qu'une situation nette, précise qui nous permette de suppléer à ce que votre santé et vos absences néces-

saires vous empêchent de faire, c'est aussi de savoir comment il faut comprendre le chapitre relatif au Conseil dans nos Constitutions.

Si nous avons eu quelque tort, il n'en est pas un de nous quatre qui ne soit prêt à le reconnaître et à s'amender, pourvu qu'on le lui dise d'une manière précise et surtout que ce soit selon la vérité.

Mais pouvons nous accepter, sans mot dire, des procédés qui sapent le peu d'autorité qu'on nous conteste encore, et qui en paralysant notre action mettent en péril la vocation d'un certain nombre de nos frères et l'existence même de la Congrégation ?

Nous en somme là, hélas ! et ceux qui par leurs rapports erronés et faux nous ont rendus suspects au point que nous voyons, se montrent bien peu vos amis et ceux de la famille.

Si, dans cette lettre, il y a quelque chose qui vous contriste, mon Père, je vous en demande pardon. Je l'écris sous le regard de Dieu et de N.D. du Bon Conseil et je les supplie d'éclairer ceux qui représentent Dieu auprès de nous et ont la mission de remédier à une situation qui met en péril une institution toute providentielle et divine et de laquelle dépend le salut de tant d'âmes.

Daignez agréer, mon bien vénéré Père, mon plus respectueux dévouement en M.

- A Jules Schuh

Paris, 27 Avril 1907

Bien cher Ami

Le matin du 26, j'ai reçu la lettre sèche que vous lirez en tête de la feuille ci-jointe. J'avais prévenu l'oncle Erreur : source de la référence non trouvée qu'on allait discuter au B.C. de la location de la rue de l'Université par une lettre envoyée la veille de la réunion. Il pouvait toute la matinée m'envoyer un mot ou me demander, il s'est tu. C'est après 10 jours car la réunion a eu lieu le 17, que je reçois la réponse.

J'ai répondu à mon tour la lettre qui suit. Je l'ai fait porter ce matin à 10h.½. Mais avant m'arrivait une carte du P.L. écrite par Rollin avec ces lignes simplement :

Retraites 1907

- | | | |
|-------------|-------------------|-------------------|
| 1 - Prêtres | 26 Juillet (soir) | au 3 Août (matin) |
| 2 - " | 26 Août | au 3 Septembre |
| 3 - f. l. | 5 Août | au 13 |
| 4 - | 16 | au 24 |

Retraites mensuelles par le S.L. dans les maisons particulières.

C'est donc la suppression des retraites du mois collectives ou par l'Assistant dans les maisons particulières !

Est-ce concevable ?

Aussi ai-je ajouté à ma lettre non partie :

« Je reçois à l'instant la carte de M. Rollin relative aux retraites. Elle se termine par ces deux lignes « Retraites..... »

Vous retirez sans doute par là la demande que vous m'aviez faite de retraites mensuelles collectives au B.C. ou dans les maisons. C'est un nouveau bien spirituel qui serait enlevé à nos frères déjà, hélas ! si sevrés d'autre part.

Je n'en ferai donc plus et j'en dégage ma responsabilité.

Si je me suis trompé, je vous serai reconnaissant de m'en prévenir par une note plus claire. »

Il y a qqs renvois dans ma lettre à l'Oncle que j'ai un peu retouchée.

A vs de cœur en M. Merci de vos prières. Nous ne sommes pas encore au bout.

Voir pour les renvois à la suite

- Du reste, je n'avais pas la certitude que vous ne seriez pas à la séance à laquelle M. March.¹ a dû vous inviter.

- Et puis, comment devons nous comprendre le chapitre de nos Constitutions relatif au Conseil ? A ce propos, que de questions se posent devant nous !

- et aussi comment nous devons comprendre le chapitre relatif au Conseil dans nos Constitutions.

- peut-être trop longue, mais dans laquelle j'ai voulu mettre franchement ma pensée.

- A Jules Forget

Paris, 6 Mai 1907

Mon cher Enfant

J'ai été bien touché de votre lettre, de votre souvenir fidèle et de votre bonne affection.

Merci de vos prières surtout, car plus que jamais j'en ai besoin pour travailler au bien de la famille et par cela même de tous les pauvres déshérités de ce monde qui se perdent et pour le salut desquels elle a été suscitée de Dieu.

Assurément nous avons souvent des tribulations et nous rencontrons des difficultés, mais combien sont plus à plaindre encore tous ces pauvres enfants de France qu'on élève sans Dieu et sans espoir du ciel, tous ces pauvres jeunes gens, jeunes filles, hommes et femmes qui passent leur vie dans les ateliers, les chantiers, les mines et les fabriques, au milieu de scandales sans nom, et qui sont réduits pour mourir à aller dans les hôpitaux laïcisés qui sont de vrais enfers de la terre outre qu'ils sont pour eux des vestibules de l'enfer éternel.

Qui donc va à leur secours ? ?

¹ Georges Marchand

Hélas ! presque personne. On pense à peine à eux.

Priez pour eux, mon cher Jules, préparez vous à aller en sauver le plus possible, et pour cela préparez leur en votre personne un apôtre et un saint.

Ah ! que je voudrais vous voir, vous et vos frères, le cœur rempli de ces misères affreuses, travaillant, luttant contre vos défauts, multipliant les sacrifices en union avec Celui qui a versé son sang pour eux. Oh ! la belle vocation ! Pourquoi faut-il qu'on la comprenne si peu !

J'apprends avec joie que votre carême et votre semaine sainte ont été bons, j'espère que l'influence s'en fait sentir encore et que le mois de Marie va vous retremper.

Que vous faites bien de travailler la charité ! Il faut sans doute la pratiquer avec tous, mais elle est vertu surtout avec ceux qui vous reviennent moins et qui vous font quelquefois de la peine.

J'ai beaucoup de prédications en ce moment. Mercredi je prêche trois fois des confrères d'œuvres, jeudi à Nazareth, Dimanche je commence la retraite de 1^{ère} Communion de plusieurs centaines d'enfants à la paroisse de St Joseph, puis ce sera le Congrès de Moulins où je dois aller parler des œuvres, puis la préparation du Congrès de Valence, puis une retraite ecclésiastique à Agen où l'Evêque cherche à lancer les Œuvres. Vous allez m'aider, n'est-ce pas ! Oui, cher petit, j'ai prié pour vous à votre fête.

Mille amitiés à vos petits frères. Surtout pas de découragement pour vous.

Croyez toujours à ma grande affection en M.

E Anizan pr SV

- A Monseigneur Léon-Adolphe Amette

Paris, 10 Mai 1907

Monseigneur

J'adresse à Votre Grandeur les notes qu'Elle a bien voulu me demander le plus tôt possible.

Je me permets de lui rappeler que, si pour ma note personnelle je la prends à mon actif, l'autre est une note du Conseil entier, les quatre Assistants en prennent la responsabilité et ils seraient heureux que le Père Leclerc ne sût pas de quel d'entre nous vient tel ou tel détail. Je désire personnellement n'être pas rendu responsable de la divulgation du tout. Chacun de nous quatre a sa part, et nous sommes tous solidaires de l'ensemble et des détails. Nous sommes prêts du reste tous à répondre pour chaque fait et pour chaque allégation.

Nous croyons remplir un devoir et devoir nous exposer même à des désagréments pour le bien de notre Institut et d'une petite partie de l'Eglise.

Daignez agréer, Monseigneur, les hommages les plus respectueux avec lesquels je suis de Votre Grandeur, le bien humble serviteur.

E Anizan pr SV

- A Jules Schuh

Paris, Samedi 11 Mai 1907

Bien cher Ami

Pardon d'avoir été si long sans vous écrire, mais vous savez que je ne suis pas d'humeur à rester sans travail et je prêche et écris. J'arrive de donner la 1^{ère} Instruct. de la retraite de 1^{ère} Communion de St Joseph, de la rue St Maur.

Nous avons tous reçu la lettre que vous avez reçue vous-même.

Embarrassé, je suis allé voir M. T. qui m'a compris. Mais le P.S. n'a pas voulu d'une tentative d'entente avant que nous lui ayons tous envoyé chacun pour notre compte ce que vs savez.

On en a par-dessus la tête de lui, d'autant qu'il n'a pas été poli pour le Coad. et lui a déclaré qu'il ne comprenait pas qu'on l'ait choisi, etc.....M. T.¹ m'a conseillé de voir le C. lui-même ce que j'ai fait. Il m'a répété ce qu'exige le P. L. Erreur : source de la référence non trouvée et il veut encore faire cette tentative de bonne volonté. Il m'a demandé de m'y prêter. J'ai donc répondu au Monit. dont je ne me souvenais plus. 1° Pour le Vicaire. 2° Pour l'attitude en face des Constit. J'ai raconté la scène dans la voiture en revenant de la Gare de Lyon où j'étais allé le chercher et où il m'a dit : « Ns avons eu affaire avec un ennemi. » Et puis j'ai parlé de son acharnement à soutenir que rien n'est changé pour les F.F.

Le Coad. m'a aussi demandé de répondre pour ce que j'ai dit aux nov. Canadiens.

M. Th. m'a dit : « Le Coad. est délég. Apost. c'est à lui à trancher l'affaire. »

Le P. L. en possession de ces papiers ne va-t-il pas lanterner indéfiniment ?

J'oubliais le principal. J'ai fait au nom des quatre un résumé du mémoire que le P. L. ne connaissait pas encore.

Je ne puis vous l'envoyer, mais vous en aurez connaissance un jour ou l'autre. Tous nous engageant à la patience dans l'intérêt de la Famille. Je vois plus que jamais que c'est un devoir et une nécessité.

Je ne serais pas fâché que vs fassiez raconter un jour à Lavol. l'origine de sa maladie du moins ce qu'il croit l'être.

Clément² va retourner là-bas Je l'ai vu. Veuillez lui dire d'être prudent et très discret car on cherche des prétextes.

¹ Edouard Thomas, Vicaire Général de Paris

² Clément Guesdon ?

Le P. L. a dit en parlant de vous, qu'il vous en voulait si peu après 1894, qu'il avait créé pour vous le poste et le titre de Procureur. Après que le P. L. aura répondu à ces notes envoyées, le Coadj. veut essayer une entente : « J'essaierai » a-t-il dit avec un point d'interrogation.

M. HenriErreur : source de la référence non trouvée a répondu de son côté au monitoire. M. Trouille a expliqué pourquoi il avait signé avec nous, et avec une fermeté et une précision admirables.

Ils sont plus unis que jamais. Ne craignez, les 4 sont engagés aussi à fond que vs maintenant. Je ne suis pas le mieux vu.

A propos des nov. Canadiens, j'ai relaté un certain nombre de passages de lettres du P. L. à moi sur M. N.Erreur : source de la référence non trouvée Je doute qu'il ose lui montrer.

J'en ai de ma retraite jusqu'à Jeudi soir. Vendredi et Samedi vente, puis ensuite je vais au Congrès de Moulins et sans doute à Valence. J'ai déjà prévenu le Coadj. je le repréviendrai.

Je voudrais bien que ts mes papiers fussent enlevés du noviciat, mis dans une caisse et placés chez vous. M. Beurné ne pourrait il faire cela sous prétexte du changement de domicile ?

M. Biré me disait ce matin cette parole consolante : Il n'y a pas 2 partis parmi nous.

Cependant Thomas d'Arras a été entrepris par N. qui l'a tenu une heure et l'a ébranlé. Vs pourriez en parler à Lille.

Adieu.

J'ai porté mes papiers hier soir, les vôtres ce matin à 10h. par M. Tr. qui les a joints à sa lettre et à celle de M. H. Ces deux MM. vous envoient leurs amitiés. M. Josse vs répondra.

- A Jules Schuh

Paris, 24 Mai 1907

Bien cher Ami

Contrairement à mes projets j'ai dû me contenter pour le moment de mon voyage à Moulins. L'Evêque de Valence est en tournée pastorale, je ne pourrai le voir qu'au commencement de Juin. Je suis donc de retour, j'en prévien le Coad. et je reçois ce matin la lettre Mayet. Mon impression, partagée du reste par nos deux amis, est que, nous, Assist. avons été au bout de ce que nous pouvons, et que ce serait une grosse faute d'insister en ce moment.

Nous avons fait de suite ce qu'on nous demandait, nous nous sommes prêtés à tout ce qu'on a voulu, nous n'avons reculé devant aucune démarche ni responsabilité, il ne nous reste qu'à attendre. Si la Congrég. souffre, a besoin de solutions qu'elle les demande au Supér. S'il ne répond pas qu'on aille plus haut. Ce n'est pas à nous à prendre tous les rôles. Nous paraîtrions être les meneurs d'un mouvement qui ne nous est pas personnel, et nous empêcherions la lumière de se faire de plus en plus.

Et puis, si après une démarche dans le sens que dit M. Mayet, on nous répond : « Mais non, le P.S. ne part pas avant la solution, vous vous en rapportez aux racontars ! » etc. etc. Certes, il est bien dur d'attendre ainsi, et de voir tant de choses en souffrance, mais la lumière, par ce fait même, ne se fait elle pas tous les jours plus grande ?

Le Cercle est en vente pour le 15 Juin. A cette question d'une de mes lettres au P. L. « Les ventes approchent, devons-nous nous en préoccuper ? devons-nous rester passifs ? » Il n'a rien répondu. Que de responsabilités s'accumulent pour lui ! Ce n'est pas notre faute.

Vous verrez un de ces jours M. Tr.¹ qui vous donnera des détails et vous montrera quelques papiers.

Merci d'avoir retiré mes affaires, j'en suis bien aise.

J'ai reçu les vœux de fête de 2 novices, on n'a sans doute pas osé continuer l'arrêt des correspondances tenaces.

¹ Alfred Trouille

M. Henri T. Erreur : source de la référence non trouvée vient de recevoir la nouvelle subite de la mort de son frère. Il part pour les Sables fort affligé de ce nouveau deuil.

J'ai rencontré à Moulins deux Messieurs, un ancien capitaine et son ami ou parent, que vous avez reçus à Rome et qui vous conservent une grande reconnaissance et beaucoup d'affection. Ils voulaient avoir votre adresse. Je leur ai indiqué Maison St V. de Paul rue Frinoise... Vous recevrez de leurs nouvelles. Ils m'ont chargé de toutes leurs amitiés, de même M. Denis Vic. gal. de Tours. Tout s'est bien passé à Moulins.

A vous de tt cœur en M.

P.S. - Je viens de recevoir à l'instant la visite de Clément. Il me dit que le P.S. voudrait bien partir le 1^{er} Juin, mais qu'à cause des affaires il va être obligé de remettre peut-être de quinze jours ou plus.

Il ne songe donc pas, d'après ce dire, à laisser là les affaires sans solution. J'ai vu M. Clavier qui a voulu savoir ce qu'il y a. Il le sait maintenant.

Avez vous l'argent dont vous avez besoin ? Veuillez me le dire je vous enverrai volontiers.

- A Jules Schuh
(copie dactylographiée)

Paris, 2 Juin 1907

Bien cher Ami

J'attendais quelque chose de nouveau pour vous écrire, mais comme sœur Anne je ne vois rien venir. J'ai répété à M. Br. M.¹ ce que

¹ Bruno Mayet

je vous avais écrit. J'ai vu il y a trois ou quatre jours M. Th. Erreur : source de la référence non trouvée avec qui j'ai causé assez longuement dans le jardin des Carmes. Il comprend parfaitement notre situation et nos épreuves, mais il ne peut pas beaucoup pour hâter. Le P.S. a mis beaucoup de temps à répondre, il a fait porter sa réponse en temps très inopportun, c'était au moment du Congrès diocésain. Le Coad. est épuisé, n'a plus de voix. Je l'ai entendu dire quelques mots à la réunion générale de la Société d'éducation et d'enseignement ; il est aphone et M. Thm. m'a dit qu'il était très fatigué. Quand on lui parle de notre affaire il lève les bras avec désespoir. Je suggérerais d'envoyer le résultat de l'enquête à Rome. Enfin !... il n'y a qu'à attendre pour nous. Je vais être obligé dans une huitaine de partir préparer le Congrès de Valence.

Vous savez que le 12 on vend Montparnasse, mais le P.S. ne bouge pas. Il ne bouge pas non plus pour les autres maisons.

Je vous adresse les copies de ce que j'ai envoyé il y a trois ou quatre semaines. L'une est au nom des quatre, il faut être prêt à le soutenir.

Ma santé est bonne malgré tant d'ennuis.

Et vous ? Je m'inquiète de vous voir si longtemps dans cette situation pénible.

C'est une épreuve que Dieu permet évidemment pour le bien, peut-être pour mériter de plus grandes grâces.

Nunesvais est à Rome et doit travailler avec Maig. Erreur : source de la référence non trouvée Croyez-vous qu'ils puissent quelque chose pour la solution ?

Adieu, cher ami.

Bon courage et confiance quand même.

A vous de cœur en M.

- A Jules Forget

Paris, 4 Juin 1907

Mon cher Jules

Je ne puis écrire presque une lettre sans m'excuser d'un retard, je suis pris par mille affaires et je remets même ce à quoi je tiens le plus.

Et pourtant combien je vous suis reconnaissant d'avoir pensé à ma fête et d'en avoir fait une occasion de prières plus nombreuses et plus chaudes pour moi !

Merci mille fois, mon cher petit.

Oui, voilà la fin de votre petit noviciat. Ce doit être pour vous matière à reconnaissance pour Dieu et pour ceux qui se sont tant dévoués pour vous, matière aussi à examen du passé et à résolutions pour l'avenir.

Vous faites bien de travailler à perfectionner votre caractère, à pratiquer la charité aussi parfaitement que possible à l'égard de vos frères. Je vous l'ai dit souvent la vertu que nous devons viser surtout c'est la charité.

Vous me pressez de venir vous voir. Ah ! que je le voudrais bien et que le temps me paraît long de rester ainsi éloigné ! Ce n'est pas ma faute, croyez-le.

Je prie pour vous, mon cher enfant et demande à Dieu de faire de vous un apôtre et un saint. C'est le grand besoin du jour.

Montrez vous bien gentil, bien soumis, bien affectueux pour vos pères. Que de témoignages de dévouement, d'intérêt et d'affection ils vous ont donnés depuis tant d'années ! C'est à l'approche du départ que vous devez leur témoigner un attachement que vous devez leur conserver toujours.

Adieu, mon cher Jules. Il paraît que vous avez envoyé une lettre bien touchante à la bonne Marquise de Gontaut, car elle ne cesse de me la rappeler quand je la vois.

Priez bien pour elle, elle a tant fait pour le petit noviciat !

Adieu encore et croyez toujours à mon aussi vive affection en Marie

E Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 4 Juin 1907

Bien cher Ami et Frère

J'ai reçu ce matin votre lettre avec les deux du pauvre père de famille de Vals. J'ai communiqué le tout à M. Henri Tardé, il va chercher.

Je suis bien touché de vos témoignages d'affection depuis les tristes événements qui nous attristent et qui ont resserré nos cœurs. La souffrance commune est un lien et un réchauffant. Il ne faut pas vous décourager, ces peines ne dureront qu'un temps, les prières faites ont été entendues et Dieu mettra la main aux événements à son heure. Patientons prions, vivons en vrais relig. et faisons tout le bien que nous pouvons.

Nous sommes à Dieu, c'est à Lui que nous nous sommes donnés, c'est à Lui qu'il nous suffit d'être. Bon courage !

De mon côté je supporte l'épreuve de mon mieux, attendant qu'il plaise à Dieu d'y mettre un terme. - Grâce aux prières que vous avez fait faire, la vente qui est terminée a été aussi bonne que les autres années.

M. Bercé va emporter demain pour vous, la même somme que l'an passé, celle que vous m'indiquez, 2 800. Je pourrai arguer du précédent si on me cherche noise.

Je vous demande de faire prier pour nos bienfaitrices qui se sont donné tant de peine et qui ne demandent en retour que des prières pour elles et pour leurs familles. C'est un devoir.

J'ai cru entrevoir que la M^{ise} de Gontaut serait bien disposée pour vous et votre maison en ce moment. Peut-être ne donnerait-elle pas beaucoup, je ne sais, mais je crois qu'elle vous donnerait bien quelque chose si vous lui écriviez. Elle m'a demandé si vous veniez à Paris, et a témoigné le désir de vous voir si vous veniez. La lettre de J. Forget d'il y a quelques mois l'a profondément remuée. Ecrivez lui donc une bonne et longue lettre sur votre maison et les enfants et remerciez la des dons passés.

M. Deleuze auquel j'ai accordé la retraite de 1^{ère} Communion m'a dit qu'il y aurait en Ardèche encore une ou deux vocations.

Donnez moi donc l'adresse de l'orphelinat. En faisant ma tournée du Congrès de Valence, peut être pourrais-je y passer ? Ce n'est pas du tout sûr, mais dans le cas où je pourrais !

Pour la M^{ise} de Gontaut, profitez de la somme qui vous vient de la vente et qu'elle sait que vous recevez. Remerciez la de cette vente, des travaux qu'elle a faits et de la peine qu'elle s'est donnée. Chargez la de remercier les vendeuses puisqu'elle est la présidente. Elle sera très touchée surtout si vous y joignez un mot gracieux pour moi, car elle a à mon endroit un faible bien immérité. Je me permets de vous le dire dans votre intérêt.

Adieu, cher Ami.

Merci de vos vœux de fête et de vos prières.

A vous bien affectueusement en M.

E A

M. Vanheulle qui est très mal me fait demander par le téléphone. Je répondrai demain aux autres lettres que j'ai reçues de Kain.

- A Jules Schuh

*Annonay, Jeudi soir [20 Juin ?]
1907*

Bien cher Ami

Je suis fourbu de fatigue et de chaleur ; j'ai parcouru les diocèses de Valence et de Viviers sans oublier Gap et Grenoble. Du moins je puis travailler pour Dieu et pour notre pauvre peuple de France, c'est ma joie et mon réconfort.

Je ne sais plus de nouvelles car les lettres vont à Valence et je n'y ai pas mis les pieds depuis lundi. J'espère que vous allez bien. Je n'ai pas assez de temps pour mes courses, j'ai attendu les événements et puis il me faut faire paraître l'Union, je suis obligé d'aller très vite c'est ce qui me fatigue.

Veillez dire à M. Rouillaud que M. Goutard a un petit neveu de 11 ans qui désire aller chez lui. Il n'a malheureusement pas fait sa 1^{ère} Communion et quoique intelligent il n'est pas très fort en français. On l'a retiré de l'école depuis un an parce que l'instituteur est un secrétaire qui démoralise les enfants.

J'espère que nous en pourrons parler. S'il veut se mettre lui-même en relations, il n'a qu'à écrire à M. le Curé de Montmaur H^{tes} Alpes.

L'enfant s'appelle Séraphin (Bonnardat) je crois. Il suffit de parler du neveu de M. Goutard.

Adieu, cher Ami. Je pense à vous et prie pour vous, faites de même pour moi et, à la grâce de Dieu !

Il paraît que M. Imhoff vous donne un bon point pour votre bonne conduite.

Adieu et à vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

Valence, 22 Juin 1907

Mon cher Alexandre

Au milieu des fatigues, des soucis et des peines que je tâche de supporter pour Dieu, une bonne lettre de vous m'est une consolation, surtout quand j'y retrouve cette affection fidèle que le temps me rend plus précieuse.

Ce que je prévoyais arrive, je ne vous l'avais qu'insinué parce qu'avant tout je veux être religieux.

Vous devez l'être aussi et, dès lors, vous n'avez qu'à obéir, car le texte que vous m'envoyez est un ordre. Je ferai comme je pourrai, heureux si ce retrait présent dans les circonstances que vous voyez ne devient pas définitif.

Pour vos embarras relatifs à l'Unioniste, voyez ce que vous pouvez faire pour en assurer l'envoi, et pour le reste demandez à Mgr de Poterat s'il pourrait vous suppléer. Evidemment je n'y puis rien en ce moment.

Si vous pouvez obtenir une date fixe de retour ce sera bien, car cette formule : « seulement quand je vous dirai moi même etc... » laisse planer un vague qui empêche toute combinaison pour le travail.

Je pense rentrer lundi soir ou mardi.

A vous de tout cœur en M

E Anizan pr SV

Il y a quelqu'embarras pour la date fixée du Congrès, l'incident qui vous est personnel me détermine à pousser pour le renvoi en Septembre.

- A Jules Schuh

11 Juillet 1907

Cher Ami

Ci-jointe la pièce que vous n'avez peut-être pas et qui est moins effrayante qu'elle n'avait paru de suite à ceux qui vous en ont parlé.

La série de si.... empêche que l'affirmation soit aussi directe... et s'il y a une leçon dont nous devons tenir compte, puisqu'elle nous vient de haut, il y a pour l'autre côté plus d'une leçon également.

Du reste, je vous avoue que je ne me sens guère touché par tout cela parce que je ne me suis livré à aucune manœuvre d'embau-chage et assurément vous non plus.

Cette lettre évidemment sent la prévention. Comment en serait il autrement puisqu'à Rome on n'avait à ce moment entendu qu'une cloche ? Remarquez la date 28 Juin ; or, le rapport de l'Archevêché n'est parti de Paris que le 2 Juillet.

Tout à vous de cœur en M.

- A Joseph Rouillaud

Paris, 15 Août 1907

Bien cher Ami

Avant tout je ne veux pas vous attirer de nouveaux désagrè-ments, aussi n'irai-je pas à votre maison.

J'arriverai au Collège pour commencer la Retraite que j'ai pro-mise il y a plus d'un an, et j'en repartirai dès qu'elle sera terminée.

Si vous pouvez me venir voir là sans inconvénient, je serai heureux de vous revoir, si même une visite vous devait gêner en quoi

que ce soit pour les raisons que je connais, je ne serai ni étonné ni peiné. Je préfère même qu'on n'ébruite pas trop ma présence. Cependant j'aurai besoin de voir M. Chéron, vous pourrez le lui dire.

Patientez, offrez tout à Dieu, ce sont des moments précieux dans votre vie si vous acceptez bien tout.

« Dominus regit me et nihil mihi deerit », c'est une de mes maximes favorites et que je me redis surtout dans ces temps.

Je m'inquiète un peu de votre rentrée.

Adieu, cher Ami.

Bon courage et à vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

Pour l'hospitalité je n'ai jamais pensé à vous la demander dans cette circonstance. Je ne pourrais être chez vous et à la retraite.

Ne vous inquiétez donc pas.

- A Alexandre Josse

Rome, Samedi [24] Août 1907

Mon cher Alexandre

Le voyage s'est bien passé. Nous n'avons pas trouvé le C^{al} Ferrata qui est absent jusqu'à lundi matin. Nous avons remis la lettre du C^{al} de Paris au secrétaire du Cal Ferrata qui nous a demandé de revenir lundi matin à 8h.^{3/4}.

Il doit remettre cette lettre au C^{al} qui nous recevra.

Hélas ! dans l'escalier de la Chancellerie nous avons rencontré MM. Maignen et Rollin qui ont salué sans nous adresser la parole.

Nous irons demain matin prier sur la tombe du P. Leclerc à Saint Laurent. Son corps était apporté aujourd'hui même à midi à la gare de Rome d'où il a dû être porté de suite au cimetière. J'ai eu la pensée de m'y rendre, mais M. Schuh m'en a détourné de peur d'une réception scandaleuse de M. Maignen qui ce matin ne nous a pas dit un mot.

Priez pour nous et pour moi en particulier, mon cher enfant. Vous ne sauriez croire combien tout cela m'est pénible.

Que de temps employé à autre chose qu'à l'apostolat ! Comment arriver à ne penser qu'à Dieu au milieu de choses si petites et si révoltantes ? Et pourtant je le voudrais.

A vous de tout cœur en M.

Nous logeons à Ste Marthe vous pourrez y adresser mon courrier. A la via Torino on le recevra aussi.

Adieu et à vous de tout cœur en M.

E. Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

Rome, 25 Août 1907

Mon cher Alexandre

M. Trouille vous aura, je pense, communiqué mon télégramme ; cependant, de peur qu'il se soit cru tenu au silence, jusqu'à conclusion de tout, je vous adresse la dernière nouvelle arrivée ici de Paris.

Hier, à la Chancellerie, le Secrétaire du C^{al} Ferrata nous avait dit que la conclusion de notre affaire avait été envoyée à Paris le 14 Août. J'ai alors télégraphié à M. Thomas qui me répond hier soir par le télégraphe :

« Réponse arrivée ce matin confirme conclusions du rapport du Visiteur, mais antérieure à décès ne prévoit pas intérim. Attendez Cardinal Ferrata qui vous donnera instructions. Thomas. »

Or sachant que les conclusions du rapport de l'Archevêché de Paris nous sont plutôt favorables, je suis soulagé par cette dépêche.

Il ne reste qu'à attendre la décision de la Sacrée Congrégation pour l'intérim.

Aussitôt cela fait, si je suis nommé Vicaire j'irai au Giglio, si on en nomme un autre je reviendrai à Paris de suite. En tous les cas je ne pense pas tarder beaucoup après mercredi.

Je suis obligé, mon cher Alexandre, de vous laisser vous débrouiller pour le numéro de l'Union.

Ecrivez à Mgr de Poterat, demandez lui de vous aider en vous donnant un peu de matière. Mettez un peu plus « dans les Œuvres ». On aurait pu reproduire, au milieu du numéro, la Chapelle de Clignancourt. Mais ce sera sans doute trop long à faire.

Enfin, faites pour le mieux.

Adieu, merci de vos prières et de votre affection.

Nous revenons de la tombe du Père Supérieur. J'ai bien prié pour lui et pour la famille. Nous sommes allés aussi à St Laurent et à Ste Marie Majeure. A vous de cœur en M.

E Anizan

Mille amitiés à tous nos frères de la maison. Vous pourrez communiquer les passages intéressants à MM. Henri T. Erreur : source de la référence non trouvée et Trouille.

- A Monseigneur Léon-Adolphe Amette

Paris [Rome], 26 Août 1907

Monseigneur

C'est un devoir, et bien doux pour moi, de tenir Votre Grandeur au courant de la conclusion de la malheureuse affaire qui lui a pris tant d'heures précieuses, et qui a contribué à augmenter ses fatigues déjà excessives.

La mort si douloureuse pour nous tous, surtout dans ces circonstances, du P. Leclerc, ne m'a même pas été annoncée par M. Maignen ni par personne d'un façon directe.

Devenant, de par les Constitutions Vicair, je ne savais que faire. C'est pour cela que je me suis adressée à Votre Grandeur, absente du reste. Son Eminence m'a fait partir immédiatement pour Rome afin de prendre les instructions de la Sacrée Congrégation.

J'ai vu ce matin le Cardinal Ferrata auquel j'ai remis une lettre de Son Eminence le Cardinal de Paris. J'ai été reçu avec la plus grande cordialité. Son Eminence m'a dit qu'Elle connaissait à fond notre affaire par le rapport de Monseigneur Amette rapport qu'Elle avait lu et étudié : que la Congégation ne pouvait plus marcher ainsi. « Monseigneur le Coadjuteur de Paris a échoué dans ses essais de réconciliation, le Père Leclerc ayant refusé de s'y prêter et même de donner ses raisons. Par là il a rendu lui même son gouvernement impossible. Il faut un Chapitre au plus tôt. Du reste, la mort survenue le rend plus urgent encore. » Le Cardinal désire que ce soit le plus tôt, dans l'espace d'un mois. On réunirait les capitulants du Chapitre de 1904 en remplaçant, par le vote, un ou deux décédés. Le Chapitre serait présidé par le délégué apostolique Monseigneur Amette et on choisirait, d'accord avec l'Archevêché de Paris, un endroit où on soit le moins en vue possible.

Le Cardinal m'a demandé d'attendre quelques jours. Il me donnera des instructions pour les détails.

J'ai rendez vous chez lui jeudi. S'il n'a pu prendre toutes ses dispositions, ce sera pour le commencement de la semaine prochaine. Selon les Constitutions je mènerai jusque là les affaires courantes,

mais Son Eminence me recommande de ne pas prendre de mesures, de ne pas visiter les maisons, de peur que je sois encore accusé d'avoir exercé une pression sur les votes des capitulants.

Je suivrai à la lettre ces prescriptions en harmonie d'ailleurs avec celles que Votre Grandeur m'avait faites au mois de Juin.

A mon retour à Paris je solliciterai de suite une audience de Votre Grandeur et je la mettrai au courant de tout en demandant ses instructions.

Daignez agréer, Monseigneur, les hommages de celui qui aime à se dire de Votre Grandeur le bien humble, reconnaissant et obéissant serviteur.

E. Anizan
44 Via Torino
Rome

- Au Cardinal François Richard

Rome, 26 Août 1907

Eminence

Le Cardinal Ferrata étant absent lors de notre arrivée à Rome, nous avons dû attendre pour le voir ce matin.

Son Eminence nous a reçus avec la plus grande affabilité, grâce à la lettre que nous apportons de la part de Votre Eminence.

Le Cardinal m'a témoigné sa satisfaction de ce que contenait de favorable à mon endroit la lettre de Paris.

Il nous a renouvelé l'assurance que notre situation était réglée, le Supérieur ayant rendu son administration impossible par son refus de se prêter à l'arbitrage de Monseigneur Amette, refus dont il n'a même pas donné les raisons. Maintenant qu'il est mort, il est plus urgent que jamais de presser la réunion d'un Chapitre. Son Eminence

parle de le réunir dans le délai d'un mois. Elle nous laisse entendre que ce serait sous la présidence de Monseigneur le Coadjuteur de Paris et dans le lieu que j'aurais réglé sur le Conseil de Votre Eminence.

Le Cardinal Ferrata nous a demandé d'attendre encore quelques jours, il réglera avec la Sacrée Congrégation un certain nombre de détails que nous apporterons sans doute à votre Eminence.

Il se propose du reste de rendre compte de tout à Sa Sainteté dans les premiers jours de Septembre.

Me permettez vous, Eminence, de vous dire combien mon cœur est rempli de gratitude pour la paternelle et affectueuse bienveillance qu'Elle m'a témoignée dans cette épreuve de douze mois, et pour les conseils qui m'ont guidé et grâce auxquels assurément notre famille religieuse surmontera cette crise.

Quelle raison pour moi de prier toute ma vie pour Votre Eminence ! Je n'y manquerai pas.

Daignez agréer les bien humbles hommages de celui qui aime à se dire de Votre Eminence le plus obéissant et le plus humble enfant.

Em Anizan pr. St V.

- A Alexandre Josse

Rome, 27 Août 1907

Mon cher Alexandre

M. Tr.[?] a dû vous montrer la lettre écrite hier et contenant la solution de nos longues épreuves. Rome nous a donné complètement raison, et après tant d'intrigues, tant de calomnies contre nous impuissants, loin de Rome, alors que les autres étaient là il fallait que nous ayons bien raison et que la justice fût bien de notre côté. On avait déclaré dans la solution du 14 Août, par conséquent bien antérieure à la mort du pauvre P. S. qu'ayant rendu lui même son gouvernement impossible il fallait procéder à la nomination d'un autre par un Chap. prompt.

Je ne connais pas le texte, ces détails viennent du C^{al} Ferrata qui me les a donnés de vive voix et m'a témoigné une bonté et une estime plus grande que je ne mérite assurément.

Le C^{al} nous a demandé de rester quelques jours pour emporter ses instructions relatives à la situation actuelle. La solution de la S^{ée} Cong. dont je parle plus haut est arrivée à l'Archevêché de Paris Samedi.

Vous voyez que je ne puis revenir de suite. Que faire pour l'Union et le Congrès. Je vous engage à aller à Orléans voir Mgr de Poterat, lui causer de tout cela et vous entendre avec lui.

Si les instructions du C^{al} sont prêtes jeudi, comme il nous l'a fait espérer, je repartirai jeudi soir ou vendredi avec M. S. Erreur : source de la référence non trouvée mais il ns a dit que ce ne serait peut être que pour les 1^{ers} jours de Septembre. Vous voyez que rien n'est précis. Voyez avec Mgr de Poterat ce qui est à souhaiter et demandez le moi. A mon retour je m'occuperai de nouveau du Congrès, mais il va falloir préparer le Chap. Enfin, ns ferons pour le mieux Dieu fera le reste.

Ouvrez les lettres que vous soupçonnez pour l'Union. Je n'abandonne nullement le Congrès qui est si important. A vs

E. Anizan

P.S. Je prie pour vous, mon cher Alexandre dans les quelques pèlerinages que je puis faire.

Je les fais surtout à St Jean de Latran hier à la chapelle de votre Ordination.

Adieu et à bientôt.

Remerciez Dieu et priez aussi pour moi.

Répondez à M. Pech.[?] aussi aimablement que possible et demandez lui de nous venir à Valence, mieux à faire le rapport si vous ne l'avez encore obtenu d'un autre.

Si vous aviez besoin d'un aide je ferais revenir M. Jeoffroy ou M. Ledoux de chez eux.

- A Alexandre Josse

Rome, 29 Août 1907

Mon cher Alexandre

J'espérais partir aujourd'hui, mais, nouveau retard. Le C^{al} Ferrata préoccupé de toutes les intrigues qui sont ourdies, car tout cela continue de plus bel, ce qui prouve que le pauvre P. Leclerc n'était qu'un instrument, le C^{al} Ferr. ne veut que nous partions qu'après qu'il aura vu le Pape Dimanche, afin d'éviter toute surprise. Nous avons vu ce matin le C^{al} Vivès qui a été d'une bonté parfaite et qui maintenant voit mieux les choses. Que d'intrigues ! que de mensonges ! que de calomnies ! Espérons que tout cela n'empêche pas la bonne foi. Les C^{aux} nous prêchent l'oubli, la charité, l'union, et vous devinez qu'ils ne trouvent pas d'opposition de notre côté.

Les deux que nous avons vus nous ont témoigné beaucoup de bonté et même de confiance. Mais ils ont besoin de nous défendre eux même contre les nôtres.

J. March. Erreur : source de la référence non trouvée est un de ceux qui ont le plus agi contre nous. Je vous prie de garder cela pour vous seul.

Où en êtes vous de la préparation du Congrès ? Que je suis désolé de vous laisser toute la charge. Et l'Union de Septembre. Je ne pourrai être à Paris que mardi ou mercredi au plus tôt. Puis, il va falloir m'entendre avec l'Archevêché de Paris, puis préparer le Chap. pour le plus tôt. Comment me tirer de tout cela. Je voudrais que vous vous entendiez avec Mgr de Poterat et qu'il demande à M. Moreau de Tours qui est si actif, de donner un coup de main. Si j'avais été à Paris, j'aurais récrit aux rapporteurs et aussi à ceux qui m'ont promis leur concours, M. Jobert bien entendu, M. Pertus à Annonay, M. Batandier de la Semaine Religieuse de Viviers, le curé de Cerest, de Noyons, de Tournon, de Pierrelatte, le directeur de la Chocolaterie de Pierrelatte, un P. de la Trappe d'Aiguebelle, M. Burlet de Chambéry, M. ? de Gap,

du Gd Séminaire etc... etc... Mais ici je suis paralysé par mes démarches.

Je viens de recevoir votre lettre, merci ! J'y répondrai demain. A vous de cœur en M.

- A Monseigneur Léon-Adolphe Amette

Rome, 31 Août 1907

Monseigneur

J'ai reçu avec reconnaissance la communication que Votre Grandeur a daigné me faire des conclusions de la réponse de Rome.

La mort de notre pauvre Père Supérieur ne changera, je crois, en rien les deux dernières conclusions, sinon en hâtant la tenue du Chapitre.

Le rescrit de la Sacrée Congrégation, relatif aux mesures que nécessite la mort du Père Leclerc, sera présenté et, j'espère, signé par le Saint Père demain matin. Le Cardinal Ferrata me donne rendez vous demain Dimanche à midi pour me le remettre. Dans ce cas, je partirais dès Dimanche soir à 8h.40 pour arriver mardi matin. Je demanderai de suite à Votre Grandeur une audience pour lui rendre compte de tout mon voyage et m'entendre avec Elle sur la date et le lieu du Chapitre.

Le Cardinal Ferrata doit envoyer copie de son rescrit à Votre Grandeur, en tout les cas je l'apporterai moi même.

Le Cardinal Vivès, le protecteur de l'Institut, a voulu nous réunir avec M. Maignen, qui a tant combattu contre nous jusque ces derniers jours, pour une réconciliation. Bien entendu, je m'y suis prêté de tout cœur comme je l'aurais fait avec le P. Leclerc. J'espère que c'est un pas vers la paix, la concorde et la charité.

Ce soir nous irons ensemble sur la tombe de notre défunt et demain avant de partir nous dînerons dans notre maison où le C^{al} Vi-vès viendra bénir notre voyage.

Merci encore, Monseigneur, de tout ce que vous avez fait et ferez. Inutile d'ajouter que je suis gagné tout entier à Votre Grandeur que j'ai appris à admirer et à aimer dès le Séminaire où elle avait laissé un souvenir si profond et si vivant encore quand j'y suis entré.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage des sentiments avec lesquels je suis de Votre Grandeur le bien humble et affectueux serviteur en N.S.

E Anizan pr SV

- A Alexandre Nunesvais
(copie dactylographiée)

Paris, 6 Septembre 1907

Bien cher Frère

J'ai dû faire à mon retour de Rome une petite circulaire pour communiquer le décret de la Sacrée Congrégation. Je viens de recevoir le texte de l'imprimerie et je m'empresse de vous l'envoyer. D'autant que, comme vous le verrez, vous avez été adjoint au Conseil avec trois autres de nos Frères.

Nous aurons Conseil lundj. A quelle heure ? cela dépendra des facilités de nos frères de Tournai. S'ils viennent Dimanche le conseil aura lieu le lundi matin à 9h.½ , sinon ce sera l'après-midi, mais je vous préviendrai.

En tous les cas, venez dîner rue de l'Université à midi lundi, vous ferez plaisir à tous.

J'aurai besoin de vous voir avant lundi, et mieux aujourd'hui, si vous pouvez, car pour l'élection du frère laïque du Canada, nous ne pouvons pas attendre. Un paquebot part demain assurément, il faudrait

qu'il emporte les instructions nécessaires pour lesquelles j'ai besoin de vous voir.

Je serai ici cet après-midi jusqu'à 3h. et depuis 5h. Faites le possible pour venir et croyez à mes sentiments bien fraternellement dévoués en M.

Em Anizan pr.

- A Alexandre Nunesvais
(copie dactylographiée)

Evêché de Valence
Valence, 20 Septembre 1907

Cher Ami

Je ne répondrais pas à votre lettre si je ne craignais que vous attribuez ce silence à un sentiment que je n'ai pas, car de mon côté le temps des discussions inutiles est passé. Aussi je ne vous adresse que des affirmations dont vous croirez ce que vous voudrez mais que je déclare sincères.

Il n'y a eu aucune décision du conseil vous confiant une mission. Il y a eu simplement une idée de M. Dautriche à laquelle j'ai seul donné écho.

M. Tardé était chargé, même avant le Conseil, d'aller porter à Angers et à Poitiers la première circulaire. J'ai pensé après réflexion qu'il valait mieux faire un voyage que deux, c'était plus économique et plus conforme à la pauvreté.

Je n'ai pas chargé M. Veillet de rapporter les votes de Poitiers comme vous me le faites dire, puisque c'est M. Tardé qui l'a fait. Le voyage de M. Veillet était encore problématique, mais j'ai chargé M. Veillet de porter de Paris à St Etienne les votes d'Angers et des deux isolés. Puisqu'il venait à Valence c'était faire d'une pierre deux coups.

Quand au désir exprimé par M. Le Gall qu'on ne vienne pas mettre l'émotion dans sa communauté, il est clair qu'il pouvait s'appli-

quer à vous comme à Monsieur Vaugeois, et je crois être entré dans son désir en priant M. Veillet qui est de sa circonscription d'y passer.

Malgré tout, je vous prie de croire à mes sentiments fraternellement dévoués, ils l'ont été, ils le sont, et ils le resteront, Dieu le sait.

Em Anizan pr.